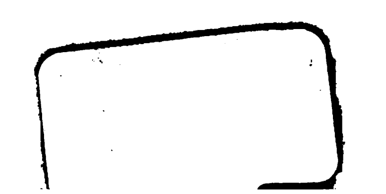


HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

PROFANE;

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A LA PRISE
DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS;

SUIVIE D'UN PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA TRANSPLANTATION
DE LA LITTÉRATURE GRECQUE EN OCCIDENT.

SECONDE ÉDITION,

Entièrement refondue sur un nouveau plan, et enrichie de la
partie bibliographique.

PAR M. SCHOELL.

TOME SIXIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20.
1824.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE GRECQUE.

LIVRE SIXIÈME.

Histoire de la littérature grecque, depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, 306—1453 après J.-C.

DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.

CHAPITRE LXXI.

État de la littérature sous les empereurs chrétiens. Altération de la langue grecque. Inscriptions du quatrième siècle.

La translation du siége de l'empire romain à Byzance commença un nouvel ordre de choses. Le christianisme, vu d'abord avec indifférence par un peuple qui professoit la plus grande tolérance religieuse, et qui le confondoit avec le culte des Juifs, objet de son mépris; persécuté ensuite par quelques empereurs romains, qui regardoient les adhérens de cette religion comme les ennemis du gouverne-

ment; toléré de nouveau lorsqu'on s'aperçut que, malgré toutes les persécutions, il ne cessoit de faire des progrès rapides, et qu'il comptoit des amis dans toutes les classes de l'état; élevé enfin sur le trône par Constantin, le christianisme devint la religion dominante de l'état. Son influence sur toutes les branches des sciences et de la littérature donna une forme nouvelle à plusieurs d'entre elles, et en produisit d'autres, tandis qu'elle fit disparoître celles qui tenoient à la mythologie et aux systèmes philosophiques des anciens. La situation politique de l'empire fut peu favorable aux lettres. La discipline militaire, par laquelle Rome étoit parvenue à sa grandeur, s'étoit totalement anéantie. Incapables de défendre leurs frontières contre les incursions des barbares du nord et de l'orient, avec des troupes sans courage et sans vigueur, les empereurs se voyoient obligés de racheter à prix d'argent une paix qui ne duroit qu'aussi long-temps qu'elle convenoit aux chefs de ces hordes avides et turbulens. L'empire d'Occident succomba, dès la fin du cinquième siècle, sous les coups que les ennemis du dehors lui portoient, et sous les vices de son administration intérieure. Si l'empire d'Orient se maintint plus long-temps, il ne dut pas cet avantage à une forme de gouvernement plus sage. Déchu de sa grandeur sous une suite de princes sans talens, et le plus souvent dépourvus de toute autre énergie que celle du despotisme, qui n'est autre chose que la foiblesse déguisée sous des formes arbitraires; troublé

par des factions politiques et religieuses; ébranlé par les fréquentes révoltes des provinces, cet empire ne subsista qu'à la faveur d'une réunion de circonstances qui peut-être ne se sont pas ailleurs trouvées assemblées. L'autorité des empereurs d'Orient n'étoit pas, comme celle des empereurs de Rome, un despotisme militaire qui porte toujours en lui-même le germe de sa prompte destruction : c'étoit une forme de gouvernement régulière, une espèce de constitution civile, fondée sur des lois dont l'esprit et la tendance étoient d'autant mieux cachés aux yeux de la multitude, que leur existence datoit des beaux temps de la république, et que plusieurs d'entre elles portoient en tête les noms des plus illustres patriotes. Les révolutions étoient fréquentes à Constantinople; mais elles ne produisoient pas de changement dans les principes du gouvernement; elles n'en altéroient pas la forme; enfin, elles n'étoient pas, comme dans les premiers siècles, l'ouvrage des armées ou des prétoriens; elles étoient tramées dans l'intérieur des palais des empereurs mêmes, dans les appartemens de femmes avides de pouvoir ou livrées à leurs passions, qui perdoient leurs époux pour régner à leur place sous le nom de leurs fils, et ceux-ci pour couronner leurs amans; par des fils impatiens de voir les auteurs de leurs jours prolonger trop long-temps leur existence; par des ministres ambitieux, qui, voyant la couronne prête à tomber de la tête de maîtres incapables d'en porter le fardeau, se présentoient pour la ramasser; par un clergé fanatique

et intolérant, ne pouvant souffrir un prince qui refusoit de reconnoître aux prêtres le droit de fixer le dogme, et de tracer la ligne de démarcation entre l'orthodoxie et l'hérésie, ou qui s'interposoit lui-même entre Dieu et la créature pour prescrire des règles de foi. Quelquefois un général victorieux profita de l'attachement de son armée pour se faire proclamer empereur; mais, pour faire valoir un titre si illégitime, il falloit s'assurer de la sanction de la capitale, de l'adhésion des courtisans, et surtout de la protection du chef du clergé. Le trône passoit ainsi d'une main à une autre, d'une famille à une autre, sans grande commotion; le prince détrôné, ses enfans, ses parens, étoient privés de la vue, enfermés dans des couvens ou livrés au supplice; mais, au bout de quelques jours, tout reprenoit son ancienne marche, on ne s'apercevoit d'aucun changement, et le peuple ne pensoit pas qu'il pouvoit profiter de circonstances si favorables pour arracher à l'usurpateur quelque concession, ou pour alléger le joug sous lequel il étoit courbé.

Deux autres circonstances rendoient ce joug plus supportable, et contribuoient à maintenir un gouvernement si contraire à la nature. Les provinces, exposées aux déprédations de voisins turbulens, étoient plongées dans la plus grande misère; mais elles cessèrent, l'une après l'autre, de faire partie de l'empire, et les cris de leurs habitans ne troublèrent plus les empereurs de Byzance. Le despo-

tisme qui régnoit à la cour de ceux-ci frappoit surtout les grands et les personnes qui les approchoient. Il n'atteignoit pas directement le peuple, qui ne s'apercevoit pas de sa dégradation toujours croissante avec les progrès du pouvoir arbitraire. Deux maux dont souffrent ordinairement les nations opprimées, étoient inconnus aux Grecs du Bas-Empire, l'exercice arbitraire de la justice, et la répartition inégale des impôts. Les Grecs étoient en possession d'une législation qui régloit avec équité tous les rapports qui peuvent naître des transactions de la vie sociale; leur système d'imposition, imaginé par Constantin-le-Grand, atteignoit tous les rangs, toutes les espèces de richesses; il produisoit à l'état les plus grands revenus possibles, comparativement avec les sommes qu'il coûtoit aux sujets [1].

En comparant l'histoire du moyen âge en Occident avec celle du Bas-Empire, on est frappé d'une différence qui les caractérise. Jusqu'au huitième siècle, où S[t] Jean de Damas fixa le système religieux des Grecs, toutes les disputes religieuses, toutes les hérésies, sont sorties de l'Orient, où l'on parloit une langue propre à exprimer des subtilités pour lesquelles les idiomes occidentaux avoient à peine des termes. Ces disputes occupoient les princes et leur cour; elles étoient un des principaux objets de la sollicitude du gouvernement; mais tandis qu'en Occident on voit le chef de l'église catholique s'ar-

[1] Voy. *Sismonde-Sismondi*, Histoire des républiques italiennes du moyen âge, chap. XII.

roger d'abord l'indépendance de l'autorité civile, et ensuite une vraie domination sur tous les souverains, et établir en principe que leur autorité émane de la sienne, à Constantinople, le clergé continue à vivre dans la dépendance sans laquelle ne peut exister aucun gouvernement bien ordonné. Les empereurs sont les arbitres de la croyance de leurs sujets, et les maîtres de leur clergé; ils nomment, déposent, arrêtent, exilent et rappellent les patriarches d'une manière presque arbitraire; et si jamais ces prélats osent leur résister, ce n'est que lorsqu'ils se sentent forts de l'opinion publique, et alors leur résistance est le précurseur et la cause d'un changement de gouvernement, après lequel ils rentrent dans leur dépendance. Le rôle subordonné que joue le clergé grec doit sans doute être compté parmi les causes qui ont maintenu le fragile édifice du gouvernement byzantin. Veut-on remonter aux raisons qui ont produit cette différence entre les clergés des deux églises, il faut porter ses recherches plutôt sur les pays occidentaux que sur l'empire de Byzance. Dans ce dernier, les rapports se sont maintenus tels que la nature des choses les demande; ils se sont altérés dans les pays latins. La perte de toute instruction, et la barbarie qui en étoit résultée, l'absence d'un souverain puissant de Rome, et l'incertitude du titre de celui qui prétendoit être le successeur des Césars, sont les principales circonstances qui favorisèrent la fondation de l'empire des papes.

Depuis le partage que fit Théodose entre ses fils, l'empire d'Orient eut à lutter contre les nations barbares, qui formèrent des états nouveaux en Europe, en Asie et en Afrique. Les Goths furent les premiers qui en démembrèrent des parties. Les Vandales lui enlevèrent l'Afrique. Les Lombards, et après eux les Francs, les Arabes et les Normands le dépouillèrent de tout ce qu'il tenoit en Italie. Plusieurs peuples se disputèrent les provinces situées sur les rives du Danube : elles restèrent finalement aux Hongrois, aux Croates, aux Bulgares, aux Serviens et aux Walaques. L'Égypte et les provinces de l'Asie furent successivement perdues depuis le huitième siècle. Les Arabes, les Turcs Seldjoucides, Ortocides et Ayoubites, les Mongols et les Ottomans y fondèrent une foule d'empires ou de dynasties; et si quelques-unes d'entre elles furent pendant un certain temps troublées dans cette possession, ce ne fut pas par les Grecs; il fallut qu'un fanatisme religieux, qui s'empara de l'Europe à la fin du onzième siècle, fît passer des millions d'Occidentaux en Palestine pour y établir une domination éphémère qui ne tournoit pas à l'avantage des empereurs de Constantinople.

Après sept siècles de lutte, cette ville tomba au pouvoir d'un voisin féroce et ignorant, et tel fut l'abaissement de la nation grecque, qu'elle ne paroît pas avoir perdu au changement de maître.

Cependant, avant le septième siècle, les villes qui étoient alors les principaux siéges de la littérature

grecque, ne furent pas immédiatement exposées aux incursions des barbares. Jusqu'au règne de Justinien, Athènes posséda des philosophes qui, dans leurs leçons publiques, expliquoient les ouvrages de Platon et d'Aristote; cette ville renfermoit aussi des maîtres en grammaire et en rhétorique, dénominations sous lesquelles, comme nous l'avons vu, on comprenoit l'éloquence et l'érudition philologique. Constantinople avoit des établissemens littéraires pour les arts libéraux compris sous la dénomination de grammaire, et pour la jurisprudence. Elle étoit le principal siége d'une science nouvelle, la théologie, qui plus d'une fois troubla la tranquillité de l'état. Plusieurs villes de l'Asie possédoient de célèbres écoles. Édesse avoit l'avantage de réunir deux idiomes, le grec et le syriaque : ses écoles de grammaire, de rhétorique, de philosophie et de médecine étoient fréquentées par la jeunesse des provinces orientales de l'empire. La plus fameuse école de droit florissoit à Béryte, sur les côtes de la Phénicie. Celle d'Alexandrie, détruite par Dioclétien, fut bientôt rétablie, et cette ville devint de nouveau le rendez-vous des sciences, surtout de la médecine; mais la grande bibliothèque que les Ptolémée avoient fondée au Sérapion, et que Marc-Antoine avoit enrichie en y réunissant celle de Pergame, disparut à l'époque où, en exécution de l'édit de Théodose de 390, le temple de Sérapis fut détruit. *Orosius*, qui a écrit une cinquantaine d'années après cet événement, dit avoir vu les ar-

moires où les livres étoient anciennement placés, vidées par les chrétiens[1].

Ce que Théodose avoit commencé à Alexandrie, le zèle religieux des empereurs de Constantinople l'acheva dans les autres provinces de l'empire. Justinien retira aux professeurs les appointemens que la libéralité de ses prédécesseurs leur avoit assignés. Il expulsa d'Athènes les philosophes et les rhéteurs, et renversa leurs chaires. Il est vrai que ces maîtres imprudens s'étoient attiré un traitement si rigoureux par une conduite qu'aucun gouvernement connoissant ses devoirs ne pourroit tolérer. Ils avoient hautement annoncé le projet de renverser la religion de l'état, et la jeunesse, dont ils égaroient l'imagination qui, à cet âge, n'est pas dirigée par la raison, devoit fournir les instrumens de cette révolution. Pleins de ressentiment contre Justinien, les philosophes se rendirent à la cour de Khosroès, roi de Perse, qui étoit également l'ennemi du christianisme et de l'empire : en cette double qualité, ils en espéroient un accueil favorable. S'étant trompés dans leur attente, ils quittèrent, au bout de quelques années, la Perse, et se dispersèrent dans les provinces de l'empire; mais le christianisme prit insensiblement partout une supériorité qui le mit à l'abri de toutes les tentatives de ses ennemis.

Si Justinien a détruit le néo-platonisme en fermant les écoles d'Athènes; si de cette mesure, peut-

[1] Extant quæ et nos vidimus, armaria librorum, quibus direptis exinanita ea a nostris hominibus nostris temporibus. Oros. hist., VI, 15.

être trop générale, il en est résulté une perte pour la philosophie, on peut le lui pardonner en faveur de ce qu'il a fait pour une autre science dont il est devenu, pour ainsi dire, le créateur : c'est lui qui a recueilli en un seul corps et fait ranger dans un ordre systématique les lois rendues du temps de la république romaine, mais surtout par les empereurs ses prédécesseurs. Il règne dans ce recueil une méthode si lumineuse et si parfaite, qu'au bout de douze siècles nos législateurs modernes n'ont rien pu imaginer de plus philosophique; et le code de Justinien est encore la base de toutes les législations qui régissent les états européens.

La mesure de ce prince qui frappa la philosophie étoit conseillée par le danger que couroit la religion chrétienne. Ses successeurs, délivrés de cette crainte, ne connoissoient pas de plus belle prérogative de la puissance souveraine, que le maintien de l'orthodoxie. Ils persécutèrent les savans d'Edesse, malheureusement entachés de l'hérésie de Nestorius, qu'un concile avoit condamnée.

L'empereur Maurice, qui régna depuis 582 jusqu'en 610, aimoit les lettres; c'est un témoignage que lui rend Suidas; mais il ne put en retarder la chute, qui arriva sous le règne d'Héraclius son successeur, avec lequel commence le moyen âge. Des calamités de tout genre affligèrent la littérature grecque dans le septième siècle. Les villes d'Edesse, de Beryte, d'Antioche et d'Alexandrie tombèrent entre les mains des Arabes : les Musulmans, bien

loin de détruire les établissemens qu'ils y trouvèrent, en fondèrent de nouveaux ; mais ces institutions furent dès-lors perdues pour la littérature grecque. Les établissemens littéraires de Constantinople périrent dans l'absurde querelle des Iconoclastes, et dans les troubles auxquels elle donna lieu; quant à la bibliothèque d'Alexandrie, le double incendie du Brouchion, sous Jules-César et sous Aurélius, et la ruine du Sérapion en 390, doivent avoir laissé peu de chose à détruire aux Arabes qui envahirent l'Egypte en 640.

On raconte qu'après la conquête de l'Egypte par Amrou-Aben-Alas, général du khalife Omar, Jean-le-Grammairien alla voir Amrou. Celui-ci sachant que c'étoit un homme savant, lui fit un accueil distingué, et l'ayant entendu discourir sur la philosophie, qui étoit encore inconnue aux Arabes, en fut extrêmement étonné. Amrou, ajoute l'historien arabe dont ce récit est emprunté [1], étoit un homme de bon sens qui aimoit à s'instruire. Jean étoit assidu auprès de lui, et ne le quittoit pas. Il dit un jour à Amrou : Vous vous êtes emparé de tous les revenus d'Alexandrie, et vous avez disposé de toutes les richesses qui s'y sont trouvées. Je ne m'oppose pas à ce que vous preniez tout ce qui peut vous être utile ; mais pour ce qui ne sauroit être d'aucune utilité, il seroit plus à propos de nous l'abandonner. Quelles sont, lui demanda Amrou, les choses dont vous avez besoin?

[1] Nous le donnons d'après la traduction littérale de M. *Silvestre de Sacy*.

Ce sont, lui répondit Jean, les livres de philosophie qui sont dans le trésor des rois. Amrou lui dit qu'il ne pouvoit en disposer sans la permission de l'émir Al-Moumenim, Omar-ben-Al-Khetab. Il en écrivit donc à Omar, et lui fit part de la demande de Jean. La réponse qu'il reçut d'Omar étoit conçue en ces termes : Quant aux livres dont vous me parlez, si ce qu'ils contiennent est conforme au livre de Dieu, nous n'en avons aucun besoin. Donnez donc ordre de les détruire. En conséquence Amrou-ben-Alas les fit distribuer dans les bains d'Alexandrie, et les fit brûler dans leurs foyers ; ils furent consumés dans l'espace de six mois.

Ce récit donne lieu à diverses observations. L'écrivain arabe ne laisse aucun doute sur la personne de celui qui tint ce langage au lieutenant d'Omar ; c'est bien de Jean le Grammairien qu'il est ici question ; car l'historien commence par parler de la condamnation de ce philosophe chrétien par les évêques jacobites, et c'est à cette occasion qu'il rapporte son entretien avec l'émir arabe. Mais s'il est vrai que Jean le Grammairien, surnommé Philoponus, ait été chef de l'hérésie qu'on a marquée du nom odieux de trithéisme, il n'est pas vraisemblable, quoiqu'il ne soit pas absolument impossible, qu'il eût prolongé son existence jusqu'à l'époque de la prise d'Alexandrie, qui est du 25 décembre 640; car il est question du trithéisme dès 578. Il est vrai que le même historien raconte que l'auteur de cette hérésie étoit un autre Jean, surnommé Askusnages,

qui professoit la philosophie à Constantinople du temps de Justinien; et il est très-possible que Philoponus, à qui le moine Athanasius, parent de l'impératrice Théodora, avoit transmis un exposé de la doctrine hétérodoxe d'Askusnages, ait été regardé comme son auteur, parce qu'il jouissoit d'une plus grande célébrité, et qu'effectivement il professoit cette hérésie. D'après cela l'unique raison pour laquelle on a placé vers 578 l'époque où Philoponus florissoit, ne subsisteroit pas, et rien n'empêcheroit d'admettre qu'il ait vu la prise d'Alexandrie.

La célèbre bibliothèque fondée par les Ptolémée et établie au Brouchion, n'existoit plus depuis long-temps; celle du Sérapion, qui devoit son origine à Marc-Antoine, avoit été détruite ou dispersée dans les dernières années du quatrième siècle. Il est possible qu'après cette catastrophe on ait tâché de recouvrer quelque débri de ce riche dépôt, et qu'ainsi il ait existé au septième siècle, à Alexandrie, une bibliothèque publique, reste de celle de Pergame, qui formoit le noyau de la collection du Sérapion. Le silence de tous les écrivains des cinquième et sixième siècles sur une pareille restauration, celui des écrivains du temps, et nommément des chrétiens jusqu'au treizième siècle, sur l'ordre fanatique d'Omar, peuvent, il est vrai, faire douter de la vérité du récit de l'historien d'après lequel nous avons rapporté ce fait; cependant ils ne la détruisent pas absolument. Les six mois pendant lesquels les livres servirent à chauffer les bains

d'Alexandrie, dont on fait monter le nombre à quatre mille, sont une exagération orientale, qui seule ne suffiroit pas pour faire rejeter le récit.

L'auteur dont il s'agit est *Gregoire Bar Hebræus*, plus connu sous le nom d'*Abulfaradge*, chrétien jacobite né en Asie-Mineure en 1226, et, vers la fin de sa vie, primat des jacobites d'Orient. Cet homme instruit dans les langues orientales a composé en syriaque une *Chronique* depuis la création du monde, ou une *Histoire abrégée des dynasties, renfermant une histoire universelle*[1], que lui-même traduisit ensuite en arabe. C'est, non dans l'original syriaque, mais dans la traduction arabe, qu'Abulfaradge raconte l'histoire de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Cette circonstance a fait penser au baron de Sainte-Croix que l'historien avoit imaginé de placer dans sa rédaction arabe un conte fait pour plaire aux Musulmans, pour lesquels il écrivoit, et qu'il avoit sagement supprimé dans son texte syriaque. S'il en est ainsi, Abulfaradge a bien réussi à propager cette historiette; car il existe peu de faits historiques plus généralement connus et admis.

Mais l'estimable écrivain que nous venons de citer, étoit dans l'erreur en supposant qu'Abulfaradge fût l'auteur du récit. Depuis que l'on a publié l'ouvrage d'Abdollatif sur les choses mémorables

[1] L'ouvrage a été publié, sous le premier titre, en syriaque et en grec, par *P. Jac. Bruns* et *G. G. Kirsch*. Leipz., 1789, 2 vol. in-4°; et, sous le second, en arabe et en latin, de *Ed. Pococke*. Oxford, 1663; in-4°.

de l'Egypte[1], on ne peut plus accuser le premier d'avoir inventé cette fable pour amuser des lecteurs musulmans. Abdollatif, écrivain arabe du commencement du treizième siècle, ainsi antérieur à Abulfaradge, raconte la même histoire. Il est vrai que le récit de ces deux auteurs offre quelques variantes; mais ces différences prouvent qu'ils n'ont pas puisé dans la même source. Le récit dont nous parlons peut donc dater d'une époque qui se rapproche de celle de l'événement qui en est l'objet, et il se pourroit que l'un des deux écrivains l'eût puisé dans les archives des khalifes. Il ne faut plus chercher la raison qui peut avoir engagé Abulfaradge d'insérer dans la traduction de sa Chronique un fait qu'il avoit omis dans l'original : la traduction est l'ouvrage de sa vieillesse, car il mourut avant d'y avoir mis la dernière main : n'est-il pas possible qu'il ait consigné dans la traduction un fait qu'il ignoroit lorsqu'il composa son texte syriaque? Il pouvoit d'autant plus facilement l'ignorer, que les auteurs chrétiens l'avoient passé sous silence, peut-être parce qu'il leur étoit inconnu[2].

La conquête de l'Egypte par les Arabes eut accidentellement, sur la littérature classique, une in-

[1] Voy. *Abdollatifi* Compendium mirabilium Ægypti, arabice e cod. ms. Bodlejano edidit *Jos. White.* Præfatus est *H. E. G. Paulus.* Tubingæ, 1789, in-4°. — Remarques sur les anciennes bibliothèques d'Alexandrie, dans le Magasin encyclopédique, cinquième année, vol. IV, p. 1135.

[2] Voy. *Karl Reinhard* über die jüngsten Schiksale der Alexandrinischen Bibliothek. Gottingen, 1792, in-8°. *Tiedemann* Geist der spekulativen Philosophie, vol. III.

fluence désastreuse, dont cependant par la suite il résulta un avantage considérable. Les manufactures égyptiennes, qui avoient fourni de papier le monde entier, tombèrent en décadence, et il fallut penser à se procurer une matière qui pût le remplacer. On se servit de parchemin ; mais le prix élevé de cette marchandise augmenta la cherté, et par suite la rareté des livres : il engagea souvent des propriétaires ou des copistes ignorans à se servir de moyens d'érosion pour faire disparoître les écritures, et pouvoir employer le parchemin à de nouvelles copies. Le plus souvent on remplaça ainsi des textes anciens et précieux par des ouvrages de peu de mérite [1]. Enfin ces mêmes Arabes, qui étoient cause que l'usage du papier de papyrus avoit presque entièrement cessé, firent connoissance, dans leurs expéditions vers la Grande-Bukharie, avec le papier de coton, usité depuis des siècles dans la Haute-Asie. Ils le portèrent, par l'Afrique, en Espagne, où, vers le onzième siècle, il s'établit des fabriques par lesquelles tout le reste de l'Europe reçut pendant quelque temps la quantité de papiers de coton dont il avoit besoin [2]. La facilité avec laquelle ce papier

[1] Ces manuscrits, qu'on appelle *palimpsestes*, de πάλιν, *de nouveau*, et ψηστὸς, *râclé*, sont de nos jours devenus un objet de l'attention des antiquaires. On a tâché, par des procédés chimiques, d'effacer la seconde écriture, ou de faire suffisamment reparoître la première pour la déchiffrer. C'est ainsi qu'on a fait de précieuses découvertes.

[2] C'est par erreur qu'anciennement on attribuoit aux Arabes l'invention du papier de coton. Ils le trouvèrent, en 704, dans la Bukharie. Ce papier se fabriquoit de coton écru ; et, comme les peuples orientaux ne connoissoient pas les moulins à eau, on ne pouvoit pas donner à la

recevoit le caractère dit *cursif*, fut cause qu'on lui donna la préférence sur les lettres carrées dont on s'étoit servi auparavant. La calligraphie souffrit de ce changement; mais depuis le douzième siècle qu'il prévalut, il fut confectionné un plus grand nombre de copies que dans les siècles précédens [1].

Toute littérature disparut dans les provinces incorporées à l'empire des Sarrasins. Dans les contrées dont ils ne réussirent pas à se rendre maîtres, les anciennes écoles furent remplacées par celles qu'on attacha aux couvens et aux églises épiscopales. Toute l'instruction passa alors entre les mains des moines. Ces écoles où, à côté des subtilités auxquelles la

pâte la finesse nécessaire pour en fabriquer des feuilles minces. Par les Arabes, cette fabrication fut établie à Septa ou Ceuta, et de là transportée en Espagne, ainsi que la culture du coton. Dans le onzième siècle, ou plus tard, les chrétiens d'Espagne inventèrent les moulins à eau, ou au moins les appliquèrent à la fabrication du papier. Bientôt ils employèrent à cette fabrication des chiffons de toile de coton, et des formes qui laissoient mieux écouler l'eau que celles dont se servoient les Arabes. L'Allemagne reçut du papier de coton dès le neuvième siècle, par le commerce de Venise; plus tard, les fabriques de Xativa, Valence et Tolède, en pourvurent l'Europe occidentale. On l'appeloit *pergamino de paño*. Le passage de ce papier au nôtre étoit très-naturel; mais, malgré les recherches des curieux, on n'en a pas pu déterminer l'époque. Il paroît que la fabrication du papier de chiffons de toiles de lin ou de chanvre a été inventée en Espagne vers la fin du treizième siècle. Voy. *G. Fr. Wehrs*, vom Papier, etc., Halle, 1789, in-8°.

[1] Dans le douzième siècle, ce furent surtout les moines de la Grande-Chartreuse, en France, qui s'occupèrent à copier des livres, comme faisoient, depuis leur fondation, les Bénédictins. L'ordre de Citeaux et les Prémontrés méritent aussi, sous ce rapport, une mention honorable. Toutefois on ne copia en Occident que des livres latins. En Orient, les religieux des couvens qui couvrent le mont Athos, conservèrent, par leurs copies, presque tout ce qui nous reste de la littérature grecque.

théologie avoit été réduite, il se conserva quelques débris des sciences, tombèrent en décadence lors des disputes sur le culte des images, qui, pendant le huitième siècle, furent le principal objet de la sollicitude des empereurs de Constantinople. Pendant que ces princes, dans leur fanatisme, alloient jusqu'à détruire les couvens et à disperser les bibliothèques des moines, les khalifes arabes résidant en Syrie, apprirent à connoître et à aimer la littérature grecque, et firent traduire les livres d'abord en syriaque, ensuite en arabe[1]. Ils portèrent avec eux ce goût dans la nouvelle capitale qu'ils fondèrent sur les bords du Tigre, à Bagdad (ville de la paix). La médecine, la philosophie aristotélique et l'astronomie souvent confondue avec l'astrologie, toutes ces sciences, puisées dans les ouvrages grecs, fleurirent à Bagdad; conservées dans la Haute-Asie pendant que l'Europe occidentale étoit plongée dans la barbarie, elles furent ramenées quelques siècles plus tard dans cette partie du monde par les Arabes, maîtres de l'Afrique et de l'Espagne. L'amour des khalifes de Bagdad pour la littérature grecque eut aussi un inconvénient, des suites duquel

[1] On dit communément que le khalife Walid défendit aux auteurs d'écrire en grec, voulant que tout fût composé en arabe. Cette opinion se fonde sur un passage d'Aboulfaradge mal compris, où le mot de *Cateb* désigne, non des auteurs, mais des écrivains, et celui de *Defater* (mot qui vient peut-être de διφθέρα), non des livres en général, mais des livres de recettes, des registres. Le khalife veut que les receveurs chrétiens des deniers publics tiennent leurs livres en arabe. Cette explication est due à M. *Tychsen*, et nous l'avons empruntée de *Heeren*, Gesch. des Stud. der class. Lit. Vol. I, p. 99.

nous nous ressentons encore : une foule de livres qu'ils firent acheter à Constantinople et transporter à Bagdad, s'y sont perdus, et n'existent plus que dans les traductions arabes.

Une nouvelle aurore commença à luire pour les lettres grecques vers la fin du neuvième siècle. Après tant d'empereurs ineptes ou ignorans, le trône de Byzance fut occupé alors par quelques princes qui sentirent la nécessité de les relever. Les plus illustres de ces protecteurs des sciences furent *Bardas*, collègue de l'empereur Michel III (860-867), homme ambitieux et immoral, mais fort instruit, et mettant sa gloire à faire revivre les sciences ; dessein pour l'exécution duquel il se servoit des conseils du philosophe Léon ; et *Basile-le-Macédonien* qui, après être monté sur le trône par un crime, affermit l'empire par de sages réglemens, et consigna ses principes sur le gouvernement dans un ouvrage adressé à son fils. Il devint la souche d'une dynastie de princes instruits. Son fils *Léon* mérita le surnom de philosophe, plutôt que celui de sage, et donna le jour à *Constantin-Porphyrogennète*, qui cultiva les lettres, aux dépens même des soins qu'il devoit au gouvernement. Il mit un grand zèle au rétablissement des sciences et des arts, et tâcha de procurer à la jeunesse studieuse d'habiles maîtres de philosophie, de rhétorique, de géométrie et d'astronomie. Des personnes distinguées par leur rang et leur expérience furent choisies pour surveiller ces études. Il témoignoit publiquement le cas qu'il faisoit de

l'instruction, en encourageant par des éloges et des récompenses ceux qui avoient des succès, et en choisissant dans la classe des hommes lettrés les fonctionnaires et les prélats. Il aimoit les arts, et surtout l'architecture et la sculpture; il se connoissoit en musique; non seulement il exécutoit habilement celle des autres, mais il en composoit lui-même. Nous aurons plusieurs occasions, dans le courant de cette histoire, de parler des ouvrages et des collections qu'il a fait rédiger par des hommes de lettres, ainsi que des productions de sa plume; et si nous ne pouvons pas engager nos lecteurs à les admirer comme des ouvrages de génie, nous serons forcés néanmoins d'y reconnoître un but d'utilité, et nous n'oublierons pas que Constantin étoit né dans la pourpre et qu'il a vécu dans ce dixième siècle, où d'épaisses ténèbres couvroient tous les pays habités par des chrétiens.

Avant Bardas, sous le règne de l'empereur Théophile, il avoit été de nouveau ouvert une école de philosophie et de mathématiques à Constantinople, et ce prince donna, pour la loger, un de ses palais, celui qu'on appeloit Magnaure, et qui avoit été construit par Constantin-le-Grand. Ce fut moins peut-être l'amour des lettres que la vanité, qui engagea Théophile à leur accorder un asile dans une de ses maisons. Constantinople renfermoit à cette époque un professeur qui, faute d'un local convenable, donnoit ses leçons dans une cabane, et forma beaucoup de disciples. Théophile ignoroit l'existence

de cet homme ; il l'apprit par le khalife Al-Mamoun, qui le pria de lui céder pour une grande somme, un homme dont on ne faisoit pas cas en Europe. L'orgueil ne permit pas à Théophile de condescendre à cette demande ; mais il tâcha de réparer l'oubli dans lequel on avoit laissé un homme célèbre, en lui accordant des honneurs et un local pour donner ses leçons. C'est le même Léon qui par la suite assista Bardas dans l'établissement d'écoles en différentes parties de l'empire. Nous ne pouvons apprécier les services que ce philosophe a rendus aux lettres, parce qu'il n'a pas laissé d'écrits, ou qu'au moins il ne nous en est pas parvenu ; tel est aussi le cas d'un autre homme qui a exercé la plus grande influence sur toutes les actions de Théophile ; nous voulons parler de Jean Lécanomante, qui, envoyé par ce prince auprès du khalife Al-Mamoun, étonna les Arabes par son luxe et sa générosité. Théophile le porta, en 832, au siége patriarcal de Constantinople ; mais les écrivains orthodoxes ont fait à l'envi, à ce prélat iconoclaste, une mauvaise réputation, qu'il a méritée sans doute pour ses opinions religieuses, mais qui ne doit pas faire oublier la protection qu'il accordoit aux lettres. Après lui et Léon, Bardas et Basile avoient un autre savant dont les conseils leur ont été très-utiles : c'est le patriarche Photius. Quel que soit le mal que ce prélat puisse avoir causé à l'église en consolidant le schisme entre les Grecs et les Latins, il faut convenir qu'il possédoit une rare érudition et un goût qui doit nous étonner dans

un savant du neuvième siècle. Mais les hommes de son mérite étoient rares, et la dégradation de la nation avoit fait trop de progrès pour que les faveurs répandues par les princes et les exemples qu'ils donnèrent eux-mêmes, pussent éveiller l'étincelle du génie dans des âmes flétries par la longue durée du despotisme et du fanatisme religieux. Il ne restoit plus rien des nobles qualités et de l'esprit des anciens Hellènes; la nation avilie n'avoit conservé que cette vanité, cette bassesse, cette fourbe et cette mauvaise foi qui avoient été reprochées à ses ancêtres par leurs premiers maîtres, les Romains. Les Grecs sentoient si bien leur dégénération, que repoussant le nom sous lequel ils s'étoient illustrés, ils vouloient être appelés Romains; et cependant ce nom étoit devenu si méprisable, qu'au dixième siècle un ambassadeur allemand, mais italien de naissance, osa dire en face à un empereur romain, c'est-à-dire de Constantinople : Nous autres Lombards, de même que les Saxons, les Francs, les Lorrains, les Souabes, les Bavarois et les Bourguignons, nous méprisons si fort le nom romain, que, dans notre colère, nous ne savons pas offenser nos ennemis par une plus forte injure qu'en les appelant des Romains; car par ce nom seul nous désignons tout ce qu'il y a d'ignoble, de poltron, d'avide, de luxurieux, de mensonger, tous les vices enfin [1].

[1] C'est *Luitprand* qui parla ainsi à Nicéphore Phocas. Quod nos,

La fin du onzième siècle et le douzième virent de nouveau sur le trône de Constantinople une famille qui cultivoit les lettres avec enthousiasme, et avec tout le succès qu'on pouvoit espérer dans des temps si malheureux : c'est la famille des *Comnène* et des *Ducas ;* elle a produit des princes et des princesses qui se sont illustrés par leur amour pour les arts. *Isaac Comnène* mérita le trône par ses vertus; il ne l'occupa que trop peu de temps pour lui rendre tous les services qu'on pouvoit en attendre. Sentant que sa santé s'étoit affoiblie, il remit la pourpre, non à son frère, ni à son gendre ou à son neveu, mais à l'homme que lui-même et son frère jugeoient le plus digne de la porter, à *Constantin Ducas*. Les connoissances en finances, ou plutôt l'art de se procurer beaucoup d'argent [1], qu'Isaac avoit trouvées en Constantin, trompèrent ce prince: Constantin étoit un homme lettré, qui, dans un discours tenu au commencement de son règne, dit qu'il auroit préféré la couronne de l'éloquence à celle de l'empire; mais ses qualités étoient celles d'un particulier. Peut-être à sa cour donna-t-on trop d'importance à l'érudition des savans dont la

dit-il, Longobardi scilicet, Saxones, Franci, Lotharingi, Bavarii, Suevi, Burgundiones, tanto dedignamur, ut inimicos nostros commoti, nihil aliud contumeliarum, nisi, Romane, dicamus, hoc solo, id est Romanorum nomine, quidquid ignobilitatis, quidquid timiditatis, quidquid avaritiæ, quidquid luxuriæ, quidquid mendacii, omne quidquid vitiorum est comprehendente. *Luitpr.*, in Leg. ad Niceph. Phocam, Operum p. 139, ed. Antv. 1640, fol.

[1] Ce sont les expressions de JEAN *le Curopalate,* Hist., p. 811.

capitale étoit remplie. On pourroit le penser d'après la dédicace que son épouse *Eudocie* a placée à la tête de la compilation à laquelle cette princesse doit sa réputation littéraire. Cette dédicace s'adresse à son second époux Romain Diogène. On donna un savant célèbre pour instituteur à *Michel Ducas*, fils de Constantin et d'Eudocie : ce fut Psellus ; mais cet homme, aussi adroit courtisan que littérateur distingué, n'avoit peut-être pas les qualités requises pour l'institution d'un prince. « Psellus, dit l'historien du Bas-Empire [1], fier du titre de premier philosophe de son siècle, et qui se piquoit d'être le restaurateur de la littérature en Orient, n'occupa la jeunesse de ce prince qu'à ramper avec lui dans la poussière de l'école. Au lieu de travailler à lui élever l'âme en lui inspirant des sentimens dignes de sa fortune, au lieu de le guider à ces connoissances aussi étendues qu'elles sont utiles à un souverain pour rendre son règne heureux et florissant, il voulut en faire un savant, lorsqu'il n'en auroit dû faire qu'un protecteur des sciences et des lettres ; encore n'y réussit-il pas : l'esprit de Michel n'étoit pas susceptible d'une forte teinture ; il ne retira des instructions de Psellus qu'une présomption ridicule et une estime pédantesque de ses propres ouvrages. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que son maître, qui ne voyoit rien au-delà de ses propres études, le tint même sur le trône attaché à ce genre d'oc-

[1] *Le Beau*, vol. XVII, p. 306.

cupations. Il le détournoit des affaires dont Michel ne prit jamais connoissance ; et tandis que l'intérieur de l'empire s'affoiblissoit par le découragement des sujets, tandis que les Turcs l'entamoient de toutes parts, le jeune empereur discutoit des pointilleries de grammaire, prononçoit des déclamations de rhétorique, et composoit de ces poèmes éphémères qu'un auteur titré sait toujours faire admirer, tant qu'il est en état de payer les éloges, et d'intimider la censure. » Le succès des compositions littéraires de Michel a été sans doute éphémère, car son nom n'est pas inscrit dans le catalogue des écrivains dont il s'est conservé quelque production.

Alexis I Comnène, qui monta sur le trône en 1081, se trouva dans une position difficile, placé entre les dynasties musulmanes qui se disputoient la domination de l'Asie, et l'ambition des Francs croisés qui ne pouvoit alors être satisfaite qu'à ses dépens, aussi bien qu'à ceux des ennemis de son empire. De toutes les qualités qu'il faut pour gouverner dans des conjonctures si embarrassantes, la nature avoit préférablement réparti à Alexis une dissimulation profonde. Il fit donner à ses enfans une éducation littéraire ; sa fille *Anne* jouit parmi les écrivains Byzantins d'une juste célébrité, et les ouvrages qui nous restent de son frère *Isaac Comnène* prouvent qu'il faisoit ses délices de la lecture d'Homère. Les communications qui, par les expéditions en Terre-Sainte, s'établirent entre l'Orient et l'Occi-

dent, furent utiles aux peuples qui y prirent part; ils en rapportèrent, non le goût des lettres, mais diverses connoissances qui contribuèrent à dissiper les ténèbres où l'Europe avoit été plongée si longtemps. Les Grecs au contraire n'avoient rien à gagner de ces hôtes ignorans et incommodes, que quelques vices de plus, s'il en est qui leur manquoient. Voici le portrait qu'un écrivain récent trace des Grecs du douzième siècle : « Ayant, par sa position, conservé, sans en être digne, le dépôt des connoissances humaines, ce peuple, dit M. Petitot en parlant des Grecs [1], se flattoit d'être supérieur aux autres nations. Parce qu'il aimoit à s'égarer dans les spéculations d'une vaine philosophie, il se croyoit sage; éloquent, parce qu'il étoit déclamateur; éclairé, parce qu'il cultivoit quelques sciences; et semblable aux Romains, parce que, n'imitant que leurs vices, il se livroit avec fureur aux spectacles et aux jeux du cirque. C'étoit en citant des vers d'Homère que, dans les batailles les généraux prenoient lâchement la fuite; c'étoit en rappelant les passages de Platon et d'Aristote, que des princes cruels et timides faisoient emprisonner, priver de la vue, étrangler leurs parens. On trouvoit dans les livres des excuses pour toutes les foiblesses, des justifications pour tous les crimes; et c'étoit ainsi que les lettres, qui font la gloire et le bonheur des sociétés bien

[1] Notice sur Ville-Hardouin, dans la Collection complète des Mémoires relatifs à l'histoire de France, par M. *Petitot*, vol. I, p. 24.

constituées, ne servoient qu'à augmenter l'abjection d'un peuple qui en pervertissoit l'usage. L'orgueil, la fausse science, l'absence de tout principe fixe, joints aux raffinemens de la mollesse, du luxe et de la volupté, minoient cet empire, dont la fausse splendeur pouvoit éblouir un moment, mais qui n'avoit en lui-même aucune force réelle. »

C'est un beau caractère que celui de *Jean II Comnène*, dit *Calojean*, fils et successeur d'Alexis (1118-1140); c'est le Marc-Aurèle de Constantinople. Quoique la seule passion de ce prince vertueux fût la gloire des armes, et qu'il ne soit pas nommé parmi les protecteurs des sciences, on nous permettra d'attribuer à une éducation littéraire cette bonté qui lui fit pardonner les intrigues d'une sœur pour l'exclure du trône, cette régularité de mœurs qui le distingua à une cour corrompue, cette douceur qui présida à ses jugemens, cette gaîté qui animoit ses conversations.

Manuel Comnène, son fils, fut un guerrier valeureux et un savant théologien; il s'exprimoit avec facilité et grâce, et il aimoit à disputer sur des matières de théologie, ou plutôt sur les subtilités qu'on y avoit portées, et qu'on regardoit comme une partie essentielle de la religion.

Si les lettres, quoique mal employées, donnoient sous les Comnène de l'éclat à ceux qui les cultivoient, elles tombèrent dans l'avilissement sous le gouvernement malheureux des empereurs latins,

qui occupèrent le trône de Byzance pendant une grande partie du treizième siècle (1204-1261); et c'est aux troubles qui signalèrent cette époque, qu'on attribue la perte d'un grand nombre d'ouvrages qui avoient encore existé du temps de Photius. Nicétas Choniates fait un tableau touchant de la dévastation que causèrent à Constantinople les incendies qui accompagnèrent ou suivirent la prise de cette ville par les Francs, et la barbarie des vainqueurs qui, dans leur grossière ignorance, croyoient ne pouvoir mieux exprimer leur mépris pour les Grecs qu'en les appelant des faiseurs de livres et des savans. Les richesses littéraires, accumulées par les Basilide et les Comnène, furent détruites par les soldats de la Croix, qui se promenèrent dans les rues portant des livres sur leurs piques. Un autre témoin oculaire, de Ville-Hardouin, est d'accord avec Nicétas sur le pillage qui se fit; en nommant les objets dont se composoit le butin, il parle d'or, d'argent, de vaisselle, de pierres précieuses, de velours et autres draps de soie et fourrures exquises, de martes, de vaire, de gris et d'hermine, et autres semblables précieux meubles [1]; il ne parle pas de livres, ce butin ne tentoit pas la cupidité du soldat. Aussi n'y a-t-il rien qui indique qu'à cette époque quelque croisé ait eu

[1] « Et fu si granz la gaaeiz fait, que nus ne vos en sauroit dire la fin d'or et d'argent, et de vasselement, et de pierres précieuses, et de samiz, et de dras de soie, et de robes vaires et grises et hermines, et toz les chiers avoirs qui onques furent trové en terre. »

l'idée d'emporter dans sa patrie, comme trophée, un de ces beaux manuscrits qui se trouvoient à Constantinople, et qu'on ne connut en Occident que vers la fin du quatorzième siècle et dans le quinzième.

Les lettres remontèrent sur le trône avec les Paléologues, qui mirent fin à la domination latine. *Michel VIII* sentit la nécessité de ramener dans sa capitale les études qui avoient cessé sous la domination étrangère. Il y fonda trois écoles pour la grammaire et les hautes sciences; et, pour encourager les professeurs aussi bien que les élèves en témoignant l'intérêt qu'il prenoit aux travaux des uns et aux succès des autres, il assistoit quelquefois à leurs exercices, et distribuoit des récompenses à ceux qui s'étoient distingués. A la tête de ces institutions fut placé le rhéteur Holobule qui, quelques années plus tôt, avoit offensé Michel, et que celui-ci avoit puni d'une manière qui, par un nouvel exemple, prouve que la fausse érudition donne de la morgue sans inspirer la noble fierté, et que les lettres produisent leur effet d'adoucir les mœurs sur celui qui les aime véritablement, et non sur ceux qui les protégent par ostentation [1].

Depuis *Andronic II* (1282) jusqu'à *Constantin XI*, tué à la prise de Constantinople (1453), tous les princes avoient reçu une éducation soignée,

[1] Nous parlerons, dans un des chapitres suivans, de l'aventure d'Holobulus.

et protégèrent les sciences; plusieurs d'entre eux étoient littérateurs. C'est leur amour pour les lettres qui, au milieu des embarras d'un gouvernement vicieux et des désastres qui, de tous côtés, fondoient sur l'empire, enfin parmi une race d'hommes dégénérés, nous a conservé les précieux restes de la littérature grecque, auxquels l'Europe doit en grande partie la renaissance du bon goût. A leur exemple, et encouragées par eux, les personnes des premières classes de l'état cultivoient les lettres, et une éducation littéraire soignée, qui se manifestoit par le talent de parler avec élégance une langue qui, dans la bouche du peuple, s'étoit corrompue par un mélange de beaucoup de mots étrangers, étoit regardée comme nécessaire à tout homme du monde. Le grand nombre de savans, ou plutôt de littérateurs, car les sciences exactes, naturelles et spéculatives étoient tellement tombées, qu'elles ne méritoient plus ce titre; le grand nombre de littérateurs que cette époque avoit produits, transportèrent ce dépôt sacré en Italie, d'où sortit la nouvelle lumière qui, depuis le quinzième siècle, éclaira les parties occidentales de l'Europe.

Quant à la *langue grecque*, elle ne fit que décheoir depuis le quatrième siècle. Nous avons vu naître dans la période précédente le dialecte hellénistique, ou la corruption du grec par le mélange de mots et de tournures de phrases empruntées chez les peuples barbares; dans celle-ci, il devint de plus en plus la langue de l'Eglise, parce que les

livres du Nouveau-Testament avoient mis cet idiome en vogue. Lors de la translation du siége de l'empire en Orient, la langue latine devint dominante à la cour de Constantinople ; elle le fut encore au commencement du sixième siècle, où Justinien publia ses lois en latin. Lorsque ensuite elle fit place à l'ancienne langue du pays, il s'introduisit dans celle-ci un grand nombre de mots latins, et nous trouvons encore dans le dixième siècle des traces de son usage à la cour [1]. Les invasions des Goths, des Bulgares, des Arabes, contribuèrent encore à gâter la langue grecque. Cependant l'idiome national resta celui de la cour, et Philelphe qui, en 1420, se rendit à Constantinople pour l'apprendre à sa source, et qui ensuite répandit en Italie, sa patrie,

[1] Dans l'ouvrage de Constantin-Porphyrogennète, sur le cérémonial de la cour de Byzance, les *acclamations* suivantes sont prescrites pour la célébration du banquet impérial. Lorsque l'empereur a pris place à table, et que les personnes conviées sont appelées à s'asseoir, cinq officiers de la suite de l'empereur (βοκάλιοι, *vocales*, des chanteurs) crient : *Conservet Deus imperium vestrum* ; puis le cinquième s'approche et dit : *Bona tua semper* ; le quatrième : *Victor sis semper* ; le troisième : *Multos annos victorem te faciat Deus* (μέλτες ἄννες φιχίδια Ϡ' Δέες, comme porte l'édition imprimée ; mais il est évident que *Reiske* auroit dû corriger ce passage et écrire : μέλτες ἄννες βίκτορέμ τε φάκιατ Δέες), le second : *Victor semper eris* (βίκτωρ σέμπερ ἔρις) ; enfin, le premier : *Deus præstet* (Δέες πρέστετ). Lorsque l'empereur boit, les mêmes officiers disent alternativement : *Bibite* (ou plutôt *vivite*), *Domini imperatores, in multos annos. Deus omnipotens præstet. In gaudio prandete, Domini.* Lorsque l'empereur se lève, ils crient : *Bono Domino semper* (*gloria*). *Reiske* observe que le mot βίβετε (*bibite*) a été mal rendu par Constantin, qui l'explique par πίετε, *buvez* ; que ce mot n'est autre chose que le latin *vivite*. Voy. CONSTANT. PORPHYR. *de cærim. aulæ Byz.*, L. I, c. 75 ; et les notes de Reiske, p. 109. Conférez *Villoison* ad Long., p. 118.

le goût de cette langue, assure dans une de ses lettres, que ceux parmi les Grecs qui avoient reçu une bonne éducation, et surtout les femmes de condition qui, d'après les mœurs du pays, ne communiquoient pas avec les étrangers, auxquels on attribuoit principalement la corruption du langage, ni même avec les indigènes des basses classes, parloient dans leur conversation ordinaire, un grec aussi pur que celui d'Aristophane, d'Euripide, de Platon et d'Aristote [1].

Tout cela changea après la chute de l'empire de Byzance; bannie de la cour, et devenue l'apanage d'un peuple dégradé, la langue grecque auroit peut-être disparu de la terre, si elle n'avoit été conservée par l'Eglise. L'idiome ecclésiastique né, comme nous l'avons dit, du dialecte hellénistique et de certaines formes populaires auxquelles les diverses tribus de la Grèce n'avoient jamais renoncé, et mêlé de mots françois, italiens et turcs, devint alors général, et il se forma une nouvelle langue, le grec moderne, ἡ διάλεκτος ῥωμαϊκὴ, γραικικὴ, καθομιλουμένη. Il fallut désormais étudier dans les écoles l'ancien grec classique, comme une langue morte.

Ce changement s'étant fait insensiblement, il est difficile de fixer une époque précise où cesse l'ancien grec et où commence le nouveau. Nous ran-

[1] Voyez *Hodius de Gr. illustr.* L. I, p. 158. L'usage de la langue françoise fut aussi très-répandu en Grèce dès le douzième siècle. Un écrivain espagnol de la fin du treizième siècle, *Raymond Montaniero*, dit (*Hist. Aragon.*, c. 261) en parlant des habitans d'Athènes et de ses environs : *E parlavan axi bella Francis com dins en Paris.*

geons parmi les auteurs qui ont écrit en grec littéral tous ceux qui ont vécu tant que l'empire d'Orient subsista. C'est avec la prise de Constantinople que nous terminons la liste des écrivains grecs. Tous ceux qui ont écrit après une époque où la langue cessa d'être celle du gouvernement, nous les regardons comme étrangers à ce qu'on appelle la littérature grecque. Nous passerons ainsi sous silence les écrivains que la Grèce a produits dans les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, ainsi que les efforts généreux que ce peuple fait depuis une cinquantaine d'années pour épurer sa langue et pour se donner une nouvelle littérature classique qui puisse lui assigner un rang parmi les nations civilisées.

Avant de quitter cette matière, nous devons encore remarquer que depuis le septième siècle, où la dépravation de la langue commença à devenir sensible, l'usage des *accens* devint de plus en plus général, probablement parce qu'on sentoit plus vivement que jamais le besoin de ramener, par ces signes, la prononciation vulgaire à la langue classique des livres.

Avant de faire l'énumération des écrivains de la dernière période de la littérature grecque, nous parlerons d'une *inscription* dont l'époque remonte au commencement de cette période, et que nous ne connoissons que depuis une dizaine d'années. Cette inscription n'est pas bien importante par son contenu; mais elle est curieuse, tant à cause de l'endroit où elle a été trouvée, qui est *Axum* en

Abyssinie, que parce qu'elle constitue un document authentique pour prouver les rapports qui ont eu lieu dans le quatrième siècle, entre l'empire d'Orient et l'Abyssinie. Aïzanas, roi des Axamites et des Homérites, l'a fait poser en commémoration de la victoire que son frère Saïazana avoit remportée sur la nation des Bongaïtes, qui s'étoit révoltée. S[t] Athanase nous a conservé [1] une lettre adressée par l'empereur Constance aux deux frères Aïzanas et Saïazana. L'époque où l'inscription a été dressée, remonte entre les années 329 et 356. Le titre de fils de Mars, que le roi des rois Aïzanas y prend, prouve qu'il n'étoit pas chrétien. L'inscription a été trouvée dans les ruines d'Axum, par M. *Salt*, compagnon de voyage de lord Valentia, et c'est là la découverte dont nous avons parlé à l'occasion du monument d'Adule [2].

Cette inscription a été publiée dans le Voyage du lord *Valentia* et dans le Classical Journal de 1810, vol. 1, p. 82 [3].

L'inscription d'Aïzanas nous conduit naturellement à parler de celle *du roi Silco*, souverain de Nubie et de toute l'Ethiopie. Elle a été trouvée dans la Haute-Ethiopie, et calquée par M. *Franç. Gau* de Cologne, qui, ne sachant pas le grec, a remis sa

[1] Apolog., p. 693 (Paris. 1627).
[2] Voy. vol. IV, p. 40.
[3] Nous voyons, par un passage du Mémoire de M. *Niebuhr*, que nous allons citer, qu'il a aussi fait réimprimer cette inscription ; nous ne savons où ni comment.

copie à M. *B.-G. Niebuhr*, ministre du roi de Prusse à Rome. Silco y célèbre ses victoires sur la nation des Blemyens. Il ne se donne que la qualification de *roitelèt*, βασιλίσκος; mais il ajoute que, néanmoins, il n'est inférieur à aucun roi, mais qu'au contraire son lustre (ἀκμὴν) surpasse celui des autres.

Cette inscription et une autre qui vient également de la Nubie, ont été publiées sous le titre suivant : Inscriptiones Nubienses, commentatio lecta in conventu Academiæ archæologicæ à *B. G. Niebuhrio*. Romæ, 1820, in-4°.

CHAPITRE LXXII.

De l'état de la Poésie sous les empereurs de Byzance. Des Épigrammatistes et des Anthologies.

Après la translation du siége de l'empire à Constantinople, les poètes pullulèrent dans la nouvelle capitale. Les empereurs, leurs épouses, leurs ministres et leurs favoris, n'entreprirent rien, n'imaginèrent rien, ne dirent rien qui ne fût à l'instant célébré comme une merveille et élevé jusqu'aux cieux par la tourbe famélique des versificateurs; car ce nom leur convient beaucoup mieux que la qualité honorable de poète. Ils formoient des corps ou bandes, ayant leurs préposés à la suite desquels ils se présentoient chez les grands aux jours anniversaires de leur naissance, ou à d'autres occasions solennelles, pour réciter leurs pitoyables vers. Si quelques poètes du Bas-Empire s'élevoient au-dessus du commun, c'étoient des épigrammatistes. St Grégoire de Nazianze, Paul-le-Silentiaire, le consul Macédonius et Agathias brillent dans ce nombre.

Nous allons parcourir, dans l'ordre des temps, la liste des poètes qui nous ont laissé des épigrammes.

Le premier, dans cet ordre, est Métrodore,

grammairien du temps de Constantin-le-Grand, qui a écrit sur l'astronomie et la géométrie. Nous avons une trentaine de ses épigrammes qui sont des problèmes d'arithmétique.

Il existe trois épigrammes de l'empereur JULIEN; l'une est une sortie spirituelle contre la bière (εἰς οἶνον ἀπὸ κριθῆς), qui veut usurper la place du vin; la seconde est la description d'un instrument de musique qui avoit beaucoup de ressemblance avec un orgue, puisqu'il consistoit en tuyaux de métal recevant l'air par des soufflets; la troisième, une espèce d'énigme dont le mot est, un faiseur de tours de force.

Nous avons deux épigrammes mordantes contre un mauvais grammairien et un aussi mauvais rhéteur : elles sont d'APOLLINARIUS *de Laodicée*, probablement l'ami de Libanius et son correspondant.

Il existe un distique de LIBANIUS même : son sujet est la mort de l'empereur Julien.

Ammien Marcellin parle d'un ANDRONICUS, comme d'un poète distingué : Libanius l'appelle son ami. Il ne nous en reste que quatre jolis vers, dont deux sont une réminiscence d'un poème de Sappho.

S[t] GRÉGOIRE *de Naziance*, surnommé *le Théologien* [1], une des lumières de l'église et un des grands orateurs sacrés, étoit né, selon l'opinion commune, l'an 300 de J.-C., selon d'autres vers 329

[1] L'ancienne église lui a donné ce surnom, à cause du succès avec lequel il défendit le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Il est le seul père qui porte un titre par lequel on distingue l'évangéliste S[t] Jean.

seulement [1] à Arianze près Nazianze, en Cappadoce, ville où son père étoit évêque. Théodose-le-Grand éleva le fils au siége de Constantinople; mais en 381 il rentra dans la vie privée, et mourut en 389. Dans sa retraite, il s'occupa beaucoup de poésie, genre de composition auquel sa vie active ne lui avoit pas permis de se livrer plus tôt.

Ses poèmes sont de deux espèces: il y en a à peu près cent soixante-dix qui appartiennent à la poésie sacrée et sont étrangers au but de notre ouvrage. Nous remarquons seulement que parmi ces morceaux se trouve sa Vie en vers iambiques jusqu'à l'époque où il quitta Constantinople; elle est intéressante, malgré quelques défauts de goût qu'on peut lui reprocher. S[t] Grégoire s'exerça en différens genres et en divers mètres; dans le nombre de ses productions poétiques il y a des pièces d'une étendue considérable en vers iambiques, élégiaques et héroïques: toutes font preuve d'un talent distingué, quoique l'imagination, qui est l'âme de la poésie, y manque. Une assez mauvaise tragédie, *La passion de Jésus-Christ*, Χριςὸς πάσχων, composée de centons d'Euripide, n'est probablement pas de cet écrivain [2]. La seconde classe de poésie, celle pour laquelle nous parlons ici de S[t] Grégoire,

[1] Voy. *J. M. Schrœckh*, Christl. Kirchengesch, vol. XIII, p. 269.

[2] Voy. *Augusti* Quæst. patristicar. biga. Vratislav., 1816, in-4°, qui attribue cette tragédie à S[t] Grégoire. Il a été réfuté par *H. C. A. Eichstadt*, Progr. drama Christianum quod Χριςὸς πάσχων inscribitur, num Gregorio Nazianzeno sit tribuendum. Jenæ, 1816, in-4°.

se compose de deux cent cinquante-quatre petits poèmes du genre épigrammatique ; ces morceaux ont la plupart des sujets moraux, et sont adressés à son père, à sa mère Nonna, et à des amis. Ils forment le huitième livre de l'Anthologie de Céphalas, dont nous parlerons.

Les *poésies sacrées* de St Grégoire se trouvent dans la collection de ses œuvres. Sa tragédie a été publiée pour la première fois à Rome chez *Ant. Bladius*, 1542, in-8°. *Wechel* réimprima ce volume, Paris, 1544, in-8°. Quant aux *Épigrammes*, *Muratori* en publia deux cent vingt-huit d'après un manuscrit de Milan, dans ses Anecdota gr., Padoue, 1709, in-4°. La collection complète, que *Brunck* n'a pas donnée dans ses Analecta, se trouve dans l'édition de l'Anthologia Palatina de M. *Jacobs*.

CLAUDIEN, le célèbre poète latin, a aussi laissé quelques épigrammes grecques qu'on trouve dans les éditions de ses œuvres ; car celles qu'on lit dans les Anthologies, sont d'un poète plus moderne.

Nous plaçons HÉLIODORE *d'Émesa*, le romancier, parmi les épigrammatistes, à cause de deux poèmes tirés de ses Ethiopiques que Céphalas a placés dans l'Anthologie. Un troisième, que Brunck a donné sous le nom d'Héliodore, appartient à Diodore, et cet éditeur a été trompé par une faute de copiste.

THEON *d'Alexandrie*, célèbre mathématicien, et père d'une fille non moins célèbre, doit aussi être nommé parmi les poètes épigrammatiques.

Dans l'Anthologie de Céphalas il ne se trouve qu'un seul hexamètre de Théon, qui exprime ainsi les jours de la semaine :

Ζεύς, Ἄρης, Παφίη, Μήνη, Κρόνος, Ἥλιος, Ἑρμῆς.

Ce même vers se lit, avec une légère transposition, dans un petit poème de treize vers sur les sept planètes, leurs vertus et leurs affections, que Stobée nous a conservé comme une production d'Hermès. Cette circonstance a décidé Brunck à attribuer ce poème à Théon, ainsi qu'un autre morceau anonyme en douze vers en l'honneur de l'astronome Ptolémée. S'il y a du doute sur cette décision du critique de Strasbourg, il n'y en a pas sur deux autres petites épigrammes qui se trouvent dans les Anthologies sous le nom de Théon.

Le grammairien PALLADAS *de Chalcis*, qui florissoit sous Arcadius, et jouissoit pendant sa vie d'une grande considération. Dans une épigramme de l'Anthologie de Céphalas, on lui donne l'épithète *du Météore*. Nous en avons environ cent cinquante épigrammes qui ne manquent pas d'élégance. Cet écrivain n'étoit pas chrétien.

Nous avons deux épigrammes d'AMMONIUS. Il y a eu plusieurs écrivains de ce nom. Socrate [1] parle d'un Ammonius qui, en 438, récita devant Théodose le jeune un poème sur la révolte de Gaïnas, qu'on admira beaucoup. Rien n'empêche d'admettre l'identité de ces deux Ammonius.

[1] Hist. eccles., VI, 6.

Les épigrammatistes suivans sont du règne de Théodose le jeune.

Eutolmius, surnommé *Scholasticus* et *Illustris*;

Synesius, évêque de Ptolémaïde, dont nous parlerons lorsqu'il s'agira des philosophes du cinquième siècle : ses dix hymnes sacrés sont le mélange le plus bizarre du néoplatonisme et du christianisme. L'Anthologie nous a conservé trois de ses épigrammes, dont deux consistent en une seule ligne à placer au bas d'un buste;

Nilus, décoré du titre de *Scholasticus*, peut-être le même moine dont la bibliothèque de Florence possède des poésies inédites;

Ablabius *Illustrius*, évêque des Novatiens à Nicée, et en même temps professeur de rhétorique;

Theosébie, sœur de Zosimus de Thèbes, le chimiste. Il en existe une épigramme sur la mort du médecin Ablabius, qu'elle met à côté d'Hippocrate et de Galien.

Nous avons quelques épigrammes d'un certain Claudianus, différent du poète latin, et originaire de l'Asie-Mineure, ainsi que nous le voyons par une note du manuscrit de Heidelberg, qui dit qu'il a écrit sur son pays natal, Tarse, Anazarbe, Beryte, Nicée (τά πάτρια Ταρσοῦ κ. τ. λ.). Probablement il est le même que le poète de ce nom cité par Evagrius [1] et qui a vécu sous Théodose le jeune, ainsi que l'auteur d'une *Gigantomachie* dont ils s'est con-

[1] Hist. eccl. I, 19.

servé un fragment de soixante-dix-huit vers qui prouve que ce poème n'étoit pas l'original de celui de Claudien.

Un fragment de cent quarante-cinq vers de la Gigantomachie avoit été trouvé en Sicile par *Constantin Lascaris;* mais le manuscrit étoit dans un si mauvais état qu'on ne put en déchiffrer que onze vers, qui décrivent le combat sans armes de Vénus contre les Géans. L'archevêque *Arsenius* les publia dans sa collection philosophique. *Iriarte* en trouva soixante-dix-huit (y compris les onze) dans un manuscrit de Madrid, et les plaça dans son Catal. mss. Matrit. vol. 1, p. 15.

Dans le passage d'Evagrius que nous venons de citer, Claudien est nommé avec un autre poète qui est un des hommes qui ont offert l'exemple le plus frappant des vicissitudes de la fortune. C'est Cyrus *de Panopolis*. Il réunit sur sa tête les plus grandes dignités de l'empire : en 439 il fut nommé préfet de Constantinople, et à la fin de la même année préfet du prétoire ; il fut consul sans collègue en 441. Son goût pour les lettres et ses talens poétiques le recommandèrent à l'impératrice Eudocie qui aimoit les vers : elle lui concilia la faveur de Théodose le jeune, et quoique ses ennemis l'accusassent d'être secrètement attaché au paganisme, ce prince lui donna toute sa confiance. Sans se laisser éblouir par une fortune si brillante, Cyrus en jouit avec modestie pendant quatre ans; et sa réputation de probité ne souffrit pas d'atteinte. Sous son administration, la police de Constantinople fut

perfectionnée ; il rebâtit une partie de cette ville ou au moins de ses murailles. Il jouissoit à un tel point de la faveur populaire, qu'un jour les spectateurs réunis au cirque lui adressèrent en présence de l'empereur cette acclamation : Constantin a fondé la ville, Cyrus l'a renouvelée. On est tenté de croire que ce furent ses envieux qui avoient préparé cette scène ; les cris de la multitude qu'en tout pays et en tout temps on a pu acheter avec un peu d'argent, excitèrent la jalousie de Théodose : ce mouvement n'échappa pas à l'œil curieux des courtisans. Ils profitèrent de l'absence d'Eudocie, qui étoit alors à Jérusalem, pour ourdir une intrigue contre le ministre. Cyrus fut accusé d'être l'ennemi du christianisme et d'aspirer à la domination. Le foible Théodose le dépouilla de la préfecture, et confisqua ses biens. Pour sauver sa vie, Cyrus se fit ordonner prêtre ; par la suite il fut évêque de Cotyée en Phrygie, et gouverna son église avec piété et avec le même zèle avec lequel il avoit gouverné l'empire [1]. Nous possédons six de ses épigrammes. L'une fut composée au moment où il se vit obligé de quitter Constantinople.

Il y a dans l'Anthologie une épigramme du Néoplatonicien PROCLUS, qui est de la première moitié du cinquième siècle [2].

D'après Suidas, MARIANUS *Scholasticus*, dont l'Anthologie a conservé quelques épigrammes, a vécu

[1] Voy. Histoire des empereurs, etc., par *Tillemont*, vol. V, in-4°, p. 87.

[2] Une seconde épigramme commençant par ces mots : Πρόκλος ἐγὼ

sous Anastase [1] : il a composé en vers iambiques plusieurs métaphrases de poètes anciens.

Christodore *de Coptes* a été son contemporain. Il reste de cet Égyptien deux épigrammes et un poème en quatre cent-seize vers, intitulé *Ἔκφρασις τῶν ἀγαλμάτων τῶν εἰς τὸ δημόσιον γυμνάσιον τοῦ ἐπικαλουμένου Ζευξίππου*, *Description des statues du gymnase public de Zeuxippe*. Le Zeuxippe, construit par Septime-Sévère, étoit un musée magnifique, dans lequel les ouvrages des plus anciens artistes avoient été placés; il périt par le feu, dans une émeute que les factieux du cirque causèrent sous Justinien, en 532. On y voyoit les statues ou bustes de Déiphobus; Eschine le rhéteur dans l'attitude d'un homme qui parle; Aristote dans celle d'un homme pensif; Démosthène méditant un de ses discours; Euripide; Palæphatus couronné de lauriers et prononçant des oracles; Hésiode s'entretenant avec les Muses; Simonide s'accompagnant de la lyre; le philosophe Anaximène; Calchas craignant de faire connoître la prophétie que la divinité lui inspire; Pyrrhus, fils d'Achille, nu et étendant la main pour se saisir d'armes; le grouppe d'Amymone et Neptune; Sappho assise; Phœbus ayant les cheveux flottant sur le dos; Vénus ayant le sein découvert; Alcibiade parlant; Chrysès suppliant; Jules-César

Λύχιος κ. τ. λ., qui se trouve dans les Analectes de Brunck, sous le nom de Proclus, est donnée comme anonyme (ἀδήλου) par l'Anthologie de Céphalas.

[1] 500 après J.-C.

avec les attributs de Jupiter, etc. Que de chefs-d'œuvre ont péri dans cet événement !

Les épigrammatistes suivans sont du règne de Justinien [1].

Eratosthène *le Scholastique* ou l'Avocat ;

Gabriel, préfet de Constantinople, auquel Lydus dédia son ouvrage sur les Mois ;

Irénée *le Référendaire*, auteur de quelques bluettes érotiques ;

Arabius *le Scholastique* ;

Théodore *Illustrius* et *Proconsul* auquel Agathias adressa une de ses épigrammes ;

Julianus, surnommé *d'Égypte*, parce qu'il a été préfet de cette province ; l'un de ses morceaux en sept vers, adressé à l'Amour, se trouve dans le manuscrit de Heidelberg parmi les chansons anacréontiques : l'Anthologie de Planude en nomme l'auteur [2] ;

Leontius *Scholasticus*, qui porte aussi le surnom de *Minautorus* ; il faut le distinguer des Léonce de Byzance, l'aîné et le jeune, dont le premier porte aussi le titre de Scholastique ;

Theætetus *Scholasticus*, le même dont il existe, à la bibliothèque de Florence, un écrit inédit sur les atticismes.

Le plus distingué parmi les épigrammatistes du temps de Justinien étoit Paul surnommé *Silen-*

[1] 527 jusqu'à 567 après J.-C.

[2] M. *Boissonnade* l'a joint à son édition d'Anacréon.

tiarius, fils de Cyrus, probablement du poète dont nous avons parlé. Dans les Anthologies il se trouve environ quatre-vingts épigrammes de Paulus, parmi lesquelles une partie sont du genre érotique. Elles ne manquent ni d'esprit ni d'élégance ; on voit que leur auteur étoit plein de la lecture des anciens ; mais ses vers n'ont pas la concision qui est essentielle à l'épigramme. Nous reviendrons sur ce poète.

Le consul MACEDONIUS *de Thessalonique* appartient aux poètes les plus élégans qui aient fleuri sous Justinien : nous en avons une quarantaine d'épigrammes, la plupart érotiques, auxquelles on ne peut faire d'autre reproche que celui de manquer de simplicité.

JULIEN, surnommé *Antecessor*, vécut sous Justin le jeune [1]. Il en existe quatre épigrammes, et huit ou neuf de JOANNES *Barbucallus* ou de Barbucale, ville d'Espagne.

AGATHIAS *de Myrinne*, un des historiens de la fin du sixième siècle, publia, dans sa jeunesse, un recueil de poésies, divisé en neuf livres et intitulé *Daphniaques*, Δαφνιακά. Sa réputation fut si grande, que ses compatriotes lui érigèrent une statue. Nous possédons encore une centaine de ses épigrammes, dont on peut dire tout le bien et tout le mal que nous avons dit de celles de Paul le Silentiaire. Tout à l'heure il sera question de l'Anthologie qu'il a rédigée.

[1] Après 565.

Il existe une seule épigramme de MENANDER, surnommé PROTECTOR ou soldat de la garde, qui, contemporain de l'empereur Maxime, a continué l'histoire d'Agathias, au commencement du septième siècle.

Planude nous a conservé une seule épigramme du grammairien MICHAELIUS ; comme elle attaque Agathias, on pense que ces deux littérateurs étoient contemporains.

Il en a conservé quatre d'un autre grammairien, DAMOCHARIS *de Cos*, disciple d'Agathias, s'il faut en croire une scholie du manuscrit de Heidelberg ; mais cette notice ne cadre pas bien avec la chronologie, puisqu'une épigramme de Paul le Silentiaire [1] déplore la mort de Damocharis, *la colonne sacrée de la grammatique*, événement qui a plongé Cos dans la douleur, comme la mort d'Hippocrate.

Nous avons quelques épigrammes de SOPHRONIUS *de Damas*, qui en 629 fut patriarche de Jérusalem. Il en existe plusieurs sermons, et un poème anacréontique : Siméon recevant l'enfant Jésus.

Ce poème a été publié par *Leo Allatius* dans sa Diatribe de Simeonibus et Simeonum scriptis. Paris. 1664, in-4°, p. 5.

Parmi les épigrammatographes se trouve encore COMETAS *Scholasticus* ou *Chartularius*. On voit par quelques-unes de ses épigrammes qu'il s'oc-

[1] Anal. *Brunck*, III, 102. Anthol. Palat., VII, 588.

cupa de la critique d'Homère; or il a existé un Cométas qui en 856 a été nommé professeur de grammaire à Constantinople : il est donc assez probable que c'est le même.

CONSTANTIN *de Sicile*, de la fin du neuvième et du commencement du dixième siècle : il en existe une seule épigramme tronquée.

Nous en avons autant d'ARÉTHAS, archevêque de Césarée en Cappadoce, vers 920.

Un métropolitain d'Euchaita ou d'Euchania, autrement dite Théodosipolis, ville de l'Asie-Mineure, le moine JEAN surnommé *Mauropus*, c'est-à-dire au pied noir, s'amusa à composer des épigrammes ou inscriptions, pour être mises au bas des portraits des saints et des pères de l'église. Il est du milieu du onzième siècle. Ses autres ouvrages en prose et en vers appartiennent à la littérature sacrée.

Les Inscriptions de Johannes Mauropus ne se trouvent pas dans l'Anthologie de Planude ; elles ont été publiées en grec seulement, par *Matth. Bust.* Eton, 1610, in-4°.

Dans le douzième siècle, un autre moine, THEODORE PRODROME, dont nous aurons encore occasion de parler, composa des épigrammes ou tétrastiques en l'honneur des trois piliers de l'église, S[t] Grégoire de Nazianze, S[t] Basile et S[t] Jean Chrysostome.

Ces épigrammes ont été publiées, avec d'autres poésies du même écrivain, Bâle, 1536, in-8°, par *Jean Honter* et

Jér. Guntius, et, avec une traduction, par *Jérémie Erard*, Leipzig, 1598, in-8°.

Il existe plusieurs épigrammes de Manuel Philé, qui a vécu au commencement du quatorzième siècle [1].

On les trouve dans les œuvres de Philé, édition de *Wernsdorff*.

[1] Outre les poètes épigrammatiques dont nous avons parlé Vol. II, p. 122; Vol. III, p. 125; Vol. IV, p. 42, et p. 36 de ce volume, les Anthologies renferment encore les noms d'un grand nombre d'autres dont on n'est pas encore parvenu à fixer les époques. Nous allons les nommer dans l'ordre alphabétique.

Acératus *le Grammairien*.

Æmilianus *de Nicée*.

Æschrion *de Samos* : il a écrit des ïambes et des choliambes, cités par Athénée et Tzetzès. Un autre Æschrion a été disciple d'Aristote.

Anastasius ὁ Τραυλός, *le Bègue*, prêtre chrétien.

Antiochus, peut-être le sophiste d'Égée, dont parle Philostrate (Vit. Soph., II, 4, p. 568).

Antoine *d'Argos*.

Marcus Argentarius : il en existe une vingtaine d'épigrammes, la plupart érotiques.

Aristodicus *de Rhodes*.

Artémo.

Athénodorus.

Callias *d'Argos*.

Callicérus.

Callicter ou Callicton.

Capito.

Carphyllides.

Céréalis, peut-être Julius Cérealis, l'auteur d'une Gigantomachie (Voy. Martial. IV, 8; XI, 52. Plin., Ep. II, 19).

Constantin *de Rhodes*, à moins que ce ne soit Céphalas, dont nous parlons dans le texte.

Cyllénius.

Cyrillus.

Démantes, si ce nom n'est pas corrompu.

Démétrius *de Bithynie*.

Démiurgos.

Démocritus.

Julius Dioclès *de Caryste*, probablement le même dont il est plusieurs fois question dans Sénèque.

Diogène, évêque d'Amisa.

Dionysius. Sous ce nom il se trouve une dizaine d'épigrammes dans l'Anthologie; mais elle désigne les auteurs par les épithètes *d'Andros*, *de Rhodes*, ou *de Cyzique*, ou par celle de *Sophiste*.

Diophane *de Myrine*. Ce poète,

Après cette nomenclature stérile, nous allons parler des *Anthologies* ou Recueils d'épigrammes qui furent rédigés dans cette période.

dont il n'existe qu'une épigramme, passablement absurde, est différent de Diophane de Mitylène, qui fut l'instituteur de Tibère Gracchus.

DORIEUS.

DOSIADES, auteur de deux épigrammes qui, par l'arrangement des mots dont elles se composent, ont la forme d'autels; d'où elles portent le titre de Βωμός. Voy. *Valkenaer* à la fin de son Hippolyte (ch. 128.)

DURIS *d'Elée*.

EPIGONUS *de Thessalonique*.

ETRUSCUS *Messenius*.

EVENUS *le Grammairien*.

EVENUS *le Sicilien*.

EVENUS *d'Ascalon*.

EUNOMIANUS.

EUPITHIUS *d'Athènes*.

GALLUS.

GAURADAS.

GEMINUS ou TULLIUS GEMINUS.

GLAUCUS *d'Athènes*.

GLAUCUS *de Nicopolis*.

GLYCO.

HÉGEMON.

HÉGÉSIPPUS.

HERMOCREON.

HERMODORE.

IGNATIUS *Magister*.

ISIDORE *d'Égée*.

ISIDORE *le Scholastique* de Bolbitine en Égypte.

JULIUS.

LEONIDAS.

LONGINUS (CORNELIUS).

QUINTIUS MÆTIUS. Ses onze épigrammes appartiennent aux meilleures de l'Anthologie.

MUTIUS SCÆVOLA.

MUNATIUS.

MYRINUS.

NICARCHUS. Ses épigrammes sont scoptiques et trop libres.

NICODÈME *d'Héraclée*. Ses huit épigrammes sont anacycliques, c'est-à-dire qu'elles peuvent être lues à rebours.

NICOMACHUS.

NICOMÈDE *de Smyrne*.

NUMENIUS *de Tarse*.

ŒNOMAUS.

ONESTES.

PAMPHILIUS.

PANCRATIS, probablement l'auteur des vers pancratiens dont parle Servius (*Putsch*. gramm. vet. lat. col. 1819).

PARTHENIS.

PERSÈS *de Thèbes*.	antérieurs à Méléagre.
PHÆDIMUS *de Byzance*.	
PHAENNUS.	

PHÆCUS.

PHÆNIAS, antérieur à Méléagre.

PHILIADAS *de Mégare*.

PHILOXÈNE.

PHOCAS *le Diacre*.

PINYTUS.

PISANDRE *de Rhodes*.

POLLIANUS *le Grammairien*.

POSIDIPPUS *le Sicilien*.

RUFINUS.

Agathias *de Myrienne*, que nous avons distingué dans la foule des poètes médiocres, rédigea une collection générale de ce genre, la troisième dont nous ayons connoissance. Il l'intitula *Cercle*, Κύκλος. Elle étoit divisée en sept livres, d'après l'ordre des matières : le premier livre renfermoit les épigrammes dédicatoires, ἀναθηματικὰ, c'est-à-dire les inscriptions gravées sur les offrandes déposées dans les temples ou autres endroits sacrés; le second contenoit les descriptions de pays, de statues, de tableaux et autres objets d'art; le troisième, les épitaphes; le quatrième, les épigrammes relatives à des événemens de la vie; le cinquième, les vers scoptiques ou, comme nous disons, satiriques; le sixième, les poèmes érotiques; le septième, les morceaux bachiques et les chants de table. Nous connoissons cette distribution de l'Anthologie d'Agathias par sa préface en cent trente-trois hexamètres, qui a été conservée par Constantin Céphalas; car le recueil même qui contenoit un choix fait dans les poètes des cinq ou six premiers siècles après Jésus-Christ, est perdu.

Quoique ce recueil fût nécessairement, et par le

Sabinus *le Grammairien*.
Samius.
Satyrus.
Scythinus *de Téos*.
Secundus.
Serapio *d'Alexandrie*.
Statillus Flaccus.
Thymoclès.
Tiberius *Illustrius*.
Tymnus.
Xenocrate.
Xenocritus *de Rhodes*.
Zelotus.
Zosime *de Thasus*.

A cette liste d'auteurs d'une époque incertaine, dont les Anthologies ont recueilli les épigrammes, on pourroit ajouter Asclepiodote, qui a fait graver sur la colonne de Memnon trois distiques publiés par *Pococke*.

but même que le rédacteur s'étoit proposé, inférieur en mérite aux collections de Méléagre et de Philippe, qui renfermoient les morceaux de la plus belle antiquité, telle fut cependant la corruption du goût dans les siècles suivans, qu'ils nous ont conservé un plus grand nombre de pièces choisies dans le recueil d'Agathias que dans ceux des deux collections plus anciennes. S'il nous reste encore quelque chose de ceux-ci, nous le devons peut-être uniquement à l'idée heureuse que Constantin Céphalas, littérateur d'ailleurs entièrement inconnu des dernières années du neuvième siècle, ou plutôt du dixième, a conçue, savoir, de rédiger une quatrième Anthologie, en faisant un choix tant dans les trois premiers recueils, que parmi les poètes postérieurs à Agathias.

Il la divisa, par ordre de matière, en quinze sections, de la manière suivantes :

1° Epigrammes chrétiennes, *τὰ τῶν Χριστιανῶν ἐπιγράμματα*, au nombre de cent vingt-trois. Ce sont des inscriptions placées ou destinées à être placées sur des églises, au bas de statues ou d'autres images de saints, sur des offrandes faites par des fidèles. La plupart de ces épigrammes sont anonymes ; mais on en trouve un petit nombre dont les auteurs sont nommés ; ce sont Claudien, Agathias, Nilus le patriarche.

2°. Le poème de Christodore en quatre cent seize hexamètres.

3°. Une suite de dix-neuf épigrammes qui servirent d'inscriptions à des bas-reliefs placés dans un temple

qu'Attale et Eumène avoient érigé à Cyzique en l'honneur de leur mère Apollonis. Ces bas-reliefs représentoient des actions mémorables de piété filiale, principalement de celles que des enfans avoient pratiquées à l'égard de leurs mères. Ces exemples sont tirés de la mythologie : on y voyoit Bacchus ouvrant le ciel à sa mère Sémélé ; l'histoire de Phœnix, tirée d'Homère [1] ; la punition de la marâtre phrygienne par les fils de Phinée ; le meurtre de Polyphonte, tyran de Messène, par Cresphonte (le sujet de la Mérope de Voltaire) ; la vengeance exercée sur Python par Apollon et Diane, etc. Le titre grec de cette section est : Ἐν Κυζίκῳ εἰς τὸν ναὸν Ἀπολλωνίδος, τῆς μητρὸς Ἀττάλου καὶ Εὐμένους, Ἐπιγράμματα, ἃ εἰς τὰ στυλοπινάκια ἐγέγραπτο, περιέχοντα ἀναγλύφους ἱστορίας, ὡς ὑποτέτακται. On trouve dans Plutarque un passage intéressant sur Apollonis et ses enfans [2].

4°. Les Préfaces des trois Anthologies antérieures, savoir celle de la Couronne de Méléagre en vingt-six distiques ; celle de la Couronne de Philippe en sept distiques, et la Préface d'Agathias en cent trente-trois hexamètres, avec cinq distiques du même.

5°. Les Epigrammes *érotiques* de divers auteurs, au nombre de trois cent neuf. Le manuscrit porte ici cette note : Φεύγετε, νέοι, παῖδα Κυθήρης τοξοβόλον Ἔρωτα. Le premier morceau de la section est en trois lignes, qui sont probablement de l'éditeur même.

6°. Les Epigrammes *anathématiques* ou dé-

[1] Iliad., IX, v. 447.

[2] De l'Amour fraternel, vol. VII, p. 875, éd. *Reith.*

dicatoires, Ἀναθηματικὰ, au nombre de trois cent cinquante-huit.

7°. Les Epigrammes sépulcrales, ou les *épitaphes*, Ἐπιτύμβια, au nombre de sept cent quarante-huit.

8°. Choix des Epigrammes de St Grégoire le Théologien, au nombre de deux cent cinquante-quatre, dont la première n'est pas de ce saint père.

9°. Les Epigrammes *épidictiques* ou démonstratives, celles où le poète veut exprimer une idée philosophique, celles où il veut faire parade d'esprit, les morceaux d'appareil, Ἐπιδεικτικὰ, au nombre de huit cent vingt-sept.

10°. Les Epigrammes *morales*, ou exhortations, Προτρεπτικὰ, au nombre de cent vingt-six.

11°. Les Epigrammes sur les *plaisirs* de la table, Συμποτικὰ, et les *satiriques* Σκωπτικὰ, ensemble au nombre de quatre cent quarante-deux.

12°. Le recueil de STRATON [1], intitulé Μοῦσα παιδικὴ, en deux cent cinquante-huit épigrammes.

13°. Des Epigrammes de divers mètres, Διαφόρων μέτρων, au nombre de trente-une.

14°. Les Problèmes arithmétiques, les Énigmes et les Oracles, ou, comme porte le manuscrit, Mélanges d'arithmétique et de griphes, Ἀριθμητικὰ καὶ γρῖφα (pour γρῖφοι) σύμμικτα. Il y en a cent cinquante-six.

15°. Mélanges, Σύμμικτά τινα. Ce chapitre renferme le poème de JEAN *de Gaza*, dont nous parlerons plus bas; la *Syrinx*, de THÉOCRITE; la *Hache*, de

[1] Voy. Vol. IV, p. 56. M. Jacobs l'a supprimé dans son édition de l'Anthologie palatine.

Simmias; les *Ailes d'amour*, d'un anonyme; *l'Autel*, de Dosiade; le *Nid d'hirondelle*, dont l'auteur est nommé *Byzantinus Rhodius*, et une scholie ajoute qu'il est de Dosiade ou de Simmias, qui l'un et l'autre étoient de Rhodes. Enfin on y trouve diverses épigrammes.

Voici le plan que Céphalas paroît avoir suivi pour l'arrangement de sa collection. Pour chacune des sections qu'il avoit établies, il choisit d'abord quelques morceaux de la Couronne de Méléagre et de celle de Philippe, et il les y plaça dans l'ordre où il les trouva dans ces recueils. Il passa ensuite à la collection d'Agathias pour y faire le même triage; mais il paroît que dans celle-ci, les morceaux d'un même poète n'étoient pas réunis, mais que les auteurs étoient rangés en *cercle*, de manière que la suite de leurs productions étoit perpétuellement interrompue par celles d'un autre. C'est par ce motif, sans doute, qu'il avoit choisi le titre de Κύκλος, pour sa compilation.

Constantin ne s'astreignit pas à prendre les morceaux anciens dans les deux collections de ses devanciers; il choisit dans les bons auteurs des poèmes que ceux-ci avoient négligés, et plût au ciel qu'il en eût pris un plus grand nombre! Il est remarquable qu'à l'exception de quelques épigrammes comprises parmi les anathématiques, il n'y en a pas, dans l'Anthologie de Céphalas, qui se rapporte aux arts: cette circonstance fait soupçonner qu'il manque une section entière dans l'unique manuscrit de cette

Anthologie qui a échappé aux ravages du temps.

Enfin, un moine du quatorzième siècle, ce même MAXIMUS PLANUDES, dont nous avons parlé à l'occasion d'Esope, et sur lequel nous donnerons d'autres détails lorsqu'il sera question des grammairiens de cette période, fit un extrait de l'Anthologie de Constantin Céphalas, et classa les morceaux qu'il y choisit, en sept livres, de la manière suivante :

1°. Epigrammes choisies parmi les protreptiques et anathématiques, mais surtout parmi les épidictiques de Céphalas. Ce livre est divisé en quarante-un chapitres, et les épigrammes s'y suivent dans l'ordre alphabétique des matières, de manière, par exemple, que les intitulés des chapitres se succèdent ainsi : εἰς Ἀγῶνας, εἰς Ἄμπελον, εἰς Ἀναθήματα κ. τ. λ. On y trouve une douzaine de morceaux qui ne se rencontrent pas dans l'Anthologie de Céphalas, et comme presque toutes s'occupent des statues, il paroît qu'elles sont tirées de la section relative aux arts, que nous supposons perdue.

2°. Le second livre, divisé en cinquante-cinq chapitres, est tiré de la onzième section de Céphalas, et renferme trois cent cinquante-deux des quatre cent quarante-deux morceaux de cette section. Planude a d'abord choisi les épigrammes qui lui convenoient pour son objet, dans l'ordre où elles se suivoient; parvenu à la fin, et ne jugeant probablement pas son choix suffisant, il est retourné au commencement, et en a pris encore quelques-unes, qu'il avoit d'abord rejetées.

3°. Le troisième livre renferme, en trente-deux chapitres, presque toutes les épigrammes sépulcrales de Céphalas, dans l'ordre même où celui-ci les a données, et de plus une douzaine qui ne se rencontrent pas dans son Anthologie : Planude les a prises de Diogène de Laërte et d'un autre historien.

4°. Le quatrième livre, divisé en trente-trois chapitres, renferme des descriptions de pays et d'objets d'art : quelques chapitres, comme le chapitre 7, contenant les épigrammes sur la Vache de Myron ; le chapitre 18, sur des Pierres précieuses ; le chapitre 32, sur les *Œcos*, sorte de bâtiment dont Vitruve parle ; le chapitre 25, sur des Sources ; le chapitre 27, sur des Villes ; le chapitre 28, sur des Rivières ; le chapitre 29, sur des Maisons de campagne ; le chapitre 31, sur des Vases ; et le chapitre 33, sur des Horloges, sont pris de l'Anthologie de Céphalas ; mais les autres chapitres contiennent des poèmes sur des objets d'art qu'on y chercheroit vainement.

5°. Le cinquième livre est consacré au poème de Christodorus, et aux épigrammes où il est question des statues de *cochers* ou conducteurs de chars, érigées dans l'hippodrome de Constantinople. Ces dernières épigrammes se lisent dans la quinzième section de Céphalas.

6°. Dans le sixième livre, divisé en vingt-sept chapitres, il y a un choix fait parmi les anathématiques de Constantin Céphalas, surtout dans la première partie de sa sixième section : on n'y trouve que quatre morceaux qui manquent à Céphalas.

7°. Le septième livre n'est pas divisé en chapitres: il renferme un choix fait parmi les épigrammes érotiques du recueil de Céphalas, avec vingt-six qui ne s'y trouvent pas. Le choix de Planude est plus chaste que celui de Straton.

Au reste, Planude étoit un homme d'une érudition extraordinaire pour son siècle; mais ce n'étoit ni un homme de génie, ni un homme de goût. On doit donc s'attendre à ce que la critique la plus saine n'a pas présidé à son travail: il a quelquefois retranché des morceaux, uniquement, à ce qu'il paroît, parce qu'il ne savoit pas les déchiffrer dans le manuscrit dont il se servoit; en d'autres occasions, il a fait de mauvaises corrections. Il faut cependant ne pas juger ce compilateur avec la sévérité dont *Brunck* a usé envers lui; le défaut de goût n'étoit jamais pardonné par ce savant; il le rendoit aveugle pour toutes les autres qualités d'un écrivain.

Des deux Anthologies qui nous restent, celle de Maximus Planudes est la première, et a été long-temps la seule qui ait été publiée par la voie de l'impression.

1. *Jean Lascaris*, un des plus illustres parmi les Grecs qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, la fit imprimer en 1494, pendant qu'il étoit à la cour de France, par *Laur. François de Alopa*, à Florence, in-4°[1]. Cette *première édition*, exécutée en lettres capitales, est aussi la meilleure de toutes. Les fautes qu'on y remarque se trou-

[1] C'est la première (dans l'ordre des temps) des cinq éditions premières imprimées par Alopa, sous la surveillance de Jean Lascaris. Malgré la rareté de ce volume, on le trouve plus souvent que quelques-uns des cinq autres.

voient dans l'excellent manuscrit qui lui a servi d'original: Lascaris vouloit en donner une copie fidèle. A la fin du volume, on lit un poème grec de l'éditeur, et une épître latine adressée à Pierre de Médicis, formant sept feuillets, qui manquent à quelques exemplaires de cette édition rare et recherchée : dans ce cas elle paroît être sans date.

Alde l'ancien réimprima l'Anthologie, sous le titre de *Florilegium diversorum Epigrammatum*, Venise, 1503, in-8°. La répétition des fautes de l'édition première prouve qu'elle lui a servi d'original; mais il y fit quelques corrections, en partie mauvaises, qui prouvent qu'il a quelquefois consulté un autre manuscrit; et ce qui ne laisse pas de doute à cet égard, c'est qu'il a ajouté dix-neuf épigrammes inédites [1].

Les héritiers de *Phil. Giunta* copièrent l'édition Aldine, Florence, 1519, in-8°. Ils ne se donnèrent pas même la peine de corriger les fautes typographiques indiquées à la fin de celle-là.

La seconde édition Aldine fut imprimée par *André d'Asola*, Venise, 1521. Les fautes de celle de 1503 y furent corrigées; mais les compositeurs en commirent un grand nombre de nouvelles.

Josse Bade d'Asch (Badius Ascensius) fit réimprimer à Paris, en 1531, in-8°, la seconde édition Aldine avec ses fautes typographiques; et, ce qui est singulier, avec celles de la première édition Aldine, qui avoient disparu dans la seconde. L'imprimeur françois en ajouta encore un grand nombre de nouvelles. Néanmoins l'édition renferme aussi quelques soi-disant corrections qui sont mauvaises.

En 1540, *Nic. Brylinger* à Bâle, imprima le Commentaire de *Vincent Obsopœus* sur les trois premiers et sur le septième livre, sans texte. Obsopœus travailla sur un exemplaire de l'édition de Giunta, dont il corrigea beaucoup de fautes; mais il y en a un grand nombre dont il ne s'aperçut pas.

[1] Nous avons cité cette édition de l'Anthologie parmi les collections soignées par Alde, vol. I, p. LI.

Ce commentateur manque de critique, de jugement et de goût.

Il eut un successeur savant et spirituel dans la personne de *Jean Brodeau*, chanoine de Tours, dont le Commentaire prolixe, mais plein de bonne érudition, plutôt interprétatif que critique, mais excellent quand il se mêle de critiquer, fut joint à la sixième édition de l'Anthologie que *Froben* imprima, Bâle, 1549, in-fol. Le texte de cette édition soignée par *Sigism. Gelenius*, est copié sur la seconde Aldine.

Il en est de même de deux réimpressions qui parurent la même année, 1550, toutes les deux à Venise et in-8°. L'une est la troisième Aldine, ayant toutes les fautes de celle de 1521 et beaucoup de nouvelles, et ne méritoit pas la réputation dont elle a joui pendant quelque temps, d'être la plus exacte des éditions Aldines de l'Anthologie; l'autre, extraordinairement rare, a été exécutée par *Pierre* et *Jean-Marie Nicolino de Sabio*. Cette édition se distingue de toutes les précédentes par une bonne table des noms et des matières.

Une nouvelle série d'éditions commence avec celle de *Henri Etienne*, Paris, 1566, in-4°. Elle est enrichie de quelques morceaux inédits, tels que le Peplus d'Aristote, et de beaucoup d'épigrammes qui ne se trouvent pas dans l'Anthologie, mais que l'éditeur a recueillies dans divers auteurs anciens, où elles sont rapportées. Le Commentaire dont Henri Etienne a accompagné le texte, n'est pas estimé à l'égal de plusieurs autres de ses productions. Dans le texte il a changé l'ordre de Planude, fait des corrections, plutôt par conjecture que d'après des manuscrits, à celui qu'Ascensius avoit donné; car s'il est vrai qu'il ait consulté des manuscrits, au moins il n'en rend aucun compte.

L'édition de Henri Etienne fut copiée par les *héritiers de Wechel*, Francfort, 1600, in-fol. Ils suivirent si servilement l'original, qu'ils ne corrigèrent pas même les transpositions de pages. Le Commentaire de Brodeau reçut quelques augmentations provenant de Brodeau même, et les prétendues Scholies

parurent pour la première fois. Ce sont des extraits très-modernes d'ouvrages connus, savoir : de Suidas, Eustathe, Pollux, Athénée, Strabon, Pausanias, et d'autres livres imprimés ; genre d'extrait dont il existe encore d'autres recueils dans les bibliothèques, tels que ceux qu'avoit faits Marc Musurus, mais qui, quoique fort utiles, ne méritent pas la dénomination de *scholies*.

Plusieurs hommes de lettres s'amusèrent à traduire en vers latins les épigrammes de l'Anthologie, et il parut divers choix d'épigrammes accompagnés de versions. Un des plus fameux de ces recueils est celui de *Henri Etienne*, qu'il publia sous le titre suivant: Epigrammata græca, selecta ex Anhologia, interpretata ad verbum et carmine, etc., Paris., 1570, in-8°; mais le plus complet fut publié par *Jérome Mégisèr*, Francfort, 1602, en 2 vol. in-8°. Ce littérateur a réuni des traductions de quatre-vingt-treize personnes [1].

Le texte de l'Anthologie, accompagné d'une version complète, rassemblée ou rédigée par *Eilhard Lubin*, se trouve dans la collection de *J. Lect.*

André Bachmann, professeur à Leipzig, plus connu sous le nom de *Rivinius*, entreprit un nouveau travail sur l'Anthologie. Il la divisa en trois *chiliades* ou sections de mille épigrammes, et ajouta au texte de chaque morceau, d'abord une version littérale, et ensuite toutes les traductions métriques existantes, l'ouvrage de trois cent trente poètes latins de tous les temps. Sa première chiliade, qui renferme les deux premiers livres de Planude, fut imprimée à Gotha en 1651,

[1] Il existe des exemplaires de cette édition portant le titre suivant : Omnium horarum opsonia, curante *J. J. Porsio*, Francf., 1614. C'est un nouveau titre placé en tête d'un ancien livre, probablement par le libraire qui avoit acheté l'édition de Mégiser, imprimée aux frais de ce savant. Le faussaire, pour dérouter les acheteurs, a fait des retranchemens et quelques additions. Voy. Lettre de l'abbé *Mercier de Saint-Léger*, dans les Mélanges de critique et de philologie, par *Chardon-Larochette*, vol. I, p. 223.

in-8°. : mais la suite ne parut pas, probablement parce que Bachmann mourut en 1665; car tout son travail existe à la bibliothèque de l'université de Leipsig.

L'Anthologie de Maximus Planudes ne fut pas réimprimée depuis 1614 que parut la collection de Lectius, jusqu'en 1788. Ce fut depuis cette année jusqu'en 1796, qu'il en parut successivement à Naples, en 5 vol. ou 6 tomes in-4°., une édition très-belle, mais qui n'a aucun mérite critique : elle est accompagnée d'une traduction italienne qui est de *Gaetano Carcano*.

Le célèbre *Hugo Grotius* s'étoit amusé à traduire l'Anthologie en vers latins; mais il mourut avant la publication de ce travail. C'étoit naturellement le texte publié dans les éditions de Maximus Planudes qu'il avoit suivi; néanmoins Claude Saumaise lui avoit fait connoître beaucoup de leçons préférables, tirées de l'Anthologie inédite de Céphalas. Grotius les adopta, et prépara un texte corrigé de manière qu'il fût conforme à sa traduction. Cette partie de son travail s'étant perdue, *Jérome de Bosch*, qui, pour répondre aux demandes des savans, se décida enfin à publier la traduction de Grotius, à Utrecht en 1795, en 3 vol. in-4°, y joignit le texte vulgaire de l'édition de 1600, dont il se contenta de corriger les nombreuses fautes typographiques. Il est résulté de cet arrangement une singulière disparate; c'est que le texte et la traduction qui sont placés en regard, ne correspondent pas. L'édition de M. de Bosch renferme au reste quelques additions et des supplémens qui lui donnent du prix. De ce nombre, sont un choix de morceaux tirés de l'Anthologie de Céphalas, des observations de l'évêque *Pierre-Dan. Huet*, originairement destinées pour une édition de l'Anthologie qui, dès 1688, devoit paroître à Amsterdam avec la version de Grotius. Ces observations n'étoient pourtant pas inédites; elles avoient été publiées dès 1700, à la suite de la quatrième édition des poèmes latins de Huet, qui parut cette année à Utrecht, in-12: elles sont courtes, mais excellentes. Les remarques de M. de

Bosch lui-même sur l'Anthologie, et les notes inédites de *Claude Saumaise* forment un quatrième volume qui n'a paru qu'en 1810; enfin un cinquième, qui renferme aussi les tables, et qui a été soignée par M. *Dan.-Jacq. van Lennep*, a vu le jour en 1822; il termine cette belle et bonne édition, qui restera probablement la dernière; car il est très-probable qu'on ne réimprimera plus l'Anthologie de Planude; on préférera celle de Céphalas, en se bornant à y joindre, à titre de supplément, les épigrammes de celle-là qui lui manquent.

2. Depuis que Maximus Planudes avoit rédigé son recueil d'épigrammes, le souvenir de l'Anthologie plus ancienne de Constantin Céphalas s'étoit entièrement perdu, et ce n'est qu'au seizième siècle qu'on en trouve ou qu'on croit en trouver une trace dans une note de *Fulvio Orsini*. A la petite préface du septième livre, ou Planude dit qu'il a retranché ce qu'il y avoit d'obscène, Orsini plaça ces mots : « Mais tout » cela se trouve dans l'ancienne (Anthologie) chez Ange Col- » lotius; » ce qui paroît indiquer que ce Collotius possédoit une copie de la collection de Céphalas.

On ne connoît qu'un seul manuscrit de cette Anthologie; il fut découvert en 1606 par *Claude Saumaise*, très-jeune alors, dans la bibliothèque de Heidelberg, à la tête de laquelle se trouvoit alors *Janus Gruterus*. Ce manuscrit ne contient pourtant pas le recueil de Céphalas seulement; il ne contient pas même ce recueil comme un corps d'ouvrage; il renferme divers ouvrages, et des parties de l'Anthologie de Céphalas, réunis par un amateur dans un seul volume. Nous disons des parties de l'Anthologie, parce que, comme nous l'avons déjà remarqué, il en manque au moins une, celle des épigrammes sur des objets d'art, que Céphalas ne peut avoir exclues de sa compilation. En tête du volume, il y a une table indicative du contenu; mais celui-ci ne lui répond pas entièrement. L'exposition de l'Evangile de S[t] Jean, par Nonnus de Panopolis, qui doit commencer le volume, manque. Les parties du manuscrit se suivent ainsi : 1°. Le poème

de Paul-le-Silentiaire; 2°. les Eglogues de S[t] Grégoire; 3°. Les quinze sections de l'Anthologie, dans l'ordre que nous avons fait connoître; et 4°. les Poésies d'Anacréon.

Aussitôt que Saumaise eut trouvé ce manuscrit, il le collationna avec un exemplaire de l'Anthologie de Planude de 1600, prit note des variantes, et copia les morceaux qui manquent dans celle-ci. Dix-sept ans après, la bibliothèque de Heidelberg, connue aux savans sous le nom de bibliothèque Palatine, et avec elle le manuscrit trouvé par Saumaise, furent donnés au pape par le roi d'Espagne, dont les troupes s'étoient emparées de la capitale du Palatinat [1]. Ainsi le manuscrit dont nous venons de parler, transporté à Rome, resta enfoui au Vatican jusqu'à ce que le Directoire exécutif de la république françoise le fit comprendre dans la liste des objets précieux dont le sacrifice fut imposé au Saint-Père, par la paix de Tolentino [2]. Ce manuscrit resta dix-huit ans à Paris, et cet intervalle ne fut pas inutile pour la littérature : en 1815 ou 1816 il retourna à Heidelberg, du consentement de la cour de Rome.

La découverte de Saumaise fit la plus vive sensation dans le monde littéraire, et ce savant qui ne manquoit pas de vanité, se plaisoit à nourrir l'impatience du public en promettant de le faire jouir de ce trésor. Cette publication, qui demandoit un grand travail, devoit être le principal monument de sa gloire. Cependant il mourut sans avoir tenu parole : on croit que les poésies érotiques, qui forment une des sections de l'Anthologie, furent la cause de ses retards. Par un scru-

[1] On peut lire dans les Mélanges de *Chardon-Larochette*, vol. I, p. 290, une lettre curieuse de *Leo Allatius*, que le pape avoit chargé du soin de faire transporter à Rome cette belle bibliothèque.

[2] Le Saint-Père mettoit un si grand prix à la conservation de ce manuscrit, qu'il le fit transporter à Terracine, d'où, à la demande des commissaires françois, on fut obligé de le faire revenir. Ces commissaires ayant demandé *le manuscrit de l'Anthologie*, on se hâta d'en détacher Anacréon; mais les commissaires étendirent leur demande sur cette partie du volume.

pule qui lui fait honneur, Saumaise répugnoit de les publier, et il craignoit qu'en les supprimant il ne s'exposât aux reproches des savans. La copie de ce savant, ou plutôt les notes qui lui en tenoient lieu, se sont perdues; une partie de son Commentaire a été imprimée en 1800 seulement, dans le quatrième volume de l'édition de *de Bosch*, dont nous venons de parler: d'autres notes de Saumaise se trouvent dans ce qu'on appelle les copies de Guiet et de Ruhnken.

Depuis la découverte de Saumaise, le recueil de Céphalas, ou le manuscrit Palatin, fut souvent cité sous le nom d'*Anthologie inédite*. Il se répandit un grand nombre de prétendues copies de cette Anthologie, dont aucune ne méritoit ce nom, pas même celle de Saumaise, qui, comme nous l'avons dit, étoit très-informe. On sent facilement combien de fautes devoient se glisser dans ces copies faites l'une sur l'autre; aussi étoient-elles tellement différentes entre elles, que des savans furent tentés de penser qu'elles provenoient de deux manuscrits originaux. C'étoit une erreur; néanmoins on put s'apercevoir que toutes les copies formoient deux classes, dont l'une avoit pour source la copie de *Saumaise* même, l'autre celle de *Fréd. Sylburg*, qu'on appelle ordinairement le *manuscrit de Vossius*, parce qu'il a appartenu à Isaac Vossius. Le manuscrit de Sylburg ne paroît pas être une copie de celui de Saumaise, parce que le premier étoit mort dès 1596, ainsi avant la découverte faite par ce savant françois. La grande différence entre ces deux copies, a fait croire que Sylburg s'étoit servi d'un tout autre manuscrit; mais on est convaincu aujourd'hui que l'un et l'autre ont eu sous les yeux le même document. Il s'ensuit que Sylburg connoissoit, longtemps avant Saumaise, le manuscrit de Heidelberg. Les copies les plus connues de la première classe sont:

1°. Celle de *Guiet*, chargée de notes, qui est à la bibliothèque du roi de France.

2°. Celle du président *Bouhier*, à Dijon.

3°. La copie de *Lucas Holstenius*, qui est connue sous le

nom du *manuscrit Barberini*. Holstenius, qui fit cette copie pendant son séjour à Paris, en 1626, croyoit que c'étoit l'Anthologie d'Agathias.

4°. Celle de *Scaliger*, à Leide.

5°. Celle de *Dav. Ruhnken*, faite sur le manuscrit de Guiet. Elle renferme des notes de Saumaise, Guiet, Küster, Berkel, Rigault,

6°. Celle de *Corn. de Pauw*, surchargée de notes.

Le manuscrit d'Is. Vossius servit d'original aux copies suivantes :

1°. Celle d'*Ed. Bernard*, qui se trouve à la bibliothèque Bodléienne : c'est d'après ce manuscrit que Bentlei a publié diverses épigrammes.

2°. Celle d'*Ez. Spanheim*, faite par ce savant, pendant qu'il étoit envoyé à Londres, sur l'original même de Vossius, qui habitoit alors l'Angleterre.

3°. Celle de *La Croze*, à Berlin, qui est faite sur le manuscrit de Spanheim.

4°. Celle de Weimar.

5°. Celle de Leipzig, écrite en Hollande, par *Isaac Gruter*, et devenue fameuse par Reiske.

6°. Celle de *Jean-Dan. à Lennep*, avec des notes de Saumaise, que M. *de Bosch* a publiées dans le vol. IV de son édition de l'Anthologie.

Toutes ces copies sont plus ou moins imparfaites; mais il existe deux copies complètes du manuscrit de Heidelberg, faites sur cet original même, et sans qu'on ait eu besoin de recourir aux travaux de Saumaise ni de Sylburg.

Joseph Spalletti, secrétaire de la bibliothèque du Vatican, a fait la première avec un soin tout particulier; elle fut achevée en 1776, et collationnée à différentes reprises sur l'original. Le duc Ernest de Gotha l'acheta des héritiers du prélat.

Chardon-Larochette a fait la seconde copie, pendant que le manuscrit étoit à Paris : il se proposoit de s'en servir pour

une nouvelle édition de l'Anthologie. J'ignore ce que sa copie est devenue.

Passons aux éditions imprimées de l'Anthologie de Céphalas.

Le premier qui, après la mort de Saumaise, s'occupa du projet de la publier, fut *Jacq. Phil. d'Orville*. Il avoit lui-même collationné, à Rome, le manuscrit de Heidelberg, et préparé un vaste *Apparatus criticus*. Son édition devoit être accompagnée de la traduction métrique de Grotius. Il mourut avant de l'avoir fait paroître, et ses papiers passèrent à la bibliothèque de Leide. Auparavant il avoit fourni à *J. Ch. Ph. Wolf* quelques morceaux inédits, pour sa collection de fragmens de femmes poètes, et à *J. J. Reiske* les épigrammes de Lucien.

Pendant que d'Orville s'occupoit de son travail, *Jean Jensius* publia cent cinquante-quatre épigrammes, la plupart inédites, qu'il s'étoit procurées; il les plaça sans notes à la suite de ses *Lucubrationes Hesychianæ*, qui parurent à Rotterdam, 1742, in-8°. Elles sont prises de la 7ᵉ et de la 9ᵉ section de Céphalas.

Trois ans après, *Jean Henri Leich* publia à Leipzig, in-4°, d'après le manuscrit de cette ville, vingt-deux épigrammes de la 7ᵉ section, sous le titre de *Sepulcralia Carmina ex Anthologia ms. græcorum epigrammatum delecta c. vers. lat. et notis*. Les publications de Jensius et de Leich sont peu estimées.

Il n'en est pas de même de celle de *J. J. Reiske*. D'Orville étant mort, ce savant, qui avoit été son élève et son aide, publia d'abord les épigrammes érotiques dans les Miscellanea Lipsiensia, vol. IX, qui parut en 1782. Ensuite il réunit, dans une édition particulière, les 5ᵉ, 6ᵉ et 7ᵉ sections de l'Anthologie; elle porte le titre suivant : *Anthologiæ gr. a Const. Cephala conditæ libri III. Duo nunc primum, tertius post Jensium iterum editi, c. lat. interpr. commentario et notat. poet.* Lips., 1754, in-8°. Reiske se servit pour ce travail estimable, malgré ses grandes imperfections, des copies

de Leipzig et de la Croze, et des matériaux qu'il s'étoit procurés pendant son séjour en Hollande. Son édition fut réimprimée à Oxford, 1766, in-8°.

Reiske n'ayant pas voulu s'occuper de la 12e section de l'Anthologie, *Chr. Ad. Klotz* la fit imprimer, d'après la copie de Weimar, sous le titre de : *Stratonis aliorumque veterum poetarum gr. epigrammata*, etc., Altenburg. 1774, in-8°.

En 1772, *J. G. Schneider*, dont nous avons si souvent cité les travaux littéraires, publia *Periculum criticum in Anthologiam Const. Cephalæ, cum editam, tum ineditam*, Lips., 1772, in-8[1]. La sagacité et l'érudition dont le jeune auteur y faisoit preuve, frappèrent tellement Brunck, qu'il engagea Schneider à venir à Strasbourg pour l'assister dans la publication de l'Anthologie, qu'il préparoit alors.

Cette édition, qui fait époque dans l'histoire de la critique littéraire, parut sous le titre suivant : *Analecta veterum poetarum græcorum, editore R. F. Ph. Brunck*, Argent. 1776, 3 vol. in-8°. Brunck s'est servi des copies de *Guiet* et de *Bouhier*, de la traduction inédite de celui-ci, et des notes manuscrites de *Bernard de la Monnoye*, et d'*Etienne Laureault de Foncemagne*. Son objet n'étoit pas seulement de donner l'Anthologie de Céphalas; il vouloit réunir dans sa collection tout ce qui restoit de l'antiquité en épigrammes, les fragmens des poètes nommés dans la préface de Méléagre, ceux des ouvrages d'Archiloque, de Sapphon, Nossis, Anyte, ainsi que tout ce que nous avons des œuvres de Théocrite, Bion, Moschus, Callimaque, Solon, Tyrtée, Anacréon, etc. Il omit cependant les épigrammes par trop insipides de Diogène-Laërce; il retrancha aussi celles de St Grégoire, et en général toutes les épigrammes chrétiennes. Au reste, ce critique spirituel, mais tranchant, bouleversa l'ordre dans lequel les morceaux sont placés dans l'Anthologie : rejetant

[1] Voy. Vol. I, , p. LV.

l'ordre des matières, il plaça chaque poème sous le nom de l'auteur auquel il est attribué. Il en est résulté plusieurs inconvéniens, à cause de l'incertitude qui règne sur la propriété de certains morceaux attribués à différens écrivains, ou provenant d'auteurs du même nom, ainsi qu'à cause du grand nombre d'épigrammes anonymes. La confusion est devenue d'autant plus grande, que les copies qu'on avoit des manuscrits du Vatican, étoient fort inexactes sous le rapport des noms.

Brunck donna en outre les épigrammes érotiques et celles du recueil de Straton, sans en rien retrancher : il a aussi rétabli dans son intégrité les passages que Maximus Planudes avoit mutilés. Enfin, ce savant qui, d'après un juge compétent, avoit plus de sagacité pour découvrir les corruptions qui s'étoient glissées dans les textes, que de tact pour en indiquer les corrections, en agit, à l'égard de Céphalas, avec sa hardiesse accoutumée, en faisant des changemens arbitraires. Le texte, tel qu'il l'a donné dans les Analecta, pèche par trop d'élégance et de pureté ; l'éditeur a fait parler à des poètes assez modernes le langage des modèles de la belle antiquité. Au reste, les Analecta ne sont accompagnés ni d'une traduction ni d'un commentaire.

Après le critique de Strasbourg, plusieurs savans françois, anglois, hollandois et allemands, ont bien mérité de quelques parties de l'Anthologie, soit en critiquant et corrigeant le travail de Brunck, soit en commentant des épigrammes détachées, soit en publiant des éditions particulières de quelques épigrammatistes, soit enfin en faisant connoître les observations des savans des dix-septième et dix-huitième siècles, qui étoient enfouies dans les bibliothèques.

Cependant les Analecta de Brunck s'étant épuisés, sans qu'on pût espérer qu'ils seroient réimprimés sous les yeux de ce savant, que son esprit n'avoit pas entièrement préservé des illusions de la révolution françoise, quoique son sens droit et sa probité lui eussent inspiré de l'horreur pour ses ex-

cès [1], M. *Fréd. Jacobs* se décida à soigner une nouvelle édition, non de la totalité des Analecta, mais de tous les morceaux de

[1] M. *Brunck* revint promptement de l'illusion d'un moment. Il répara son erreur en s'opposant, avec toute la force de son caractère et avec une franchise qui n'a jamais connu de bornes, aux excès qui souillèrent la France depuis le mois de juin 1792. Il paya ce courage par un long emprisonnement. Remis en liberté après la révolution de thermidor, le souvenir des horreurs qui s'étoient passées sous ses yeux, le dégoûta non seulement de la vie publique, mais aussi de la littérature classique, qui anciennement avoit fait ses délices. En prenant congé des Grecs, ce vieillard, qui, administrateur et homme du monde, ne s'étoit occupé des anciens que dans des momens de loisir, donna une nouvelle preuve de la bizarrerie de son esprit. Pour réparer sa fortune délabrée, il vendit sa bibliothèque ; mais, dès ce moment, il ne permit plus qu'on lui rappelât la littérature ancienne. Il passa le reste de ses jours dans la société de la veuve de son fils, et dans la famille respectable à laquelle cette dame appartient.—Cette note étoit écrite, lorsque, dans le vol. II, p. 17 du Catalogue de la bibliothèque d'un amateur, par M. *Renouard*, j'ai lu ce qui suit : « J'ai été propriétaire d'un exemplaire en grand papier de cette édition (le Lexique d'Hesychius), faisant partie d'un choix de livres que m'avoit vendus M. *Brunck*, et dont les amples marges étoient chargées de notes de sa main. Peu de temps après, il désira que je lui cédasse ces deux volumes, qui, disoit-il, avoient été pour lui le travail de quinze années. Je les lui abandonnai avec empressement, et sans y mettre aucun prix, quoique j'eusse été bien charmé de les conserver. Je croyois qu'il les alloit garder et continuer son travail; point du tout : au bout de trois mois, je les revis chez un libraire de Paris qui les expédioit en Allemagne, où M. *Brunck* venoit de les vendre. » J'avoue que cette note m'a étrangement surpris. Je demande d'abord à quoi peut servir le récit de cette anecdote, et quelle utilité la bibliographie peut en tirer. Je demande ensuite s'il est digne d'un homme d'honneur d'accuser ainsi, sans aucune preuve, et au bout de plus de quinze ans (car la vente des livres de M. Brunck s'est faite, si je ne me trompe, en 1802, et le Catalogue de M. Renouard a paru en 1819), d'un manque extrême de délicatesse un mort qui ne peut pas repousser l'injure. Combien d'ailleurs cette accusation n'est-elle pas indiscrète et frivole ! M. Brunck désiroit que les deux volumes lui fussent rendus; fort bien! Mais M. Renouard ne nous fait pas connoître le motif, ou, si l'on veut, le prétexte que M. Brunck fit valoir pour obtenir cette restitution : Il disoit bien que ces volumes renfermoient un travail de quinze années ;

l'Anthologie de Céphalas et de quelques morceaux analogues que Brunck y avoit fait entrer; mais à l'exclusion de Théo-

mais M. Renouard n'affirme pas que ce fût le motif de sa réclamation. En effet, il ne pouvoit pas l'être : un grand nombre de volumes de la bibliothèque de Brunck, que M. Renouard possède, renferment ses travaux littéraires, et ce ne fut pas pour ce savant un motif pour les redemander. M. Renouard abandonna l'Hesychius *avec empressement :* je veux le croire; il le rendit d'une manière désintéressée ; c'est lui-même qui l'assure, et je ne conteste pas le fait. M. Renouard s'attendoit à ce que Brunck garderoit ces volumes et continueroit son travail. Il le *croyoit;* ainsi M. Brunck ne lui avoit pas annoncé cette intention. Comment M. Renouard a-t-il pu croire que M. Brunck continueroit un travail qui, par sa nature, ne peut être fait que par un savant vivant au milieu d'une bibliothèque, et notant sur les marges de son Lexique les leçons remarquables qu'il rencontre dans ses lectures, et les observations isolées auxquelles ces lectures fournissent l'occasion? M. Renouard ignoroit-il combien M. Brunck étoit dégoûté de toutes les occupations littéraires? Au bout de trois mois, M. Renouard vit ses deux volumes chez un libraire de Paris qui les expédioit en Allemagne. C'est un fait que je veux encore croire sans preuve, parce que M. Renouard l'affirme. Mais s'il ajoute cette phrase, *où M. Brunck venoit de les vendre*, je demande si M. Renouard est assez sûr de cette circonstance pour oser la consigner dans son livre. D'où la connoît-il donc? Est-ce par M. Brunck lui-même? Mais, dans ce cas, celui-ci ne rougissoit pas de cette vente, et s'y croyoit probablement autorisé. Est-ce par l'acheteur? Pourquoi, si cela est, M. Renouard ne cite-il pas ce témoin unique de son accusation? Est-ce par le libraire de Paris chargé de l'expédition? Il ne peut pas provoquer au témoignage de ce libraire, si, comme je le pense, il a péri, en 1812, dans les frimas de Russie. Mais j'admets que ce libraire ait dit la chose à M. Renouard, falloit-il prendre ses expressions à la lettre? D'où le libraire savoit-il le fait? Celui qui l'a chargé de l'expédition, soit le vendeur, soit l'acheteur (et j'ai des motifs de croire que ce fut M. Brunck lui-même), lui avoit-il certifié que ce livre étoit *vendu?* N'est-il pas naturel de penser que le libraire, sachant que M. Brunck vendoit ses livres, supposoit que l'Hesychius qu'on envoyoit en Allemagne, étoit aussi un livre vendu? Brunck ne peut-il pas avoir réfléchi qu'un Lexique surchargé d'observations seroit moins utile dans la bibliothèque de M. Renouard qu'entre les mains d'un savant d'Allemagne qui continueroit un travail auquel M. Brunck étoit décidé à ne plus se livrer? Combien l'accusateur ne rougiroit-il pas, si aujourd'hui ce savant,

crite, Bion, Moschus, Tyrtée, Anacréon, Orphée, etc.; et à accompagner cette réimpression d'un commentaire et de tables qui pouvoient en rendre l'usage plus commode. M. *Jacobs* publia successivement, depuis 1794 jusqu'en 1814, son *Anthologia græca, sive poetarum græcorum lusus, ex recensione Brunckii*, Lips., en 13 volumes in-8°. Les quatre premiers volumes renferment le texte, mais plus correct que Brunck l'avoit donné. Les fautes qui avoient échappé à cet éditeur, et dont il avoit lui-même indiqué une grande partie, soit dans le dernier volume des Analecta, soit dans des ouvrages publiés par la suite, furent corrigées avec le plus grand soin, de manière que, sous tous les rapports (excepté l'exécution typographique), cette édition, en tant qu'il ne s'agit pas des ouvrages retranchés par M. Jacobs, est bien préférable à celle de Strasbourg. Le cinquième volume renferme les tables qui manquent dans les Analecta; elles sont au nombre de sept, savoir: 1°. Table alphabétique des épigrammes (d'après les deux ou trois premiers mots), pour servir aux possesseurs des Analecta, des deux éditions de l'Anthologie de Maximus Planudes de 1566 et 1600, des Miscellanea Lipsiensia, et de l'Anthologie de Reiske; 2°. Table des épigrammes de l'Anthologie de Planude, arrangée pour ces mêmes éditions; 3°. Table des épigrammes de Straton, publiées par Klotz, rapportée aux Analecta; 4°. Table semblable pour les publications de Jensius et de Reiske; 5°. Table géographique; 6°. Table des noms propres; 7°. Table des sujets

averti du reproche qu'on adresse à la mémoire de Brunck, venoit déclarer que cet helléniste lui a cédé les deux volumes d'Hesychius *avec empressement et sans y mettre aucun prix*, de même que M. Renouard avoit fait à son égard. Mais en supposant qu'il les ait cédés à prix d'argent, il faudroit, avant de le condamner, connoître la correspondance qui a eu lieu entre lui et M. Renouard. On sent combien, dans une discussion de ce genre, il est important de prononcer sur la vue des pièces. Enfin, fût-il vrai que M. Brunck ait manqué à la délicatesse, étoit-il beau, étoit-il convenable de reprocher un moment de foiblesse à un vieillard qui a laissé une réputation sans tache?

ou argumens des épigrammes, par ordre alphabétique. Toutes ces tables se rapportent aux Analecta de Brunck, et non à l'édition de M. Jacobs, parce que sur chaque page de celle-ci on a eu soin d'indiquer celle des Analecta qui y répond.

Quelque utiles que soient ces cinq volumes, M. Jacobs a acquis un mérite bien plus grand, et certainement durable, par la publication des huit volumes suivans, qui portent ce titre particulier : *Frid. Jacobs Animadversiones in epigrammata Anthologiæ græcæ secundum ordinem Analectorum Brunckii.* Par ce commentaire, M. Jacobs a fait faire un grand pas à la critique du texte. Il est vrai, et l'on peut le dire sans rien diminuer des éloges qui lui sont dus, qu'il a été favorisé par les circonstances. Depuis l'impression des cinq premiers volumes, la copie de monsignor *Spalletti* étoit arrivée à Gotha, où M. Jacobs est fixé. M. *Uhden*, littérateur prussien, qui se trouvoit à Rome au moment où cette acquisition fut faite par le duc Ernest, collationna encore une fois la copie avec le manuscrit Palatin, qui alors étoit encore au Vatican, non seulement pour s'assurer de l'exactitude de Spalletti, mais aussi pour donner son avis sur certains passages de l'original, qui sont difficiles à déchiffrer : le prélat avoit eu soin de les marquer dans sa copie, comme lui paroissant douteux. D'après ce que nous avons dit du genre des matériaux que Brunck a possédés, et de sa manière de travailler, on peut juger combien de corrections un manuscrit revu avec un tel soin a dû fournir.

M. Jacobs a eu d'autres secours pour la rédaction de son commentaire. *Schneider*, qui dans sa jeunesse avoit été le collaborateur de Brunck, lui communiqua les remarques qu'il avoit successivement faites sur les Analecta. On lui permit aussi l'usage de l'Apparatus de *Reiske* et de quelques manuscrits d'*Is. Casaubon* et de *Jos. Scaliger*. Le commentaire de M. Jacobs, chef-d'ouvre d'érudition, de critique et de goût, forme les volumes VI et XII de son édition. Dans le treizième volume on trouve, outre les supplémens, les parties

suivantes: 1°. Index græcitatis, sans explication; 2°. Table des mots interprétés dans le commentaire; 3°. Table des matières contenues dans le commentaire; 4°. sous le titre de Paralipomena ex codice Vaticano, deux cent treize épigrammes inédites; 5°. sous le titre de Paralipomena ex libris editis et marmoribus, soixante-treize épigrammes, qu'on ne lit pas dans les Anthologies; 6°. le Catalogue des poètes épigrammatiques, qui nous a été d'un grand secours.

En rendant à M. Jacobs toute la justice qui lui est due, notre exposé a suffi pour faire sentir ce que son travail a d'imparfait. Son édition offre un texte, à la vérité plus pur que celui des Analecta, mais tel cependant qu'au moment où l'impression en étoit achevée, l'éditeur, pourvu de secours qui lui avoient manqué, dut lui-même le reconnoître vicieux. Il est arrivé quelquefois qu'au lieu de soutenir dans le commentaire une leçon qu'il avoit reçue dans le texte, il est le premier à la condamner et à en proposer le changement. Pour faire cesser cet inconvénient, feu Chardon-Larochette fit la copie du manuscrit Palatin dont nous avons parlé: il vouloit la faire paroître avec un commentaire. L'espoir de voir la publication de son travail s'étant enfin évanoui, M. Jacobs lui-même résolut de donner une édition de l'Anthologie conforme au manuscrit de Gotha. Néanmoins, d'après le plan qu'il adopta, il y joignit, 1° les épigrammes de l'Anthologie de Planude qui manquent dans celle de Céphalas; elles sont au nombre de trois cent quatre-vingt-huit; 2° les trois cent quatre-vingt-quatorze épigrammes qui ne se trouvent ni dans l'une ni dans l'autre, mais qu'on a recueillies dans divers écrits des anciens, ou qui se sont conservées comme inscriptions lapidaires. Il forma ainsi un corps complet des épigrammes grecques restant de l'antiquité. Quant à l'Anthologie de Céphalas, M. *Jacobs* ne s'est pas servilement astreint à la copie qu'il avoit sous les yeux; en homme d'esprit il y a appliqué les règles d'une saine critique pour faire disparoître les bévues que Spalletti pouvoit avoir commises, et les fautes qui tom-

bent à charge du copiste qui a écrit le manuscrit de Heidelberg, en tant qu'il a manqué contre les règles de la grammaire, de l'accentuation et du mètre, ou qu'il a confondu les dialectes. Dans un commentaire détaillé, il rend compte de la variété des leçons, et la discute.

Les deux premiers volumes de cette édition, qui ont paru à Leipzig, en 1813, in-8°, et qui renferment le texte, étoient imprimés, lorsqu'il est venu inopinément à M. Jacobs un nouveau secours. Un jeune savant, M. *A. J. Paulssen,* se trouvant à Heidelberg, peu de temps après le retour du manuscrit dont nous avons si souvent fait mention, en fit une collation soignée, au moyen de laquelle il découvrit un plus grand nombre de leçons différentes de celles de la copie de Gotha, qu'on n'auroit dû s'y attendre, après l'attention avec laquelle ce manuscrit avoit été collationné par Spalletti lui-même et par M. Uhden ; tant la paléographie offre de difficultés ! M. Paulssen ne se contenta pas de prendre note de ces variantes ; il les discuta dans un commentaire critique. Ce travail, cédé à M. Jacobs, a été inséré dans son troisième volume, destiné au commentaire, et qui ne parut qu'en 1817.

Le titre de cette édition est ainsi conçu : *Anthologia græca, ad fidem cod. olim Palatini, nunc Parisini, ex apographo Gothano edita. Curavit, epigrammata in cod. Palatino desiderata et annotationem criticam adjecit F. Jacobs.* Lips. 1813-1817, 3 vol. in-8°. Sur le frontispice du troisième volume on lit : Accesserunt supplementa variarum lectionum ex ipso cod. Palatino summa denuo diligentia collato ab *Ant. Jac. Paulssen.*

Le texte de cette édition a été réimprimé, en 1819, par M. *Tauchnitz* pour sa collection. Il forme trois volumes in-18.

CHAPITRE LXXIII.

Des autres poètes Byzantins des quatrième, cinquième et sixième siècles.

Après avoir parlé séparément des épigrammatistes, nous allons ranger les autres poètes par ordre chronologique, sans distinction de genres.

Nous commençons cette série par deux poètes dont l'époque nous étant inconnue, nous n'aurons pas d'autre occasion d'en parler. L'un est le chrétien Naumachius, auteur de *Préceptes sur le mariage*, Γαμικὰ παραγγέλματα, composés de soixante-treize vers que Stobée a placés dans son Anthologie, mais en les distribuant sous diverses rubriques; l'autre, Basilius, est auteur de deux ou trois morceaux méliques qui se trouvent parmi les poésies anacréontiques, mais dont le nom se lit au manuscrit de Heidelberg.

C'est *Brunck* qui, le premier, a recomposé le poème de Naumachius, en réunissant les morceaux épars dans Stobée. On le trouve dans ses Gnomiques et dans les recueils de *Gaisford* et M. *Boissonnade*. Les morceaux de Basilius se trouvent, sous ce nom, dans l'édition d'Anacréon du même savant françois.

Il existe, sous le titre *des Élections*, περὶ Ἀπαρχῶν,

un poème astrologique en six cent dix hexamètres, qui a pour objet de démontrer l'influence que la lune et les astres exercent sur l'homme et sur ses entreprises. On y apprend sous quel signe on peut, sans danger, commencer un voyage, contracter mariage, acheter un esclave, se faire ouvrir une veine. Le manuscrit qui nous a conservé ces vers nous en nomme aussi l'auteur : c'est le philosophe MAXIME. Deux individus de ce nom, l'un et l'autre décorés du titre de philosophe, ont été les maîtres de l'empereur Julien; l'un étoit, d'après Suidas, soit de Byzance, soit de l'Epire ; Ephèse étoit la patrie de l'autre. Le manuscrit ne dit pas à qui des deux appartient le poème des Élections; peut-être n'étoit-il ni de l'un ni de l'autre : Ruhnken a pensé que son auteur a vécu du temps de Callimaque.

Ce poème a donné lieu à une question littéraire assez intéressante, et qui n'est peut-être pas décidée encore. Le grammairien *Tzetzès* cite dix vers comme étant tirés des Géorgiques d'Orphée : or il se trouve que ces vers appartiennent au poème de Maxime. Le grammairien a-t-il commis une inadvertance en citant les Géorgiques d'Orphée pour les Élections de Maxime? ou les Élections sont-elles ce même poème des Géorgiques que l'antiquité a attribué à Orphée? ou enfin ne sont-elles que l'abrégé d'un ancien poème Orphique qui renfermoit les vers cités par *Tzetzès*, poème que le maître de Julien aura

ᵃ Ἠπειρώτης ἢ Βυζάντιος, dit Suidas.

arrangé pour l'usage d'un prince auquel aucune espèce de superstition n'étoit étrangère [1] ?

L'unique manuscrit existant de ce poème qui se trouve à Florence, est très-défectueux. *J. A. Fabricius* l'a publié, avec une mauvaise traduction de *Jean Rentdorf*, dans sa Biblioth. gr., vol. IX, p. 415. De là il a passé très-incorrectement, dans la nouvelle édition, vol. IX, p. 322. M. *Ed. Gerhard* en a donné, à Leipzig, 1820, in-8°, une édition qui n'a nullement répondu à l'attente des critiques.

A l'occasion du poème de Maxime, nous parlerons de deux auteurs, d'ailleurs inconnus, dont il s'est conservé quelques vers astrologiques. L'un d'eux s'appeloit Dorothée *de Sidon*, et l'autre Annubio. Nous avons quarante-un hexamètres du poème de Dorothée, περὶ Ὁρίων, *des limites*, c'est-à-dire de la place que chaque planète occupe dans chaque signe; treize de son poème περὶ Τριγώνων, *des triangles;* quatre de celui qui étoit intitulé ἐν οἷς χαίρουσι τόποις οἱ ἀςέρες, *des places où les étoiles se plaisent;* et sept περὶ Ὑψωμάτων, *des hauteurs*. Enfin il nous est parvenu douze vers élégiaques d'Annubio, περὶ μοίρας Ὡροσκοπούσης, *de la partie où est l'horoscope*.

Saumaise a publié trente-trois de ces vers, soit dans ses

[1] Voy. *Wesseling*, Probabilia, c. 17.—*Thom. Tyrwhitt*, dans la préface de son édition de l'ouvrage des Pierres, attribué à Orphée, p. XI, note.—*Ch. G. Lenz*, de personati Orphei Ἔργοις καὶ Ἡμέραις, dans Neues Magasin für Schullehrer, publié par *Ruperti* et *Schlichthorst*, vol. II, part. 2, p. 359. Voy. aussi *Aug. Mar. Bandini*, Catal. Biblioth. Laurent. vol. II, p. 61.

Exercitationes Plinianæ, soit dans sa Diatribe de annis climatericis. Tous les quatre-vingt-dix-huit se trouvent dans *Jo. Iriarte*, Catal. codd. mss. bibl. Matrit. vol. I, p. 244.

On attribue à l'évêque HELIODORE, l'auteur d'un assez bon roman, et qui a vécu vers la fin du quatrième siècle, un poème en iambes, sur l'Alchimie, περὶ τῆς τῶν φιλοσόφων μυστικῆς Τέχνης, *de la science occulte des philosophes*. Il a deux cent soixante-neuf vers, et n'est certainement pas de cet auteur.

Fabricius l'a publié, d'après un manuscrit de Paris, dans sa Bibliothèque grecque, vol. VI, p. 773 de l'ancienne édition, vol. VIII, p. 519 de celle de Harless.

NONNUS *de Panopolis* en Égypte est un des poètes les plus distingués de cette période. Il règne la plus grande incertitude sur l'époque précise où il a fleuri, et sur toutes les circonstances de sa vie. Il faut donc avoir recours aux conjectures pour fixer la première et pour deviner quelques-unes des autres. Nonnus étoit très-savant, et l'on ne peut douter qu'il n'ait été élevé ou qu'il n'ait vécu à Alexandrie, foyer de l'érudition grecque dans les premiers siècles après J.-C. Fut-il né chrétien, ou embrassa-t-il le christianisme après être parvenu à un certain âge? Voici une question sur laquelle les anciens nous laissent dans une incertitude complète. L'auteur du poème des Dionysiaques doit avoir été païen; car il est difficile de croire qu'un chrétien, quand même il auroit fait une étude profonde de

la mythologie grecque, eût voulu s'occuper d'un travail qui auroit été un objet de scandale pour ses coréligionnaires. Mais Nonnus a aussi composé un poème chrétien : il est donc probable qu'à un certain âge il reconnut la vérité de l'Évangile. Ici se présente une autre difficulté : d'où vient qu'aucun auteur chrétien du temps ne fait mention de la conversion d'un homme qui doit s'être fait une grande réputation par son érudition? Pour expliquer ce silence, on suppose que Nonnus s'est trouvé parmi ces philosophes et sophistes païens qui jouèrent un rôle dans le tumulte excité à Alexandrie par l'intolérance de l'évêque Théophile. Pour échapper à la vengeance du parti vainqueur, quelques-uns de ces philosophes s'expatrièrent, d'autres se firent baptiser. Si Nonnus fut parmi ces derniers, on conçoit que les écrivains ecclésiastiques n'aient pas tiré avantage de sa conversion [1].

Cette hypothèse fixe l'époque de Nonnus à la fin du quatrième et au commencement du cinquième siècle. Il fut donc contemporain de Synesius. Or dans les lettres de ce philosophe il y en a une [2] où il recommande un certain Sosena, fils de Nonnus, jeune homme qu'il dit avoir reçu une éducation très-soignée. Il parle à cette occasion du malheur que le père de Sosena a eu de perdre sa fortune, et cette circonstance convient encore parfaitement

[1] Voy. *Jon. Aug. Weichert*, de Nonno Panopolitano. Viteb., 1810, in-4°.

[2] Ep. 43 ad Anastas.

à un homme qui a été compromis dans les troubles d'Alexandrie, lesquels eurent pour résultat le pillage des maisons païennes.

Nous avons déjà dit qu'il existe deux poèmes de Nonnus : l'un, qui a été probablement le fruit de sa vieillesse, est étranger à la littérature profane ; c'est une paraphrase de l'évangile de saint Jean. L'autre porte le titre de *Dionysiaques* ou *Bassariques*, Διονυσιακὰ ou Βασσαρικὰ, c'est-à-dire des exploits de Bacchus ; il est distribué en quarante-huit livres. Il y a peu d'ouvrages sur le mérite desquels les opinions des savans aient plus varié que sur celui de cette vaste composition : il falloit, pour en être juge compétent, autant de goût que d'érudition, et l'on sait que ces deux qualités ne sont pas toujours réunies dans une même personne. Le premier éditeur de Nonnus, *Gustave Falckenburg*, philologue du seizième siècle, poussa l'enthousiasme jusqu'à mettre ce poète sur la même ligne avec Homère ; *Jules-César Scaliger* le préféroit même à ce poète. *Ange Politien* et *Marc-Antoine Muret*, sans aller si loin, en faisoient pourtant grand cas. *Nicolas Heinsius*, au contraire, *Pierre Cunœus*, *Joseph Scaliger*, fils de Jules-César, et le P. *Rapin* ne lui accordoient aucun mérite. La vérité est probablement au milieu de ces opinions opposées. Pour juger Nonnus, il faut d'abord faire abstraction de l'idée d'un poème épique et régulier, et ne considérer les Dionysiaques que comme une espèce d'exercice ou une déclamation (μελετὴ) en vers, qui a servi à l'auteur de cadre pour

étaler le fruit d'une vaste lecture; en examinant le poème sous ce point de vue, on trouvera qu'il ne manque pas même de plan, et qu'il y règne tout autant de méthode qu'il en faut pour brocher un canevas de ce genre. Un homme de goût n'auroit probablement pas choisi ce cadre; mais Nonnus a montré de l'esprit en le remplissant. Son ouvrage se distingue par la variété des fables, par la beauté des images, par la vérité des sentimens; mais son style est inégal, tantôt sublime, plus souvent emphatique, tantôt facile et gracieux, mais plus fréquemment lâche, prolixe et trivial.

Quel que soit au reste le rang qu'on veuille assigner à Nonnus parmi les poètes, les Dionysiaques sont d'un intérêt majeur pour nous comme un riche fonds de traditions mythologiques. Il suffit, pour en sentir l'importance, de se rappeler le grand nombre de poésies de toute espèce dont Bacchus et ses mystères furent les sujets, et dont le tout est perdu pour nous, à l'exception des titres et des fragmens que l'érudition de Nonnus nous a conservés. Parmi ces ouvrages perdus se trouvent cinq tragédies qui portoient le titre de Bacchantes, et qui avoient pour auteurs Eschyle, Cléophon, Iophon, Xénoclès et Epigène; deux autres tragédies d'Eschyle, savoir les Bassarides et Sémélé; une pièce du même titre de Carcinus; les Penthées d'Eschyle, d'Euripide et d'Iophon; les deux Athamas de Sophocle; un drame satyrique du même nom par Xénoclès; plusieurs comédies intitulées les Bacchantes, par

Epicharme, Antiphane, Dioclès et Lysippe; une foule de dithyrambes et d'autres ouvrages en vers et en prose.

M. *God. Hermann* observe que Nonnus doit être regardé comme le restaurateur de l'hexamètre. A l'exemple d'Homère, les poètes antérieurs à Nonnus plaçoient la césure sur la première syllabe du troisième pied (césure appelée πενθημιμερὴς, dans le langage des grammairiens); mais ils ne faisoient pas attention que les vers de l'Iliade et de l'Odyssée sont riches en dactyles, et que leur hexamètre devenoit dur à force de renfermer des spondées. Ce qui troubla encore l'harmonie de l'ancienne versification, étoit l'usage qui avoit prévalu de regarder comme brève la voyelle placée avant la consonne muette suivie d'une mouillée. Nonnus remplaça une partie des spondées par des dactyles, introduisit la césure trochaïque dans le troisième pied (κατὰ τρίτον τροχαῖον), bannit les trochées du quatrième, fit longues les voyelles suivies d'une consonne muette et d'une consonne mouillée, exclut l'hiatus, excepté dans les phrases empruntées d'Homère et qui avoient reçu la sanction des siècles, et s'interdit la faculté de faire tomber la césure sur une syllabe brève. Si par ces changemens l'hexamètre perdit de son ancienne gravité, il gagna en rondeur et en élégance. Enfin la versification, qui étoit devenue trop facile, reprit le rang d'un art [1].

[1] Voy. *G. Hermanni* Orphica, p. 690. Ejusd. Elementa doctrinæ metricæ, Lips. 1816, p. 335.

L'éloge que le savant dont nous venons de rapporter le jugement, fait à ce sujet de Nonnus, est d'autant plus honorable à ce poète, qu'il indique que Nonnus avoit étudié avec soin les beaux modèles de l'antiquité; il prouve qu'il ne manquoit pas d'intelligence, celui dont le tact lui fit entrevoir les règles du bon goût.

La *première édition* des Dionysiaques a été publiée, d'après un manuscrit qui se trouve aujourd'hui à Vienne, par *Gérard Falkenburg*, Anvers, chez Plantin, 1569, in-4°, en grec seulement. Elle fut réimprimée par Wechel, avec une mauvaise traduction d'*Eilhard Lubin*, à Hanau, 1605, in-8°. *P. Cunæus* publia à Leide, 1610, in-8°, des Animadversions sur Nonnus, avec une dissertation sur ce poète, par *Daniel Heinsius*, et des conjectures de *Jos. Scaliger*, que Wechel joignit, moyennant un nouveau frontispice, à l'édition de 1605. Le texte de cette édition et la version entrèrent dans la collection de *Lectius*.

Peu de savans s'occupèrent ensuite de ce poète. Un inconnu nota, sur un exemplaire de l'édition de 1605, de bonnes corrections que *Villoison* fit connoître au public dans ses Epistolæ Vinarienses, Turin, 1783, in-4°.

M. *George-Henri Moser* publia à Heidelberg, en 1819, in-8°, six Dionysiaques (savoir VIII—XIII), qui renferment les exploits de Bacchus avant son expédition aux Indes. Il les accompagna de notes et des argumens de la totalité de l'ouvrage.

La dernière édition de Nonnus est celle que M. *Fréd. Græfe*, professeur à Saint-Pétersbourg, a commencé à publier, et dont un volume, renfermant les premiers vingt-quatre livres, a paru à Leipzig, en 1819, in-8°. L'éditeur n'ayant pas eu de manuscrit à sa disposition, sa sagacité et son tact l'ont seuls guidé dans la correction du texte. Il l'a

donné sans préface, sans version, sans commentaire : il est probable que tout cela est réservé aux volumes futurs.

Proclus étoit un célèbre Platonicien de la première moitié du cinquième siècle : nous parlerons de ce philosophe au chap. XCIII. Nous avons placé ici son nom, parce qu'indépendamment de plusieurs épigrammes qui font voir qu'il s'occupoit de poésie, nous avons de lui six Hymnes, savoir un qui est adressé au Soleil, un autre aux Muses, deux à Vénus, un à Hécate et Janus, enfin le sixième à Minerve. Ces hymnes appartiennent aux meilleurs morceaux de cette époque ; ils sont plutôt du genre des Hymnes Orphiques, qu'épiques ou lyriques, et presque entièrement composés de prières.

Ces morceaux, excepté les derniers hymnes, ont été publiés à la suite des hymnes d'Orphée, par *Phil. Giunta*, à Florence, en 1500, et par *Alde l'aîné*, en 1517, in-8° ; ensuite d'une manière incorrecte et avec une mauvaise traduction dans le Corpus poetarum de *L. Lectius*. *God. Olearius* les fit imprimer séparément en grec et en latin à Leipzig, 1700, in-8°, et *Mich. Maittaire* leur a assigné une place dans ses Miscellanea. L'hymne à Hécate et à Janus et celui qui est adressé à Minerve, ont été publiés par *J. Iriarte* dans son Catal. codd. mss. bibl. Matrit. vol. I, p. 88, et plus correctement par M. *Tychsen* dans Biblioth. de alten. Lit. und Kunst, n°. 1, ined., p. 46, et n°. 11, ined. p. 10.

Nous croyons pouvoir assigner ici sa place à Musée *le Grammairien*, auteur du poème d'Héron et Léandre. Les opinions varient beaucoup sur l'antiquité de cet ouvrage. *Jules-César Scaliger*

croyoit qu'il étoit de l'ancien Musée l'Athénien, et par conséquent antérieur à la poésie ionienne [1]. Sans doute cette petite épopée est digne de la haute antiquité sous le rapport de la fable et de la diction; mais en même temps elle porte des traces évidentes d'une origine moderne, tant dans la teinte sentimentale par laquelle l'auteur a su adoucir la manière peu délicate dont les anciens traitoient l'amour physique, que dans quelques images. Croit-on par exemple qu'un poète du temps d'Homère auroit dit : « Les anciens en ont menti en disant qu'il n'existe que trois Grâces ; chaque souris d'Héron donne naissance à cent Grâces? [2] » Aussi l'opinion de Scaliger a-t-elle été rejetée par son fils *Joseph* [3] et par tous les critiques postérieurs. Quelques-uns d'entre eux ont même placé ce poème dans le douzième ou treizième siècle, parce que la première mention, et la seule, en est faite par Tzetzès, qui en parle dans ses Chiliades. Toutefois, la pureté du langage et le goût qui distinguent l'ouvrage de Musée, ne permettent pas de le croire si moderne. Aussi, plusieurs savans ont assez bien prouvé qu'Achilles Tatius et Aristénète l'ont eu sous les yeux. L'époque précise où ces deux romanciers ont vécu est incertaine; mais nous dirons plus tard par quels mo-

[1] Ars poet. 5, 2, 214.

[2] Οἱ δὲ παλαιοὶ
Τρεῖς Χάριτας ψεύσαντο πεφυκέναι· εἷς δέ τις Ἡροῦς
Ὀφθαλμὸς γελόων ἑκατὸν Χαρίτεσσι τεθήλει.

[3] Epist. 247 ad Claud. Salmasium.

tifs on pense que le premier n'est au moins pas antérieur au cinquième siècle, et qu'Aristénète est de la fin du même siècle. M. *G. Hermann*, à Leipzig, dans des observations sur les changemens qu'a éprouvés l'hexamètre grec [1], a fait voir que le poème d'Héron et Léandre est postérieur aux Dionysiaques de Nonnus. En combinant ces différentes données, on paroît pouvoir fixer l'époque de ce poème entre les années 430 et 480 après Jésus-Christ. Une circonstance vient à l'appui de ce calcul. Tous les manuscrits donnent à l'auteur du poème en question le titre de Grammairien; or, parmi les Lettres de Procope de Gaza, il y en a une qui s'adresse à un Musée; à la vérité l'inscription ne le qualifie pas de grammairien; mais, à en juger par son contenu, cette lettre devoit être destinée à un philologue. Il paroît donc que Musée le Grammairien a vécu du temps de Procope. On fixe l'époque de la célébrité de ce sophiste vers l'an 520. Si l'on suppose que le poème d'Héron est un ouvrage de la jeunesse de Musée, et qu'il étoit parvenu à un âge avancé lorsque Procope, jeune encore, lui écrivit la lettre en question, entre les années 480 et 500 peut-être, rien n'empêche de regarder le correspondant de celui-ci comme l'auteur de notre ouvrage, qui ainsi pourroit avoir été composé avant 450.

Ce poème porte le titre de Τὰ καθ' Ἡρὼ καὶ Λέανδρον, ce qu'on ne peut traduire que par ces mots : *Héron et*

[1] Dans ses Recherches sur l'âge d'Orphée, dont nous avons parlé vol. I, p. 43.

Léandre. Il se compose de trois cent quarante hexamètres. « La fable de ce poème est ancienne, dit un de ses traducteurs; Virgile et Ovide la connoissoient, et elle porte évidemment le cachet inimitable de l'antiquité; mais le mérite de la composition n'en appartient pas moins au poète. Méprisant l'artifice d'exciter la curiosité du lecteur, et de lui ménager des surprises, il nous fait connoître d'avance toute la marche de l'action et son dénouement. Après une description du local, qui étoit d'autant plus nécessaire, que cette localité motive la fable et amène le dénouement, nous voyons paroître pour la première fois les deux amans, au milieu de la pompe d'une fête religieuse. Le moment ne pouvoit être mieux choisi, soit pour faire contraste avec la solitude dans laquelle ils devront périr, soit pour nous montrer Héron entourée d'une splendeur qui dispense le poète de nous faire son portrait. C'est une idée digne de la tragédie, de faire commencer un amour malheureux dans une solennité célébrée en l'honneur de Vénus et d'Adonis. Le dialogue plein de vivacité et de vérité qui s'établit entre Héron et Léandre, est une des beautés caractéristiques de ce poème. Les plaisirs dont ils jouissent furtivement sont peints avec autant de feu que de réserve; et cette preuve de goût élève Musée bien au-dessus de son siècle. Rien de plus beau que le passage successif des jouissances les plus délicieuses aux horreurs de la mort, qui doit y mettre fin. L'approche de l'hiver nous la fait appréhender, et de même que la

fête d'Adonis étoit le présage de leur amour, la tempête qui soulève les flots de la mer, annonce leurs malheurs. Toutes les circonstances accessoires qui remplissent de sinistres pressentimens l'âme du lecteur, sont amenées sans affectation et avec tant de vérité, qu'on les envisage comme nécessaires. La simplicité avec laquelle le poète raconte la catastrophe est digne des plus beaux siècles. »

Nous avons beaucoup abrégé ce que M. *Passow* dit du poème de Musée; nous croyons que tout lecteur de goût souscrira à sa manière de juger ce poëme. Il seroit parfait si l'on n'y remarquoit quelques taches par lesquelles l'auteur a trahi le temps où il a vécu; M. Passow ne veut pas les reconnoître; nous sommes fâchés de ne pas pouvoir nous accorder avec lui sur ce point. C'est beaucoup sans doute pour la gloire d'un poète du cinquième siècle qu'on puisse différer d'opinion sur la question de savoir s'il a péché contre le bon goût.

Le poème d'Héron et Léandre a été imprimé par *Alde l'ancien*, en grec et en latin, in-4°, sans date, mais dans le courant de 1494. C'est le second, ou selon d'autres, le premier ouvrage grec qui soit sorti des presses de ce célèbre typographe. Une seconde édition in-4°, également sans date et sans lieu d'impression, a été soignée après 1496, par *Jean Lascaris*, et imprimée par *Alopa* à Florence, à la suite de ses Gnomæ monostichoi, le dernier et le plus rare des cinq ouvrages qu'il a imprimés en lettres capitales. *André d'Asola* imprima Musée avec Orphée, en 1517, in-8°. *Phil. Giunta* le fit paroître en 1515 et 1519, in-8°, à Florence : il fut imprimé en 1517, à Cologne, in-4° en grec, et en 1518, à Bâle dans la

collection de *Froben*, en grec et en latin. Les éditions subséquentes sont si nombreuses, que nous croyons devoir nous borner à en indiquer les principales seulement. Nous dirons d'abord qu'on trouve Musée dans la collection de poètes héroïques de *Henri Etienne*, et dans les recueils de *Crispinus*, *Lectius*, *Winterton*.

Edition de *Gasp. Barth*, Amberg, 1638, in-8°; de *Dav. Parous*, Francfort, 1627, in-4°; de *Dav. Whitford*, avec Bion et Moschus, Londres, 1765, in-4°; de *Jacques du Rondel* (Rondellius), à Paris, 1678, in-4°.

Une très-bonne édition, avec les notes des précédentes, fut donnée par *Jean-Henri Kromayer*, Halle, 1721, in-8°. Elle fut perfectionnée par *Mathias Ræver*, à l'aide des manuscrits, Leide, 1737, in-8°.

L'édition la plus ample de Musée est celle de *Jean Schrader*, Leuwarden, 1742, in-8°. *Jean-Benoît Carpzov* donna d'abord le texte seul, Helmstadt, 1749, in-4°, et ensuite le même texte, revu et accompagné de la traduction de Whitford, à Magdebourg, 1775, in-8°.

L'édition de *Bandini*, Florence, 1765, in-8, accompagnée de la traduction de *Salvini* en vers italiens, est peu estimée. Feu *Laporte du Theil* a joint une traduction françoise en prose à celle qu'il a publiée à Paris, en 1784, in-12. En 1789, et une seconde fois en 1795, *J. H. Teucker* fit réimprimer Musée : les éditions de ce savant sont en général peu estimées. Le texte, avec une traduction italienne en vers de *Jérôme Pompéi*, a été inséré dans le second volume des œuvres de ce savant, Vérone, 1790, in-8°; et imprimé séparément avec beaucoup de luxe par *Bodoni*, à Parme, in-4°.

En 1793, M. *Charles-Fréd. Heinrich* donna une édition critique du texte, avec de savantes observations, Hanovre, pet. in-8°.

En 1796, M. *Gail* fit imprimer Musée in-4°, avec deux traductions, l'une latine, l'autre françoise.

Enfin en 1810, M. *Franc. Passow* publia : Musæos, Ur-

schrift, Uebersetzung, Einleitung und kritische Anmerkungen. Leipzig, pet. in-8°.

Quintus ou Cointus *de Smyrne* est surnommé *Calaber*, parce que le cardinal *Bessarion* a trouvé un exemplaire de son ouvrage dans un couvent de la Basse-Italie : ainsi un littérateur distingué, né au sein de la Grèce, n'a connu un des poètes de sa nation, que parce que le hasard l'a conduit en pays étranger, au monastère de Saint-Nicolas, à Otrante. Cointus vivoit probablement au commencement du sixième siècle. Il est auteur d'un poème en quatorze chants, intitulé : Παραλειπόμενα Ὁμήρῳ, *Ce qui a été omis par Homère*, Prætermissa Homero. C'est une continuation de l'Iliade jusqu'à la destruction de Troie, ou plutôt une composition historique en vers, entremêlée de fictions mythologiques et ornée de beaucoup d'images. Vicieux dans son ordonnance, parce qu'il n'y règne pas d'unité d'action et d'intérêt, ce poème n'est pas sans mérite sous le rapport des ornemens et de la diction : l'imitation d'Homère y est manifeste d'un bout à l'autre; mais elle ne se montre que dans les détails, et l'auteur n'a pas connu l'art de varier les descriptions des combats, dans lesquelles son modèle se montre si supérieur. Il pèche aussi en faisant intervenir trop souvent les divinités dans les combats des deux parties, et sans que ni leur arrivée ni leur retraite ne soit suffisamment motivée.

Malgré ces défauts, le poème de Quintus paroît

tellement au-dessus des productions du siècle où l'on place cet auteur, que plusieurs critiques ont pensé que ces Paralipomènes ne sont autre chose qu'une espèce d'amplification de la Petite Iliade de Leschès [1], qui est perdue. D'autres les ont regardés comme un composé de divers morceaux ou centons, empruntés des anciens poètes cycliques [2].

Le commencement du poème indique qu'il doit faire immédiatement suite à l'Iliade : il ne s'y trouve ni exposition ni invocation. La consternation causée dans Ilium par la mort d'Hector y règne encore, lorsque Penthésilée, reine des Amazones, vient au secours des Troyens. Brûlant d'envie de se mesurer avec Achille, cette guerrière marche au combat avec la troupe de ses compagnes, et avec ce qui reste de Troyens capables de porter les armes. Après avoir fait un grand carnage des Grecs, elle succombe à la valeur d'Achille. En dépouillant le corps des armes dont il est revêtu, le fils de Thétis est touché des charmes de sa victime inanimée ; Thersite lui reproche un mouvement généreux de pitié dont il n'est pas le maître : Achille frappe ce Grec à mort. Diomède, parent de Thersite, se plaint de cet acte de violence, et les deux chefs sont sur le point de se combattre, lorsque leurs amis les séparent. Le corps de la reine des Amazones est remis aux Troyens, qui l'ensevelissent. On enterre de

[1] Voy. vol. I, p. 169.

[2] C'est l'opinion du traducteur françois, M. *Tourlet*, qui a été combattue dans la Gazette littéraire de Gœttingue de 1801, p. 1613.

part et d'autre, les morts. Tel est le sujet du *premier chant*.

Le *second chant* fait arriver un nouveau secours aux Troyens : c'est Memnon, fils de l'Aurore, avec les Éthiopiens, ses sujets. Les combats recommencent, et Memnon tue Antilochus, fils de Nestor; celui-ci ayant vainement tenté d'arracher au vainqueur le corps de son fils, remet sa vengeance à Achille. Memnon succombe : Aurore fait enlever son corps par les Vents, et enveloppe les Ethiopiens dans des nuages, pour qu'ils ne soient pas empêchés d'accompagner la dépouille mortelle de leur chef. Elle-même et les Heures enterrent Memnon sur les bords de l'Æsopus : ses compagnons sont changés en oiseaux.

Achille poursuit les Troyens jusqu'à la porte de Scée. Là, Apollon lui ordonne de se retirer; mais le fils de Pelée provoque le dieu au combat. Apollon prend son carquois et blesse le téméraire au talon. Après cet exploit, il retourne à l'Olympe, où Junon le reçoit par des injures. Quoique Achille sente qu'il ne survivra pas à la blessure fatale, il continue le combat tant qu'il lui reste du sang. Pâris anime les Troyens à s'emparer du cadavre d'un héros qui leur a été si terrible pendant sa vie : Ajax le protége contre leurs attaques. Enée est blessé à la main, après avoir arraché à Ajax le corps de Glaucus, fils d'Hippolochus. Pâris reçoit une blessure plus dangereuse, et est emporté du combat par les chevaux d'Hector. Ulysse se joint à Ajax pour sauver

le corps d'Achille; mais il est blessé au genou. Les Grecs préparent les funérailles d'Achille. Sa mort et déplorée par Ajax, par Phénix, par Agamemnon, par Nestor et surtout par la belle Briséis et ses compagnes. Les Néréides et les Muses viennent lui rendre les derniers honneurs. Thétis embrasse le corps de son fils; elle est consolée par Calliope, qui lui promet que les poètes célébreront les exploits d'Achille. Le cadavre est placé sur un bûcher qui, par ordre de Jupiter, est allumé par les Vents. Le feu ne peut consumer les ossemens du héros; on les recueille dans une urne d'argent; elle est déposée dans un tombeau qu'on érige sur les côtes de l'Hellespont. *Troisième chant.*

Le *quatrième chant* décrit les jeux que Thétis, accompagnée des Néréides, vient célébrer auprès du tombeau d'Achille, dont l'éloge est prononcé par Nestor.

Après avoir distribué le reste des dépouilles d'Achille, Thétis fait apporter ses armes, que le poète décrit longuement. La déesse les destine au plus vaillant des Grecs, à celui qui a empêché que le corps de son fils ne tombât entre les mains des Troyens. A ce titre, Ajax et Ulysse y prétendent. Nestor propose de remettre la décision de ce différend aux captifs : ceux-ci adjugent le prix à Ulysse. Ajax en perd la raison; dans sa fureur, il tombe sur un troupeau de moutons et tue un bélier, croyant porter des coups au roi d'Ithaque. Revenu à lui, et reconnoissant son erreur, il se perce le cœur. Ulysse

s'excuse devant l'assemblée des Grecs d'être la cause de la mort du Télamonide : on érige à celui-ci un tombeau au promontoire Rhétée. *Cinquième chant.*

Calchas conseille aux Grecs d'envoyer Diomède et Ulysse à Scyrus, pour y chercher le fils d'Achille. Ménélas promet de lui donner la main de sa fille Hermione. Eurypyle, neveu de Priam, vient au secours de Troie avec les Mysiens Cétéens qui habitoient sur les bords du Caïcus. Après avoir célébré son arrivée par une fête, les Troyens attaquent l'armée des Grecs. Eurypyle tue le beau Nirée, et Machaon, fils d'Esculape, par lequel il avoit été blessé. Les Grecs sauvent avec peine les dépouilles de ces deux guerriers d'une valeur inégale. Enée renverse par un coup de pierre Ajax l'Oïléide, sans le tuer; Pâris est encore une fois blessé ; Eurypyle repousse les Grecs jusqu'à leur camp ; mais la nuit le force enfin à rentrer dans Ilium. *Sixième chant.*

Nestor console Podalirius de la mort de son frère Machaon. Eurypyle recommence la bataille. Les Grecs obtiennent une trève de deux jours pour enterrer leurs morts. Cependant Ulysse et Diomède ont trouvé Néoptolème, fils d'Achille, occupé d'exercices militaires. Ulysse offre de lui céder les armes de son père, et le jeune homme promet de se rendre à l'armée, malgré les peines que se donne Déidamie, sa mère, pour le détourner de ce projet. Le vieux Lycomède, père de cette princesse, lui donne des conseils, mais ne l'empêche pas de répondre à l'invitation des Grecs. Néoptolème s'ar-

rache des bras de sa mère, et s'embarque. Pendant la traversée, Ulysse et Diomède lui racontent les exploits de son père; mais pour ménager sa sensibilité, ils ne lui font pas connoître le monument de ce héros, auprès duquel ils passent. On arrive au camp des Grecs à l'instant où Eurypyle va forcer les retranchemens. On parvient à l'en empêcher; mais les chefs ne veulent pas que dans cette journée le fils d'Achille se montre en rase campagne. Revêtu des armes de son père, il est l'objet de l'admiration de toute l'armée. Le vieux Phénix et Agamemnon lui expriment leur satisfaction de le voir; le jeune guerrier répond avec modestie à leurs éloges, et va se reposer dans la tente paternelle, où il est reçu par Briséis. *Septième chant.*

Le *huitième* est entièrement consacré à la gloire de Néoptolème. Il tue le formidable Eurypyle, et quoique Apollon lui-même vienne animer les Troyens, il les force de rester derrière leurs murailles. Sur-le-champ les Grecs assaillissent la ville; mais, sur l'intercession de Ganymède, Jupiter fait tomber un brouillard épais qui engage les vainqueurs à la retraite.

Nouvelle trève pour ensevelir les morts : cette fois-ci ce sont les Troyens qui la sollicitent. Néoptolème va visiter le tombeau de son père. Les combats ayant recommencé, Déiphobus, un des fils de Priam, a des succès, pendant que Néoptolème est occupé ailleurs; mais celui-ci ayant tourné ses armes contre ce prince, Apollon l'enveloppe dans un

nuage, à la faveur duquel Déiphobus rentre dans la ville. Apollon anime ses protégés contre le fils d'Achille ; mais Neptune vient le rappeler de la scène du combat. Tout à coup Calchas annonce aux Grecs qu'ils ne peuvent prendre Troie sans la présence de Philoctète, qu'ils avoient indignement abandonné dans l'île de Lemnos. Ulysse et Diomède sont députés pour le chercher ; ils le trouvent dans un état déplorable, que le poète décrit avec des détails qui inspirent du dégoût. Ils réussissent à appaiser son ressentiment, et le conduisent au camp, où Podalirius guérit promptement ses plaies. Agamemnon le comble de présens. Le lendemain Philoctète conduit les Grecs contre les Troyens. *Neuvième chant.*

Polydamas conseille aux Troyens de s'enfermer dans leurs murs sans faire de sorties. Enée s'oppose à cet avis pusillanime, qui est rejeté. Dans le combat qui s'engage, Philoctète décoche à Pâris une flèche qui l'atteint au-dessus des hanches. La nuit sépare les deux armées. Le destin voulant que Pâris ne puisse être guéri que par Œnone, cette épouse infortunée qu'il avoit abandonnée pour Hélène, il se traîne à la demeure de cette princesse, qui est établie sur le mont Ida, et implore sa pitié ; mais Œnone le repousse. Ici le poète introduit subitement Junon, qui, entourée des quatre Saisons, contemple avec plaisir, du haut de l'Olympe, le châtiment que Pâris vient de recevoir. En s'entretenant de cet événement, les Saisons annoncent ce

[illegible] morts : cette
[illegible] Néop-
[illegible] père. Les atom-
[illegible] un des fils de
[illegible] que Néont[illegible]

Digitized by Google

nuage, à la faveur duquel Déiphobus rentre dans la ville. Apollon anime ses protégés contre le fils d'Achille : mais Neptune vient le rappeler de la scène du combat. Tout à coup Calchas annonce aux Grecs qu'ils ne peuvent prendre Troie sans la présence de Philoctète, qu'ils avoient auparavant abandonné dans l'île de Lemnos. Ulysse et Diomède sont députés pour le chercher ; ils le trouvent dans un état déplorable, que le poète décrit avec des détails qui inspirent du dégoût. Ils réussissent à appaiser son ressentiment, et le conduisent au camp, où Podalire guérit promptement sa plaie. Agamemnon le comble de présens [illegible] Philoctète conduit [illegible] neuvième chant.

Polydamas conseille aux Troyens de s'enfermer dans leurs murs sans faire de sorties. Énée s'oppose à cet avis pusillanime, qui est rejeté. Dans le combat qui s'engage, Philoctète décoche à Paris une flèche qui l'atteint au-dessus des hanches. La nuit sépare les deux armées. Le destin voulant que Paris ne puisse être guéri que par Œnone, cette épouse infortunée qu'il avoit abandonnée pour Hélène, se traîne à la demeure de cette princesse, qui est établie sur le mont Ida, et implore sa pitié ; mais [illegible] le repousse. Ici le poète introduit subite[illegible] [illegible]non, qui, entou[illegible] des quatre Saisons, [illegible]ple avec [illegible] [illegible]aut [illegible] l'Olympe, le [illegible] s'entre[illegible]

qui arrivera. Déiphobus, frère de Pâris, épousera sa belle veuve ; indigné de cette alliance, Hélenus fera clandestinement entrer dans la ville Diomède et Ulysse pour enlever le Palladium. Nous n'apprenons ces deux événemens intéressans que par cette espèce de conversation familière. Cependant Pâris meurt sur le mont Ida : OEnone se précipite dans le bûcher qui consume les restes de son époux infidèle, et est ensevelie avec lui. *Dixième chant.*

Calchas veut que les Grecs renonçant à l'espoir de prendre Ilium de force, aient recours à la ruse. Ulysse propose de fabriquer le cheval de bois, qui est construit par Épée, auquel Minerve en a fait voir le plan dans son sommeil. La machine est achevée dans trois jours. Pendant que Jupiter est aux extrémités de la terre, les dieux qui ont pris parti dans la querelle des Grecs et des Troyens, en viennent aux armes. Le tumulte qu'ils excitent, vient aux oreilles du maître; il remonte à l'Olympe et fait connoître aux dieux sa volonté par Thémis : ils obéissent, et se séparent. Sinon se présente, et offre de se dévouer pour la cause des Grecs, et de tromper les Troyens sur la destination du cheval de bois. Le poète invoque les Muses pour qu'elles lui fassent connoître les noms des Grecs qui entrèrent dans la machine fatale : c'est à cette occasion qu'il nous apprend que dans sa première jeunesse il *gardoit des brebis* dans les champs de Smyrne. On a conclu de ce passage qu'il est originaire de Smyrne, ou

qu'au moins il y a été élevé, car sans doute il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'il dit de la manière dont il a passé sa jeunesse. Les Grecs s'embarquent, et vont à Ténédos, sous la conduite d'Agamemnon et de Nestor; car tous les autres chefs sont entrés dans la machine d'Épée. Les Troyens voyant les côtes désertes, sortent de la ville, et trouvent Sinon près du cheval de bois. Ils l'interrogent, mais ne parviennent à lui faire rompre le silence qu'en lui coupant le nez et les oreilles. Ainsi mutilé, il leur débite sa fable. Laocoon avertit les Troyens de se défier de l'astuce des Grecs; mais la partie des dieux qui est contraire aux Troyens, punit le pontife par une maladie subite qui le prive de la vue. Les Troyens abattent une partie des murs de la ville pour y introduire le cheval. Laocoon continuant à s'opposer à leurs desseins, deux serpens viennent tuer ses fils. Cassandre s'arme d'une hache et d'une torche pour détruire la fatale machine; mais on rit de ses prophéties. *Douzième livre.*

Pendant que les Troyens, après avoir célébré des banquets, sont plongés dans le sommeil, Sinon donne avec une torche le signal convenu, et ouvre le cheval de bois. Les Grecs étant revenus de Ténédos, s'emparent de la ville et la remplissent de carnage. Néoptolème coupe la tête à Priam, qui s'est réfugié près de l'autel de Jupiter. Astyanax, arraché des bras de sa mère, est précipité du haut d'une tour. La maison d'Anténor est épargnée,

parce que ce Troyen avoit accordé l'hospitalité à Ménélas et à Ulysse, lorsqu'ils étoient venus à Ilium avant la guerre. Vénus sauve Enée, ainsi que son père et son fils. Calchas aussi protége ce prince, parce que le destin veut qu'il devienne le fondateur d'un nouvel empire sur les bords du Tibre. Ménélas tue Déiphobe, qu'il trouve dans le lit d'Hélène ; et est sur le point de tuer cette infidèle elle-même, qu'il rencontre dans l'intérieur du palais ; mais Vénus rallume subitement dans son cœur la passion que cette femme lui avoit jadis inspirée. Cependant il fait semblant de vouloir la tuer, dans l'espoir qu'Agamemnon y mettra obstacle ; il ne se trompe pas dans son attente. Ajax l'Oïléide profane le temple de Minerve où il a trouvé Cassandre. Troie est détruite de fond en comble. Démophoon et Acomas, fils de Thésée, rencontrent au milieu des ruines Æthra, leur aïeule, esclave d'Hèlène, et la sauvent [1]. *Treizième livre.* On n'y trouve rien qui indique que l'auteur ait connu Virgile ; il est évident que les deux poètes ont puisé dans la même source ; mais chacun a travaillé ce fonds d'après son génie.

Les Grecs transportent dans leur camp le riche butin de Troie, et y traînent leurs captives. Hélène suit Ménélas ; la crainte et la confusion lui font bais-

[1] Hélène ayant été, dans son enfance, enlevée par Thésée, fut laissée à Aphidnis sous la garde d'Æthra, mère de ce prince. Castor et Pollux s'en rendirent maîtres en l'absence de Thésée, délivrèrent Hélène, et plongèrent Æthra dans l'esclavage.

ser les yeux ; son aspect impose à tous les Grecs, et personne n'ose l'insulter. On passe le reste du jour et une partie de la nuit dans des réjouissances. La réconciliation entre Ménélas et Hélène est consolidée. Pendant le sommeil de Néoptolème, Achille vient lui apprendre qu'il a été reçu dans la société des immortels. Après avoir débité à son fils une suite de sentences morales, il exige qu'on sacrifie sur sa tombe Polyxène, fille de Priam : il veut bien qu'ensuite on accorde la sépulture à cette infortunée, pourvu que ce soit loin de sa propre tombe. A cette condition, il promet d'obtenir de Neptune qu'il appaise la mer soulevée, et permette aux Grecs de quitter le rivage de Troie. Néoptolème ayant, à son réveil, raconté ce songe aux chefs des Grecs, on ne trouve rien de plus juste que d'immoler l'innocente victime : malgré les cris d'Hécube, la jeune Polyxène est traînée sur la tombe d'Achille, et Néoptolème lui plonge le glaive dans le cœur. Les dieux métamorphosent Hécube en une pierre ayant la figure d'une chienne : Calchas fait placer ce monument sur le bord de l'Hellespont [1]. La mer s'étant calmée, les Grecs s'embarquent ; Calchas et Amphilochus seuls restent en arrière, parce qu'ils prévoient le sort qui attend la flotte près du promontoire Capharée. Après leur départ, Agénor donne la sépulture aux Troyens morts en défendant leur

[1] Du temps de Strabon, on montroit près d'Abydos le tombeau d'Hécube, qu'on nommoit Κυνὸς σῆμα, *Monument du chien*. Voy. Lib. XIII, §. 28 (éd. *Tzschuck.*, vol. V, p. 318).

patrie. Cependant Minerve n'ayant pas oublié l'outrage qu'elle a reçu d'Ajax, demande à Jupiter la permission de le venger. Le père des dieux lui confie et l'égide et les foudres. Elle ordonne à Éole d'exciter une tempête : la description du palais de ce dieu est copiée du même original que Virgile a eu sous les yeux. Les vaisseaux des Grecs sont dispersés ou engloutis par la mer, près du promontoire Capharée. Le supplice de l'Oïléide est rapporté dans une centaine de vers qui ne valent pas ces quatre lignes de Virgile :

Ipsa, Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem,
Disjecitque rates evertitque æquora ventis :
Illum expirantem transfixo pectore flammas,
Turbine corripuit scopuloque infixit acuto.

Le poète Sénèque qui, dans la tragédie d'Agamemnon [1], raconte la mort d'Ajax, le fait dans les mêmes termes que Quintus, excepté qu'il y a ajouté quelque chose du pathos qui lui est habituel.

Ainsi finit le poème des Paralipomènes. Un autre petit poème attribué à Cointus de Smyrne, se trouve à la bibliothèque de Saint-Marc, et à celle du roi de Bavière, à Munich; il est intitulé : *Des douze travaux d'Hercule* [2].

La *première édition* des Paralipomènes est d'*Alde l'ancien*; elle est in-8° et sans date. On croit communément qu'elle est

[1] Vers 538 sqq.

[2] Voy. *Hardt*, Elector. biblioth. Monacensis codd. mss. gr. dans *Aretins* Beytræge zur Gesch. und Literatur. Vol. IV, p. 583.

de 1521 ; mais M. *Renouard* a fait voir [1] qu'elle doit être de 1504. Le même volume renferme Coluthus et Tryphiodore, quoiqu'ils ne soient pas nommés sur le titre. Le manuscrit trouvé par le cardinal Bessarion, qui a servi à Alde, étoit très-imparfait.

J. Brodæi Annotationes in Oppianum, Q. Calabr. et Coluthum, parurent à Bâle, 1555, in-8°.

Réimpression très-défectueuse de l'édition Aldine, à Bâle, 1569, in-8°, par les soins de *J. Th. Freigius*, chez Sixte Henricpetri.

Laur. Rhodomannus s'occupa pendant trente ans à corriger et à commenter Quintus. Après en avoir publié, depuis 1573, des chants détachés, il donna une édition complète grecque-latine de ce poète, Hanau, 1604, in-8°, pour laquelle on imprima, en 1614, un nouveau frontispice afin qu'elle eût la même date que *Cl. Dausqueii* Adnotamenta in Q. Calabri s. Cointi Smyrnæi Paralipomena, qui avoient paru cette année. Le nouveau frontispice porte : Troja expugnata, s. Supplementum Homeri, auctore Q. Calabro, gr. interpr. Laur. Rhodomanni, cum Cl. Dausqueii adnotamentis.

Édition gr.-lat. de *Jean-Conr. de Pauw*, Leyde, 1734, in-8°. Pauw n'avoit pas de manuscrit; il a profité des travaux de ses devanciers, qu'à son ordinaire il juge avec trop d'arrogance. Au surplus, il a joint à son édition les observations inédites de *Jos. Scaliger*. En un mot, on ne pourra se passer de cette édition que lorsque celle de M. *Th. Ch. Tychsen* sera achevée.

Ce savant avoit préludé à son travail par un Mémoire publié à Gœttingue en 1773, in-8°. Le premier volume de son édition parut à Strasbourg, 1807, in-8°. Il renferme un texte corrigé à l'aide de tous les manuscrits existant dans les bibliothèques européennes, parmi lesquels ceux de Munich

[1] Annales de l'impr. des Aldes, vol. I, p. 439.

et de Naples sont les principaux. On a jugé inutile d'y joindre une traduction, mais tous les passages qui présentent quelque difficulté, devront être éclaircis dans le commentaire qu'on attend toujours.

Le poème de Quintus nous rappelle une autre imitation, mais beaucoup plus servile, des chants de l'Iliade; nous voulons parler des *Homerocentra*, Ὁμηρόκεντρα, ou centons d'Homère. On appelle ainsi une *Vie de Jésus-Christ*, en deux mille trois cent quarante-trois hexamètres, artistement composée de vers et d'hémistiches empruntés d'Homère. Cette espèce de poésie est attribuée par les uns à PELAGIUS, surnommé PATRICIUS, qui a vécu dans le cinquième siècle; par les autres, à la belle ATHENAÏS, fille du sophiste Leontius, laquelle, choisie pour épouse par l'empereur Théodose II, se fit baptiser et prit le nom d'EUDOCIE. Cette princesse est aussi célèbre par ses talens et par son amour pour les lettres, que par ses malheurs. Ils furent la suite d'un crime par lequel elle ternit une vie jusqu'alors pleine de vertus, et qu'elle expia ensuite par une longue pénitence [1].

[1] Cette princesse avoit été justement dégoûtée de Théodose, depuis que ce prince, foible et soupçonneux au dernier point, avoit fait assassiner Paulin, son ministre, son ami, et l'ami de la princesse. « Elle s'éloigna, dit *Lebeau*, Hist. du Bas-Empire, vol. VII, p. 149, de Théodose, qui, prévenu de noirs soupçons, ne fit rien pour la rappeler. Enfin, détestant le diadème et la cour, et regrettant la vie obscure qu'elle avoit quittée avec tant de joie vingt ans auparavant, elle demanda et obtint sans peine la permission de se retirer à Jérusalem, où elle avoit déjà fait un voyage. La jalousie de l'empereur y suivit cette princesse infortunée. Théodose ayant appris que le prêtre Sévère et le diacre Jean, qu'elle avoit choisis pour compagnons de son exil volontaire, la visitoient

Les Homerocentra sont un ouvrage d'un genre bizarre; mais l'auteur, quel qu'il fût, ne manquoit certainement pas d'esprit; il falloit qu'il fût bien familiarisé avec les poésies d'Homère, pour que sa mémoire lui fournît à propos les vers et demi-vers qu'il pouvoit faire entrer dans son sujet. Toutefois l'idée d'une pareille composition ne pouvoit être conçue que dans un siècle où le mauvais goût prédominoit. Les deux opinions sur l'auteur des Homerocentra peuvent être conciliées par le moyen d'un passage de Zonares [1]; il paroît que commencés par Pelagius, les Homerocentra furent achevés, après sa mort, par Eudocie. Cette princesse a aussi laissé un poème sur le martyre de St Cyprien.

Alde l'ancien inséra les Homerocentra, en grec et en latin, dans le premier volume de sa collection des poëmes chrétiens. Ils furent réimprimés à Francfort, in-8°, en 1541 et 1554.

Édition de *Henri Etienne*, 1578, in-12, avec le poème latin de *Proba Falconia*, composé de centons de Virgile, et avec la Paraphrase de St Jean, de Nonnus.

On trouve les Homerocentra dans les collections de *Cl. Cha-*

souvent, et qu'elle les combloit de présens, envoya Saturnin, comte des domestiques, qui les fit mourir sans aucune forme de procès. Irritée de cette nouvelle insulte, Eudocie s'emporta à un tel excès qu'elle fit tuer Saturnin; forfait plus capable de noircir son innocence que de la venger. L'empereur se contenta de la punir en lui ôtant tous ses officiers, et la réduisant à une condition privée. Elle vécut encore vingt années dans les larmes et dans la douleur la plus amère, tâchant d'effacer par ses bonnes œuvres le crime que son honneur outragé lui avoit fait commettre. »

[1] Annal., tom. III, p. 37,

pelet et de *Lectius*, et dans l'Homère d'Amsterdam, de 1648, in-8°.

Réimpression du texte et de la version, avec Proba Falconia, par les soins de *L. H. Teucher*, Leipz., 1793, in-8°.

Coluthus ou Colluthus *de Lycopolis*, aujourd'hui Siout, ville de la Thébaïde, en Egypte, qui vivoit peut-être au commencement du sixième siècle, avoit écrit un poème en six chants, intitulé les *Calydoniaques*, ainsi que d'autres ouvrages perdus. On le croit, sans pourtant un grand degré de certitude, auteur d'un poème en trois cent quatre-vingt-cinq vers qui porte le titre d'*Enlèvement d'Hélène*, Ἑλένης ἁρπαγή. Cette triste imitation d'Homère commence aux noces de Pélée et de Thétis, dont la fête est troublée par la Discorde. Le poète raconte sans chaleur, sans sentiment et sans grâce, le jugement de Pâris, le voyage de ce prince à Sparte, et l'enlèvement d'Hélène, qui a lieu après une première entrevue. Le poème de Coluthus a été trouvé par le cardinal Bessarion, avec celui de Cointus de Smyrne.

Coluthus a été imprimé, pour la *première fois*, in-8°, par *Alde l'ancien*, à la suite de son Quintus Calaber.

Il en parut ensuite trois traductions latines, la première métrique, par *Helius Eobanus*, Erfurt, 1534, in-4°; la seconde, qui est la plus exacte, par *Josse Velaræus*, à Anvers, chez J. Steels, 1539; la troisième, fort mauvaise, par *René Perdrier*, Bâle, chez Oporin, 1555, in-8°.

Avant que le texte grec fût imprimé une seconde fois, parurent *J. Brodæi* Annotationes in Oppianum, Quintum Ca-

labr. et Coluthum. Basil., 1555, in-8°, qui renferment de très-bonnes choses.

La seconde édition de Coluthus est celle de *Henri Etienne*, qui en donna un texte corrigé, mais sans l'aide du manuscrit, dans sa Collection de poésies.

La troisième édition, soignée par *J. Th. Freigius*, qui parut à Bâle en 1569, in-8°, à la suite de Quintus Calaber, n'est qu'une réimpression de l'édition Aldine. Coluthus reparut ensuite dans les collections de *Lectius* et *Neander*, et dans quelques éditions d'Homère, par exemple, dans celle de *Henri Etienne*, de 1604, in-12.

Il a été imprimé avec Tryphiodore, d'après la récension de Neander, et avec une traduction latine, Avignon, 1574, in-16, et par les soins de *Henri Rump*, Hambourg, 1617, in-8°.

Les notes de *Dunsque*, dont nous avons parlé à l'occasion de Cointus, s'étendent aussi sur Coluthus.

Avant 1816, la meilleure édition étoit celle de *Jean Dan. de Lenneq*, qu'il donna à Leuwarden, 1747, âgé de dix-sept ans. Elle renferme une nouvelle récension d'après les manuscrits, et ses notes; elle fonda la réputation de cet helléniste.

L'édition de l'abbé *Ange-Theod. Villa*, Milan, 1753 [1], in-12, est accompagnée d'une traduction italienne. On y trouve les variantes d'un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne. Villa ne connoissoit pas l'édition de Lennep; mais la sienne a un mérite particulier.

Le travail de Lennep est la base des deux éditions suivantes :

De *Phil. Scio de San Miguel*, Madrid, 1770, in-4°, avec deux versions latines, en vers et en prose, et une traduction espagnole de *Ign. Garcia de San Antonio*.

De *Th. Ch. Harless*, à la suite du Plutus d'Aristophane, Nuremberg, 1776, in-8° : elle est peu estimable.

[1] Et non 1752, comme dit Harless.

L'édition de *Ange-Marie Bandini*, Florence, 1765, in-8°, avec une traduction en vers italiens, par *Ant.-Marie Salvini*, a peu de mérite.

En 1795, *Bodoni*, à Parme, imprima une édition de luxe, en grec, latin et italien, in-4°, et pet. in-fol.

M. *Imm. Bekker* a donné un texte critique de Coluthus, d'après un manuscrit de Modène et un autre de Gotha, Berlin, 1816, in-8°. C'est le meilleur texte qui existe; il renferme même sept vers qui manquent dans toutes les éditions antérieures.

La dernière édition est celle de M. *A. Stan. Julien*, qui parut à Paris, 1823, in-8°. Elle a une forme singulière. L'éditeur donne le texte de M. Bekker, corrigé en plusieurs endroits évidemment corrompus, d'après deux manuscrits de Paris, l'un du quinzième et l'autre du seizième siècle: et, pour que tout le monde puisse vérifier le texte, M. Julien a calqué et lithographié ces manuscrits, imitant non seulement l'écriture, mais même la teinte de l'encre et la couleur du papier: ces copies sont jointes au volume. En regard du texte, M. Julien donne une traduction françoise en prose; viennent ensuite, 1° la traduction latine métrique d'Eobanus; 2° des notes critiques sur Coluthus, très-détaillées; 3° l'index de tous les mots du poème, sans explication; 4° une table des mots grecs expliqués ou dignes de remarque; 5° la table des auteurs cités, expliqués ou corrigés, des personnes et des choses; 6° quelques scholies en partie inédites; 7° collation des deux manuscrits de Paris; 8° quatre traductions de Coluthus, savoir, celles de Salvini, en italien; de Garcia, en espagnol; celle de Sherburne (qui est de 1651), en anglois, et celle de Küttner, en allemand; 9° enfin les fac-simile des deux manuscrits de Paris.

Un autre poème épique, dont le sujet est la destruction de Troie, a pour auteur TRYPHIODORE,

Egyptien. Son pays natal est à peu près tout ce que nous en savons : c'est Suidas qui nous l'a fait connoître. Comme Hésychius l'a nommé à l'article de Nestor, on en conclut que Tryphiodore étoit païen, parce qu'on prétend que ce lexicographe a passé sous silence tous les chrétiens. Suidas lui donne la qualité de grammairien. Quant à l'époque où il a vécu, on nous a laissé à cet égard dans une ignorance complète ; on nous dit seulement qu'il a imité le poème de Nestor de Larande : or ce poète a vécu au commencement du troisième siècle [1]. On croit pouvoir le placer au cinquième.

Tryphiodore avoit composé un poème, sous le titre de *Marathoniaca ;* un autre qui portoit celui de καθ' Ἱπποδάμειαν, *Hippodamie*, probablement parce que cette épouse de Pélops, dont Virgile dit :

Cui non dictus Hylas puer et Latonia Delos,
Hippodameque humeroque Pelops insignis eburno [2],

en étoit l'héroïne. Enfin, Tryphiodore avoit composé une *Odyssée lipogrammatique*, ainsi nommée, soit parce que l'auteur s'étoit interdit, dans chaque chant, l'emploi d'une des vingt-quatre lettres de l'alphabet ; soit, comme le dit Eustathe dans les Prolégomènes de l'Odyssée, parce qu'une seule lettre, le Σ, étoit bannie du poème entier. Dans l'un et l'autre cas c'étoit un misérable jeu qui indique la corruption du goût ; et le temps a rendu service à Try-

[1] Voy. vol. IV, p. 52.
[2] Georg., III, 6.

phiodore en détruisant cet ouvrage. La diversité des dialectes de la langue grecque pouvoit rendre possible l'exclusion d'une lettre dans un certain nombre de lignes ; mais si Eustathe a dit vrai, on peut demander comment Tryphiodore a fait pour nommer Odysseus, son héros.

Le seul ouvrage de ce poète qui nous reste, est sa *Destruction de Troie*, Ἰλίου ἅλωσις, en six cent quatre-vingt-un vers. Un si petit nombre de lignes ne permet pas beaucoup de détails. En effet, Tryphiodore a moins composé un poème sur la destruction d'Ilium, qu'un canevas ou une espèce d'argument d'un poème qui devoit avoir cette grande catastrophe pour objet, de manière cependant que quelquefois l'auteur sort de son cadre rétréci pour s'occuper un moment de quelque incident. Comme nous nous sommes étendus sur le contenu des Paralipomènes de Quintus de Smyrne, il suffira d'indiquer en quoi le récit de Tryphiodore diffère, tant de celui de Quintus, que des circonstances rapportées dans le deuxième livre de l'Enéide.

D'abord Tryphiodore diffère essentiellement du poète de Smyrne, en ce que son opuscule n'est pas une suite ou pour ainsi dire un supplément de l'Iliade, comme Quintus a voulu en donner un ; la Destruction de Troie est un poème à part, dont le sujet est tracé dans une exposition, et qui commence par une invocation à Calliope. Nous devons savoir gré à Tryphodiore d'avoir senti que l'Iliade est un poème achevé. Dans les cinquante-cinq pre-

miers vers, Tryphiodore rappelle d'une manière plus historique que poétique tout ce ce qui s'étoit passé depuis la mort d'Hector jusqu'à l'instant qu'il a choisi pour entrer en matière. Dans cette récapitulation, il règne une singulière confusion ; le poète parle de la fureur et du suicide d'Ajax le Télamonide, et ensuite de l'arrivée de Neoptolème, sans s'arrêter un instant à la mort d'Achille, qui a été l'occasion de cet événement. C'est avec la fabrication du cheval de bois que commence l'action. Tryphiodore décrit avec soin cette machine, qui étoit artistement peinte, et décorée d'or, d'argent et d'ivoire, ainsi que de pourpre et même de pierres précieuses. Les guerriers qui y entrent, n'oublient pas de se munir de provisions de bouche. Sinon n'est pas mutilé par les Troyens, comme dans le poème de Quintus ; il se met lui-même dans un état qui puisse inspirer de la confiance aux ennemis, et d'accord en ceci avec Virgile, le poète montre plus de jugement que l'auteur des Paralipomènes. L'épisode de Laocoon est entièrement passé sous silence. Le cheval se trouvant placé dans le temple de Minerve, Vénus, prenant la figure d'une vieille Troyenne, vient révéler à Hélène toute la trame des Grecs, en l'avertissant que Ménélas est du nombre de ceux que renferme le ventre du cheval. Hélène se rend au temple, appelle à voix basse les guerriers qui se sont cachés dans la machine, et leur parle de leurs femmes. Ce souvenir leur fait verser des larmes, et ils se contiennent avec peine ; l'un d'eux,

Anticlus, est sur le point de répondre à l'appel; mais Ulysse se hâte de l'étrangler. C'est l'un des plus jolis épisodes, et l'on diroit que le poème entier n'a été composé que pour avoir une occasion de placer ce touchant tableau, ainsi que la description du cheval; car tout ce qui suit est d'une sécheresse extrême et ressemble à un simple argument.

Le poème de Tryphiodore se trouve dans les deux premières éditions de Cointus, et dans les collections de *Henri Etienne*, *J. Lect* et *Neander*.

Fréd. Jamot le fit imprimer séparément en grec et en latin, Paris, 1537, in-8°.

Nicod. Frischlin et *Laur. Rhodoman* en donnèrent une édition critique, accompagnée d'une double version latine, l'une en prose, l'autre en vers; Francfort, 1588, in-4°.

En 1614 parurent les notes de *Dausque* sur Cointus, Coluthus et Tryphiodore.

Jacques Merrick publia à Oxford, 1741, in-8°, un Tryphiodore plus complet : les lacunes des éditions précédentes y ont disparu. Merrick a joint à son texte la version métrique de Frischlin, et un commentaire. Dans un volume particulier, il donna une traduction en vers anglois, précédée d'une dissertation sur Tryphiodore.

L'édition de *A.-M. Bandini*, qui parut à Florence, 1765, in-8°, avec la traduction de *A.-M. Salvini*, renferme aussi la collation de deux manuscrits. Bandini ne sut pas en profiter pour corriger lui-même le texte.

Ce travail fut entrepris par *Thom. Northmore*, dont la première édition parut à Cambridge, 1791, et la seconde Londres, 1804, in-8°.

En 1796, *Bodoni*, à Parme, imprima une édition de luxe de Tryphiodore, in-fol.

Un imprimeur allemand, M. *Tauchnitz*, à Leipzig, lutta contre son célèbre confrère, par l'édition de Tryphiodore qu'il donna en 1808, in-fol. Si elle approcha de son modèle, sous le rapport de l'exécution typographique, elle le surpassa sous celui de la correction, qui a été soignée par M. *J. G. Schæfer*.

Un jeune littérateur de Berlin, qui est mort en 1817, âgé de vingt-trois ans, M. *Fr. Aug. Wernicke*, avoit entrepris un travail critique sur Tryphiodore. Son édition, sans version, mais accompagnée d'un savant commentaire, parut à Leipzig, 1819, in-8°.

PAUL *le Silentiaire*, dont nous avons fait mention parmi les épigrammatistes, étoit Primarius (chef) des Silentiaires [1], sous Justinien. Il a laissé divers ouvrages de poésie, qui ne sont pas sans mérite. Les plus fameux sont son poème sur les *Thermes Pythiens* [2], qui porte ce titre : Ἡμίαμβα εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θερμὰ, et sa *Description de l'église de Sainte-Sophie*, Ἔκφρασις τῆς μεγάλης ἐκκλησίας, dont il fit lecture publique à la solennité de la dédicace

[1] Le mot de Silentiarius désigne divers emplois ; il est quelquefois synonyme de ἡσυχοποιός, et indique un huissier chargé de maintenir le silence dans le palais impérial ; d'autres fois le silentiaire est un secrétaire intime du prince.

[2] Les Thermes Pythiens, situés en Bithynie, étoient célèbres sous les empereurs d'Orient. Il paroît que ce sont les mêmes eaux minérales que *Paul Lucas* vit au nord de Nicomédie, et près des ruines d'une ville. Voy. *Paul Lucas*, second Voyage, tome II, chap. 8. M. *Mannert*, qui nous fournit cette citation, ne s'est pas rappelé du tout que ces eaux étoient célèbres dans l'antiquité sous le nom de Thermes Pythiens. Voy. Geogr. der Gr. und Rœmer, vol. VI, part. 3, p. 584.

de cette église, qui eut lieu en 562. Enfin, un troi sième poème, mais qui fait supplément au second, est intitulé : *Description de la chaire placée dans la première grande allée du palais patriarcal*, Ἔκφρασις τοῦ Ἄμβωνος λεχθεῖσα ἰδιαζόντως, μετὰ τὴν πρώτην πάροδον τὴν μεγάλην ἐν τῷ πατριαρχείῳ. Il se compose d'une dédicace adressée à l'empereur Justinien, et de deux cent soixante-quinze hexamètres.

Le poème sur les *Thermes Pythiens* a été publié, pour la *première fois*, par *Alde l'ancien*, dans l'Appendice de l'Anthologie, 1503. De là il passa dans toutes les éditions de cette collection; mais, dans celle de *Giunta*, de 1519, il fut commis une singulière erreur, que les éditeurs subséquens ont fidèlement imitée. Comme le poème est écrit en petits vers, Alde l'avoit imprimé en deux colonnes; Giunta le réimprima en passant d'une colonne à l'autre, comme si les lignes de l'une étoient la suite de celles de l'autre. Cette confusion se perpétua dans les éditions suivantes de l'Anthologie, et dans celles du poème seul que donnèrent *Claud. Anchanterus*, Venise, 1586, in-12, et *Fred. Morel*, Paris, 1598, in-4°. L'évêque *Huet*, que Brunck appelle Flos episcoporum, s'en aperçut le premier; il montra comment ce petit poème devoit être lu [1]. Le célèbre *Lessing* le publia, avec les scholies d'un manuscrit de la bibliothèque de Brunswick, dans Beytræge zur Gesch. und Literatur, 1773, fasc. I, p. 137. Il se trouve dans les Analecta de Brunck et les éditions des Anthologies. M. *Boissonade* l'a joint à l'édition d'Anacréon, qui fait partie de sa collection : il y a donné les mêmes scholies que Lessing avoit déjà publiées; mais le manuscrit de Paris, qui a servi au savant françois, offre quelques variantes.

La *Description de l'église de Sainte-Sophie* est placée à la

[1] Voy. Comment. de rebus ad se pertinentibus, lib. III, p. 144.

suite de l'histoire de Jean Cinnamus, dans l'édition de *Ducange*. M. *Fred. Græffe* en a donné, Leipzig, 1822, in-8°, une édition critique, à laquelle est aussi jointe la *Description de l'Ambo*. Celle-ci a été aussi publiée séparément, d'après le manuscrit de Heidelberg, par M. *Imm. Bekker*, Berlin, 1815, in-4°.

CHAPITRE LXXIV.

Des poètes grecs du Bas-Empire.

Avec Paul le Silentiaire nous terminons la liste des poètes dans lesquels il se trouve encore une étincelle de génie. Nous réunissons dans ce chapitre les versificateurs grecs depuis le septième siècle.

George Pisidès, c'est-à-dire de la Pisidie, qui, vers 640, fut chartophylax, ou archiviste, et référendaire à Constantinople, a fait un poème en treize chants, *sur l'expédition d'Héraclius contre les Persans*, Εἰς τὴν κατὰ Περσῶν ἐκστρατείαν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως; un autre sur la guerre des Avares, ou exactement : *De l'invasion faite par les Avares, et de leur dessein manqué, ou exposition de la guerre qui a eu lieu sous les murs de Constantinople, entre les habitans et les Avares*, Εἰς τὴν γενομένην Ἔφοδον τῶν βαρβάρων καὶ εἰς τὴν αὐτῶν ἀστοχίαν, ἤτοι Ἔκθεσις τοῦ γενομένου πολέμου εἰς τὸ τεῖχος τῆς Κωνσταντινουπόλεως μεταξὺ Ἀβάρων καὶ τῶν πολιτῶν.

Ces ouvrages, plutôt historiques que poétiques, ont été publiés par *Jos.-Mar. Quercy, dans Foggini* Hist. Byz. nova Appendix. Romæ, 1772, in-fol.

Nous plaçons ici, un peu au hasard, un poète d'ailleurs inconnu, Christophore, secrétaire de nous ne savons quel empereur de Byzance, et auteur d'un assez joli poème satirique en cent trente-deux vers, sur la manie de ceux qui recueillent de prétendues reliques. Il est adressé à un certain moine, nommé André : cet opuscule appartient tout aussi bien à la poésie profane qu'à la sacrée.

Ce poème a été publié par M. *Boissonade*, dans son édition d'Eunapius, p. 277.

La fin du neuvième siècle produisit un poète que nous passerions probablement sous silence s'il n'avoit porté une couronne, et si, par son zèle ardent pour les sciences, et par les efforts, quoique inutiles, qu'il fit pour les relever de l'état d'abjection où elles étoient tombées, il ne méritoit d'être honorablement distingué de ses contemporains. Le titre de *philosophe*, ou plutôt de *sage*, que la flatterie lui a décerné, ne nous éblouiroit pas; mais ce qui nous reste de ses travaux prouve son amour pour les lettres, et il a bien mérité de son empire par l'éducation qu'il fit donner à son fils qui lui succéda. C'est Léon VI dont nous voulons parler. Ce prince, fils de Basile le Macédonien, régna depuis 889 jusqu'en 911. Le célèbre Photius avoit été son précepteur; et, s'il n'en fit pas un prince accompli, l'élève lui fit honneur sous le rapport de l'instruction. Ce n'est pourtant pas que Léon eût du génie poétique; les poèmes qu'il a laissés prouvent le

contraire. ; mais nous verrons plus bas qu'il s'est occupé d'autres branches des connoissances humaines, et une des plus fameuses collections de lois porte son nom. On lui attribue, probablement sans fondement, dix-sept *Oracles*, Χρησμοὶ, ou *Prophéties*, en vers ïambiques, sur les empereurs et patriarches de Constantinople; mais comme on voit par les historiens Byzantins, que long-temps avant ce prince on colportoit de pareilles prédictions à la cour des empereurs ignorans et superstitieux qui occupoient le trône de Constantinople, il est permis de douter qu'une pareille absurdité doive être imputée à la mémoire de Léon VI. Quelques éditeurs ont attribué ces oracles à un autre Léon, également surnommé *le Philosophe*, neveu d'un patriarche de Constantinople, qui a été élevé par Michel Psellus.

Léon VI a laissé un petit poème en douze vers ïambiques, *Sur le triste état de la Grèce;* nous en avons de plus vingt-sept vers du genre de ceux qu'on appelle καρκῖνοι, *écrevisses*, c'est-à-dire, vers rétrogrades, qui, lus à rebours, présentent un sens, et enfin, des *Hymnes*. L'Anthologie renferme neuf *Epigrammes* de Léon le Philosophe, soit de l'un, soit de l'autre. Nous parlerons ailleurs des ouvrages de l'empereur Léon sur la tactique, ainsi que de ses Basiliques : ses discours chrétiens appartiennent à la littérature sacrée.

Celui des *Oracles* de Léon qui annonce la restauration de

Constantinople, a été publié, avec une version, par *Jean Lœwenklau* (Leunclavius), à la suite de son édition de Constantin Manasses (Bâle, 1573, in-8°); les seize autres, que *George Dousa* avoit apportés de Grèce, furent publiés, avec sa traduction, dans *Jani Rutgersii* Variæ lectiones, Leide, 1618, in-4°. Tous les dix-sept, avec les notes de *Lambecius*, se trouvent à la suite de Codinus dans la collection Byzantine (vol. XVIII, t. I, de l'édition de Venise).

Le poème *sur le triste état de la Grèce*, et les *vers rétrogrades*, ont été publiés par *Leo Allazzi* (Allatius), le premier dans son traité De consensu eccles. occid. et orient., p. 854; les autres dans ses Excerpta.

Les *Hymnes* de Léon VI sont inédits.

Dans le dixième siècle, un certain diacre de l'église de Constantinople, nommé Théodose, décrivit, dans un poème en cinq chants, intitulé Ἅλωσις τῆς Κρήτης, *la Prise de Crète*, la conquête de cette île sur les Arabes, que Nicéphore Phocas fit, en 961, sous le règne de l'empereur Romain II.

Ce poème, conservé dans un manuscrit du Vatican, a été publié par l'abbé *Foggini*, dans son Appendix Corp. hist. Byzant.

Nous hésitons de placer parmi les poèmes, les vers politiques de Michel Constantin Psellus *le jeune*, περὶ Ὀνομάτων, *Sur les Noms*, parce qu'ils sont plutôt la production d'un grammairien. Nous aurons d'autres occasions de parler de ce polygraphe du onzième siècle.

Les vers de Psellus, dont il s'agit, ont été publiés par

M. *J. A. H. Tittmann*, dans son édition du Lexique de Zonaras, vol. I, p. 115.

Dans le douzième siècle, lorsque les Comnène furent montés sur le trône de Constantinople, nous trouvons de nouveau quelques poètes grecs, ou plutôt des versificateurs. PHILIPPE, surnommé SOLITARIUS, composa en vers politiques [1] un poème intitulé *Dioptra*, ou Règle de la vie chrétienne, ou Dispute entre l'âme et le corps.

Ce poème n'a pas été imprimé. *Jean Is. Pontanus* en a fait une traduction latine, en se servant d'un manuscrit tronqué. Elle a été publiée, avec les notes de *Jacques Gretser*, à Ingolstadt, e 1604, in-4°. On la trouve aussi dans la Biblioth. PP. maxima, tom. XXI, p. 553.

THÉODORUS PRODROMUS qui, après avoir embrassé l'état monastique, prit le nom d'HILARION, vécut au commencement du douzième siècle. Il jouit parmi ses contemporains de la réputation d'un grand savant ou philosophe; car ces mots étoient devenus synonymes. L'épithète de *Cyrus*, Κυρὸς (pour Κύριος, seigneur), qui accompagne presque toujours son nom, montre le respect qu'on lui portoit. Théodore étoit en effet un homme très-savant; il avoit fait une étude particulière de la théologie, de l'astronomie, de la philosophie et de la grammaire, et il a écrit des livres sur toutes ces

[1] On appelle *politiques* des vers de quinze syllabes, dans lesquels on n'observe pas la quantité; ils ont la césure après la huitième syllabe, et l'accent sur l'avant-dernière.

sciences; mais il étoit surtout un versificateur fécond. Il se trouve dans les bibliothèques un grand nombre de ses prétendues poésies; peu d'entre elles ont été publiées par la voie de l'impression.

La plus connue de toutes est un mauvais roman en neuf livres, qui porte le titre des *Amours de Rhodante et de Dosiclès ;* il est écrit en vers ïambiques. Voici le jugement que le savant et judicieux *Huet* [1] porte sur Théodore Prodrome. Comparant son roman à celui d'Eumathius, dont il sera question plus tard, « Théodorus Prodromus, dit-il, ne lui est guère préférable; il a pourtant plus d'art, quoiqu'il en ait fort peu; il ne se tire d'affaire que par des machines, et il n'entend rien à faire garder à ses acteurs la bienséance et l'uniformité de leurs caractères. Il a voulu enchérir par-dessus Homère dans l'ordonnance de son sujet: il ne s'est pas contenté d'entrer dans la narration par le milieu de l'aventure, et de faire raconter simplement tout ce qui a précédé, par quelqu'un des personnages, il n'en fait raconter directement à Dosiclès que la dernière partie; et, dans son récit, il lui en fait rapporter le commencement d'une manière oblique, en répétant ce qu'il en avoit déjà dit à un autre. Mais il a outré l'artifice par trop raffiner, et il a embrouillé son dessein en voulant enchâsser un récit dans un récit. »

Il n'existe qu'une seule édition de ce roman en vers. Nous

[1] Traité de l'origine des romans, huitième édition. Paris, 1711, in-12, p. 118.

la devons à *Gilbert Gaulmin*, qui la publia à Paris en 1626, in-8°, avec une traduction moitié prosaïque, moitié métrique. Deux manuscrits ont servi de base à cette publication : l'un se trouvant à Heidelberg, avoit été copié par *Cl. Saumaise ;* il a des lacunes ; l'autre, qui est au Vatican, est plus complet.

Prodromus imita la Batrachomyomachie, en chantant la guerre du chat (ou de la belette) et des souris. Ce poème ïambique est intitulé *Galeomyomachie*. La chute d'une poutre qui écrase leur ennemi, laisse la victoire aux souris.

Ce poème a été publié sous le titre d'une tragédie d'*Aristobulus Apostolius*, dans la collection de fabulistes de *Froben*, et ensuite souvent soit avec les fables d'Ésope, soit avec la Batrachomyomachie. La meilleure édition est celle que M. *Charles-David Ilgen* a donnée à la suite des Hymnes d'Homère, Halle, 1796, in-8°.

Un autre poème de ce moine est intitulé : *l'Amitié bannie de la terre*, ἀπόδημος Φιλία. C'est un dialogue en vers ïambiques. Le Monde, mari de l'Amitié, l'a répudiée pour épouser sa concubine l'Inimitié ; la Folie, son esclave, a été son conseil. L'Amitié raconte son infortune à celui auprès duquel elle s'est réfugiée, et celui-ci finit par obtenir sa main.

Ce dialogue a été souvent imprimé avec la traduction de *Conrad Gesner*, à la suite de Stobæus ; il se trouve aussi dans la collection des épigrammes de Théodore Prodrome [1]. *Morel*

[1] Voy p. 48 de ce vol.

l'a imprimé séparément à Paris, 1549, in-4°; enfin *Favre* et *Maittaire* l'ont placé dans leurs recueils.

Voici les titres de quelques poésies morales et religieuses de Prodrome : *Allocutions élégiaques* adressées à S[t] Grégoire de Nazianze, à S[t] Basile, à S[t] Jean-Chrysostome, à S[t] Grégoire de Nysse, et à S[t] Nicolas; *Plaintes contre la Providence; Invective contre Barys*, par lequel le poète avoit été traité d'hérétique; *sur l'Image de la vie*, en vers politiques; *Contre les envieux; Iambes sur un jardin; de la Sagesse*, ou contre cette sentence mise en avant par quelques poètes : ἡ πενίη σοφίην ἔλαχεν, *la pauvreté donne la sagesse.*

Ce dernier opuscule a été pnblié en grec et en latin par *Fréd. Morel*, Paris, 1608, in-8°.

Parmi un très-grand nombre d'ouvrages inédits de Théodore Prodrome, nous citerons un poème astronomique adressé à la Sébastocratrice Irène; il se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne. Les suivans sont au dépôt du roi de France.

Poème en cent vingt-huit vers hexamètres, adressé à l'empereur Jean Comnène, sur la prise de Castamon, l'ancienne Germanicopolis, en Paphlagonie : cet événement est de l'année 1125.

Cent dix-huit hexamètres, par lesquels le poète sollicite la protection de la Césarine Porphyrogennète Anne Ducæna, fille d'Alexis et d'Irène, et épouse de Nicéphore Bryenne.

Invective en cent deux vers ïambiques contre une vieille coquette, κατὰ φιλοπόρνου γραός.

Invective en autant de vers contre un ignorant qui se donnoït l'air d'un philosophe en laissant croître sa barbe, κατὰ μακρογενείου δοκοῦντος εἶναι διὰ τοῦτο σοφοῦ.

Description de l'entrée de Jean Comnène à Constantinople, après la prise de Castamon, en deux cent trente vers héroïques.

Hexamètres au nombre de deux cent quatre-vingt-seize, adressés à Jean Comnène, sur la reprise de Castamon, et la conquête de Gangres.

Adieux à Constantinople : cinquante hexamètres dans lesquels le poète se plaint de ne pas avoir trouvé à Constantinople la récompense de ses travaux [1].

A cause de l'analogie, nous parlerons ici du poète Plocheirus Michael, d'une époque absolument inconnue; il en existe un petit *poème dramatique*, Δραμάτιον (car il ne porte pas d'autre titre), qui ressemble à l'Amitié exilée de Theodorus Prodromus. La Fortune aveugle est entrée dans la maison d'un pauvre; un prétendu sage est fâché qu'elle ne lui ait pas donné la préférence; en vain les Muses qui lui ont fait part de leurs dons, veulent-elles le consoler.

Fréd. Morel a publié ce petit poème, Paris, 1593 et 1598, in-8°. Il se trouve dans le recueil de *Maittaire*.

[1] Voy. les notices de feu M. *La Porte du Theil*, dans les Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi de France, vol. VIII, partie II.

Un savant grammairien, mais très-mauvais poète de la fin du douzième siècle, JEAN TZETZÈS, de *Constantinople*, eut la présomption de suppléer Homère par un poème intitulé *Iliaques*, Ἰλιακά, ou plutôt par trois poèmes, qui font un ensemble de seize cent soixante-cinq vers hexamètres, sous le titre de τὰ πρὸ Ὁμήρου, τὰ Ὁμήρου, καὶ τὰ μεθ' Ὅμηρον, en latin *Antehomerica*, *Homerica* et *Posthomerica*. Le premier renferme tout le cycle Iliaque, depuis la naissance de Pâris jusqu'à la dixième année de la guerre de Troie, où commence l'Iliade. Le second est un abrégé des vingt-quatre chants de cette épopée. Le troisième rapporte, comme l'ouvrage de Quintus de Smyrne, les événemens qui se sont passés depuis la mort d'Hector jusqu'au retour des Grecs.

Le même grammairien est auteur d'un ouvrage en douze mille sept cent cinquante-neuf vers politiques, dont cependant il ne reste que douze mille six cent soixante-quinze, qui renferment une suite de faits de la mythologie et de l'histoire, tant politique que littéraire, placés les uns après les autres, sans aucune liaison ni transition, et ayant chacun son titre particulier. En voici des exemples : de Crœsus; de Midas; de Gygès; de Codrus; d'Alcméon; des fils de Borée; d'Euphorbe; de Narcisse; de Nirée; d'Hyacinthe; d'Orphée; d'Amphion; des Sirènes; de Marsyas; de Terpandre; d'Arion; de l'Agneau d'or d'Atrée; du Taureau de Minos; du Chien de Céphalus; de Mégaclès; de Cimon; d'A-

ristopatira; des victoires de Simonides; de Stésichore; de Tyrtée; d'Annibal; de Bucéphale; des vêtemens d'Antisthène le Sybarite; de Xerxès; de Cléopatre, et du Phare d'Alexandrie; de Trajan, et du pont qu'il jeta sur le Danube; d'Archimède; d'Hercule; de Samson; de Polydamas; de Milon; d'Eurydice; de Thalès; d'Apollonius de Tyane; de Sésostris; de Caton; d'Ajax; d'Agamemnon; de Bélisaire; de Darius Codoman; d'Atlas; du Phénix; de la Licorne; que les lions ne touchent pas aux cadavres; de la punition de Tantale. Ailleurs l'auteur explique plusieurs proverbes et locutions familières.

Tous les faits et les choses mémorables consignés dans ces recueils, sont rapportés historiquement, dans un style fort simple et très-prosaïque, sans aucun ornement étranger. Aussi Tzetzès lui avoit-il donné le titre de *Livre historique*, βίβλος ἱστορική. Il est cependant plus connu et ordinairement cité sous celui de *Chiliades*, d'après les divisions établies de mille en mille vers, de manière cependant qu'elles ne forment pas de sections, mais qu'après une chiliade ou suite de mille vers, il en commence une autre, souvent au milieu d'une histoire. Il en résulte treize chiliades, dont la dernière n'est que de six cent soixante-quinze vers. Cette distribution provient uniquement des éditeurs; Tzetzès lui-même avait divisé son ouvrage en trois *tableaux*, πίνακες, dont le premier, offrant cent quarante-une histoires, se termine chil. IV, v. 466; après

cela, Tzetzès a placé une épître adressée à un certain Jean Lachanès, dans laquelle il récapitule tout ce qu'il a rapporté dans le premier tableau, et y joint des observations morales. Cette lettre va jusqu'au vers 780. Le second tableau commençant chil. IV, v. 781, et allant jusqu'à chil. V, v. 192, comprend vingt-trois histoires. Le troisième, qui va jusqu'à la fin de l'ouvrage, représente quatre cent quatre-vingt-seize histoires. Cet ouvrage renferme une foule de particularités relatives à la mythologie, à l'histoire, à la grammaire, qu'on ne trouve pas ailleurs; cependant il devient quelquefois fastidieux par la présomption de l'auteur, qui ne cesse de se vanter, en accusant les autres d'ignorance. Il cite sans cesse d'anciens ouvrages perdus pour nous, comme s'il les avoit eus sous les yeux; mais M. Heyne a fait voir qu'il ne les connoissoit lui-même que par les commentateurs, les abréviateurs et les lexicographes.

On a aussi publié un poëme ïambique de Tzetzès, *Sur l'éducation des enfans*. Plusieurs autres de ses productions en vers existent en manuscrit. Le plus considérable de ces ouvrages est intitulé : *Allégories homériques*, Ὑπόθεσις τοῦ Ὁμήρου, et composé de plus de huit mille vers politiques; il renferme des explications physiques et morales, souvent absurdes, des fables d'Homère. Les autres poëmes inédits de Tzetzès s'occupent des différentes espèces de vers ou de mètres; de la comédie et des poëtes comiques; des propriétés des animaux, etc. Nous parlerons ail-

leurs de ses ouvrages qui se rapportent à la grammaire.

Fréd. Morel publia sans date un volume in-4°, sous le titre suivant : *Iliacum carmen poetæ græci cujus nomen ignoratur.* C'étoit un fragment de cent quarante-huit vers qu'*Is. Casaubon* lui avoit donné. On croyoit anciennement qu'il faisoit partie des Allégories Homériques de Tzetzès. On sait aujourd'hui qu'il appartient à ses Antéhomériques.

Dodwel publia ensuite, dans ses *Dissertationes de veteribus græc. et Rom. cyclis*, p. 802, un fragment de vingt hexamètres des Posthomériques.

Voilà tout ce qu'on connoissoit des trois ouvrages de Tzetzès, dont nous avons parlé en premier lieu, jusqu'en 1770, que *Gottlob-Ben. Schirach* publia à Halle, en un vol. in-8°, d'après un manuscrit d'Augsbourg qui est aujourd'hui à Munich, 1° les Antéhomériques, ayant toutefois une lacune de cent soixante-dix vers; 2° une partie des Homériques; 3° le fragment des Posthomériques qu'on connoissoit par Dodwel.

Dix-huit ans après, M. *Th. Ch. Tychsen* fit insérer, dans la Bibliothek der alten Litteratur und Kunst, n° IV, p. 14, la partie des Antéhomériques qui manque dans l'édition de Schirach. Il l'avoit trouvée dans un manuscrit de Vienne. Dans le même manuscrit il avoit aussi trouvé les Posthomériques complets ; mais il céda sa copie à M. *Fr. Jacobs*. Il ne falloit donc plus, pour compléter l'ouvrage, qu'un manuscrit renfermant les Homériques en entier : il se trouva en Angleterre, et M. Jacobs s'en procura une copie. C'est ainsi qu'il put donner une édition non tronquée des trois ouvrages. Elle parut à Leipzig, 1795, in-8°. M. Jacobs rétablit la pureté du texte par des conjectures savantes et ingénieuses, et l'accompagna d'excellentes observations sur les sources où Tzetzès a puisé, et sur l'ancienne poésie grecque. On regrette seulement qu'il ait négligé les scholies qui se trouvent dans l'édition imparfaite de Schirach.

L'inspection de deux manuscrits de la bibliothèque de Paris, dont l'un provenant de Rome, renfermoit les trois ouvrages de Tzetzès en entier, et plus corrects que dans les manuscrits qui avoient servi à Schirach et à M. Jacobs, permit à M. *Imm. Bekker* d'en donner un texte plus pur : il parut à Berlin, 1816, in-8°.

Les *Chiliades* ont été publiées en grec, avec la traduction de *Paul Lacisius*, par *Nic. Gerbelius*, à la suite du Lycophron de Bâle, 1546, in-fol. Cette édition a été répétée dans le Corpus poet. gr. de *Lectius*.

Le poème *sur l'éducation des enfans* se trouve imprimé à la suite des Chiliades.

CONSTANTIN MANASSÈS, dont nous ferons encore mention parmi les chroniqueurs du douzième siècle, a écrit en vers politiques *les Amours d'Aristandre et de Callithée*. Il ne reste de ce mauvais livre que les extraits que Macarius Chrysocephalas a insérés dans son *Jardin de roses*, Ῥοδωνιά.

C'est feu *Villoison* qui, le premier, a fait connoître ces fragmens dans ses Anecdota gr., vol. II, p. 25. On les trouve dans l'édition de Nicétas, dont nous allons parler.

Le plus mauvais de tous les romans grecs imprimés, est celui de NICÉTAS EUGENIANUS, intitulé *les Amours de Drosille et de Chariclée*, ou, comme le titre est exprimé dans un manuscrit de Paris, Ποίησις Κυρίου Νικήτου τοῦ Εὐγενειανοῦ κατὰ μίμησιν τοῦ μακαρίτου φιλοσόφου τοῦ Προδρόμου, c'est-à-dire, *Poème du seigneur Nicolas Eugenianus, ou imitation du feu philosophe Prodrome*. Comme le commencement de ce titre manque dans un manuscrit de

Venise, on avoit attribué le roman à Prodrome. Il est divisé en neuf livres et écrit en vers politiques. C'est l'ouvrage d'un jeune homme qui, séduit par une grande réputation, a copié un mauvais modèle. Nicétas a adopté tout le plan de Prodrome; dans ce cadre il a réuni divers morceaux de poésie érotique ou descriptive; car son ouvrage est moins un roman qu'un recueil de pièces détachées.

Villoison, dans ses Observations sur Longus, et *Lévesque*, dans les Notices et extraits des mss. de la bibliothèque du roi, vol. VI, avoient fait connoître ce roman, dont six livres seulement, et deux cent vingt-un vers du septième se trouvent dans le manuscrit de Paris. Il est complet dans celui de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. C'est d'après ces deux manuscrits que M. *Franç. Boissonade* a publié le roman de Nicétas, Paris, 1819, en 2 vol. in-12. Il l'a accompagné d'une traduction et d'un commentaire critique, dans lequel on trouve aussi l'explication des passages qui présentoient quelque difficulté, et des corrections qui s'étendent sur d'autres écrivains de l'antiquité. Outre les fragmens de *Constantin Manassès*, l'éditeur y a placé aussi une lettre inédite de Nicétas, communiquée par M. *de Furia*, dans laquelle il se déclare l'auteur du roman.

Matthæus, surnommé Blastarès, Hieromonachus vers 1305, a écrit en vers politiques deux *Catalogues des charges et des emplois de l'église de Constantinople*, Περὶ τῶν ὀφφικίων τοῦ παλατίου τῆς Κωνςαντινουπόλεως. Nous aurons encore occasion de parler de ce Matthieu à l'article des jurisconsultes.

Le double catalogue de Matthæus a été publié par *Jacq. Goar*, à la suite de George Codinus, dans la collection

Byzantine (vol. XVIII de l'éd. de Venise). Goar nomme l'auteur médecin et moine, *ἰατρὸς μοναχός*; mais on voit, par un manuscrit de Vienne, qu'au lieu d'*ἰατροῦ*, il falloit lire *οἰκτροῦ*, *misérable*, épithète que ce moine se donne par humilité.

Un autre versificateur, dont il est impossible de fixer l'époque, mais qui paroît très-moderne, Jean *de Gaza*, a laissé la *Description*, en sept cent vingt-six vers ïambiques, *d'un tableau de l'univers*, qui se voyoit à Gaza ou à Antioche, Ἔκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος.

Cet ouvrage a été publié, d'après un manuscrit existant à Leide, dans *Jani Rutgersii* Var. Lect., lib. II, c. 7, p. 95, et d'après la copie de l'Anthologie de Céphalas, qui est à Gotha, par M. *Fréd. Grœffe*, à la suite de Paul-le-Silentiaire, Leipzig, 1822, in-8°.

Manuel Holobolus étoit attaché à l'église de Sainte-Sophie de Constantinople, comme *rhéteur des rhéteurs*. Il enseignoit aussi les mathématiques dans cette capitale. George Pachymère nous a conservé quelques détails sur cet écrivain. Il étoit encore jeune, lorsqu'en 1261 ou 1262, Michel Paléologue lui fit couper le nez et les lèvres, parce qu'il avoit donné quelques signes de compassion pour le malheureux Lascaris, que Michel, son tuteur, avoit privé du trône et de la vie. Manuel alla cacher sa difformité dans un couvent [1]. Onze ou douze ans après, il excita de nouveau la colère de l'usurpateur par une franchise dont nous pouvons d'autant moins lui faire honneur qu'elle provenoit unique-

[1] *Georg. Pachym.* Hist., lib. III, cap. 11.

ment de son orgueil. Il se trouvoit offensé de ce que, dans une assemblée solennelle, on ne lui avoit pas offert de siége [1]. Michel ajourna une année sa

[1] Nous allons placer ici le récit de George Pachymère; il se trouve au livre V, ch. 20. « C'étoit le jour de la grande assemblée du clergé au sacré palais. On y avoit invité tout ce qui se trouvoit à Constantinople de prêtres et de moines. Le patriarche y assista avec tout son clergé : il s'agissoit de la paix des églises, dont on traitoit alors (*la réunion des églises grecque et latine*). Tout le monde avoit pris place, et l'empereur, qui étoit présent, avoit accordé l'honneur d'un siége élevé aux deux conseillers qu'il avoit choisis pour l'assister dans cette délibération, savoir l'archidiacre de Mélite et le protapostolaire de Chypre. Le seul rhéteur Holobolus se tenoit debout, espérant que l'empereur lui ordonneroit de prendre place. Après avoir vainement attendu pendant quelque temps, il quitta la salle, et s'assit dans un endroit peu éloigné. La discussion ayant commencé, on demanda après le rhéteur, dont la présence pouvoit être utile. Il fut appelé et resta debout, plein de colère contre le prince qui n'avoit pas daigné lui offrir un siége. Quoique invité à parler, il se tut d'abord, contre l'attente générale. L'empereur réitéra l'invitation, parce qu'il ne doutoit pas qu'Holobolus opineroit, comme auparavant, dans son sens; mais celui-ci déclara qu'il se repentoit de ce qu'il avoit fait, et que, dès ce moment, il votoit contre l'avis de l'empereur; il ajouta que, d'après sa manière de voir, l'union ne tourneroit pas au bien général. Frappé d'un discours auquel il s'attendoit si peu, l'empereur se mit en colère, et reprocha à Holobolus, avec de grandes vociférations, sa versatilité et une conduite qui n'avoit d'autre motif que la haine qu'il nourrissoit contre son souverain. Il porte, s'écria l'empereur, il porte encore sur sa figure les marques de la correction que sa méchanceté a méritée. A ces mots, le rhéteur, dont la vanité se trouvoit offensée au dernier point, oubliant toutes les convenances : Oui, dit-il, c'est ma haine pour l'usurpateur qui m'a valu ce traitement; on m'a mutilé, parce que j'étois fidèle et attaché à mon souverain légitime. Ces mots excitèrent un grand tumulte; ceux qui entouroient l'empereur vouloient tomber sur le rhéteur et le mettre en pièces; mais Michel, affectant une grande modération, les retint, ajournant sa vengeance à une occasion plus favorable. Holobolus craignant l'effet de la colère du prince, se sauva dans l'asile de l'église. L'empereur, usant de paroles pleines de douceur, l'engagea à en sortir pour se retirer volontairement au monastère de Saint-Jacinthe; après quoi il l'exila, pour la forme, à Nicée, où ce monastère est situé. Il ne s'étoit pas écoulé une année,

vengeance; au bout de ce temps il l'assouvit d'une manière barbare. Le traitement cruel qu'Holobolus essuya de la part d'un barbare, ne l'empêcha pas de composer en l'honneur de ce prince sept pièces en vers politiques, qui existent à la bibliothèque du roi de France; elles sont postérieures, au moins en partie, à l'année 1273. D'autres poésies, également inédites, de ce rhéteur, se trouvent à la bibliothèque de l'Escurial et à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford. Il est probable qu'Holobolus est l'auteur des scholies sur l'*Autel* de Dosiadès, que Valckenær a publiées [1].

lorsque la controverse pour la réunion des deux églises s'étant de plus en plus échauffée, l'empereur, sachant par des avis certains qu'Holobolus s'opposoit ouvertement à l'union, pour laquelle il avoit anciennement opiné, prêta l'oreille à des délateurs qui accusèrent le rhéteur de choses qui étoient peu conformes à son caractère. Croyant avoir trouvé une occasion, non seulement pour se venger d'un homme qu'il détestoit, mais aussi pour nous faire revenir de l'idée que nous avions de l'érudition et de l'autorité d'un citoyen si distingué, il le fit charger de chaînes et conduire à Constantinople; là il le fit d'abord cruellement fustiger; il le donna ensuite en spectacle au public d'une manière toute nouvelle. Une longue corde fut attachée au cou de dix malheureux, savoir, d'Holobolus, de Jasitès de Mélos et de huit autres, ainsi qu'à celui d'une femme, la cousine du rhéteur, accusée de sortilége. Dans cet état, les onze individus furent promenés par toute la ville, et surtout autour de l'église. Holobolus et Jasitès, protestant de leur innocence des crimes dont on prétendoit les avoir convaincus, marchoient couverts, depuis la tête jusqu'aux pieds, de boyaux de moutons encore remplis de leurs ordures. Pour aggraver la punition d'Holobolus, il fut souffleté pendant toute la marche avec les foies fraîchement tirés des ventres de ces bêtes. Tout cet appareil avoit pour but, non seulement de rendre ces malheureux l'objet de l'horreur publique, mais aussi de montrer à la partie récalcitrante du clergé le sort qui attendoit ceux qui persisteroient dans leur opposition à l'union. » Quelles mœurs que celles que l'historien nous peint dans ce morceau!

[1] Voy. vol. III, p. 127. *Fabricius* et *Harless* (Bibl. gr., vol. XI, p. 669)

Manuel Philé *d'Ephèse*, vivoit au commencement du quatorzième siècle, car il a dédié à Michel Paléologue le Jeune, associé au trône par son père en 1295, qui est mort en 1321, son poème *des Propriétés des animaux*, Περὶ ζώων ἰδιότητος. Ce poème, composé de seize à dix-huit cents vers politiques, et divisé, sans doute par les éditeurs, en cent trois chapitres, d'après le nombre d'animaux dont il y est question, ne donne sur eux que les notices vraies ou fausses qui se trouvent dans Oppien, Galien et Elien. La perdrix, les abeilles, leurs ennemis, et les dragons, sont les animaux sur lesquels il s'étend le plus.

Ce n'est pas le seul ouvrage de Philé. Un second de ses poèmes, en soixante-quatre vers, est intitulé : *Du Moine lépreux, qui, après de longues souffrances, fut enterré à Pégé*, Εἰς τὸν κακοπαθῆ μοναχὸν λωβὸν τὸν κείμενον ἐν τῇ Πηγῇ. Le poète y célèbre la patience d'un pauvre moine qui avoit vainement cherché à recouvrer sa santé en se baignant dans les eaux d'une fontaine miraculeuse qui se trouvoit dans une église consacrée à Notre-Dame. Cette église, située au faubourg de Constantinople, dit

attribuent à Manuel Holobolus les *Réponses aux dix propositions du P. François*, dominicain, qui ont été publiées par *Et. Le Moyne*, dans Varia sacra, Leide, 1685, in-4°, vol. I, p. 268; M. *Hase*, au contraire, pense qu'elles sont de Manuel *du Péloponnèse*, qui a été également rhéteur à la grande église de Constantinople, mais au commencement du seizième siècle. Ce dernier Manuel jouissoit d'une grande considération parmi le clergé grec. Voy. Notices et Extraits des manuscrits de la biblioth. de Paris, vol. IX, part. II, p. 139, note.

Blacherne, et le couvent qui y appartenoit, portoient le nom de Pégé, ou la Fontaine.

Un panégyrique en cent vers, en l'honneur de l'empereur, Εἰς τὸν Αὐτοκράτορα Βασιλέα, n'est pas écrit en vers politiques, comme les deux poèmes dont nous venons de parler; il est en vers ïambiques de huit pieds. L'empereur n'est pas nommé, mais il s'agit probablement d'Andronic II Paléologue, dit le Vieux.

Philé a adressé au même prince un poème en vers politiques, qui se trouve sans titre dans le manuscrit. L'auteur y décrit l'épi de blé, le raisin, la rose et la grenade. Les éditeurs l'ont intitulé *des Fleurs* ou *des Plantes*. Aucun de ces deux titres n'est convenable.

Le cinquième poème de Philé est intitulé Ἠθοποιΐα δραματική, *Ethopée dramatique*. C'est une espèce de drame ou de dialogue entre la Raison (νοῦς) et Philé, ayant pour objet les vertus de Jean Cantacuzène, alors Grand-Domestique, le même qui, tuteur depuis 1341 de Jean Paléologue, usurpa l'empire en 1346. Les Vertus en corps et la Bravoure, la Sagesse, la Justice, la Modération, la Bonté, la Mémoire, la Miséricorde, la Douceur, la Sagacité, la Sincérité, la Continence, la Modestie en particulier, prennent part à la conversation, et enfin le Grand-Domestique vient faire ses remercîmens à l'auteur. C'est une misérable composition en neuf cent soixante-cinq vers politiques.

Manuel Philé avoit écrit un ouvrage historique, ou une chronographie dont il ne s'est rien conservé.

Accusé d'y avoir parlé d'une manière peu favorable de l'empereur, qui étoit toujours Andronic l'aîné, il se purgea de ce crime par un *serment* en trente-deux vers qui nous restent.

Une *Description de l'éléphant*, Εἰς τὸν Ἐλέφαντα, en trois cent quatre-vingt-un vers, est adressée à l'empereur par ce vers : Αὐτοκρατορ μέγιςε, τοῦ γένους Λέον. On a pris le dernier mot pour le nom propre de Léon, ce qui a jeté les commentateurs dans l'embarras; il paroît qu'il faut traduire ce vers ainsi : Grand empereur, lion des hommes! et que c'est par métaphore que Philé nomme ainsi Andronic.

Le *Ver à soie* est décrit en quarante-trois vers, περὶ Σηροσκώληκος. Enfin, Philé a composé l'*Epitaphe de George Pachymère* et celle de *Jean Phacrasis*, qui fut grand-logothète. Elles ne sont pas du style lapidaire, car la première est de cent et l'autre de quarante vers.

Enfin nous avons quelques autres épitaphes et plusieurs *Epigrammes* de Manuel Philé. Dans la bibliothèque de Paris, se trouve une histoire en vers de Michel Glaba, par Philé. Ce Michel fut grand-connétable et protostrator, et l'un des hommes les plus distingués de ce temps. La publication de cet ouvrage pourroit être utile à l'histoire.

Arsenius, archevêque de Monembasie, donna la *première édition* du poème *de la Propriété des animaux*, Venise, 1533, in-8°. Elle est d'autant plus importante, que le manuscrit qui a servi à Arsenius a disparu. *Grégoire Bersmann* et *Joach. Camerarius* firent réimprimer le poème avec une version, à Leip-

zig, en 1575, in-4°, et à Heidelberg, 1596, in-8°; mais croyant que les vers devoient se composer d'ïambiques, tandis que dans les vers politiques on n'a aucun égard à la quantité, ils les torturèrent d'après ce système, et y firent beaucoup de changemens arbitraires. *J.-Corn. de Pauw* rétablit le vrai texte d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, qui est beaucoup plus complet que celui dont Arsenius s'étoit servi; car il renferme environ deux cent soixante-dix vers de plus, et entre autres les descriptions de la Panthère, de l'Eléphant, du Katoblepas, du Renard, du Cerf, de l'Adonis (poisson de mer), de la Coquille à pourpre et du Nautile. Toutefois ces morceaux paroissent être d'un auteur plus moderne encore que Philé. Le poème des Propriétés des animaux parut dans cette nouvelle forme à Utrecht, 1730, in-4°; il n'a pas été réimprimé depuis.

Celui de l'*Éléphant* fut publié, pour la première fois, par *Fabricius*, dans sa Bibl. gr., vol. VII, p. 699 (anc. éd.), celui des *Vers à soie*, par *Ph. d'Orville*, dans les Observationes miscell. Amst., vol. VI, p. 166.

Théoph. Wernsdorf donna à Leipzig, 1768, in-8°, une édition grecque-latine de tous les ouvrages de Philé, excepté le poème sur les Animaux. L'Ethopée dramatique, le poème des Plantes, le Panégyrique de l'empereur, le poème sur le Lépreux, y parurent pour la première fois.

Le moine Maxime Planude a été nommé dans cette histoire comme l'auteur d'un recueil de fables Ésopiques, et d'une Anthologie d'épigrammes; nous en parlerons encore comme d'un prosateur distingué; mais nous devons aussi lui assigner une place parmi les poètes du quatorzième siècle, à cause de son *Eloge de Claude Ptolémée*, en quarante-sept vers héroïques, et d'autres pièces qui sont encore inédites.

C'est *Iriarte* qui a publié ce poème dans son Catal. codd. mss. gr. bibl. Matrit., vol. I, p. 263.

Jean, surnommé Pediasimus [1] ou Galenus, c'est-à-dire, le *Débonnaire* ou l'homme d'un caractère égal, étoit chartophylax de la Justinienne première et de toute la Bulgarie, et décoré du titre de Ὕπατος τῶν φιλοσόφων, *prince des philosophes*, sous Andronic III Paléologue, qui régna de 1328 jusqu'en 1341. Il est auteur d'un poème en vers ïambiques, intitulé *de la Bonne et de la Mauvaise Femme, ou le Souhait*, περὶ Γυναικὸς κακῆς καὶ ἀγαθῆς, ἢ Πόθος. Cet opuscule se compose de deux parties, chacune de vingt-sept vers : dans la première, le poète trace le portrait de la méchante femme, qu'il appelle le naufrage de l'homme, une peste domestique incurable, la ruine quotidienne du mari, sa vieillesse prématurée, un mal qu'on aime, un tourment continuel, une nuit sans lune, les orages de l'hiver, et il finit par cette exclamation : Qui pourra échapper à la méchante femme ! La seconde partie est la parodie de la première : la bonne femme embellit la carrière du mari, elle est la santé domestique que rien ne sauroit altérer, un gain quotidien par ses travaux, la douce vieillesse de l'heureux époux, une lumière agréable, la volupté du printemps. Oh ! qui la trouvera ! C'est par cette exclamation que finit le poète.

[1] Πεδιάσιμος ou Πεδιάσιος veut dire un habitant de la plaine. On prétend que Jean a été surnommé ainsi, parce qu'il savoit modérer ses passions, *propter æquanimitatem*.

Il existe plusieurs autres ouvrages de cet écrivain, mais ils sont inédits.

Le poème dont nous avons parlé a été publié par *Lucas Holstenius*, avec les Sentences de Démophile, Démocrate et Secundus, Rome, 1638, in-12, et réimprimé par *Fabricius*, Bibl. gr., vol. XIII, p. 576; par *J.-A. Schier*, avec Démophile, etc., Leipzig, 1758, in-8°, et dans le vol. I de la Collection de M. *J. C. Orelli*.

M. Hase nous a fait connoître [1] un écrivain par lequel nous terminerons la liste des poètes grecs; c'est Mazari, qui a vécu au commencement du quinzième siècle, et écrit une satire contre différentes personnes de la cour de Constantinople. Cet ouvrage, imitation de la Necyomantie de Lucien, est intitulé : Διάλογος νεκρικός· Ἐπιδημία Μάζαρ ἐν Ἅδου, *Dialogue des morts : Séjour de Mazari aux enfers*. M. Hase observe que, comme nous n'avons pas d'historien grec pour l'époque où Cantacuzène termine son ouvrage, c'est-à-dire, depuis 1367 jusqu'en 1444, où Sgyropule a écrit le sien, la satire inédite de Mazari, comparée aux lettres également *anecdotes* de l'empereur Manuel Paléologue, qui sont à la bibliothèque du roi de France, peut être d'un grand intérêt pour celui qui s'occuperoit particulièrement du règne de ce prince. Peut-être le Mazari de M. Hase est-il le Michel Mazarus dont il existe un ouvrage grammatical inédit sur les *Esprits* [2].

[1] Notices et extraits des manuscrits de la bibl. du roi de France, vol. IX, part. II, p. 132.

[2] Voy. Fabric., Bibl. gr., vol. IV, p. 45 de l'ancienne édition, vol. VI, p. 345 de celle de *Harless*.

CHAPITRE LXXV.

Des Sophistes sous Constantin et ses fils.

Nous rangerons tous les ouvrages en prose de cette période sous neuf classes ; savoir : la sophistique, la grammaire, l'histoire, la géographie, les mathémathiques, la philosophie, l'histoire naturelle et la chimie, la jurisprudence, et la médecine. Nous y consacrons vingt-deux chapitres, dont quatre sont destinés à la sophistique.

Nous commençons la liste des sophistes de cette période par un nom sur lequel l'incertitude plane ; c'est Ulpien *d'Antioche* en Syrie, qui a vécu sous Constantin-le-Grand, et écrit des déclamations, des dissertations et quelques autres ouvrages. On lui attribue un *Commentaire sur les douze Philippiques de Démosthène*, qui nous a été conservé. Cependant un Anglois, *Jean Chapman*, y a fait remarquer des mots et des manières de parler dont on ne se servoit pas avant le septième siècle, ce qui ne permettroit pas de regarder Ulpien comme l'auteur de cette composition ; on a répondu que les mots qui ont offusqué ce critique peuvent très-bien provenir d'interpolations. Tous les ouvrages des anciens ont plus ou moins éprouvé cette espèce de

falsification ; mais ce sont surtout les commentaires et les scholies qui y ont été exposés : chaque possesseur qui les consultoit se croyoit en droit d'y ajouter ses propres idées. Il est plus difficile d'expliquer les anachronismes que le même savant a relevés dans le commentaire d'Ulpien [1].

Le commentaire d'Ulpien a été imprimé par *Alde l'ancien*, en 1503, avec le Lexique d'Harpocration, et réimprimé avec peu de soin par son beau-père, en 1537. Il se trouve aussi dans l'édition toute grecque de Démosthène, donnée par *Guill. Morel*, Paris, 1570, in-fol.

Thémistius, surnommé *Euphradès*, le beau parleur, Paphlagonien du quatrième siècle après J.-C. célèbre orateur de Constantinople, jouit de la plus grande faveur auprès de l'empereur Constance, qui le nomma sénateur, de Julien, qui l'éleva à la dignité de préfet de Constantinople et entretint un commerce épistolaire avec lui, et des successeurs de ce prince jusqu'à Théodose-le-Grand, qui lui confia l'éducation de son fils Arcadius, quoiqu'il ne fût pas chrétien. Deux fois, en 362 et en 384, il fut nommé préfet et gouverneur de Byzance ; pendant quatre ans il fut employé à toutes sortes d'affaires publiques et d'ambassades. Il fut le maître de Libanius et de S[t] Augustin, et, ce qu'on trouve bien rarement dans ces siècles, un modèle de modestie et de tolérance religieuse ; aussi S[t] Grégoire

[1] La Dissertation de *Chapman* se trouve dans l'édition de divers discours de Démosthène, publiée par *Rich. Monteney*, Londres, 1731, in-8°.

de Nazianze étoit-il en liaison d'amitié avec ce païen; ce père de l'église l'appelle quelque part le *Roi de l'éloquence*, βασιλεὺς λόγων. A Constantinople, et quelque temps à Rome, où ni les offres les plus séduisantes, ni l'autorité de l'empereur ne purent le retenir, il enseigna la philosophie de Pythagore, celle de Platon et celle d'Aristote, dont il avoit fait la sienne. Il n'acceptoit jamais d'honoraires de son auditoire; au contraire, quoiqu'il ne fût pas riche, il encourageoit par des gratifications ses disciples peu fortunés. Les discours sur des affaires publiques, qui nous restent de cet orateur, et ses ouvrages philosophiques justifient le grand cas que ses contemporains faisoient des talens dont la nature l'avoit doué, et que l'étude avoit perfectionnés. Son style, formé par une lecture assidue de Platon, est aussi riche en idées que clair, énergique et plein de douceur et d'élégance. Quoique la plupart de ses discours aient pour objet de louer les empereurs et de leur adresser des complimens; quoique ce genre soit par lui-même aride et dépourvu d'intérêt, Thémistius a cependant connu l'art d'attacher ses lecteurs par les nombreuses allusions qu'il fait, soit à la mythologie, soit à l'histoire des Grecs, et par les exemples instructifs qu'il tire des ouvrages des anciens philosophes.

Photius a connu trente-six discours de Thémistius : il ne nous en reste que trente-trois; deux se sont perdus; nous avons une traduction latine du trente-troisième.

Voici les titres de ces discours [1] :

Περὶ Φιλανθρωπίας ἢ Κωνςάντιος, *Constance, ou de la Philanthropie*. Le titre indique suffisamment le sujet du discours. Thémistius adressa ce compliment à l'empereur, en 347, lorsque, se préparant à une nouvelle campagne contre les Perses, il fit quelque séjour à Ancyre en Galatie. (H)

Εὐχαριςήριος, *Action de grâces*. Ce morceau est précédé d'un rescrit de l'empereur, du mois d'août 357, adressé au sénat. Quoiqu'il ne soit pas dit d'où la lettre étoit datée, on sait qu'elle a été écrite de Milan, puisque Constantin s'arrêta dans cette ville toute l'année 357. L'original de la lettre de l'empereur doit avoir été écrit en latin ; nous ne l'avons que dans une traduction grecque, qui probablement a été rédigée par l'orateur lui-même, pour l'intelligence de sa harangue en action de grâce. « La Renommée, y dit le prince, a porté à nos oreilles le nom de Thémistius, et nous avons pensé qu'il étoit de notre dignité impériale et de la vôtre de récompenser sa vertu d'une manière conforme à son mérite, en agrégeant cet homme à l'assemblée des nobles pères : ainsi l'une sera honorée par l'autre ; car le sénat verra dans cette disposition, non seulement un effet de ma bienveillance pour Thémistius, mais aussi un témoignage de l'estime que je porte à un corps que je juge digne de posséder un tel philosophe. C'est ainsi que la récompense

[1] Les lettrines dont les titres sont suivis sont expliquées dans la Notice bibliographique.

de l'un honorera l'autre, et la gloire de celui-ci rejaillira sur celui qui est admis à y prendre part ; car si les moyens de s'illustrer sont variés, puisque les uns se font un nom par leurs richesses et l'étendue de leurs possessions, les autres par les services qu'ils rendent à l'état, quelques-uns par leur éloquence ; si plus d'une voie, en un mot, conduit à la gloire, il est vrai pourtant qu'elles sont détournées ou glissantes, à l'exception d'une seule qui est sûre et solide, celle de la vertu. C'est pourquoi, toutes les fois qu'il s'agira de vous adjoindre un collègue, vous examinerez avant tout s'il marche sur cette voie, et vous estimerez au-dessus de la plus grande illustration, un sens droit et un cœur vertueux : car ce sont ces deux qualités surtout qui sont le but de la philosophie. L'érudition de Thémistius suffiroit sans doute pour le faire juger digne des plus grands honneurs, quand il la renfermeroit en lui-même et en jouiroit en silence ; car la vertu mérite des éloges, même lorsqu'elle ne se manifeste pas par des discours, et qu'elle dédaigne de se montrer aux yeux du vulgaire. Tel n'est pourtant pas le cas de l'individu dont je vous parle ; il n'a pas choisi un genre de philosophie qui ne se communique pas à d'autres ; bien loin de vouloir posséder seul un bien qu'il a acquis par ses travaux, il en entreprend de plus grands encore pour en faire part à son prochain, se constituant l'interprète (προφήτης) des anciens sages, et l'*hiérophante* des mystères impénétrables de la philosophie, il ne laisse pas s'éteindre et périr

de vétusté les antiques doctrines; il s'efforce au contraire de les rajeunir et de les renforcer, et donne à tous les hommes l'exemple de vivre d'après les prescriptions de la raison, et de tendre vers la science.» Nous avons placé ici ce passage, parce qu'il fait voir le degré d'estime auquel Thémistius étoit parvenu dès cette époque. Dans son action de grâces, prononcée à Constantinople, pendant que l'empereur étoit encore à Milan, l'orateur fait voir que personne ne mérite mieux le titre honorable de philosophe que Constance lui-même. À l'éloge de ce prince il sait adroitement mêler une foule d'incidens qui rendent la lecture de ce panégyrique fort intéressante. (ST. P.2.)

Πρεσβευτικὸς, *Harangue d'ambassade.* Constance s'étant rendu à Rome en 357, pour y célébrer un triomphe, la ville de Constantinople nomma une députation composée de sénateurs, pour aller le complimenter de ses victoires. Thémistius, qui étoit un de ces députés, et probablement celui qui devoit porter la parole, composa cette harangue, et la récita, selon l'usage, devant le sénat de Constantinople; mais une maladie grave l'ayant empêché de faire le voyage, il transmit une copie de son discours à l'empereur; ce prince fut si satisfait de cette couronne de fleurs immortelles recueillies dans les prés de Platon et d'Aristote, comme Thémistius la qualifie lui-même dans le discours suivant, qu'il ordonna d'ériger à l'orateur une statue de bronze. Ce fait est rapporté par Thémistius lui-même. (H.)

Εἰς τὸν Αὐτοκράτορα Κωνςάντιον, *en l'honneur de l'empereur Constance.* Ce discours peut être regardé comme le complément du précédent. Pendant que l'empereur triomphoit à Rome, les habitans de Constantinople manifestoient, par toutes sortes de réjouissances, la part qu'ils prenoient à sa gloire. Thémistius, qui n'avoit pu accompagner ses collègues à Rome, fait voir dans cette harangue, prononcée devant le sénat, que la joie que la ville de Constantinople avoit montrée en cette occasion, devoit être plus agréable au prince qu'une députation plus nombreuse. (ST. P.2.)

Ὑπατικὸς, *Discours consulaire.* Après la mort de Julien, Jovien avoit été proclamé empereur, le 25 juin 363. Le nouvel empereur se hâta de conclure une paix ignominieuse avec les Perses, et se mit en route pour Constantinople. Quelles que fussent les qualités de ce prince, un règne de sept mois ne permet guère de le juger; mais nous ne pouvons que louer sa conduite à l'égard des croyances religieuses qui partageoient les sujets de l'empire. Attaché à la religion catholique, il déclara aux adhérens des différentes hérésies qui se persécutoient réciproquement, qu'il détestoit les querelles, et qu'il n'accorderoit ses bonnes grâces qu'aux amis de la paix et de la concorde. Il rendit à l'Eglise sa splendeur, en abolissant les ordonnances de Julien tendant à l'humilier; mais il annonça par un rescrit qu'il laissoit aux païens le libre exercice de leur culte, pourvu qu'ils s'abstinssent d'enchantemens et

de cérémonies magiques. Arrivé à Ancyre, il prit, le 5 janvier 364, le consulat, dont il ne devoit être revêtu que quarante-huit jours; car il mourut asphyxié, ou par un coup d'apoplexie, le 16 février suivant, à Dadastane en Galatie. C'est dans ce bourg que l'avoit trouvé le sénat de Constantinople, qui étoit allé au-devant de lui; c'est là que Thémistius avoit prononcé son discours consulaire : on dit qu'il le récita une seconde fois devant le peuple de Byzance, après la mort de l'empereur. Nous trouvons dans cette harangue un passage sur la tolérance religieuse, qui nous paroît assez remarquable pour être inséré ici. « Avant de travailler au bonheur des humains, dit l'orateur, tu as réglé ce qui concerne la Divinité; car toi seul, à ce qui paroît, n'ignores pas qu'il y a des bornes à la puissance des princes, et qu'il existe des choses qui échappent à la force, et que les menaces ni les ordonnances ne peuvent atteindre : dans ce nombre sont toutes les vertus, mais principalement la piété envers la Divinité, et la religion. Tu sais que pour qu'on puisse jouir de ces biens sans hypocrisie (μὴ πεπλασμένως), les penchans doivent être libres, et qu'il faut que chaque homme n'obéisse qu'à la voix de sa conscience. En effet, si tes décrets ne sont pas assez efficaces pour te concilier l'amitié de celui dont le cœur est rempli de haine pour toi, tu réussiras beaucoup moins encore par la violence ou par une terreur momentanée, qui d'un instant à l'autre peut changer d'objet, à inspirer des sentimens vraiment religieux à ceux qui

n'en sont pas pénétrés. C'est grâce à la foiblesse de ces individus que, comparables à la mobilité de l'Euripe, nous changeons de religion. En effet, si jadis il a existé à Athènes un Théramène renommé pour son inconstance, nous sommes aujourd'hui tous comme ces souliers qui vont à tous les pieds [1] : hier nous étions à peine du nombre des Dix, aujourd'hui nous sommes de celui des Cinquante, et toujours prêts de nous trouver soit aux sacrifices, soit aux tables. Ce n'est pas ainsi que tu en as agi, divin empereur; sentant qu'en toute autre chose tu es le maître et le seras toujours, tu as abandonné à la pleine liberté de chacun tout ce qui touche la religion; imitant le Créateur, qui, en plantant dans le cœur de l'homme le besoin d'une religion, a abandonné à chaque individu la manière de servir Dieu à sa fantaisie. C'est priver l'homme d'un droit qu'il tient de la nature, que de vouloir lui faire violence à cet égard. Aussi les lois de Chéops et de Cambyse ont à peine survécu à ces princes, mais la tienne restera immuable comme celle de la Divinité; ni la privation des biens, ni les supplices, ni le fer, ne pourront enlever à l'homme le droit de se donner la religion qu'il juge préférable : on peut détruire son corps, mais l'âme s'envolera libre et jouissant de ses droits.» (ST. P.2.)

Φιλάδελφοι, ἢ περὶ Φιλανθρωπίας, *les Frères amis, ou*

[1] Allusion à Théramène d'Athènes, qui fut d'abord un des deux députés envoyés à Lacédémone, et ensuite un des trente tyrans. La versatilité de ses principes le fit surnommer *le Cothurne* ou *le Soulier*.

de la Philanthropie. Valentinien ayant été proclamé empereur après la mort de Jovien, se donna pour collègue son frère Valens. «Dès que ce prince fut arrivé à Constantinople, dit Lebeau [1], il se rendit au sénat, où paroissoit déjà la statue de son père, Gratien, érigée à la première nouvelle de l'élection de Valentinien. Il y prononça un discours dont Thémistius fait un grand éloge; je ne crois pas cependant qu'on en puisse rien conclure en faveur de l'éloquence de Valens. Mais ce sophiste en cite deux belles maximes qui méritent d'être recueillies : la première, c'est qu'il est heureux pour des sujets d'avoir des princes qui aient été nourris loin des délices et de la mollesse, loin de la séduction des flatteurs, dans les travaux, dans les alarmes, dans les incommodités de la vie; la seconde, c'est qu'un état est plus en péril quand il est en proie aux délateurs, que lorsqu'il est attaqué par les barbares; comme les maladies internes sont plus dangereuses que celles qui sont produites par des causes étrangères. Thémistius répondit à ce discours par un de ces panégyriques dont la matière est toujours plus riche et plus féconde au commencement du règne d'un prince médiocre qu'elle ne l'est à la fin de sa vie. Il y relève avec tout l'appareil de son art, la concorde qui régnoit entre les deux princes.» Ce discours fut prononcé au mois de décembre 364. (P. L. P. 2.)

[1] Hist. du Bas-Empire, vol. IV, p. 45.

Περὶ τῶν Ἠτυχηκότων, *De ceux qui ont éprouvé l'infortune*. Il s'agit des personnes qui avoient péri par suite de la révolte de Procope, en 366; Ammien Marcellin, Zosime, Zonaras, Socrate et les autres historiens du Bas-Empire, s'accordent à peindre avec les couleurs les plus noires l'atrocité des vengeances que Valens exerça, après sa victoire, sur les partisans de Procope. Leur récit est en contradiction avec le discours que Thémistius prononça à cette occasion. « Périclès, dit-il, pouvoit se vanter devant les Athéniens d'avoir mis fin aux inimitiés qui les divisoient avant son administration; mais toi, ô empereur! qui as souffert une injure si grave, et dont la puissance ne peut être comparée à celle de Périclès, tu t'es montré plus clément que ce démagogue : aussi tu as remporté une double victoire, car tu n'as pas seulement terrassé tes ennemis, tu t'es aussi montré supérieur à ceux qui ont combattu sous tes drapeaux, car tu as su maîtriser l'indignation dont la révolte les avoit pénétrés. Ta valeur a dompté la force des premiers, ta douceur a calmé les passions des autres; tu as senti qu'il ne falloit pas traiter une maladie interne à l'instar d'une guerre étrangère; que les barbares doivent être l'objet d'un combat à outrance, mais que dans les dissensions internes le sang des Romains doit être épargné : et de même que le médecin qui, désespérant de guérir un membre malade, se décide à l'amputer, diminue par cette opération les forces du corps; de même l'empire romain, ne formant qu'un seul corps, res-

sent, comme une diminution réelle de ses forces, chaque perte qu'il éprouve dans un de ses membres. » Il est difficile de concevoir qu'un homme du caractère de Thémistius, quoique obligé par état de louer celui qui se trouvoit à la tête du gouvernement, ait poussé la bassesse de la flatterie jusqu'au point de féliciter l'empereur de sa modération, s'il avoit commis les cruautés que les historiens lui reprochent; heureusement pour la réputation de notre orateur, tout ce qu'il dit est confirmé par le témoignage d'un écrivain qui avoit des motifs de haïr Valens : c'est Libanius; dans l'histoire que ce rhéteur a laissée de sa propre vie, et dans deux discours qu'il a composés après la mort de Valens, il reconnoît que ce prince a épargné les amis de Procope, et qu'il n'a marqué aucun ressentiment contre la ville de Constantinople, qui, pendant les *deux cent quarante jours* de l'usurpation, avoit outragé le prince par des écrits et des décrets. (ST. P. 2.)

Πενταετηρικὸς, *Discours quinquennal*, prononcé en 368, lorsque Valens célébroit le cinquième anniversaire de son avénement. (L. P. 2.)

Προτρεπτικὸς Οὐαλεντινιανῷ νέῳ, *Adhortation au jeune Valentinien*. Valentinien, fils de Valens, enfant de quatre ans, fut nommé consul de l'année 369, avec Sextus Aurélius Victor. Thémistius, au nom du sénat, en remercie l'empereur par ce discours, et l'engage à envoyer le plus tôt possible à Constantinople les deux consuls, qui se trouvoient au camp impérial sur le Danube. Les avis que ce discours

donne à un enfant, s'adressent indirectement au père. (ST. P.2.)

Ἐπὶ τῆς Εἰρήνης, *De la Paix*. La paix entre Valens et Athanaric, roi des Goths, fut conclue en 369, dans une entrevue que les deux monarques eurent sur une barque, au milieu du Danube. Vers la fin de l'année, ou au commencement de l'année suivante, Thémistius complimenta l'empereur, qui assistoit à l'assemblée du sénat. (ST. P.2.)

Δεκετηρικὸς, *Discours décennal*, prononcé en 373 au sénat, lorsqu'on célébroit le dixième anniversaire du règne de Valens. (H.)

Des Religions. Ce discours n'existe pas en grec; *André Dudithius de Horehowicza*, évêque de Cinq-Églises, dans le seizième siècle, en a laissé, dit-on, une traduction latine dont on n'a jamais pu découvrir l'original. Cette traduction a été en effet publiée en 1605 [1], et se trouve dans les éditions des ouvrages de Thémistius; le P. Petau l'a même retraduite en grec, en imitant parfaitement le style de Thémistius. Cela n'étoit pas difficile, à notre avis; car toute la harangue n'est qu'une amplification du cinquième discours (le discours consulaire), ou une tirade sur la tolérance religieuse. Les éditeurs sont fort embarrassés sur l'époque où ils doivent placer ce discours. On ne trouve pas que Valens ait publié un édit de tolérance dans le genre de celui de Jovien; il ne fut même pour sa personne

[1] Par *George Remus*, dans l'édition dont nous parlerons.

rien moins que tolérant; Arien zélé, il est accusé d'avoir persécuté les catholiques et d'en avoir même fait périr plusieurs dans les tourmens. Quelques commentateurs ont pensé que ce fut après l'année 372, où son zèle s'étoit manifesté avec le plus de ferveur, que Thémistius, indifférent sur toutes les religions, tâcha, par le discours dont nous parlons, de modérer le zèle de l'empereur. Nous avouons que nous avons de la peine à croire que ce discours ait jamais été prononcé ou rédigé par Thémistius, et nous sommes étonnés que jusqu'à présent on ait regardé ce morceau comme authentique, sur la foi de Dudithius. (P. P.2.)

Ἐρωτικὸς, ἢ περὶ κάλλους βασιλικοῦ, *Discours érotique, ou de la beauté de l'empereur.* A la demande de Gratien, Valens avoit envoyé Thémistius à Rome, où il prononça diverses harangues. Il ne s'en est conservé qu'une seule, dans laquelle il vante avec une emphase qui choque beaucoup nos mœurs, la beauté du prince. Ce discours est de l'année 377. (H.)

Πρεσβευτικὸς, *Discours d'ambassade.* Gratien s'étant donné, en 379, un collègue dans la personne de Théodose, le sénat de Constantinople envoya une députation pour le complimenter. Thémistius, qui en faisoit partie, prononça alors ce discours. (L. P.2.)

Τίς ἡ βασιλικωτάτη τῶν ἀρετῶν, *Quelle est la vertu la plus royale?* Ce discours fut prononcé devant Théodose, en 381. C'est à la justice mitigée par la clé-

mence que l'orateur donne avec raison la préférence. (H.)

Χαριστήριος τῷ Αὐτοκράτορι, ὑπὲρ τῆς εἰρήνης καὶ τῆς ὑπατείας τοῦ Στρατηγοῦ Σατορνίνου, *Action de grâce adressée à l'empereur Théodose-le-Grand, pour la paix et pour la désignation du général Saturninus comme consul.* Les Romains dégénérés n'avoient pu réduire les Visigoths; mais ce peuple avoit trouvé un ennemi redoutable dans les Huns. Athanaric, chassé par Fritigern, avoit cherché un asile à Constantinople. Dans ces circonstances, le général Saturninus négocia la paix avec les Goths : elle fut conclue vers la fin de l'année 382, et Saturninus fut désigné consul pour l'année suivante. C'est à cette occasion que Thémistius prononça ce discours. (H.)

Ἐπὶ τῇ χειροτονίᾳ τῆς Πολιαρχίας, *De son élévation à la dignité de préfet de Constantinople.* Ce fut le 1er septembre 384 que Thémistius fut installé comme préfet de Constantinople; et c'est alors qu'il prononça ce discours. (H.)

Περὶ τῆς Φιληκοΐας τοῦ βασιλέως, *Du plaisir qu'a l'empereur d'entendre parler.* Théodose-le-Grand faisoit le plus grand cas des talens de Thémistius, au point qu'à son départ pour l'Occident, il lui recommanda son fils en plein sénat. Ce prince l'avoit engagé à prononcer un discours devant lui : ce désir fournit à l'orateur l'occasion de composer celui-ci. Il paroît avoir été prononcé en 384. (A. ST. P. 2.)

Ἐπὶ τῇ Φιλανθρωπίᾳ τοῦ Αὐτοκράτορος Θεοδοσίου, *De la clé-*

mence de l'empereur Théodose. Peu d'événemens du règne de ce prince sont aussi célèbres que la clémence dont il usa envers les habitans d'Antioche, qui, dans une révolte, s'étoient permis d'outrager son nom. Si, comme on le pense, Thémistius prononça alors ce discours, il est de l'année 388. Mais le P. Petau croit y avoir remarqué quelques circonstances qui indiquent qu'il a été tenu plusieurs années avant : il avoue toutefois qu'il ignore à quel événement il peut se rapporter. Le P. Hardouin a pensé que cet acte de clémence dont Théodose est loué, est le pardon qu'il accorda à des personnes qui avoient consulté des devins sur la durée de sa vie, et il cite le premier discours de Libanius, adressé à ce prince, où il en est question. Si cette remarque étoit fondée, il faudroit placer le discours à l'année 385. (A. ST. P.2.)

Εἰς τὸν αὑτοῦ πατέρα, *en l'honneur de son père.* C'est l'oraison funèbre de son père Eugène, qui professoit la philosophie. Parmi les lettres de Julien, il y en a une qui s'adresse à Eugène. (A. ST. P.2.)

Βασανιστὴς, ἢ φιλόσοφος, *L'Epreuve ou le Philosophe.* L'orateur proteste dans ce discours contre la qualité de philosophe qu'on lui avoit donnée trop légèrement, à ce qu'il prétend. Il fait voir en quoi consiste la vraie philosophie, et dit à ce sujet des choses assez curieuses sur ses études et ses travaux littéraires. (A. ST. P.2.)

Περὶ Φιλίας, *De l'Amitié,* discours moral sur l'affection que des amis doivent se porter, et sur les

différences entre un ami et un adulateur. (A. ST. P. 2.)

Λόγος πρὸς τοὺς αἰτιασαμένους ἐπὶ τῷ δέξασθαι τὴν ἀρχήν, *Discours contre ceux qui l'ont blâmé d'avoir accepté la préfecture de la ville*. Nous voyons par une épigramme de Palladius, que l'Anthologie nous a conservée, qu'on se moquoit de Thémistius d'avoir eu la vanité de s'asseoir sur la chaise d'argent. Au reste, l'apologie de sa conduite lui sert de prétexte pour faire le panégyrique de l'empereur. Cette harangue manque dans toutes les éditions des œuvres de Thémistius; elle a été trouvée en 1816 par M. *Ange Mai*, dans un manuscrit de la bibliothèque Ambroisienne de Milan.

Σοφιστής, *Le sophiste*. Il fait voir que le portrait d'un sophiste, tracé par Platon, ne lui convient pas. (A. ST. P. 2.)

Προτρεπτικὸς Νικομηδεῦσιν εἰς φιλοσοφίαν, *Exhortation adressée aux habitans de Nicomédie, de s'adonner à la philosophie*. (A. ST. P. 2.)

Πρὸς τὸν ἀξιώσαντα λέγειν ἐκ τοῦ παραχρῆμα, *A quelqu'un qui l'avoit prié de parler sans s'y être préparé*. Petit discours prononcé d'abondance, dans lequel il s'excuse de ne pas posséder le talent d'improviser. (A. ST. P. 2.)

Ὑπὲρ τοῦ λέγειν, ἢ πῶς τῷ φιλοσόφῳ λεκτέον, *Comment le philosophe doit parler*. Thémistius se justifie du reproche d'avoir quelquefois tenu des discours devant des assemblées d'amateurs, et de s'être ainsi donné en spectacle d'une manière qui ne convenoit

pas à un homme de son rang, ni à un philosophe. (P. P.2.)

Περὶ τοῦ μηδὲν τοῖς τόποις, ἀλλὰ τοῖς ἀνδράσι προσέχειν, *Qu'il faut faire attention aux hommes et non aux lieux.* C'est un des morceaux les plus élégans de Thémistius; il y fait voir qu'il est indifférent que l'on vive dans une ville grande ou petite, fameuse ou peu connue, mais qu'il importe beaucoup à quelles études on se livre, et quels maîtres on choisit. (L. P.2.)

Ἡ ἐπὶ τῷ Λόγῳ διάλεξις, *Dissertation sur la manière de parler.* (H.)

Πρὸς τοὺς οὐκ ὀρθῶς ἐξηγουμένους, τὸν Σοφιστὴν, *Contre ceux qui avoient mal interprété le Sophiste*, c'est-à-dire, le discours de Thémistius qui porte ce titre. (H.)

Θέσις εἰ γεωργητέον, *Demande pour savoir s'il faut s'occuper d'agriculture.* Discours d'appareil, renfermant un éloge de l'agriculture. (H.)

Περὶ προεδρίας εἰς τὴν Σύγκλητον, *De la préséance dans le sénat.* Dans ce discours, prononcé en présence de Théodose, et après le retour de l'orateur de Rome, il fait voir que ce n'est pas par un appareil riche et magnifique, mais que c'est par l'étude et la pratique de la philosophie que le sénateur doit se distinguer. (H.)

Μετριοπαθὴς, ἢ φιλότεκνος, *L'Homme modéré ou l'Ami des enfans.* (H.)

Περὶ τῶν Ὀνομάτων τοῦ Βασιλέως, καὶ τοῦ Ὑπάτου, *Des dénominations de roi et de consul.* (H.)

Tels sont les discours qui nous restent de Thémistius : quant à ses ouvrages de philosophie, nous en parlerons ailleurs.

Victor Trincavelli publia à Venise, en 1534, in-fol. chez *Paul Manuce*, sous le titre de *Omnia Themistii Opera*, les commentaires de ce philosophe sur Aristote, et *huit* de ses discours, les seuls qu'on connût alors. Ce sont ceux dont les titres sont marqués dans notre nomenclature de la lettre A. *Jérôme Donzelli* en donna une traduction latine. Bâle, 1559, in-8°.

Henri Etienne publia à Paris, en 1562, un vol in-8°, renfermant un texte corrigé des huit harangues de Thémistius, que Victor Trincavelli avoit fait connoître, avec six autres jusqu'alors inédites; ce sont celles que nous avons indiquées par les lettres ST.

George Remus traduisit en latin ces six discours, et les fit imprimer à Amberg, 1605, in-4°, sous le titre de *Orationes sex Augustales*. Il ajouta le discours des Religions, traduit ou composé par Dudithius.

Le travail de Remus fut réimprimé à Francfort, 1614, in-4°, sous le titre de *Thesaurus principum*.

Le discours intitulé *les Frères amis* fut publié séparément et pour la première fois, par *Fréd. Morel*, Paris, 1614, in-8°, mais sous le nom de Synesius.

Seize discours se trouvent dans l'édition grecque-latine de *Denys Petau*, Flessingue, 1613, in-8°. Ce sont ceux que nous avons marqués P.I.; savoir : les quatorze de Henri Etienne; le discours des Frères amis, sous son vrai nom, et celui de la *Manière de parler*, pour la première fois.

Une édition anonyme de cinq discours de Thémistius parut à Leyde, 1614, in-8° : trois de ces cinq étoient inédits. Les cinq discours de cette édition sont marqués, dans notre nomenclature, de la lettre L.

Le nombre des discours connus de Thémistius se monta



ainsi à dix-neuf. Le P. *Petau* les réunit dans sa seconde édition, Paris, 1618, in-4°. Nous avons indiqué ces morceaux par la lettre P.2.

Enfin, le P. *Jean Hardouin* donna à Paris, 1684, in-fol., l'édition la plus complète de ces discours. Outre les dix-neuf de celle de 1618, elle en renferme treize nouveaux, qu'à la vérité le P. Petau avoit déjà connus, et qu'il s'étoit proposé de publier. Ces treize discours sont indiqués dans notre liste par la lettre H.

Le discours trouvé par M. *Mai* a été publié par ce bibliothécaire, à Milan, en 1816, in-4°, avec l'introduction au discours en l'honneur de son père, qui manque dans les éditions, ainsi qu'avec quelques autres passages servant à remplir des lacunes. Il est à souhaiter que quelque savant s'occupe d'une édition portative de Thémistius, qui manque.

Libanius, né en 314, à Antioche sur l'Oronte, d'une famille très-considérée, fréquenta, à l'âge de quinze ans, une école de sophistes, dont il parle avec mépris dans sa Biographie : il les appelle des simulacres de sophistes, εἴδωλα σοφιστῶν. Ramené dans la bonne voie par un maître plus sensé, il étudia avec zèle les beaux modèles de l'antiquité. Il continua ses études pendant quatre mois à Athènes, et ensuite à Constantinople, où le grammairien Nicoclès, un des instituteurs de Julien, et le sophiste Bemarchius furent ses maîtres. Ayant échoué dans l'espoir d'obtenir une chaire à Athènes, il commença à professer l'éloquence ou la sophistique à Constantinople. Ses succès y furent brillans, mais excitèrent l'envie de ses confrères. Bemarchius ayant succombé dans une lutte oratoire à laquelle

il avoit provoqué son ancien disciple, eut recours, pour le perdre, à une calomnie atroce. L'orateur qui avoit réussi à vaincre son maître, devoit être un sorcier; on le peignit comme un homme couvert de vices, et le préfet de la ville se laissa tellement prévenir contre lui, qu'en 346 il lui ordonna de quitter la capitale. Libanius se rendit à Nicée, et de là à Nicomédie, où il ouvrit une école et eut bientôt une grande vogue. Il appelle les cinq années qu'il y passa dans la société de son ami Aristénète [1] le printemps de sa vie [2]. Rappelé ensuite à Constantinople, il trouva dans un nouveau préfet un protecteur contre ses ennemis, qui ne cessoient de le persécuter. Dégoûté de toutes les tracasseries qu'ils lui suscitoient, et n'osant accepter la chaire d'Athènes, qui lui étoit offerte, il obtint du César Gallus la permission de retourner pour quatre mois dans sa ville natale. Ce prince ayant été tué en 354, Libanius passa à Antioche le reste de ses jours. Il y forma beaucoup de disciples. L'empereur Julien, qui, avant son expédition en Perse, ne le connoissoit que par ses écrits, fut son constant admirateur. Il le nomma questeur, et lui adressa plusieurs lettres, dont la

[1] Aristénète périt, en 358, au tremblement de terre de Nicomédie : il y a des personnes qui doutent que cet ami de Libanius et le romancier Aristénète soient la même personne.

[2] C'est par inadvertance que, dans l'article Libanius, d'ailleurs bien fait, de la Biographie universelle, il est dit que Libanius passa ces cinq ans à Athènes. L'auteur s'est laissé induire en erreur par Fabricius, qui appelle Nicomédie l'Athènes de la Bithynie. Les détails de la vie de Libanius sont trop bien connus par son Autobiographie, pour qu'il puisse y avoir du doute à cet égard.

dernière, écrite pendant l'expédition de Perse, s'est conservée. La mort de ce prince fut une double perte pour Libanius : elle lui enleva un protecteur dont l'égide l'avoit couvert contre les traits de ses ennemis; elle fit évanouir l'espoir dont il s'étoit flatté de voir rétablir le paganisme.

Sous le règne de Valens, Libanius fut de nouveau en butte aux calomnies; on l'accusa d'une trame contre la sûreté de l'état. Il réussit néanmoins à prouver son innocence; il paroît même qu'il gagna les bonnes grâces de Valens, car il fit le panégyrique de ce prince, et lui adressa une harangue, dans laquelle il lui demanda la confirmation de la loi qui accordoit aux enfans naturels une part dans la succession paternelle. Cette loi l'intéressoit personnellement, parce qu'il avoit des enfans naturels. Quoique dans sa vieillesse le séjour d'Antioche ne lui convînt plus, il ne quitta pourtant pas cette ville, à laquelle il eut la satisfactian de pouvoir rendre des services essentiels. S'il est vrai qu'il a vécu jusqu'au temps d'Arcadius, il est parvenu à un âge de plus de quatre-vingts ans.

Outre des Progymnasmata, Libanius a laissé des harangues, des déclamations, Μελέται, c'est-à-dire, des discours sur des sujets imaginaires, des contes et des lettres sur divers points de morale, de politique et de littérature. Tous ces morceaux sont bien écrits, et quoiqu'on reproche avec raison au style de Libanius trop de recherche, il n'en est pas moins le plus grand orateur que Constantinople ait produit;

et *Gibbon* le juge beaucoup trop sévèrement, en disant que ses ouvrages offrent les vaines compositions d'un orateur qui cultivoit la science des mots, ou les productions d'un penseur solitaire qui, au lieu d'étudier le monde où il vivoit, avoit les yeux toujours fixés sur la guerre de Troie ou la république d'Athènes. Ce n'est pas une petite gloire pour ce sophiste, d'avoir été le maître de S[t] Basile et de S[t] Jean-Chrysostome, et d'avoir été lié d'amitié avec ces piliers de l'Eglise, malgré l'opposition de leurs opinions religieuses.

Libanius, nous l'avons dit, a été païen, et attaché à la religion de ses pères. Sa tolérance contraste singulièrement avec le zèle persécuteur des chrétiens de cette époque. Voici comment, dans une lettre familière, il s'exprime sur un chrétien de sa connoissance : « Il a été mon ami quand il étoit heureux ; aujourd'hui qu'il est dans le malheur, je conserve pour lui les mêmes sentimens, et vous le recommande. Il pense, il est vrai, autrement que nous sur les choses divines (περὶ τὸ θεῖον, sur la religion), et se fait du tort à lui-même, s'il est dans l'erreur ; mais ses amis ne doivent pas lui en vouloir pour cela. Je voudrois que ceux qui le persécutent aujourd'hui se rappelassent les services qu'il leur a rendus en d'autres temps. Ils s'imaginent qu'en lui faisant du mal, ils plaisent aux dieux ; ils connoissent peu la vraie manière dont la Divinité veut être servie. Que le vulgaire méconnoisse les prescriptions de la raison, et qu'il fasse plutôt ce qui lui convient

que ce que la probité commande, il ne faut pas s'en étonner; mais vous qui, de la chaire de professeur êtes monté à la dignité de magistrat, vous devez contenir de pareils hommes, soit par les armes de la persuasion, soit par d'autres moyens qui sont en votre pouvoir [1]. »

Les *Progymnasmata*, Præexercitationes, ou *Exemples d'exercices rhétoriques*, de Libanius, Προγυμνασμάτων παραδείγματα, sont divisés en treize sections, et chacune offre des modèles d'un autre genre. On y trouve :

1°. Des *Fables*. Les loups demandant à vivre en paix avec les brebis; la tortue courant avec le cheval; la dispute des oiseaux sur la beauté.

2°. Une quarantaine de *Contes*, Διηγήσεις, tels qu'Hercule combattant pour Déjanire; le conte de Jacinthe; Alphée et Aréthuse; Procné et Philomèle; Céphée et Persée.

3°. Des *Chries*; par exemple : Alexandre montrant ses amis qui forment son trésor; Diogène frappant le précepteur d'un enfant mal élevé; sentence d'Isocrate : « Les racines des sciences sont amères, mais elles portent des fruits pleins de douceur; » définition de l'amour par Théophraste : « Le bouleversement d'une âme tranquille. »

4°. Des *Sentences*; par exemple : l'amplification d'un vers d'Homère (savoir : Iliade II, 24).

5°. Des *Réfutations*, Ἀνασκευαί, par exemple :

[1] Liban., Epist. DCCXXX, adressée à un certain Bélèe, p. 349 de l'éd. de *Wolf*.

Prouver que Chrysès n'est pas venu auprès des vaisseaux des Grecs.

6°. Des *Confirmations*, Κατασκευαὶ, par exemple, ce qu'Homère raconte de la colère d'Achille et de ses armes, ne renferme que vérité.

7°. Des *Lieux communs*, au nombre de cinq, contre un meurtrier, contre un traître, contre un médecin empoisonneur, contre un tyran, pour un tyrannicide.

8°. Des *Eloges*, au nombre de huit; savoir : d'Ulysse, d'Achille, de Diomède, de Thersite, de Démosthène, de l'Agriculture, de la Justice, du Bœuf.

9°. Des *Blâmes*, Ψόγοι, savoir : d'Achille, d'Hector, de Philippe, d'Eschine, de l'Opulence, de l'Indigence, de la Colère, de la Vigne.

10°. Des *Comparaisons*, au nombre de cinq : du Commerce maritime et de l'Agriculture; d'Achille et de Diomède; d'Ajax et d'Achille; de Démosthène et d'Eschine; de la campagne et de la ville.

11°. Des *Ethopées*, Ἠθοποιΐαι. On appelle ainsi des déclamations ou discours où l'on fait agir ou parler quelqu'un d'après son caractère (ἦθος) connu ou donné. Les anciens aimoient beaucoup ce genre de composition, et nous aurons occasion de parler de plusieurs écrivains qui s'y sont exercés. Dans le latin du moyen âge, de pareils discours étoient nommés *ethicæ dictiones* ou *allocutiones*. Il existe vingt-quatre Ethopées de Libanius : nous en citerons quelques-unes qui suffiront pour qu'on puisse se faire une idée de ce genre : Médée, au mo-

ment où elle va tuer ses enfans; Andromaque placée près du cadavre d'Hector; Chiron, apprenant qu'Achille se trouve au milieu des filles; Niobé ayant vu périr ses enfans; un peintre voulant représenter Apollon sur du bois de laurier qui refuse de prendre les couleurs; un individu contemplant un tableau de bataille; Ulysse parlant à Polyphème, etc.

12°. Des *Descriptions*, Ἐκφράσεις, par exemple: d'une chasse, d'un combat d'infanterie, de l'ivrognerie.

13°. Des *Délibérations*, Θέσεις, par exemple, sur la conclusion d'un mariage.

A ces treize catégories on peut en ajouter deux que les éditeurs n'ont pas comprises parmi les Progymnasmata, mais qui nous paroissent y appartenir; ce sont:

14°. Les *Caractères épistolaires*, Ἐπιστολικοὶ Χαρακτῆρες, et,

15°. Les *Formulaires de lettres*, Ἐπιστολικοὶ Τύποι. Les derniers sont peut-être de Théon d'Alexandrie.

Parmi les *Discours* ou *Harangues* de Libanius, il y en a plusieurs qui n'ont jamais été prononcés et n'étoient pas même destinés à être débités en public; ce sont moins des discours que des mémoires, ou bien des dissertations morales. Nous allons en donner les titres.

Λόγος περὶ τῆς ἑαυτοῦ τύχης, Discours sur ce qui lui est arrivé. Cette biographie de Libanius, écrite par lui-même à l'âge de soixante ans, s'il n'y pas de faute

dans le chiffre, et retouchée au moins à celui de soixante-dix, puisqu'elle rapporte des faits de cette époque, est le morceau le plus curieux que nous ayons de cet écrivain.

Πρὸς Ἀντιοχεῖς, ὑπὲρ τῶν Ῥητόρων; *aux Antiochiens, sur les rhéteurs;* c'est-à-dire, sur le traitement à assigner aux rhéteurs.

Βασιλικὸς, *Discours royal*, ou Panégyrique de Constance et de Constant.

Πρεσβευτικὸς, *Discours d'ambassade*. Les habitans d'Antioche ayant résolu, en 363, d'envoyer une députation auprès de l'empereur Julien, pour se justifier des torts qu'ils avoient aux yeux de ce prince, et pour l'inviter à venir prendre son quartier d'hiver au milieu d'eux plutôt qu'à Tarsus, Libanius composa ce discours; la députation ne partit pas, et le discours ne fut pas prononcé, parce que Julien périt dans l'intervalle.

Προσφωνητικὸς, *Allocution*. Ce discours fut adressé à Julien par Libanius, que les habitans d'Antioche envoyèrent auprès de ce prince lorsqu'il se rendoit dans leur ville, avant son expédition de Perse; il est donc antérieur au discours d'ambassade.

Μονῳδία, *Lamentation* sur l'incendie du temple d'Apollon, à Antioche, en 361.

Πρὸς τὸν Βασιλέα κατὰ τῶν προσεδρευόντων τοῖς Ἄρχουσιν, *A l'empereur, contre ceux qui obsèdent les magistrats*. Ce mémoire s'adresse probablement à Théodose-le-Grand.

Μονῳδία ἐπὶ Νικομηδείᾳ σεισμῷ ἀφανισθείσῃ, *Lamenta-*

tion sur le sort de Nicomédie, renversée par un tremblement de terre en 358.

Ὑπὲρ Ἀριστοφάνους, *pour Aristophane*. Cet homme, originaire de Corinthe, avoit été puni de l'exil et de la perte de ses biens, pour avoir consulté les astrologues; Libanius implora en sa faveur la clémence de l'empereur Julien. La réponse que l'empereur fit à cette lettre s'est conservée, ainsi que la lettre de Libanius, par laquelle il remercie ce prince et lui annonce que son rescrit sera placé en tête du discours pour Aristophane. Ce n'est pourtant pas de cette manière que la lettre de Julien nous a été conservée[1].

Εἰς Ἰουλιανὸν Αὐτοκράτορα Ὕπατον, *Discours adressé à l'empereur Julien, consul*, le 1er janvier 363.

Πρὸς Ἀντιοχεῖς περὶ τῆς τοῦ βασιλέως ὀργῆς, *Discours adressé aux habitans d'Antioche, pour les engager à appaiser l'indignation de l'empereur.* (r.)

Μονῳδία, *Lamentation* sur la mort de Julien. Libanius ne cache pas, dans ce discours, qu'un des motifs pour lesquels il déplore la mort de Julien, est le triomphe de la religion chrétienne qui doit en être le résultat.

Ἰουλιανὸς, ἤτοι Ἐπιτάφιος ἐπὶ Ἰουλιανῷ. *Julien, ou Oraison funèbre de l'empereur Julien.* Ce discours, qui renferme un précis des gestes de Julien, a été composé pendant la vie du prince; ayant reçu la nouvelle de sa mort, l'orateur y fit les changemens nécessaires pour

[1] Voy. LIBANII Epist. DCLXX, et la note 12 de l'édition de *J. Chph. Wolf*, p. 321.

lui donner la forme d'une oraison funèbre. (F.)

Ὑπὲρ τῆς Ἰουλιανοῦ τιμωρίας, *De la manière de venger la mort de Julien.* Ce discours ne fut pas écrit à l'époque de la mort de Julien; il le fut près de seize ans après, lorsque les progrès des Visigoths et la mort de Valens avoient répandu l'alarme dans l'empire romain; il fut adressé à Théodose, immédiatement après que Gratien eut appelé ce général d'Espagne, pour partager avec lui le fardeau du gouvernement. (F.)

Ἀντιοχικὸς, *Discours prononcé à la louange des habitans d'Antioche.* Ce discours fut prononcé sous le règne de l'empereur Constance; il est par conséquent de beaucoup antérieur à quelques-uns de ceux qui le précèdent dans le recueil.

Περὶ τῆς ϛάσεως, *De la sédition des habitans d'Antioche.* Discours ayant pour but de fléchir la colère de Théodose, relativement au tumulte qui avoit eu lieu à Antioche en 387.

Πρὸς Θεοδόσιον τὸν Βασιλέα, ἐπὶ ταῖς διαλλαγαῖς, *Discours de remercîment adressé à Théodose* après qu'il eut pardonné aux habitans d'Antioche.

Autre Discours adressé à Théodose *sur la conservation des temples et des idoles du paganisme.* Un fragment de ce discours a été trouvé en 1823 par M. *Ange Mai*, dans cinq manuscrits de la bibliothèque du Vatican.

Κατὰ Φλωρεντίου, *Accusation de Florentius*, qui étoit préfet du prétoire. Ce magistrat s'étoit caché sous Julien, pour se soustraire à la punition de ses

forfaits [1]; mais il paroît qu'il recouvra sa dignité sous les successeurs de ce prince. Quelques mots du discours de Libanius paroissent indiquer qu'il s'adressoit à Théodose.

Κατὰ Λουκιανοῦ, *Accusation de Lucien*, comte de l'Orient, et fils de Florentius, de l'année 386 à peu près.

Κατὰ Τισαμενοῦ Ἄρχοντος, *Accusation de Tisamène*, préfet de Syrie, de 386.

Πρὸς Ἰκάριον, παραινετικὸς, *Exhortation adressée à Icarius*, nommé comte d'Orient en 384 ou 385, à la place de Procule, qui, pour ses forfaits, avoit été destitué avec ignominie. Icaire étoit un homme nourri dans l'amour des lettres, et qui, par ce moyen s'étoit avancé. Il est peut-être ce même Icaire qui avoit enseigné la rhétorique à Rome, et étoit l'ami de S[t] Augustin. Néanmoins il paroît avoir été dur et arrogant, et d'un caractère défiant. Libanius s'en plaint beaucoup dans les deux discours suivans.

Κατὰ Ἰκαρίου πρῶτος, *Premier Discours contre Icarius*.

Κατὰ Ἰκαρίου δεύτερος, *Second Discours contre Icarius*.

Ὑπὲρ τῶν Ὀρχηστῶν, *Pour les Danseurs*, contre Aristide, qui, dans une déclamation perdue, avoit conseillé de les expulser de Lacédémone. On voit par là que c'est un sujet fictif.

Εἰς Καισάριον Μάγιστρον, *Action de grâce adressée*

[1] AMMIAN. MARCELL. XXII, 3.

à Césarius, qui étoit un des officiers de Théodose, auxquels la ville d'Antioche dut son salut. Il étoit un des commissaires que l'empereur avoit envoyés sur les lieux pour informer contre les auteurs de la sédition. Césarius fut par la suite maître des offices, et c'est probablement à cause de celà que, dans l'inscription de ce discours, il est nommé *magister*.

Εἰς Ἐλλέβιχον, *A Ellebichus*. Ce général étoit le collègue de Césarius dans la mission dont nous venons de parler.

Περὶ τῶν ἐν ταῖς Ὀλυμπίων ἑορταῖς κλήσεων, *Des invitations aux fêtes Olympiques*. Ces fêtes étoient célébrées à Antioche, en vertu d'un privilége de l'empereur Claude, renouvelé par Septime Sévère.

Πρὸς Εὐστάθιον, περὶ τῶν τιμῶν, *Contre le sophiste Eustathius, sur les honneurs*. Il paroît qu'Eustathe étoit alors gouverneur de Syrie. Le discours de Libanius est dirigé contre l'abus des sollicitations, pour la suppression desquelles il avoit demandé une loi à Théodose. Il paroît qu'en effet l'empereur rendit une pareille loi, quoiqu'elle ne se trouve pas dans les codes.

Περὶ τοῦ λόγου, πρὸς τοὺς Νέους, *Des Discours; discours adressé aux jeunes gens*. Libanius se justifie du reproche qu'on lui avoit fait de la rareté de ses lectures et des exercices de rhétorique; puis il en rejette la faute sur l'insouciance et l'ingratitude de ses disciples.

Πρὸς τοὺς Νέους, περὶ τοῦ Τάπητος, *Aux jeunes gens, sur le Tapis*. Ce discours fait le tableau de l'inso-

lence et de l'indocilité de la jeunesse d'Antioche. Il est question d'un tapis, parce que quelques-uns de ces jeunes étourdis, en étendant un tapis par terre, avoient berné leur maître, qui, sans y prendre garde, avoit marché dessus.

Περὶ τοὺς εἰς τὴν παιδείαν αὐτοῦ ἀποσκώψαντας, *Contre ceux qui blâmoient ses leçons.* Différentes personnes, tout en rendant justice au mérite de Libanius, comme orateur, prétendoient qu'il n'étoit qu'un professeur médiocre; ils peuvent avoir eu raison, quoique l'orateur n'en convienne pas.

Περὶ Συνθηκῶν, *Sur les conventions.* Libanius vouloit que les professeurs fissent entre eux des conventions pour empêcher les jeunes gens de courir de l'un à l'autre.

Πρὸς τὴν Βουλήν, *Au sénat d'Antioche*, contre Sévérus. Ce discours porte, dans quelques manuscrits et dans les éditions de Bongiovanni et de Reiske, le titre Κατὰ Σεβήρου, *Contre Sévérus*, lequel répond mieux au sujet qui y est traité.

Πρὸς τοὺς οὐ λέγοντας, *Contre ceux qui ne parlent pas.* Libanius blâme dans ce discours ces sénateurs ou juges qui, par timidité ou paresse, se dispensoient de l'obligation de manifester leur opinion sur les questions mises en délibération, en se joignant machinalement à celle de la pluralité.

Πρὸς τὰς τοῦ παιδαγωγοῦ βλασφημίας, *Contre les calomnies d'un pédagogue.* Ce professeur avoit accusé Libanius de paresse.

Ἀπολογητικοῦ κατὰ παιδαγωγοῦ Ἐπίλογος, *Epilogue de*

son apologie contre le pédagogue. C'est un supplément au morceau précédent.

Ἄρτεμις, *Diane.* Libanius ayant été guéri d'une maladie dangereuse, prononça ce discours en l'honneur de Diane, à laquelle il croyoit devoir son salut.

Περὶ τῶν Προστασιῶν, *Des patronages.* Il s'étoit introduit dans l'empire un usage qui donna lieu à toute sorte d'excès; les paysans, non seulement pour se mettre à l'abri des vexations de la part des militaires cantonnés dans les provinces, mais aussi pour se soustraire au paiement des tributs et des redevances qu'ils devoient à leurs seigneurs, souvent aussi pour pouvoir se livrer impunément au vol et au brigandage, se plaçoient sous la protection des officiers militaires, dont ceux-ci faisoient l'objet d'un trafic. Il est plusieurs fois question de ces *Patrocinia vicorum*, dans les constitutions des empereurs Constance, Valens et Théodose-le-Jeune, qui se trouvent dans le Code du dernier. C'est contre cet abus que Libanius s'élève dans ce discours, qui paroît avoir été prononcé en 391 ou 392, après le retour de Théodose-le-Grand à Constantinople. (G.)

Ὑπὲρ τῶν γεωργῶν, et περὶ τῶν Ἀγγαρειῶν, *Pour les paysans*, et *contre les corvées.* Il est question dans ces discours, d'un autre abus, mais dont les paysans étoient les victimes. Les préposés d'Antioche s'étoient arrogé le droit de retenir les gens de la campagne qui avoient porté des vivres dans la ville, pour les forcer à des travaux publics; ils employoient aussi les bêtes de somme de ces malheureux. (G.)

Πρὸς τὸν Βασιλέα περὶ τῶν δεσμωτῶν, *Discours adressé à l'empereur, au sujet des prisonniers.* Libanius s'élève dans ce discours contre les arrestations arbitraires et contre les mauvais traitemens qu'on faisoit éprouver aux prisonniers. Il est probable que ce discours fut prononcé devant Théodose. (G.)

Κατὰ τῶν εἰσιόντων εἰς τὰς τῶν Ἀρχόντων καταγωγὰς, πρὸς τὸν Βασιλέα, εἰσφορὰ νόμου, *Contre ceux qui sollicitent les magistrats; discours adressé à Théodose pour lui demander une loi.* Nous avons déjà parlé de l'abus des visites que les solliciteurs faisoient chez les juges. Libanius demande que l'empereur interdise ces visites, ainsi que les dînés que donnoient les magistrats. Cette harangue peut être regardée comme une seconde édition de celle dont nous avons parlé ci-dessus. (G.)

Ὑπὲρ τῶν Ἱερῶν, *Des Temples.* Par ce discours, prononcé ou écrit vers 390, Libanius supplie l'empereur de mettre des bornes au fanatisme des moines, qui détruisoient les temples du paganisme, principalement ceux de la campagne, et d'ordonner aux évêques de ne pas conniver à ces excès. (G.2.)

Πρὸς τοὺς βαρὺν αὐτὸν καλέσαντες, *Contre ceux qui se plaignent de son arrogance* ou *de son importunité.* Dans ce discours, prononcé à l'âge de soixante ans, Libanius se justifie contre ceux qui lui reprochoient de regretter le temps de Julien, et de le préférer au temps de désastre où il vivoit. Il fait allusion à la défense de Valens.

Ὑπὲρ Ὀλυμπίου, *Pour Olympius.* (S.)

Περὶ τῶν Φαρμάκων, *Des empoisonneurs*. Libanius ayant essuyé des reproches d'avoir interrompu ses lectures, s'en justifie par un singulier motif : il prétend que sa langue a été ensorcelée. (B.)

Ὑπὲρ ἑαυτοῦ διὰ τὴν πρὸς Ἀντίοχον συνηγορίαν, *Sur lui-même, et des peines qu'il s'est données pour Antiochus*. (B.)

Πρὸς Ἀναξέντιον, *A Anaxentius*, disciple de Libanius. L'orateur le dissuade d'un voyage qu'il vouloit faire pour venir au secours de son père, en lui faisant voir l'inutilité de sa présence sur les lieux. (B.)

Πρὸς Σιλβανὸν, *Contre Silvanus*, disciple ingrat qui le calomnioit. (B.)

Περὶ τοῦ μὴ ληρεῖν, *Sur le Bavardage*. L'orateur, parvenu à un âge avancé, se défend contre quelqu'un qui l'avoit traité de bavard. (B.)

Πρὸς τὸν Βασιλέα ὑπὲρ τῶν βουλῶν, *A l'empereur, sur les sénats*. C'est une plainte contre les sénateurs qui ne vaquoient pas à leurs fonctions. (B.)

Ὑπὲρ Θαλασσίου, *Sur Thalassius*. Cet ami de Libanius recherchoit une place de sénateur, pour laquelle l'orateur le recommande. (B.)

Πρὸς Εὐστάθιον τὸν Κᾶρα, *Contre Eustathius le Carien*. Compliment fait à quelqu'un qui avoit dit du bien de l'auteur. (B.)

Περὶ Θρασυδαίου, *Sur Thrasydée*. Discours adressé à Nicoclès, l'ami de l'orateur, pour se justifier d'un reproche que lui faisoit un certain Thrasydée. (B.)

Πρὸς Πολυκλέα, *Contre Polyclée*, auquel il reproche son ingratitude envers Julien. (B.)

Πρὸς Εὔμολπον, *Contre Eumolpe*. Il rapporte une tracasserie que cet individu lui avoit suscitée. (B.)

Πρὸς Τιμοκράτην, *A Timocrate*. Il console ce préfet d'une avanie qu'il avoit reçue de la part du peuple assemblé au théâtre. (B.)

Κατὰ τῶν πεφευγότων, *Des fuyards*. Il engage ceux des habitans d'Antioche qui, craignant la colère de Théodose, avoient abandonné leurs foyers, d'y rentrer. (B.)

Περὶ τοῦ Πλέθρου, *Du Plethrum*. C'étoit le nom d'une partie du théâtre d'Antioche, qui avoit été agrandie. Libanius montre que ce changement est préjudiciable à l'ensemble. Ce discours renferme des détails sur les jeux Olympiques qu'on célébroit à Antioche. (B.)

Ἀντιόχῳ παραμυθητικὸς, *Discours de consolation adressé à Antiochus*, qui avoit été en butte aux calomnies d'un ennemi. (B.)

Parmi les discours de Libanius, il y en a plusieurs qui sont de véritables traités de morale; tels sont les morceaux suivans :

Ὅτι τὸ πλουτεῖν ἀδίκως τοῦ πένεσθαι ἀθλιώτερον, *Que la pauvreté rend moins malheureux que les richesses mal acquises*.

Περὶ φίλων, *Des Amis*. L'auteur y démontre que les amis sont la plus grande richesse. Ce discours porte dans quelques manuscrits ce titre : Περὶ πλούτου, *De la Richesse*, et dans d'autres, il est intitulé : Περὶ πενίας, *De la Pauvreté*.

Περὶ ἀπληστίας, *De l'avidité insatiable*.

Περὶ δουλείας, *De la Servitude.*

Le nombre des *Déclamations* de Libanius ou des exercices sur des sujets imaginaires, passe quarante; il seroit inutile d'en donner tous les titres ; les suivans peuvent suffire : Discours de Ménélas, adressé aux Troyens, pour réclamer son épouse ; Discours d'Achille, en réponse à Ulysse député auprès de lui par Agamemnon ; Discours d'un parasite qui déplore la perte d'un dîné ; Discours d'un gourmand qui veut s'empoisonner parce que son Amphitryon a renoncé à tenir table pour se faire philosophe ; plusieurs discours mis dans la bouche de Démosthène ; une Apologie de Socrate ; Discours d'un père avare reniant son fils, parce qu'ayant été vainqueur dans un combat, il n'a demandé pour récompense qu'une couronne d'olivier.

Une partie très-intéressante des œuvres de Libanius, est le recueil de ses *Lettres*. Ce sophiste avoit une correspondance très-étendue ; on connoît plus de deux mille lettres qu'il a écrites, et le nombre des personnes auxquelles elles sont adressées passe cinq cent cinquante ; il y a parmi eux des noms illustres, tels que : l'empereur Julien et son oncle qui portoit le même nom, des gouverneurs de province, des généraux, des hommes de lettres ; il y a aussi quelques pères de l'Église : S[t] Amphiloque, S[t] Athanase, S[t] Basile, S[t] Dorothée ; S[t] Grégoire de Nysse, et S[t] Jean-Chrysostome. Quant aux sujets traités dans ces lettres, il y en a beaucoup, il est vrai, qui n'offrent que peu d'intérêt ; ce sont celles qui ne

renferment que des complimens, des recommandations, ou le récit de quelques affaires domestiques; toutefois, ces lettres même sont écrites avec esprit, avec grâce et avec élégance; mais il y en a aussi un grand nombre qui sont importantes par le sujet qu'elles traitent, par la beauté des idées et des sentences, par la gravité des matières et par les traits historiques qu'elles nous ont conservés.

Enfin, nous avons de la plume de Libanius les *Argumens des discours de Démosthène*.

Il n'existe aucune édition complète des œuvres de Libanius; nous allons indiquer les éditions de certaines parties de ses ouvrages, en nous bornant néanmoins à celles qui forment collection; car il seroit inutile d'entrer dans le détail des éditions d'ouvrages détachés.

1. *Progymnasmata.*

La plus grande partie des Progymnasmata fut publiée avec ceux de Théon, et comme étant de ce rhéteur, par *Joach. Camerarius*, Bâle, 1641, in-8°.

Fréd. Morel les donna plus complets dans le premier volume de la collection d'une partie des œuvres de Libanius, qu'il publia à Paris, 1606, in-fol., chez *Claude Morel*, sous le titre de Libanii sophistæ Præludia oratoria, Declamationes et Dissertationes morales, en grec et en latin.

Cependant il avoit échappé à Morel trente-neuf contes mythologiques, sept descriptions et sept autres morceaux qui parurent en grec et en latin dans les Excerpta de *Leo Allatius*. (Voy. vol. I, p. LII.)

Tout ce que Camerarius, Morel et Allatius avoient fait connoître, est réuni dans l'édition des discours et des déclamations donnée par Reiske, dont nous parlerons.

Les *Caractères épistolaires* ont été publiés en grec par

Guill. Morel, en 1551, et une seconde fois en 1558, in-8°., et, avec une traduction, à Lyon, 1614, in-12.

Les *Formules de lettres* se trouvent dans les collections d'*Alde* et de *Cujas*; elles ont été jointes à l'édition des Caractères de Lyon, 1614, in-12.

2. *Discours et Déclamations.*

Soterianus Capsalis publia à Ferrare, 1517, in-4°., la *première édition* très-incomplète de ces ouvrages, en grec.

Fréd. Morel plaça quarante-cinq déclamations et dissertations morales dans le premier volume de sa collection dont nous venons de parler, et qui parut en 1606, et trente-six discours dans le second, qui a été publié en 1627, sous le titre de Orationes xxxvi quæ historiæ Aug. a Constantino M. usque ad Theodosium M. ejusque liberos Impp. arcana hactenus ignorata continent, etc. Il y a joint une traduction latine.

Jacques Godefroi donna à Genève, 1631, in-4°., cinq discours de Libanius, parmi lesquels il y en a quatre qui manquent dans le recueil de Morel ; nous les avons indiqués par la lettre G. Ils furent réimprimés avec un cinquième que nous avons marqué G2, dans *Jac. Gothofredi* Opuscula ; Genève, 1641, in-4°, et dans ses Opera juridica minora, Lugd. Bat., 1733, in-fol.

Quatre autres parurent dans l'ancienne édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius, vol. VII, p. 145, avec la traduction de *Godefroi Olearius*. Nous les avons fait connoître par la lettre F.

Antoine Bongiovanni publia à Venise, 1754, in-4°., en grec et en latin, dix-sept discours inédits, ou plutôt seize seulement, que nous avons indiqués par la lettre B ; car le dix-septième (contre Sévérus) se trouvoit sous un autre titre dans la collection de Morel.

Le nombre des déclamations éprouva aussi une augmentation par la publication de deux morceaux inédits. On doit celle de la déclamation pour un père qui avoit sacrifié sa vie

au salut de la patrie, à madame *Reiske*, qui la fit paroître avec une traduction allemande, Leipzig, 1775, in-8°.; et la déclamation pour Socrate fut publiée par *Jacques Morelli*, à la suite du discours d'Aristide contre Leptine, Venise, 1785, in-8°.

Enfin, l'édition la plus complète des discours et des déclamations de Libanius, fut préparée par *J.-J. Reiske*, et publiée par sa veuve. Le projet de ce savant avoit été de donner une édition de luxe; il en publia en effet le premier volume en 1784, in-4°.; mais le libraire n'ayant pas trouvé son compte à cette entreprise, on renonça au grand format, et l'édition fut imprimée in-8°. Elle se compose de quatre volumes, qui parurent à Altenbourg, 1791 à 1797; ils renferment tout ce qu'on trouve dans les éditions de Morel, Leo Allatius, Fabricius, Bongiovanni, Morelli, et de madame Reiske, ainsi que les Progymnasmata; on y trouve de plus un discours inédit, le second contre Icarius, et plusieurs déclamations dont *Villoison* avoit publié, dans ses Anecdota græca, des fragmens conservés par *Macarius Chrysocephalus*, dans son *Jardin de roses*. Plusieurs autres morceaux qui, dans les éditions précédentes, offroient des lacunes, sont entiers dans celle-ci : ce sont surtout les manuscrits des bibliothèques de Wolfenbüttel et d'Augsbourg qui ont fourni à Reiske les moyens de compléter ces morceaux. A l'aide des mêmes manuscrits, et par des conjectures souvent très-heureuses, Reiske a corrigé un bien grand nombre de passages corrompus, principalement des discours. De courtes notes indiquent et et justifient les corrections. La traduction latine de Morel, qui est assez foible, et qui d'ailleurs ne répondoit plus au texte, ne pouvant être jointe à cette édition critique, il est à regretter que Reiske n'en ait pas rédigé une nouvelle : le défaut de ce secours est d'autant plus sensible, que l'édition n'a ni commentaire, ni introductions historiques, ni même de tables. Reiske n'a donc fait que la moitié de ce qu'il falloit pour une bonne édition; Libanius attend un éditeur

qui, à un esprit critique, joigne un grand fonds de connoissances historiques, et qui ne soit pas étranger à la jurisprudence romaine.

Depuis l'édition de Reiske, il a encore été publié deux discours de Libanius, que ce savant ne connoissoit pas. Nous avons indiqué par la lettre S l'un, que *Ch. Siebenkees* a trouvé à la bibliothèque Barberini à Rome, et qui parut dans ses Anecdota græca, Norimb. 1798, in-8°. ; l'autre, découvert par M. *Ange Mai*, dans cinq manuscrits du Vatican, a été ajouté par ce savant à la seconde édition de Fronto, qu'il a donnée en 1823 à Rome. Il existe dans les bibliothèques, et surtout dans celle de Madrid, d'autres discours inédits de Libanius.

3. *Lettres.*

Douze lettres de Libanius, adressées à St Basile, furent publiées par *Alde l'ancien*, en 1499, dans son recueil épistolaire, et réimprimées dans la collection de *Henri Etienne*, de 1577, et avec une traduction latine, dans celle de *Cujas*; de même avec les œuvres de St Basile.

Franç. Zambicari, de Bologne, qui a vécu dans la seconde moitié du quinzième siècle, apporta de Grèce environ quinze cents lettres de Libanius : il en traduisit en latin quatre cent quarante-sept, les distribua en trois livres, et les dédia à Frédéric, premier duc d'Urbin. Une copie très-fautive de ce manuscrit tomba entre les mains de *Jean Sommerfeld*, maître-ès-arts à Cracovie, qui les fit imprimer dans cette ville en 1504, in-4°.

Guill. Morel publia à Paris, 1556, in-4°, cent trois lettres de Libanius, avec une traduction d'*Antoine Pichon*.

Quelques lettres inédites de cet orateur se trouvent aussi dans le vol. I de la collection de *Frédéric Morel*, dont nous avons parlé plus haut.

Plusieurs autres savans, tels que *Fréd. Brummer*, *Pierre Lambecius*, *Taneguy Lefèvre*, *Cotelier*, *Henri de Valois*, publièrent successivement des lettres inédites de Libanius.

*

J. Chph. Wolf en trouva trois cents dans des manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, à Oxford; il en choisit cent qu'il fit imprimer avec une traduction latine, à Leipzig, 1711, in-8°.

Charles Jesper Benzel en publia vingt, parmi lesquelles dix-sept seulement étoient inédites, à Lunden, 1735, in-4°.

La collection la plus nombreuse a été publiée à Amsterdam, 1738, in-fol., par le même *J. Chph. Wolf*, qui en avoit déjà fait connoître cent en 1711. Nous allons indiquer les secours qu'il eut pour former ce récueil : 1°. une collection des lettres de Libanius, qui se trouvent dans les manuscrits de Paris; collection rédigée par *Boivin* : elle se compose de quatre-vingt-huit lettres inédites; 2°. un autre recueil, également fait à Paris, par *David Leclerc* pour *Jacq. Godefroi* : il renferme environ huit cents lettres; 3°. le recueil de *Fréd. Rostgaard*, Danois qui, vers la fin du dix-septième siècle, avoit visité les bibliothèques de France et d'Italie, pour copier toutes les lettres de Libanius qui s'y trouvoient. Il conféra les différens manuscrits et prit note des variantes; son appareil a été la principale base du travail de Wolf; 4°. l'Appareil d'*Ezéchiel Spanheim*, qui se trouve à Paris, et renferme quatre-vingt-deux lettres. *Wolf* fut en outre assisté par plusieurs savans qui lui fournirent, soit des lettres inédites, soit des variantes. C'est ainsi qu'il put réunir seize cent cinq lettres de Libanius dans la langue où elles ont été écrites, et en outre cinq cent vingt-deux dans des traductions latines. Son édition est excellente sous le rapport de la critique, mais elle a besoin, plus encore que les discours, d'un philologue versé dans l'histoire, qui, après avoir fait des recherches suffisantes sur les cinq cent cinq correspondans de Libanius, les fasse connoître aux lecteurs, et dispose les lettres, soit dans un ordre chronologique, autant que cela est possible, soit en réunissant toutes celles qui ont été adressées au même correspondant.

Depuis 1738 il n'a pas été publié de lettres inédites de

Libanius, quoiqu'il soit probable qu'il en existe encore; surtout dans les bibliothèques d'Espagne.

4. *Argumens des discours de Démosthène.*

Alde l'ancien les a publiés pour la première fois dans son édition de Démosthène, 1504, in-fol. Ils ont été réimprimés dans d'autres éditions de cet orateur.

Himerius, né vers 315, à Prusias en Bithynie [1], où son père Ameinas professoit la rhétorique, fit ses études à Athènes; plus tard il parcourut une partie de la Grèce pour prononcer des discours et gagner de l'argent, comme faisoient alors les sophistes; il obtint ensuite la chaire d'Athènes, et son école fut fréquentée par un concours de jeunes gens de tous les pays où l'on parloit grec. St Basile et St Grégoire de Naziance furent du nombre de ses disciples; il fut aussi nommé juge à l'aréopage. Il se rendit d'Athènes à Antioche, à l'invitation de Julien, qui désiroit l'entendre. Ce prince en fut si satisfait qu'il se l'attacha et l'emmena avec lui dans son expédition de Perse. M. *Boissonade* fait, au sujet d'Himerius, la même remarque que nous avons faite pour Thémistius, savoir que, malgré le crédit dont il jouissoit auprès de Julien, et quelque attaché qu'il fût au paganisme, il ne parla du christianisme et des chrétiens qu'avec une modération que ceux-ci n'imitèrent pas lorsque ensuite ils devinrent les maîtres [2].

[1] Prusias ou Ciéus (Κιῖος) ne doit pas être confondu avec Prusa sous l'Olympe, ni avec Prusa sur l'Hypius. Ces trois villes étoient situées en Bithynie.

[2] Voy. Biographie universelle, vol. XX, p. 309.

Himerius mourut fort vieux de l'épilepsie; il avoit écrit plus de soixante-quinze *Discours* et *Déclamations* sur des sujets imaginaires, ou contenant des éloges, des complimens, etc. Photius nous a conservé des extraits de trente-sept de ces discours; mais il nous reste vingt-quatre discours entiers, et dix qui sont tronqués : dans ce nombre il ne se trouve que treize de ceux dont Photius parle. Les déclamations d'Himerius sont dénuées de plan et d'intérêt; elles renferment cependant plusieurs particularités historiques dont on peut tirer quelque utilité. Son style est affecté, rempli d'emphase et surchargé d'érudition.

Le plus intéressant des discours d'Himerius, sous le point de vue historique, est celui qu'il prononça en 362, à Constantinople, en l'honneur de cette ville et de l'empereur Julien (le septième du recueil). Après celui-là, l'Épithalame de Severus (premier du recueil) mérite encore d'être lu.

Il n'existe proprement que trois manuscrits des discours d'Himerius : ils sont à Augsbourg, à Oxford et à Rome; car le manuscrit de Vienne est une copie de celui d'Augsbourg, faite, en 1629, par *Elie Ehinger;* et *Jean-Chph. Wolf* est l'auteur des copies qui sont à Hambourg, et dont l'une est faite sur le manuscrit d'Augsbourg, et l'autre sur celui d'Oxford. Aucun des trois manuscrits n'est complet; car aucun ne renferme tous les trente-quatre discours entiers ou tronqués que nous connoissons aujourd'hui. Le manuscrit d'Augsbourg, original de

l'édition de Majus, ne renferme que trois discours, mais deux de ces trois ne se trouvent pas ailleurs. On raconte que lorsque *Léon Allazzi*, conduisant à Rome la bibliothèque de Heidelberg, passa par Augsbourg, il fut extrêmement étonné de trouver dans une ville transalpine un manuscrit d'Himerius; il assura qu'il n'en existoit pas en Italie, et qu'on n'y connoissoit de ce sophiste que les extraits de Photius. Ce ne fut, en effet, que quelque temps après qu'on trouva le manuscrit du Vatican. C'est le plus complet des trois, puisqu'il renferme trente-deux discours entiers ou tronqués. Neuf de ces trente-deux déclamations se lisent aussi dans le manuscrit que *Guill. Herbert*, comte de Pembroke, donna, au dix-septième siècle, à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

Avant qu'il existât une édition de la Bibliothèque de Photius, les extraits d'Himerius, que le patriarche a insérés dans ce recueil, avoient été publiés par *Henri Etienne*, dans sa collection rhétorique de 1567. Photius fut ensuite imprimé en 1601 et 1612.

Plus tard, *Fabricius* publia, dans le vol. IX, p. 426 de sa *Bibliotheca græca* (ancienne édition), un discours entier d'Himerius, un des neuf du manuscrit d'Oxford.

Les trois du manuscrit d'Augsbourg furent imprimés dans *J.-H. Maji* Catalogus msstorum Uffenbachianorum, Halæ, 1720, in-fol.

Avant la fin du dix-huitième siècle, il ne parut pas d'édition complète de tout ce qui nous reste d'Himerius. *Théoph. Wernsdorf*, professeur à Dantzig, en prépara une. Il réunit aux extraits de Photius tout ce qu'on trouve dans les trois manuscrits cités; il corrigea le texte d'après les règles du

la critique, l'accompagna d'une version, et surtout d'un commentaire interprétatif, à la rédaction duquel il employa une grande partie de sa vie; mais il n'eut pas la satisfaction de voir paroître ce travail, aucun libraire n'ayant voulu se charger de l'édition d'un auteur aussi peu connu que l'étoit alors Himerius. *Wernsdorf* étant mort en 1774, *Théoph.-Chph. Harless* publia à Erlang, en 1785, in-8°, un *specimen* du travail de Wernsdorf, savoir : le texte du discours en l'honneur de Constantinople, avec le commentaire. Le succès qu'obtint cet échantillon, décida un libraire de Gœttingue à se charger de l'entreprise; un frère du savant de Dantzig, *Jean-Christian Wernsdorf*, professeur à Helmstædt (connu par son excellente édition des Petits Poëtes latins), soigna la publication. Ainsi, Himerius parut en 1790, en un volume in-8°. Cette édition est un des plus beaux monumens de l'érudition et de l'assiduité des Allemands. On y trouve les extraits de Photius, et les trente-quatre discours qui existent entiers ou tronqués, une riche collection de variantes, un texte épuré d'après les règles de la critique, une bonne traduction latine qui pourroit tenir lieu d'un commentaire, des observations savantes sur tout ce qui tient à la critique, à l'histoire et à l'archéologie; enfin, de bonnes tables.

Puisse un savant nous donner une semblable édition de Libanius et de Thémistius!

CHAPITRE LXXVI.

De l'empereur Julien.

Flavius Claude Julien, que la haine des chrétiens, dont il avoit abjuré la foi, a flétri du surnom d'*Apostat*, fils de Jules Constance, qui étoit frère de Constantin-le-Grand, naquit en 331. Agé de six ans, il fut soustrait par Marc, évêque d'Aréthuse, au fer des soldats qui massacrèrent les neveux de Constantin. Élevé par les hommes les plus éclairés de son temps, et nourri de la lecture des auteurs de l'antiquité classique, Julien fut nommé, en 355, par les instances d'Eusébie, épouse de l'empereur Constance, gouverneur des Gaules, et obtint la main d'Hélène, sœur de ce prince. Depuis ce moment, il déploya les talens d'un général et ceux d'un sage administrateur. Il se seroit élevé au-dessus de son siècle, si un penchant pour la mysticité, penchant probablement inné, mais que fortifièrent les persécutions qu'il éprouva dans sa jeunesse, et la doctrine des Néo-platoniciens entre les mains desquels il tomba, ne lui eût inspiré des idées superstitieuses, dont il ne put se défaire dans un âge avancé. Elles lui suggérèrent le projet de s'op-

poser à l'esprit de son siècle, en renversant le christianisme que Constantin avoit déclaré religion de l'état. Son gouvernement ne fut que de trois ans, de 360 à 363 : il régna avec sagesse, excepté toutefois les extravagances auxquelles son zèle anti-religieux le poussa. Dans tout le reste, il montra de la prudence, et il fit preuve de courage. Il périt dans une expédition contre les Perses, victime de la confiance qu'il avoit accordée à un traître, ou par les mains d'un chrétien. Pour juger avec impartialité son caractère et ses intentions, il ne faut s'en rapporter ni aux calomnies des écrivains chrétiens, ni aux éloges exagérés des ennemis de la religion[1]. Celui, peut-être, de tous les écrivains qui a peint Julien avec le plus de vérité, est Ammien Marcellin. Cet historien rend justice aux qualités éminentes de Julien, sans dissimuler ses défauts. La parfaite impartialité, la candeur et la franchise de ce soldat, méritent autant de confiance lorsqu'il loue que quand il blâme. Les éloges qu'il donne à son héros, quoi-

[1] La Vie de Julien a été écrite en françois par *Phil. René de La Bletterie*, Amst., 1735, in-12; en anglois, par *A. V. Desvœux*, qui a publié à Dublin, en 1746, in-8°, une traduction de l'ouvrage de La Bletterie, avec des supplémens; en allemand, par *J. M. Schrœckh* (Allgemeine Biographie, vol. IV); et enfin en françois, avec critique et discernement, par M. *Tourlet*, en tête de sa traduction des œuvres complètes de Julien. Paris, 1821, 3 vol. in-8°. Voy. aussi *Bonamy*, dans les Mém. de l'Acad. des inscr. et belles lettres, vol. VII, p. 102; et *D. H. Hegewisch*, dans les Histor. u. litteratur. Aufsætze, Kiel, 1801, in-8°. Cet écrivain a apprécié avec justice le caractère de Julien. *Samuel Johnson* (Julian the Apostate, London, 1682, in-8°) et lord *Shaftesbury* (dans ses Characteristicks) sont passionnés en deux sens divers. *Gibbon* cache avec peine sa partialité.

qu'il avoue qu'ils approchent du panégyrique [1], n'ont pu être désavoués par les ennemis même d'un prince dont *Prideaux* dit :

Perfidus ille Deo, sed non et perfidus orbi.

Julien possédoit de rares vertus, mais leur éclat étoit terni par sa vanité et par son désir de paroître un homme extraordinaire. Comme écrivain, il mérite des éloges pour la pureté de sa diction et pour son éloquence. On voit dans ses ouvrages qu'il avoit lu tous les écrits des auteurs classiques, car ils sont remplis d'allusions à des passages de ces auteurs, à leurs opinions, aux images et aux expressions dont ils s'étoient servis. Ces allusions donnent quelquefois aux ouvrages de Julien une certaine obscurité, parce que beaucoup de livres auxquels elles se rapportent n'existent plus. A une vaste lecture Julien réunissoit beaucoup d'esprit, une imagination vive et un cœur chaud. La morale, la métaphysique et la théologie, qui n'est elle-même pour Julien qu'une métaphysique allégorique, furent les objets qu'il traita par préférence.

Les ouvrages que Julien a laissés sont de trois classes, des *Harangues*, des *Satires*, des *Lettres*. Nous avons perdu, aux fragmens près que S[t] Cyrille d'Alexandrie et Socrate nous en ont conservés, son ouvrage *Contre les chrétiens et contre leur croyance*. Empereur, Julien avoit pris toutes les

[1] Lib. XVI, c. 1. Quidquid autem narrabitur quod non falsitas arguta concinnat, sed fides integra rerum absolvit, documentis evidentibus fulta, ad laudativam pæne materiam pertinebit.

mesures par lesquelles, sans persécuter ouvertement le christianisme, il pût le dégrader et faire tomber ses adhérens dans le mépris : philosophe, il croyoit qu'il n'existoit pas de moyen plus efficace de relever le paganisme aux dépens de la nouvelle religion, que de confondre celle-ci par un ouvrage fort de raisonnement, dans lequel la satire ne seroit pas ménagée : homme de lettres, il ne manquoit pas d'une bonne dose d'amour-propre ; il lui sembloit que personne n'étoit plus propre à la rédaction d'un tel livre qu'un écrivain qui, après avoir étudié les systèmes des deux partis, s'étoit publiquement déclaré le protecteur d'un culte expirant et l'ennemi d'une religion au triomphe de laquelle la conservation et la grandeur de la famille à laquelle il appartenoit, paroissoient attachées. Telles furent, sans doute, les raisons qui portèrent Julien à entrer dans la lice contre le christianisme. Il écrivit son ouvrage dans les soirées de l'hiver qu'il passa à Antioche, et qui fut le dernier de sa vie. Entouré de philosophes païens qui attendoient de ce prince le rétablissement complet du culte de leurs pères, auquel leur aveuglement attachoit celui de la splendeur de l'empire romain, l'écrivain couronné fut, nous ne saurions en douter, encouragé par leurs suffrages, peut-être aidé de leurs talens. Apollinaire de Laodicée repoussa l'attaque de Julien par les seules armes de la raison, en confondant, dans un traité qu'il écrivit *sur la Vérité*, les dogmes des philosophes païens sur Dieu, sans employer

le secours des saintes Écritures. Cet opuscule doit avoir été rédigé fort à la hâte, puisque Julien, qui quitta Antioche le 5 mars 363, en eut encore connoissance : il se donna l'air de le dédaigner en écrivant à quelques évêques ce jeu de mots : Ἀνέγνων, ἔγνων, κατέγνων· Je l'ai lu, compris et condamné; à quoi l'un d'eux, probablement S[t] Basile, répondit par cet autre jeu de mots : Ἀνέγνως, ἀλλ' οὐκ ἔγνως· εἰ γὰρ ἔγνως, οὐκ ἂν κατέγνως· Tu l'as lu, mais tu ne l'as pas compris; car si tu l'avois compris, tu ne l'aurois pas condamné.

Quel que fût le mérite de l'ouvrage d'Apollinaire, que nous n'avons plus, ce ne fut sans doute pas une réfutation de celui de Julien, qui avoit directement attaqué le fondateur du christianisme et les auteurs des saintes Écritures. Il se passa même une cinquantaine d'années avant que Julien fût réfuté par un ouvrage fait avec soin et entrant dans le détail de ses sophismes, soit que les chrétiens pensassent que les anciens écrits apologétiques de leur foi, où la matière étoit épuisée, suffisoient pour repousser cette nouvelle attaque; soit que la catastrophe terrible qui termina le règne de Julien, et qu'on représentoit comme une vengeance céleste, eût fait tomber dans l'oubli une des productions de ce prince qui avoit provoqué la colère divine. Ce ne fut qu'au commencement du cinquième siècle que trois célèbres écrivains ecclésiastiques entreprirent de confondre Julien : ce sont Philippe de Side, S[t] Cyrille d'Alexandrie et Théodoret. C'est

à l'ouvrage de S[t] Cyrille que nous devons surtout la connoissance d'une partie de celui de l'empereur. Nous apprenons par cette réfutation, qui porte le titre suivant : Ὑπὲρ τῆς τῶν Χριστιανῶν εὐαγοῦς θρησκείας, πρὸς τὰ τοῦ ἐν ἀθέοις Ἰουλιανοῦ, *de la sainte religion des chrétiens, contre le livre de l'impie Julien*, que celui de l'Apostat étoit divisé en sept livres de peu d'étendue : les trois premiers portoient ce titre particulier: *D uRenversement des Évangiles*, Ἀναστροφὴ τῶν Εὐαγγελίων. Ce sont les seuls que S[t] Cyrille ait pris la peine de réfuter. Il paroît que la seconde partie de l'ouvrage étoit particulièrement dirigée contre les autres saintes Écritures.

On ne sauroit nier qu'en avocat habile, le prince philosophe n'ait possédé l'art de présenter sa thèse d'une manière spécieuse pour des lecteurs peu habitués à découvrir les sophismes revêtus d'une apparence de vérité. Disciple des sophistes, il tira un bon parti de la facilité avec laquelle le vulgaire se laisse imposer par des citations prises dans les ouvrages même qu'on veut réfuter; cette manière de produire sur la scène un adversaire pour le combattre avec ses propres armes, donne à la fois l'air de la candeur et de la loyauté, et celui de la supériorité. Néanmoins il ne falloit pas un grand talent pour faire voir que Julien n'a pas compris, ou qu'il a affecté de mal comprendre les dogmes qu'il combattoit; qu'il a dénaturé les faits et nié des vérités indubitables. Le succès que sans doute son ouvrage auroit eu s'il avoit vécu, ne pouvoit être dû qu'au

talent de l'auteur de manier l'arme du ridicule; arme dangereuse, parce que les plaies qu'elle frappe ne se cicatrisent jamais, et que la malveillance, qui trouve plaisir à croire le mensonge, ferme les yeux à la vérité lorsqu'elle entreprend de le détruire.

L'ouvrage de St Cyrille se trouve dans le septième ou dernier volume de l'édition grecque-latine de ses œuvres, que *Louis Aubert* a publiée à Paris en 1638, in-fol., et dans celle des Œuvres de Julien, par *Ez. Spanheim*, dont nous parlerons plus bas.

C'est à l'aide de cette réfutation de St Cyrille que, dans le dix-huitième siècle, le marquis *d'Argens* entreprit de rétablir à sa guise l'ouvrage de Julien. Il le publia sous le titre de Défense du paganisme par l'empereur Julien, en grec et en françois, avec des dissertations et des notes pour servir d'éclaircissemens au texte, et pour en réfuter les erreurs, par M. le marquis d'Argens. Berlin, 1764, in-8°; réimprimé dans la même ville en 1767. Un travail comme celui du marquis d'Argens, exécuté par un ami de la religion et de la vérité, pouvoit être fort utile, en signalant les erreurs dans lesquelles Julien est tombé, et faisant voir que les philosophes du prétendu siècle des lumières, qui avoient conspiré contre la religion, n'étoient que les copistes d'un original bien foible. Tel n'étoit pas le but du marquis d'Argens: s'il n'ose pas se déclarer pour Julien, il trouve mille raisons pour l'excuser. Deux savans allemands se sont élevés contre la production du marquis d'Argens, et le second l'a combattue avec un tel succès qu'après avoir lu les deux ouvrages, tout homme sans prévention conviendra que celui du philosophe françois a été complétement réfuté. Le premier de ces écrivains, *George-Fréd. Meier*, publia Beurtheilung der Betrachtungen des Herrn Marquis v. Argens über den Kaiser Julian. Halle, 1764, in-8°; l'autre, *Guillaume Crich-*

ton, qui, par la suite, fut prédicateur à Kœnigsberg : Betrachtungen über des Kaiser Julian Abfall von der christlichen Religion, und Vertheidigung des Heidenthums. Halle, 1765, in-8°. La Défense du paganisme se trouve aussi dans le vol. III de la traduction des Œuvres de Julien, par M. *Tourlet*, mais sans les dissertations du marquis d'Argens, qui y auroient été déplacées.

Nous passons à la nomenclature des ouvrages conservés de Julien.

Ἐγκώμιον πρὸς τὸν Αὐτοκράτορα Κωνστάντιον, *Éloge de l'empereur Constance.*

Περὶ τῶν αὐτοκράτορος πράξεων, ἢ περὶ Βασιλείας, *Des gestes de l'empereur, ou du Gouvernement.*

Ἐγκώμιον Εὐσεβίας τῆς Βασιλίδος, *Éloge de l'impératrice Eusébie*, épouse de ce prince.

Ces trois éloges ont été composés par Julien, dans sa jeunesse, lorsqu'il pouvoit encore espérer de gagner la bienveillance de Constance, dont sa fortune dépendoit. Ils contiennent quelques belles pensées, et sont écrits avec plus de simplicité qu'on ne devoit en attendre d'une production de ce temps. « Il falloit, dit M. *Tourlet* en parlant de la première de ces harangues, faire l'éloge de Constance, le meurtrier de son père, de son frère, en un mot, comme il le dit ailleurs, le bourreau de sa famille, et son ennemi personnel. C'étoit là un tour de force digne du génie souple et fécond de Julien, récemment décoré de la dignité de César par ce même Constance qui avoit cherché d'ailleurs des prétextes pour lui ôter la vie. La dissimulation

des défauts du prince, et l'exagération de ses bonnes qualités, dans un tel panégyrique, n'auroient donc rien d'étonnant; cependant, à quelques exceptions près, l'orateur forcé se trouve d'accord avec la plupart des historiens du temps, pour le fond des faits et des caractères qu'il trace. »

Dans la seconde harangue, écrite probablement après quelques années de son séjour dans les Gaules, Julien, d'après l'observation du même littérateur, désigne mal son penchant au paganisme; il y professe ouvertement la doctrine de Platon et des philosophes païens, et affecte de substituer constamment le mot de Dieux à celui de Dieu.

Le troisième de ces discours, adresssé à la princesse à laquelle Julien étoit redevable de la vie et de la dignité de César, est trop orné et farci d'érudition.

Εἰς τὸν Βασιλέα Ἥλιον, *En l'honneur du Soleil roi.* Discours adressé au préfet Salluste.

Εἰς τὴν μητέρα τῶν Θεῶν, *En l'honneur de la Mère des Dieux.*

Ces deux discours sont remplis d'enthousiasme, et écrits dans une prose poétique. Il s'y trouve beaucoup d'allégories qui ne sauroient nous paroître que froides et même ridicules. Dans le système de Julien, le monde étoit produit de toute éternité, mais il existoit un ordre successif de causes, dont la première est l'Etre subsistant par lui-même, l'Etre souverainement bon, le premier Soleil; les

autres causes ou principes, c'est-à-dire le monde intelligent, sans soleil, et le soleil visible, furent aussi produits, mais nécessairement et de toute éternité; Cybèle, ou la mère des Dieux, tient au troisième principe générateur, et paroît s'identifier avec lui; Attis ou Gallus est un attribut de ce principe, et par conséquent aussi de Cybèle : il semble en outre faire partie du cinquième corps, qui est l'âme du soleil et l'âme de l'univers.

Au rapport de Libanius, Julien n'a employé qu'une nuit à la rédaction de chacun de ces deux discours; l'un et l'autre ont été écrits en 362; le second, à Pessinunte en Phrygie, où Julien venoit de rétablir le culte de Cybèle.

Εἰς τοὺς ἀπαιδεύτους Κύνας, *Envers les Chiens, ou les Cyniques ignorans.*

Πρὸς Ἡράκλειον Κυνικὸν, περὶ τοῦ πῶς Κυνιστέον, καὶ εἰ πρέπει τῷ Κυνὶ μύθους πράττειν, *Contre le Cynique Héraclius; comment on doit être cynique, et s'il convient à un Cynique de composer des fables.*

Dans ces deux discours ou mémoires, Julien établit l'idée que, selon lui, on doit se faire de la philosophie de Diogène. Il blâme les faux Cyniques de son temps, d'afficher le mépris des dieux et des saints mystères. Le second discours renferme un morceau très-curieux, même pour l'histoire. Sous prétexte de montrer à Héraclius comment on pouvoit faire entrer une fable dans un discours sérieux, l'auteur y a placé un conte allégorique, qui est l'histoire de Constantin, de ses fils et de son neveu :

Ἐπὶ τῇ ἐξόδῳ τοῦ ἀγαθωτάτου Σαλλουστίου παραμυθητικὸς, *Consolation sur le départ de Salluste*. Ce préfet des Gaules, l'ami et le conseil de Julien, avoit été rappelé par Constance, qui vouloit priver son cousin des lumières d'un homme de tant d'expérience, auquel la jalousie de l'empereur attribuoit les succès du jeune prince. Les adieux que celui-ci adresse à son ami sont un morceau touchant, qui fait honneur aux sentimens du jeune prince. Il les met dans la bouche de Périclès forcé de se séparer d'Anaxagore.

Mémoire adressé au philosophe Thémistius. Ce morceau, auquel l'auteur a donné la forme d'une lettre, n'a pas d'intitulé; cependant les éditeurs l'ont séparé, à cause de sa longueur, des autres lettres de ce prince. Thémistius avoit félicité Julien de sa nomination comme César; et, prévoyant sans doute que ce jeune prince parviendroit à l'empire, lui avoit tracé la route de son devoir et fait entrevoir ce que le monde attendoit de lui. Julien répond à cette lettre avec infiniment de sagesse et de modération.

Manifeste contre l'empereur Constance, en forme d'une *Lettre adressée au sénat et au peuple d'Athènes*. Il adresse, dit-il, la justification de sa prise d'armes contre Constance, aux Athéniens, à cause de l'amour pour la justice dont ils avoient donné des preuves dans les temps anciens. C'est un morceau extrêmement important pour l'histoire, dans lequel Julien, ne gardant plus de ménagement pour

son cousin, dévoile les crimes et les foiblesses de cet empereur. La lettre paroît avoir été écrite peu de temps avant la mort de Constance.

Un long fragment d'une *Lettre à un pontife païen*, renfermant une instruction relative aux devoirs à exercer envers les ministres du paganisme, dont Julien étoit, par sa qualité d'empereur, le souverain pontife. La lettre paroît avoir été écrite pendant son séjour à Antioche. Abstraction faite des injures qui, dans cette lettre-instruction, sont dites aux chrétiens, elle renferme des choses excellentes.

Καίσαρες, ἢ Συμπόσιον, *Les Césars, ou le Banquet.* C'est une des productions les plus spirituelles, et, malgré les allusions impies qu'elle renferme, une des plus agréables de l'antiquité; c'est un tableau fidèle et vrai des vertus, des travers et des vices des prédécesseurs de Julien. Voici le cadre choisi par l'écrivain. Pendant la fête des Saturnales, il raconte à un ami une fable qui est un dialogue dans le genre de ceux de Lucien. Romulus, nommé Quirinus depuis qu'il est au nombre des dieux, fit un festin aux Saturnales, et y invita tous les dieux. Voulant aussi régaler tous les Césars, il leur fait dresser une table à part; à mesure qu'ils paroissent pour s'y asseoir, ils subissent la censure de Silène. Il s'élève une contestation sur le premier rang; tous les dieux l'adjugent à Marc-Aurèle. Ce récit fournit à Julien l'occasion de peindre son oncle, l'empereur Constantin, comme un homme efféminé et livré à la débauche.

Ἀντιοχικὸς, ἢ Μισοπώγων, *L'Habitant d'Antioche, ou l'ennemi de la barbe*. Dans cette satire, remplie de plaisanteries forcées et souvent plates, Julien se venge des habitans d'Antioche, auxquels le costume philosophique qu'il affectoit avoit déplu. Il fait lui-même d'une manière plaisante le portrait de sa figure, et surtout de sa barbe, ainsi que de ses manières peu polies. L'ouvrage porte les traces de la précipitation avec laquelle il a été rédigé; car il est plein de répétitions.

Il existe environ quatre-vingt-dix *Lettres* de Julien; ce ne sont pas des traités de philosophie ou de morale, auxquels on auroit donné la forme épistolaire; ce sont de véritables lettres écrites dans le commerce épistolaire, y compris toutefois quelques rescrits ou décisions que Julien a donnés en sa qualité de souverain. Ces lettres sont intéressantes par le jour qu'elles jettent sur le caractère de ce prince et sur quelques événemens de son temps. La quarante-troisième est l'ordonnance par laquelle il écarta les chrétiens de l'instruction publique. Parmi les correspondans de Julien, ceux auxquels est adressé un plus grand nombre de lettres, sont le sophiste Libanius et le Néo-platonicien Jamblique, pour lequel ce prince professoit une grande vénération. Il y en a une pour Proæresius, ce sophiste dont nous allons parler, et une autre pour Oribase, qui a accompagné Julien dans les Gaules, comme médecin; plusieurs pour Maxime, qui avoit été un de ses maîtres.

Les *Césars* de Julien ont été publiés, pour la *première fois*, par *Cantoclarus*, en grec et en latin, Paris, 1577, in-8°. *Fréd. Sylburg* assigna une place aux Césars dans le troisième volume de ses Romanæ hist. scriptores minores, Francof., 1590, in-fol. *Pierre Cunæus* les donna avec une nouvelle version, Leide, 1612 et 1632, in-12. La meilleure édition est celle de *J.-Mich. Heusinger*, Gotha, 1736. Elle renferme un texte corrigé sur les manuscrits, les traductions latine et françoise, et un choix de notes des commentateurs antérieurs. On estime aussi celle de *Théoph.-Chph. Harless*, Erlang, 1785, in-8°, qui n'a pas la traduction.

Pierre Martinius donna la *première édition* du Misopogon et d'une partie des *Lettres*, en grec et en latin, Paris, 1566, in-8°.

Feu M. *Wyttenbach* avoit fait des Discours en l'honneur de Constantin l'objet d'une Epitre critique adressée à Ruhnken, qui avoit paru à Gœttingue, 1769, in-8°. Il s'occupa encore de ce morceau en deux endroits du vol. III de sa Bibliotheca critica. M. *G.-H. Schæfer* fit réimprimer l'Épitre et les observations, et y joignit un texte corrigé, avec la version de Petau et un index. Il en résulta une fort bonne édition qui parut à Leipzig, 1802, in-8°.

Il n'existe que trois éditions des *Œuvres* de Julien.

La première parut à Paris, 1583, in-8°, par les soins de *Pierre Martinius* et *Ch. Cantoclarus*, qui y ajoutèrent une version.

La seconde est de *Denys Petau*, Paris, 1630, in-4°. Elle a un texte revu sur des manuscrits, et renferme plusieurs morceaux qui n'avoient pas encore été imprimés : la traduction de ces derniers est de *Petau* et de *Rigault*.

La troisième est d'*Ezéchiel Spanheim*, et parut à Leipzig, 1696, in-fol. Elle renferme aussi l'ouvrage de St Cyrille contre Julien.

Aucune des trois éditions des œuvres de Julien ne renferme toutes ses Lettres. A celles qui sont dans l'édition de

Spanheim, il faut ajouter d'abord celles que *Louis-Ant. Muratori* publia dans ses Anecdota græca, Padoue, 1709, in-4°. *Fabricius* les inséra dans sa Bibliothèque grecque, vol. VII, p. 84 (vol. VI, p. 734 de la nouvelle éd.). Ce savant en fit connoître onze dans sa Lux salutaris Evangelii, Hamb., 1731, in-4°. Tout cela forme ensemble dix-sept lettres qu'on trouve en grec dans le vol. III des Œuvres de Julien, traduites par *Tourlet*, Paris, 1821, in-8°.

CHAPITRE LXXVII.

Des Sophistes grecs contemporains de Julien ou postérieurs à ce prince.

PROÆRESIUS *de Césarée* en Cappadoce, sophiste chrétien, fut un célèbre professeur à Athènes, et, ainsi qu'Himérius qui lui succéda dans la chaire de cette ville, le maître de St Basile et de St Grégoire de Nazianze. Lorsque Julien interdit aux chrétiens de professer les sciences, son estime pour Proæresius l'engagea à faire une exception en sa faveur, à condition qu'il n'instruisît que des chrétiens; mais Proæresius ne voulant pas séparer son sort de celui de ses confrères, refusa cette marque de bienveillance. Parmi ses ouvrages, les anciens citent un éloge de Rome, pour lequel on lui érigea une statue. Eunapius a écrit sa vie.

AMMIEN MARCELLIN, Grec d'Antioche, servit comme militaire sous Julien et ses successeurs, dans la Gaule, en Mésopotamie et en Perse. Il termina ses jours après 390, à Rome, après avoir écrit une Histoire des empereurs romains, depuis Domitien. Cet ouvrage, rédigé en latin, assigne à Marcellin un rang honorable parmi les historiens romains de cette époque; mais il paroît qu'il est aussi l'auteur d'un

ouvrage en langue grecque, sur les historiens et les orateurs de la Grèce, dont il existe un fragment intitulé : Μαρκελλίνου περὶ τοῦ Θουκυδίδου βίου καὶ τῆς ἰδέας αὐτοῦ ἀπὸ τῆς ὅλης ξυγγραφῆς παραβολὴ, c'est-à-dire, *Dissertation de Marcellin sur la vie et le génie de Thucydide, ou jugement fondé sur son ouvrage.* On ne se trompe peut-être pas en lui attribuant aussi un *Commentaire sur la première partie de la Rhétorique d'Hermogène,* dont l'auteur est nommé Marcellinus.

Le morceau sur Thucidyde se trouve dans les éditions de cet historien données par *Alde* et par M. *Beck* : le commentaire sur Homogène, dans l'édition Aldine de ce rhéteur.

En donnant la liste des ouvrages de Lucien de Samosate, nous avons parlé du fameux morceau intitulé *Philopatris,* qui lui est attribué, et des raisons que nous avions de le croire plutôt d'un imitateur de cet écrivain spirituel; *J.-Matth. Gesner,* dans une dissertation sur l'époque où l'auteur de ce dialogue a vécu, s'est efforcé de prouver que le Philopatris a été écrit à Constantinople, lorsque cette ville fut déjà la capitale de l'empire, et nommément sous le règne de Julien. Or, il existe une lettre de ce prince, et plusieurs de Libanius, qui sont adressées au sophiste Lucien. Il se pourroit que cet écrivain, d'ailleurs inconnu, fût l'auteur du Philopatris, et l'on conçoit parfaitement que, dans ce cas, les copistes auront placé ce dialogue parmi les ouvrages de Lucien de Samosate, beaucoup plus célèbre que le correspondant de Julien.

St BASILE-LE-GRAND, un des plus illustres docteurs de l'Eglise d'Orient, né vers 315, à Neo-Césarée en Cappadoce, mort en 379, évêque de sa ville natale, prend place parmi les écrivains profanes, à cause de son *Discours adressé aux jeunes gens sur la manière de lire avec fruit les ouvrages des Grecs*, πρὸς τοὺς Νέους, ὅπως ἂν ἐκ τῶν Ἑλληνικῶν ὠφελοῖντο λόγων. St Basile recommande la lecture des auteurs profanes, sous un double point de vue: l'un, pour y trouver des exemples de vertu, l'autre pour se convaincre que tout ce que ces livres renferment de bon et d'utile est emprunté des Écritures saintes, soit directement, soit indirectement. Ce dernier point de vue, sur lequel les pères et les autres écrivains ecclésiastiques se faisoient souvent illusion, est aujourd'hui reconnu erroné, et l'un des éditeurs de l'opuscule de St Basile, le savant Grotius, tout en faisant voir que l'accord entre les écrivains profanes et les livres de l'Ancien-Testament est bien plus grand encore que l'évêque de Néo-Césarée ne le pensoit, est d'avis qu'il provient uniquement de ce que la source de la vérité et de la sagesse est une, et que les écrivains profanes ont souvent eu le bonheur d'y puiser. Il existoit un troisième point de vue sous lequel les livres des Grecs pouvoient être envisagés, c'est celui de leur utilité pour former le goût et pour exercer le jugement et la critique. Le disciple de Libanius le passe sous silence, et si cette omission est un grand défaut dans son traité, il faut l'excuser de n'avoir su s'éle-

ver entièrement au-dessus des préventions des chrétiens de son temps. Quoiqu'il ait négligé de faire valoir un des motifs qui rendent si recommandable l'étude de la littérature classique, il en a bien mérité, en s'opposant par les raisons qui pouvoient faire impression sur ses contemporains, à un préjugé qui ne tendoit à rien moins qu'à son anéantissement. Ainsi, nous devons en partie à St Basile la conservation d'un dépôt précieux, qui, mille ans après lui, a puissamment contribué à faire renaître le bon goût, et qui fait aujourd'hui les délices de tous les hommes éclairés.

Il existe entre trois et quatre cents *Lettres* de St Basile, qui peuvent être regardées comme des modèles dans le genre épistolaire; mais comme elles traitent pour la plupart des matières religieuses, elles sont étrangères à notre sujet. Néanmoins, nous devons faire mention ici, comme ayant un intérêt particulier, de la correspondance du saint évêque avec son ancien maître le païen Libanius.

On attribuoit anciennement à St Basile une *Grammaire*, qui est reconnue aujourd'hui pour une production de Manuel Moschopulus le jeune.

Quoique les ouvrages de St Basile appartiennent à la littérature sacrée, nous dirons pourtant que l'édition la plus complète, grecque-latine, des Œuvres de l'évêque de Néo-Césarée, est celle de Dom *Garnier*, Paris, 1721-1730, en 3 vol. in-folio.

Le discours adressé aux jeunes gens a été traduit en latin par *Léonard Bruno*, si fameux sous le nom de *l'Arétin*. Les

premières éditions de cette version appartiennent aux plus anciens monumens de l'art typographique. Il en existe une douzaine au moins qui sont antérieures au temps où l'usage prévalut, parmi les imprimeurs, de mettre une date sur ce qui sortoit de leurs presses. Parmi ces éditions sans date, il y en a dont le lieu d'impression est inconnu; il y en a d'autres qu'on reconnoît pour avoir été imprimées par *George Lauer*, à Rome; *Adam de Ambergau*, à Venise; par *Jean Regiomontanus*, à Nuremberg; par *Jean Zeiner*, à Ulm; *André Hess*, à Bude; *Thymann Petri Os*, de Bréda, à Zwoll; mais la plus célèbre est celle qui, n'ayant pas de date, porte le nom de Mayence comme lieu d'impression : elle a été imprimée avec les mêmes caractères qui ont servi à Schœffer pour le fameux Psautier de 1457, et pour la Secunda Secundæ de S[t] Thomas, de 1467. Les plus anciennes éditions avec date sont : celle de Milan, imprimée par *Phil. Lavania*, 1477, in-8°; la seconde, de Milan, par *M.-Ant. Zaroti*, 1480, in-4°; et celle que *Ulderic Szinzeler* a imprimée en 1488, in-4°. Nous passons sous silence les autres éditions de la traduction de l'Arétin.

La *première édition* du texte grec a été également imprimée dans le quinzième siècle, à la suite de Cébès, in-8°. On croit qu'elle a été exécutée à Venise par *Zacharie Calliergus*.

Les éditions du texte, les unes sans versions, les autres avec la traduction de l'Arétin, ou avec celles qui furent rédigées par *Justin Gobler*, *Franç. Graneveld*, *Martin Haynecke*, *Janus Cornarius*, se suivirent si rapidement, qu'il seroit aussi fastidieux qu'inutile, et peut-être impossible d'en donner la liste. Les éditions suivantes méritent cependant une mention particulière.

Édition de *Hugo Grotius*, avec une nouvelle version, à la suite de Dicta poetarum quæ ap. Stobæum exstant. Paris., 1623, in-4°.

Jean Potter, évêque d'Oxford, donna une bonne édition critique du livre de Plutarque sur la manière de lire les poètes

(qui se trouve également dans l'édition de Grotius), et de celui de S[t] Basile, Oxford, 1694, in-8°., en conservant la traduction de Hugo Grotius.

Réimpression de l'édition d'Oxford, par *Jean-Henri Mai* fils, Francfort, 1714, in-4°., avec de nouvelles notes savantes et avec la traduction de l'Arétin, indépendamment de celle de Grotius.

Edition du texte, sans version ni notes, par *Jean-Tob. Krebs*, Leipz., 1729, in-8°.

Très-bonne édition critique sans version, par *Fréd.-Guil. Sturz*, Géra, 1791, in-8°.

Les *Lettres* de S[t] Basile à Libanius se trouvent dans la Collection mêlée de *Henri Etienne* (Voy. Introd., p. LXIII).

Un certain Maxime, peut-être le poète de ce nom, dont nous avons parlé, a laissé un ouvrage de rhétorique, sur les *Objections indissolubles*, περὶ ἀλύτων Ἀντιθέσεων. Maxime montre, par des exemples tirés de Démosthène et d'Eschine, comment il faut faire pour éluder des objections avec art, plutôt que d'entreprendre une solution quelquefois impossible, souvent très-difficile.

Ce traité a été publié, pour la première fois, par *Henri Etienne*, dans la collection intitulée : Dionysii Halicarnass. scripta quædam critica, græce, etc. Paris., ap. Carol. Steph., 1554, in-8°.; et ensuite avec une traduction, par *J.-A. Fabricius*, dans sa Biblioth. gr., vol. IX, p. 570 de la troisième édition; vol. XI, p. 38 de celle de *Harless*.

Phoebammon, sophiste chrétien, qui a vécu peut-être à Alexandrie, au commencement du cinquième siècle, a écrit περὶ Σχημάτων ῥητορικῶν, *des Figures de rhétorique*.

Alde l'ancien a publié cet ouvrage, mais sans en connoître l'auteur, dans le vol. I de sa Collection de Rhéteurs grecs.

Il s'est conservé quarante-six *Lettres* d'un certain Denys *d'Antioche*, qui porte la qualité de sophiste. Il a vécu dans la première moitié du cinquième siècle, puisqu'une des lettres d'Enée de Gaza lui est adressée.

Ces lettres se trouvent dans les collections épistolaires d'*Alde*, *Cujas*, *Cousin*, *H. Etienne*.

Severus *d'Alexandrie*, qui a fleuri vers 470, a laissé des *Contes*, Διηγήματα, et des *Ethopées* [1]. Il nous reste six de ses Contes ayant les sujets suivans : la Violette ; le Jacinthe, Arion, Icare, Otus et Ephialte [2]. Parmi les sujets choisis par ce rhéteur

[1] Voy. l'explication de ce mot, vol. VI, p. 164.

[2] Qu'il nous soit permis de placer ici un extrait d'un ouvrage savant et infiniment ingénieux, mais peut-être trop systématique, que nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de citer. C'est celui qui est intitulé : Symbolik und Mythologie der alten Voelker, besonders der Griechen, von Dr. *Friedr. Creuzer*. Leipzig, 1820. Le passage suivant, tiré du second volume (p. 385 de la deuxième édition), montrera aux lecteurs qui ignorent l'allemand, un exemple de la manière de M. Creuzer d'expliquer par symboles toute la mythologie grecque. On nous permettra l'usage de quelques termes formés à l'imitation de ceux de cet auteur, qui est plein de néologismes.

« Le langage simple et symbolique de l'antiquité personnifie les forces *telluriques* et *agraires* ; ces forces paroissent sous la forme de *Géans* et de *Monstres* : comme Géans dans les Aloïdes, comme monstres à deux corps dans les Molionides. Nous allons développer ces symboles dans lesquels sont renfermés des souvenirs terrestres d'un ancien déluge, ainsi que les circonstances sous lesquelles l'agriculture prit naissance en Grèce, et surtout sur les côtes de la Grèce ; enfin les lois les plus fondamentales de la société civile et de la morale sociale. »

pour ses Ethopées, se trouvent les suivans : Achille aux enfers, apprenant la prise de Troie; Ménélas

« Établissons d'abord l'idée des *Aloïdes*, mot qui désigne des hommes de l'Aire (à battre les grains). Leur généalogie se présente ainsi :

Poseidon. Concubine : Canacé.

Alœus. Ep. Iphimédie, f. de Triops.
(De ce mariage, ou plutôt du commerce d'Iphimédie av. Poséidon, naquirent :)

Otus et Ephialtes,
ou les Aloïdes.

« Ainsi les hommes à l'Aire sont doublement une race Neptunienne. Alœus 'Αλωεὺς, l'homme de l'Aire, est fils de Poseidon ou Neptune. Il épouse Iphimédie (Ἰφιμέδεια), la *Très-Avisée;* mais l'agriculteur, l'homme de la Terre, lui inspire moins de désirs que le dieu de l'Eau : elle ne cesse de se promener sur les côtes de la mer, elle aime le maître de la mer; les froides ondes rafraîchissent sa poitrine brûlante (Apollod., I, 7, p. 46, *Heyn.*), jusqu'à ce qu'il vienne l'embrasser et qu'elle devienne mère de deux fils. Ces fils sont appelés Aloïdes, fils de l'homme à l'Aire ; ils exercent son état; mais, au vrai, ils sont les fils des vagues : ce sont des forces gigantesques nées dans le vaste empire des Eaux, dans l'humide profondeur; en un mot, ils sont fils de Neptune, fiers et audacieux comme lui (Aulug., Noct. Att. XV, 21). Peut-être leurs noms mêmes expriment-ils cette idée : Ὦτος, Otus, d'*ὠτὸς*, le *duc*, l'oiseau de la Nuit; et Ἐφιάλτης, l'assaillant, le fardeau du géant, le démon formidable, le cochemar, incube. Ils ont des corps de géans, longs de neuf aunes, larges de neuf coudées (Homer., Odyss., XI, 304); ils osent combattre les dieux, ils entassent l'Ossa sur l'Olympe, et le Pelion sur l'Ossa; ils prétendent épouser des déesses ; Otus demande la main de Diane; Ephialte, celle de Junon ; ils enchaînent Mars; enfin ils périssent par les flèches d'Apollon et d'Artémis (Iliade, V, v. 385, et les Scholies), après avoir bâti des villes, par exemple, Asera (Diod. *Sic.*, IV, 87), et introduit le culte des Muses en Béotie. Qui ne reconnoît dans ces fables la terre disputant à la mer les lacs et les côtes ? Qui ne reconnoît des révolutions de la terre dans des pays arrosés par le Penée et l'Asope ? Là se trouvent les forces indomptées de la terre primitive ; il faut les maîtriser avant que l'*aire* soit couverte de gerbes. C'est en vain que l'homme de l'Aire tente d'y réussir; sa femme, la Terre, convoite toujours la Mer, et celle-ci emploie des forces gigantesques, des volcans

abandonné par Hélène; Hector aux Enfers, entendant dire que Priam et Achille ont mangé ensemble; le Peintre amoureux de son modèle.

qui obscurcissent la clarté du jour et épaississent par l'air des masses et des forces accablantes.»

« Passons à la fable des Molionides ou Actorides, Eurytus et Cteatus. Homère les peint conduisant le même char, l'un dirigeant les chevaux, l'autre les animant du fouet. (Il. XXIII, 641, Οἱ δ' ἄρ' ἔσαν δίδυμοι κ. τ. λ.) Les commentateurs n'ont vu dans cette fable que des jumeaux (δίδυμοι) qui, se soutenant réciproquement sur leur char, font beaucoup de mal à l'ennemi. En vain le *prosaïque* Aristarque explique-t-il δίδυμοι par διδυμάονες, ayant un double corps à deux têtes et quatre bras; en vain Hésiode parle-t-il d'hommes doubles (διφυεῖς) : Heyne et son école déclarèrent que cette idée n'étoit pas assez simple pour l'âge d'Homère.»

« Jetons d'abord les yeux sur la généalogie de ce couple.

ACTOR — MOLIONE — POSIDON.

EURYTUS et CTEATUS.

C'est-à-dire que les Molionides ont deux pères, parmi les hommes Actor, et parmi les dieux Neptune, que leur mère a aimé, comme la mère des Aloïdes l'a aimé. Actor est aussi bien l'homme de la côte (ἀκτή), contre laquelle les vagues de la mer viennent se rompre, que l'homme du blé moulu (Δημήτερος ἀκτὴ, HESIOD., Op. et D. v. 32). Molione est la femme guerrière (μῶλος, μόλος). De là les jumeaux sont appelés Molionides, c'est-à-dire guerriers, ou Actorides, c'est-à-dire fils de la côte et des vagues qui s'y brisent. Sans dispute et sans guerre, l'agriculture ne peut être introduite ni défendue. C'est pour cela qu'un des frères s'appelle Eurytus, le bon défenseur (de ῥύομαι). Il est le protecteur (ἄναξ). Son frère s'appelle *Cteatus*, l'homme qui possède des propriétés : la terre labourable et le bétail nécessaire au labour sont les objets de son industrie. Mais les inondations doivent être écoulées et la mer doit être rentrée dans ses limites (bien couler, εὖ ῥυεῖν) avant que l'abondance (εὔρυτος) puisse naître. Quand la côte ferme peut mettre une digue à la violence de la mer, les agriculteurs se montrent. La possession (κτέαρ) et le bétail sont leur objet. Mais, sans la guerre, la possession de la terre labourée et du bétail n'est pas assurée. Celui qui veut posséder doit défendre et protéger (εὖ ῥύεσθαι). C'est pour cela que le premier agriculteur, Triptolème, est aussi le premier guerrier (τετριμμένος ἐν πολέμῳ) de la ville d'Eleusis, ville de guerre et de dispute. Celui qui veut être

Les six *Contes* de Severus ont été publiés par *Iriarte*, dans le Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial, vol. I, p. 462. Les *Ethopées* ont été mises au jour, mais dans une forme très-défectueuse, par *Fréd. Morel*, en grec et en latin. Paris, 1616, in-8°; ensuite beaucoup plus complètes, par *Léon Alazzi*, dans ses Excerpta, et par *Th. Gale*, dans sa Collection de rhéteurs.

Un manuscrit met sur le compte de NICOLAS *le Sophiste* une partie des Progymnasmata qui ont été publiés sous le nom de Libanius. Ce sophiste étoit disciple de Proclus et Néo-platonicien ; il vivoit par conséquent dans la seconde moitié du cinquième siècle. Suidas dit en effet qu'il a écrit des Progymnasmata et des Déclamations.

TROÏLUS *de Side*, maître de Socrate le Scholastique, au cinquième siècle, a laissé des *Prolégomènes* sur la Rhétorique d'Hermogène, qui n'ont pas été imprimés [1].

PROCOPE *de Gaza*, professseur de rhétorique sous l'empereur Justin le Vieux, c'est-à-dire vers

sûr du sol qu'il possède, doit être un homme à double face; il lui faut deux mains pour porter l'épée et le bouclier, et deux pour le fouet et pour les rênes (τὰ ῥυτὰ) (Jo. DIACON. ad Hesiod. Sc., p. 213). Un seul corps doit porter les doubles membres, une volonté régir deux âmes. C'est pour cela qu'il est venu d'Égypte un homme à double corps de serpent (διφυᾶ καὶ δρακοντώδη) pour régner à Athènes; c'est Cécrops. Il avoit aussi deux natures, l'une bonne et loyale, l'autre astucieuse comme le serpent (PLUTARCH. de S. N. V., p. 21). Tel doit être l'agriculteur, bon et droit envers les amis, rusé et terrible aux ennemis. La Dispute et l'Amitié (Νεῖκος et Φιλία) sont les *facteurs* (agens) du monde, au physique comme au moral. C'est par elles que commence la société civile.

[1] Voy. *Ign. Hardt* Elect. biblioth. Monac. codd. gr. mss., dans *Aretin* Beytræge zur Gesch. und Lit., Vol. I, p. 43.

520, est célèbre comme écrivain ecclésiastique. Il existe de ce sophiste une *Complainte*, Μονῳδία, sur la destruction de l'église de Sainte-Sophie par un tremblement de terre; un *Eloge de l'empereur Anastase*, morceau curieux pour l'histoire, et une *Ethopée :* Discours tenu par un berger à l'apparition du printemps après un hiver rigoureux. Il existe aussi soixante *Lettres* de Procope.

La *Monodie* a été publiée par *Iriarte*, Catal. codd. græc. mss. biblioth. Matrit. vol. 1, p. 264; l'*Eloge d'Anastase*, par *Villoison*, Aanecd. gr., vol. II, pag. 28; l'*Ethopée*, par M. *Boissonade*, dans son édition de Marinus, p. 76.

Les *Lettres* de Procope se trouvent dans les Collections épistolaires d'*Alde* et de *Cujas*. Il en existe un plus grand nombre qui n'ont pas été imprimées.

Choricius, sophiste du sixième siècle, et disciple de Procope de Gaza, a laissé une vingtaine de *Harangues* ou déclamations, et autant de *Dissertations*, Διαλέξεις, dont la plupart sont encore inédites.

Quatre Discours seulement de Choricius ont été imprimés. D'abord *J.-A. Fabricius* donna dans sa Biblioth. gr., vol. VIII, p. 844 (anc. édition), l'*Oraison funèbre de Procope de Gaza*, prononcée par Choricius, sur une copie écrite de la main de *Lucas Holstenius*; ensuite *Villoison* publia dans ses Anecdota græca, vol. II, p. 18, 21, 52, des fragmens d'un *Eloge de Maxime*, évêque de Gaza, que Macarius Chrysocéphalus a insérés dans son *Jardin de roses*, ainsi que l'*Oraison funèbre* de la mère de cet évêque, et une *Déclamation sur un tyrannicide*, morceaux qui se trouvent à la

bibliothèque de Paris. La copie en avoit été faite avec assez de négligence par *Lefebvre de Villebrune*.

Sopater, sophiste du sixième siècle, a laissé un ouvrage de rhétorique intitulé : *Divisions des questions controverses*, Διαιρέσεις ζητημάτων, et un *Commentaire sur la première partie de la Rhétorique d'Hermogène*. Ces deux ouvrages existent; nous avons à regretter la perte d'un ouvrage d'un Sopater d'Alexandrie (qui est probablement le nôtre) sur lequel Photius nous a laissé des renseignemens intéressans. Cet ouvrage, composé de douze livres, étoit intitulé : Ἐκλογαὶ διάφοροι, *Mélanges*, et renfermoit toutes sortes d'aventures et d'histoires extraordinaires ou merveilleuses, vraies ou fausses, mais amusantes. La perte de cette compilation est d'autant plus à regretter que la plupart des sources où Sopater avoit puisé, sont taries pour nous. Dans ce nombre sont le Traité du roi *Juba* sur la Peinture; les Mélanges de *Pamphile* l'Egyptienne; les Actions mémorables des Femmes, par *Artémon de Magnésie;* les Apophthegmes de *Diogène de Sinope;* les Mélanges *d'Aristoxène ;* l'Histoire dramatique et l'Histoire de la Musique, par *Rufus* (au dire de Photius, ces deux ouvrages avoient fourni à Sopater des historiettes très-curieuses); les Egyptiaques d'*Hellanicus ;* le sixième livre de l'Histoire universelle de *Céphaléon*, etc. Quel dommage qu'au lieu d'une notice dont chaque ligne augmente nos regrets, Photius ne nous ait pas transmis un extrait de cette compilation!

Les *Divisions des questions controverses* se trouvent dans le recueil de rhéteurs d'*Alde*; le *Commentaire sur Hermogène* est inédit.

Théophylactus Simocatta *de Locres* est un écrivain du septième siècle dont il sera encore question parmi les historiens et les naturalistes du Bas-Empire. Il réclame une place parmi les sophistes à cause d'un recueil de quatre-vingt-cinq *Lettres morales, rustiques et amoureuses* que nous lui devons. Ce sont de petits traités de morale et des jeux d'esprit. Les personnes auxquelles elles sont attribuées, sont imaginaires. Les trois genres de lettres alternent entre eux de manière qu'il y ait toujours une lettre morale, une rustique, et une amoureuse. La quatre-vingt-cinquième, qui termine le recueil, est ainsi conçue: «Si tu veux te rendre maître de la douleur, promène-toi au milieu des tombes. Tu y trouveras le remède de ta souffrance, et tu apprendras en même temps que la vanité des hommes se perpétue au-delà de la poussière.»

Les lettres de Théophylacte se trouvent dans les collections épistolaires d'*Alde*, de *Cujas* et de *Henri Etienne*. Elles ont été séparément publiées à Leide, 1596, in-12, par *Bonaventure Vulcanius*, à la suite des Questions physiques du même Théophylacte, et à Heidelberg, 1598, in-8°, par *Janus Gruterus*.

Jean, surnommé *le Géomètre*, qui vivoit probablement au septième siècle, jouit d'une certaine réputation comme poète chrétien: en cette qualité il appartient aux écrivains ecclésiastiques. Si nous

en faisons mention ici, c'est uniquement parce que nous n'aurons pas une occasion plus convenable de dire qu'il en existe un *Eloge de la Pomme*, en prose : ce morceau n'est pas sans élégance.

Il a été publié par *Iriarte*, dans son Catal. codd. mss. gr. bibl. Matrit., vol. I, p. 301.

Il existe une collection de *fables* originairement écrite en grec dans le neuvième siècle : nous en parlons ici parce que nous avons réuni sous le nom de sophistiques toutes sortes d'ouvrages de cette nature en prose. L'auteur de ces apologues est St. Cyrille, nommé aussi Constantin *le Philosophe*, archevêque de Thessalonique, qui porta la lumière de l'Evangile chez les peuples slaves, et nommément chez les Moraves et les Bohémiens, et fut l'auteur de cet alphabet qui, après avoir été nommé d'abord Cyrillique, éprouva ensuite une légère altération, moyennant laquelle une espèce de pieuse fraude l'a attribué à St Jérome, et appelé dès-lors Hiéronymique : c'est l'alphabet dont les Russes se servent encore. St Cyrille, convaincu que rien n'est plus propre que l'apologue pour l'instruction d'un peuple placé aux degrés inférieurs de la civilisation, composa en langue grecque une suite de fables Esopiques pour les peuples barbares nouvellement convertis au christianisme. Il y en avoit en tout quatre-vingt-quinze, qu'il distribua en quatre livres. St Cyrille les fit traduire dans les dialectes slaves, et on assure qu'elles existent encore

en langue bohémienne. L'original grec s'est perdu ; mais nous en avons une ancienne traduction latine dans laquelle le recueil porte le titre de *Quadripartitus apologicus*, ou de *Speculum sapientiæ*. On l'attribuoit anciennement, tantôt à St Cyrille d'Alexandrie, tantôt à St Cyrille de Jérusalem ; mais M. *J.-F. Adry* a prouvé que le St Cyrille que les manuscrits nomment l'auteur des apologues, n'est autre que l'apôtre de la Bohême, qui, ainsi que St Méthodius, son collègue, mourut vers la fin du neuvième siècle [1].

On connoît trois éditions du Speculum sapientiæ, imprimées à Strasbourg chez *Eggesteyn* à Bâle, chez *Mich. Wensler*, et à Augsbourg chez *Sorg*, sans date ni lieu d'impression, mais toutes vers 1470, in-4° ou petit in-folio, une quatrième à la suite de S. Bernardi Speculum, également sans indication d'imprimeur ni de date, de même qu'une cinquième à Cologne chez *Corneille de Zyrichzee*, in-8°. [2]

Balthasar Cordier, ne connoissant aucune de ces éditions, publia les Fables à Vienne en Autriche, 1630, in-12, sous le titre de S. Cyrilli Apologi morales ex antiquo ms. cod. nunc primum editi.

Nous possédons deux ouvrages de rhétorique dont l'auteur est nommé Cyrus dans le manuscrit : ce Cyrus est probablement Théodore Prodrome, que nous avons placé parmi les poètes du douzième siècle. Ils sont intitulés : Περὶ διαφορᾶς στάσεων, *de la*

[1] Voy. la Dissertation de M. *Adry*, dans le Magasin encyclop. 1806, vol. II, p. 17.

[2] M. *Adry* décrit une de ces éditions ; les autres sont indiquées dans le Dict. bibliographique de M. *Ebert*.

Différence des Controverses, et Προβλήματα ῥητορικὰ εἰς στάσεις, *Problèmes rhétoriques sur les Controverses.*

Le premier de ces deux ouvrages se trouve dans la collection Aldine; le second a été publié comme l'ouvrage d'un anonyme, en grec et en latin, par *Jean Huswedel*, Hambourg, 1612, in-12.

Théodore Prodrome est auteur d'un grand nombre d'autres ouvrages en prose du genre de la sophistique. Plusieurs n'ont pas été imprimés. Nous allons indiquer ceux sur lesquels nous avons trouvé quelques renseignemens, en commençant par ceux qui ont été publiés.

Amarante, ou les amours d'un vieillard, Ἀμάραντος, ἢ γέροντος ἔρωτες, dialogue. Feu *Laporte du Theil* a observé qu'une pièce de vers mise dans la bouche d'un des interlocuteurs, et commençant par ces mots : Θεάων ἄνασσα Κύπρι, est la même que tous les éditeurs, même le sagacieux Brunck, ont donnée à Anacréon. *Corn. de Pauw* seul s'étoit aperçu de l'erreur.

Ce dialogue a été publié par *Gilbert Gaulmin*, avec le roman de Théodore Prodrome, et beaucoup mieux par *Laporte du Theil*, dans les Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi de France, vol. VIII, P. 2, p. 109.

Discours sur ceux auxquels la pauvreté arrache des plaintes contre la Providence, Πρὸς τοὺς διὰ πενίαν βλασφημοῦντας τὴν Πρόνοιαν.

Publié par *Laporte du Theil.* p. l. c. 78.

Vente à l'encan des vies poétiques et politiques, Βίων πρᾶσις ποιητικῶν καὶ πολιτικῶν, c'est-à-dire, Vente des différentes professions. C'est une imitation ou parodie de la Vente des Philosophes de Lucien.

Publiée par *Laporte du Theil*, l. c. p. 128.

Dix-sept *Lettres*. Dans le nombre de ces lettres, il y en a plusieurs qui sont adressées à *Alexis Aristenius*, qualifié de *Nomophylax*, de *Protecdique*, et d'*Orphanótrophe*. Deux de ces lettres sont remarquables, parce que Théodore Prodrome y parle d'une maladie dont il souffroit, et qui paroît avoir été la petite-vérole. On ne connoît aucun médecin grec antérieur au treizième ou même au quatorzième siècle, qui ait parlé de ce mal. Par euphémie, à ce qu'il paroît, Théodore l'appelle εὐλογία [1].

Les lettres de Théodore Prodrome ont été publiées par le P. *Pierre Lazari*, en grec et en latin, dans les Miscellanea ex libris mss. biblioth. Collegii rom. Soc. Jesu; Romæ, 1754, 2 vol. Quatre d'entre elles se trouvent, d'une manière plus correcte, dans les Notices et extraits, etc., vol. VI, p. 521, 540, 542, 545, où *Laporte du Theil* les a insérées.

Εὐχαριστήριος, *Remercîment à Alexis Aristène*.

Publié ibid., p. 525.

Ὑπὲρ τῆς Γλώττης τοῦ Κυροῦ Ἀλεξίου τοῦ Ἀριστηνοῦ,

[1] Nous avons vainement cherché cet emploi d'un mot qui signifie *louange*, dans la troisième édition du Dictionnaire grec-allemand de *Schneider*, et dans le Supplément. Le mot manque entièrement dans le Dictionnaire de M. *Riemer*, troisième édition.

Éloge de l'élocution d'Alexis Aristène. Théodore montre dans ce morceau une grande connoissance de la littérature ancienne, et y rappelle une foule de traits historiques.

Publié ibid., p. 552.

Εἰσιτήριος τῷ αὐτῷ δὶς τὴν τοῦ Ὀρφανοτρόφου ἀξίαν λαμβάνοντι, *Félicitation au même, sur sa rentrée dans la place d'Orphanotrophe.*

Publié ibid., p. 561.

Εἰς τὸν Καίσαρα, ἢ περὶ Πρασίνου, *Discours au César, sur le Verd.*

Iriarte a publié ce discours comme étant de Gemistus, dans son Catal. mss. gr., bibl. Matrit., vol. I, p. 428.

Les morceaux suivans sont inédits.

Ἀμαθὴς, ἢ παρὰ ἑαυτῷ Γραμματικὸς, *l'Ignorant se donnant pour homme de lettres*, satire.

Φιλοπλάτων, ἢ Σκυτοδέψης, *le Philosophe ou le Corroyeur*, diatribe contre un personnage ignorant qui affectoit une grande admiration pour les ouvrages de Platon.

Δήμιος, ἢ Ἰατρὸς, *le Bourreau ou le Médecin*, satire dirigée contre l'ignorance des médecins et des charlatans dont Constantinople étoit pleine.

Μονῳδίαι, ou *Discours funèbres* du Sébastocrator Andronic Comnène, fils puîné d'Alexis I et d'Irène Ducæna ; du Sébaste Grégoire Camatère le Logothète ; et du jurisconsulte Constantin Hagiothéodorète.

Epithalame des fils de César, c'est-à-dire des fils de Nicéphore Bryenne et de la célèbre Anne Comnène : ils s'appeloient Alexis et Jean. Ce dernier est nommé dans ce discours Χαριτώνυμος, mot formé pour exprimer la signification de celui de *Joannes*.

Ξενέδημος, διάλογος, ἀπορία ἀπὸ τῶν έ φωνῶν. *Xenedème*, *dialogue*; *Doutes sur les Cinq Voix*, c'est-à-dire sur l'ouvrage de Porphyre qui porte ce titre. Théodore en fait la critique dans ce dialogue, où il imite la manière de Platon.

Περί τοῦ Μεγάλου καὶ τοῦ Μικροῦ καὶ τοῦ Πολλοῦ καὶ τοῦ Ὀλίγου· ὅτι οὐ τῶν πρός τι εἰσὶν, ἀλλὰ τοῦ ποσοῦ. *Sur les qualifications de Grand et de Petit, de Beaucoup et de Peu; qu'elles ne sont pas relatives, mais qu'elles sont absolues.* Ce traité est dirigé contre Aristote.

Un *Lexique* cité par *J. Meursius* dans son Glossarium græco-barbarum.

Un *Commentaire* sur les derniers Analytiques d'Aristote.

L'Encan des différentes Professions, par Théodore Prodrome, nous fournit l'occasion de revenir sur un dialogue du même genre dont nous avons déjà dit quelques mots en parlant des œuvres de Lucien[1]. Il est intitulé Τιμαρίων, ἢ περὶ τῶν κατ' αὐτὸν παθημάτων, *Timarion, ou de ses souffrances*. Feu *Laporte du Theil* pensoit que ce dialogue pouvoit

[1] Voyez vol. IV, p. 285, note.

être de Prodrome; mais cette supposition, à laquelle ce savant n'attachoit d'ailleurs aucune importance, tomberoit s'il falloit reconnoître Prodrome dans le portrait du poète ïambique, contemporain de l'auteur, que celui-ci trace au §. 45, avec un pinceau trempé dans le fiel de la haine. Ce qui est certain, c'est que l'auteur du Timarion a encore connu le rhéteur Jean Italus, dont il dit aussi beaucoup de mal. Le Timarion ayant été publié par M. *Hase*, professeur à la bibliothèque du roi de France, nous empruntons des Prolégomènes de ce savant la notice qu'on va lire.

Le Timarion est une pièce extrêmement satirique. Le héros raconte à un ami ce qu'il a vu aux enfers, où il avoit été transporté par deux génies : ce cadre lui fournit le moyen de donner des détails sur les personnes qu'il y a vues. Il y en a beaucoup dont il dit du mal; mais il fait un éloge pompeux d'un gouverneur de Thessalonique qu'il ne nomme pas, mais qui, d'après les circonstances qu'il en rapporte, ne peut être que le Sebastos *Michel Paléologue*, dont la valeur se signala sous les règnes de Jean et de Manuel Comnène, vers le milieu du douzième siècle. Michel étoit fils de George Paléologue et d'Anne Ducæna, fille du Protovestiaire Andronic Ducas. L'auteur du Timarion a donc fleuri au milieu ou plutôt au commencement du douzième siècle, puisque quelques-unes de ses phrases prouvent qu'il étoit disciple de Théodore de Smyrne, lequel étoit décoré du titre de *Prince des Philosophes*, après

1084. Il se dit ailleurs originaire de la Cappadoce. Voilà à peu près tout ce qu'on sait de sa vie. M. *Hase* trouve que son style diffère entièrement de ceux de Théodore Prodrome, des deux Tzetzès, d'Eustathe, de Michel Glycas, et de quelques autres écrivains de cette époque.

L'auteur du Timarion a presque partout évité le style ampoulé et déclamatoire, qui étoit alors regardé comme de l'élégance; mais sa satire manque de mordant et de verve. On trouve en général dans le Timarion une narration rapide, des périodes assez bien liées entre elles, et des passages imités de Lucien et d'Héliodore; mais, sans parler des locutions peu élégantes, on y rencontre des fautes de syntaxe, et un grand nombre de mots inconnus aux écrivains attiques.

Le Timarion a été publié par M. *Hase*, dans les Notices et Extraits des manuscrits de la biblioth. du Roi de France, vol. IX, P. 2, p. 125.

Nicéphore Basilaca, qui professoit la rhétorique à Constantinople, dans la seconde moitié du onzième siècle, a laissé des *Fables*, des *Contes* (Διηγήματα), et des *Éthopées* : par exemple : Joseph accusé par la femme de Putiphar; David poursuivi par son fils Absalon; le même, dans la caverne avec Saül.

On trouve ces ouvrages dans la collection de *Leo Allatius*.

Un autre Nicéphore, surnommé Chumnus, étoit Garde de l'écritorie impériale (Præfectus caniclei),

sous Andronic II Paléologue [1]. Sa fille, *Irène*, épousa, en 1304, Jean Paléologue, fils aîné d'Andronic, qui, ainsi que son frère puîné, Michel Paléologue, avoit été associé à l'empire par son père, en 1295, et mourut en 1308, sans enfans [2]. Nicéphore a composé un grand nombre d'ouvrages qui sont encore inédits. Ils s'occupent en partie d'objets philosophiques et physiques; en partie ils tiennent à la rhétorique. Dans ce nombre, il y a deux discours adressés, l'un à Andronic II, l'autre à Irène, pour les consoler de la mort d'un fils et d'un époux. On a aussi conservé des *Lettres* de Chumnus. Degoûté d'une vie remplie de tourmens, Nicéphore se fit moine, et prit le nom de Nathanaël.

Nous plaçons parmi les sophistes un écrivain qui a joué un rôle dans l'histoire de l'église d'Orient, à la fin du treizième siècle, mais qui appartient à ce chapitre, et à cause de l'élégance de son style, et à cause du genre de quelques-uns de ses écrits. C'est George *de Chypre*. Andronic II Paléologue se trouvant seul maître de l'empire par la mort de son père Michel, en 1282, résolut de céder aux cris du peuple, en rompant l'union qui avoit été conclue avec les Latins. Il fallut, avant tout, se débarrasser du patriarche Veccus: on lui arracha par surprise son abdication, et l'ancien patriarche Joseph, partisan du

[1] Ἐπὶ τοῦ Κανικλείου. Le κανίκλειος étoit un vase rempli de cette couleur rouge avec laquelle les empereurs de Byzance avoient coutume de signer.

[2] Voy. *Ducange* Familiæ Augustæ Byzantinæ, p. 236 de l'édition de Paris; 192 de celle de Venise.

schisme, fut rétabli le 31 décembre 1282. Ce vieillard infirme mourut deux mois après. L'empereur lui donna pour successeur George de Chypre, homme recommandable par son savoir dans les sciences ecclésiastiques et dans la belle littérature, et qui écrivoit sa langue avec une élégance et une pureté bien rares dans ce siècle. Elevé en Chypre parmi les Latins, il avoit été, sous le règne précédent, un des partisans de l'union; mais, soit versatilité de caractère, soit conviction, il avoit changé de système. Andronic n'osant pas le faire élire par le clergé, le nomma patriarche de sa seule autorité. En revêtant l'habit monastique, avant son sacre, ainsi qu'il est d'usage chez les Orientaux, George prit le nom de Grégoire. Son gouvernement fut plein de troubles, causés par les divers partis qui divisoient l'église grecque. Lassé de toutes les disgrâces qu'il éprouvoit, Grégoire se retira en 1289 en un couvent, où il mourut en 1290, n'ayant pu se consoler de la perte de sa place.

Les principaux ouvrages de Grégoire appartiennent à la théologie, et se rapportent à ses disputes avec Veccus et les partisans des Latins. Il a laissé lui-même sa *Vie*, qui est un morceau intéressant pour l'histoire ecclésiastique, ainsi qu'une *Lettre adressée à Moschamper*, ci-devant Chartophylax, son ami, qui, avec la réponse de Moschamper, est un supplément de sa biographie.

Son *Éloge de la mer*, *avec des observations sur la nature de l'eau en général*, est un morceau

écrit avec élégance ; il est dans le genre des discours ou exercices de rhétorique dont nous avons vu beaucoup d'exemples. S'il ne renferme pas des recherches nouvelles, il prouve au moins que le patriarche avoit des idées saines en physique.

Un petite *Collection de proverbes*, par ordre alphabétique, avec de courtes explications.

Les ouvrages suivans de George de Chypre se trouvent inédits dans les bibliothèques.

Un *Éloge de George Acropolite*, dont un fragment seulement est connu ; un recueil d'environ deux cents *Lettres*, ou même d'un plus grand nombre ; des *Fables*, dont on parle avec éloge ; une *Description de Constantinople*.

La *Vie de Grégoire* et les deux *Lettres* ont été publiées par *Fr.-Jean-Franç.-Bernard-Marie de Rubeis*, avec des notes historiques, chronologiques et critiques, Venise, 1753, in-4°.

L'*Éloge de la Mer* se trouve à la suite de l'édition d'Aristote, sur le Monde, de *Bonaventure Vulcanius*, Leide, 1591, in-8°. Il a été publié en grec et en latin par *Fr. Morel*, Paris, 1597, in-8°, et par *J. Schotanus*, Francfort, 1697, in-8°.

Les *Proverbes* se trouvent dans l'édition de ceux de Michel Apostolius, par *Dan. Heinsius*, Leide, 1619, in-4°.

Un fragment de l'*Éloge de George Acropolita*, a été placé par *Théod. Dousa*, dans son édition de la Chronique de George Acropolita, Leide, 1613, in-8°.

Il existe des lettres de Théodore *l'Hyrtacénien*. On ne connoît d'autre Hyrtace qu'une ville de la Crète. Si Théodore avoit vu le jour dans cette ville,

il n'étoit pas né sujet des empereurs de Byzance, puisqu'à l'époque où il florissoit, c'est-à-dire en 1320, l'île de Crète étoit soumise à la domination des Vénitiens; mais il est plus probable qu'il étoit né sur les côtes de la Propontide, peut-être, comme conjecture Laporte du Theil, à Artacé, dans le voisinage de Cyzique. Il fut chargé de la direction des écoles publiques à Constantinople, pour la partie des belles-lettres et de la rhétorique. Il avoit fait une étude particulière des anciens; et ses ouvrages sont pleins de citations des leurs, placées souvent fort mal à propos : ainsi, la fable de Niobé fait épisode dans un morceau destiné à célébrer les vertus de S[te] Anne. Il reste quatre-vingt-treize lettres de ce Théodore, adressées à divers personnages. Ses autres ouvrages sont inédits : tels sont un Panégyrique de la sainte Vierge; une Description oratoire du jardin de Sainte-Anne, près Nazareth; un Panégyrique du bienheureux Aninas; une Allocution congratulatoire de l'empereur Andronic Paléologue, lors de sa rentrée à Constantinople; une Oraison funèbre de Michel Paléologue, mort en 1320; une Oraison funèbre de l'impératrice Irène, seconde epouse de l'empereur Andronic II; et une Oraison funèbre de Nicéphore Chumnus, préfet de l'Écritorie.

Les lettres de Théodore ont été publiées par feu *Laporte du Theil*, dans les notices et extraits des manuscrits de la bibl. du roi, vol. V et VI.

Démétrius Cydone (ὁ Κυδώνιος) ou Cydonius, peut-

être ainsi nommé parce qu'il étoit né à Cydonie, dans l'île de Crète (car on ignore le lieu de sa naissance), étoit un sophiste de Constantinople, du quatorzième siècle. Il suivit l'empereur Jean Cantacuzène, lorsqu'en 1355 ce prince se retira dans un monastère. Démétrius quitta cependant par la suite cette retraite, et se rendit en Crète, où il mourut en 1384. Outre ses ouvrages de théologie, nous avons de ce littérateur les écrits suivans :

Une *Complainte* sur les habitans de Thessalonique qui avoient péri en 1343 dans une sédition : Μονῳδία ἐπὶ τοῖς ἐν Θεσσαλονίκῃ πεσοῦσι.

Ce morceau a été publié par *Franç. Combefis*, Paris, 1685, dans le Corps des historiens Byzantins (XVI de l'édition de Venise).

Συμβουλευτικὸς, *Discours adressé aux Grecs*, sur les dangers dont l'empire étoit menacé de la part des Turcs. Démétrius conseille la réconciliation avec l'église latine, pour s'assurer l'assistance des princes catholiques. Ce discours fut écrit en 1369, lorsque Jean Paléologue, fils d'Andronic, étoit en Italie.

Il se trouve dans la Bibliotheca patrum, vol. XXVI, p. 515.

Du mépris de la mort, Περὶ τοῦ καταφρονεῖν τὸν θάνατον, discours philosophique, dans lequel l'auteur prouve l'immortalité de l'âme.

Cet ouvrage se trouve dans le recueil intitulé Doctrina recte vivendi ac moriendi (voy. Introd. p. XCIV). Il a été pu-

blié séparément par *Chr. Théoph Künœl,* Leipz. 1786, in-8°., en grec et en latin.

Il existe une *Éthopée* d'un écrivain d'ailleurs inconnu, qui porte le nom de Théodore *de Cynopolis* en Egypte : Eschine allant en exil en est le sujet.

Ce morceau a été publié par *Leo Allatius*, dans ses Excerpta.

Nous terminons la liste des sophistes par un rhéteur qui professa la philosophie et l'art oratoire à Constantinople, dans les derniers temps des Paléologues, et survécut à la prise de cette ville par les Turcs. C'est Matthieu Camariota de Thessalonique. On a de cet écrivain une *Complainte* sur la destruction de l'empire d'Orient; deux *Discours sur le Destin*, et un *Abrégé de rhétorique*, Συνοπτικὴ παράδοσις τῆς Ῥητορικῆς, si toutefois ce dernier ouvrage est de lui. On en doute, parce qu'il existe un autre abrégé inédit de la Rhétorique d'Hermogène, par Matthieu Camariota, et que dans un manuscrit de Leide le premier ouvrage est sans nom d'auteur.

La Complainte se trouve en grec et en latin dans *Mart. Crusii* Turco-Græcia, Basil., 1584, in-fol. Les deux Discours ont été publiés par *Herm.-Sam. Reimarus*, Leide, 1721, in-8°., et l'Abrégé de rhétorique l'a été par *Dav. Hœschel,* Augsbourg, 1597, in-4°.; et, avec une version, par *Jean Scheffer,* Hambourg, 1675, in-8°., dans son recueil intitulé Lectiones academicæ, auquel on a donné le titre de Schefferi Miscellanea, sur un nouveau frontispice imprimé à Upsal, 1697.

CHAPITRE LXXVIII.

Des Romans grecs depuis Constantin-le-Grand.

Dans la cinquième période nous avons placé, après les sophistes, les trois *Romanciers* qui ont vécu avant le quatrième siècle. Nous en trouvons huit depuis les temps de Constantin; mais comme trois d'entre eux, Théodore Prodrome, Nicétas Eugenianus, et Constantin Manassès, ont écrit en vers, nous les avons rangés parmi les poètes. Il nous reste donc seulement à faire connoître les cinq autres.

Le meilleur de tous ces romans est celui qui est intitulé Αἰθιοπικὰ, *Ethiopiques*, ou histoire de Théagène et de Chariclée, fille d'un roi des Ethiopiens, en dix livres, composé vers 390, par Héliodore *d'Émèse* en Phénicie, qui fut ensuite évêque de Tricca en Thessalie. Non seulement ce livre est celui que tous les romanciers grecs après lui ont imité, mais il a encore été le modèle de nos premiers romans françois du dix-septième siècle. Le roman d'Héliodore est sagement conçu, fortement intrigué; les épisodes y sont amenés à propos; les caractères et les mœurs des personnages bien sou-

tenus. « Jusqu'alors, dit l'évêque *Huet*, dans son traité sur l'origine des romans, jusqu'alors on n'avoit rien vu de mieux entendu ni de mieux achevé dans l'art romanesque, que les aventures de Théagène et de Chariclée; rien n'est plus chaste que leurs amours : en quoi il paroît qu'outre la religion chrétienne, dont l'auteur faisoit profession, sa propre vertu lui avoit donné cet air d'honnêteté qui éclate dans tout son ouvrage; et, en cela, presque tous les anciens dont les romans nous sont demeurés, lui sont beaucoup inférieurs. Les événemens y sont fréquens, nouveaux, vraisemblables et bien débrouillés. Le dénouement en est admirable; il est naturel, il sort du sujet, et rien n'est plus touchant ni plus pathétique.»

Il ne faut cependant pas chercher dans cette composition l'art avec lequel les bons romanciers modernes ont su intéresser leurs lecteurs : des pirates, des combats, des enlèvemens, des captivités, des reconnoissances, voilà tous les ressorts des Ethiopiques. Cet ouvrage ne fait point connoître l'état de la société; il n'offre que des mœurs fictives, et ne représente ni un siècle ni un peuple, et c'est certainement, pour notre curiosité, un très-grand défaut.

Un soldat d'Anspach, qui avoit fait la campagne d'Hongrie de 1526, sous le margrave Casimir de Brandebourg, se trouvant à Bude lorsqu'on pilloit la bibliothèque de *Matthias Corvinus*, se jeta sur un manuscrit richement couvert, et l'emporta. Il le vendit ensuite à *Vincent Obsopœus*. Ce livre étoit le roman d'Héliodore, qu'on ne connoissoit pas encore

en Occident. Obsopœus le publia à Bâle, chez Hervag, 1534, in-4°.

J. Oporin imprima dans la même ville, en 1552, in-fol., une traduction latine de ce roman, faite par un Polonois du nom de *Stanislas Warszewicki.* Elle fut plusieurs fois réimprimée depuis.

Jérôme Commelin corrigea le texte d'Héliodore d'après des manuscrits qu'on avoit découverts à Heidelberg, à Rome et ailleurs, et le publia avec la traduction, à Heidelberg, 1596, in-8°. Cette édition fut réimprimée à Lyon, 1611, in-8°.

Celle que *Jean Bourdelot* soigna à Paris, 1619, in-8°, très-fautive par elle-même, a été réimprimée avec plus de fautes encore, à Leipzig, 1772, in-8°, par les soins de *J.-Pierre Schmid.*

Dan. Pareus fit réimprimer à Francfort, en 1631, in-8°, l'édition de Commelin, en divisant toutefois le texte en chapitres.

M. *Chph. Guill. Mitscherlich* donna une nouvelle édition d'Héliodore, Strasbourg, 1798, 2 vol. in-8°. Elle fait partie des Erotici græci, et n'est pas très-estimée.

La dernière édition est celle de M. *Coray.* Elle est toute grecque, et parut en 1804, à Paris, en 2 vol. in-8°. M. Coray dit dans la préface, que lorsque son ami, M. Alexandre Basilidès, qui a fourni les frais de l'entreprise, l'engagea à revoir le texte d'Héliodore, il n'étoit pas préparé à ce travail. Il excuse les défectuosités de son édition par le défaut de temps et par celui des qualités requises d'un éditeur. Les rédacteurs de la Gazette littéraire de Halle, après avoir rapporté ce trait de modestie, ajoutent : « Nous croyons pouvoir affirmer avec certitude qu'il existe peu d'auteurs anciens dont le texte ait tant gagné par le travail d'un seul individu, et ait été corrigé en un si grand nombre de passages d'une manière si heureuse et avec tant de perspicacité. » En effet, sans avoir été muni de plus de secours que ses devanciers, excepté toutefois les variantes d'un manuscrit de la bibliothèque du Vatican,

qu'Amyot avoit portées sur les marges d'un exemplaire de l'édition de Bâle, de 1534, M. Coray, guidé par son tact, a fait disparoître plusieurs centaines de leçons corrompues; sans doute il en auroit pu corriger un plus grand nombre, et auroit souvent trouvé la confirmation de ses conjectures ingénieuses, si le temps lui avoit permis de consulter un manuscrit de Venise (N. 409) qui étoit alors à Paris. Après la pureté du texte, le principal objet de M. Coray étoit d'indiquer les originaux qu'Héliodore a imités ou copiés. Le second volume, écrit en grec littéral, contient d'excellentes observations philologiques et archéologiques.

Il existe un *Abrégé latin* (Epitome) d'Héliodore, fait par *Martin Crusius*, et imprimé à Francfort, en 1584, in-8°. C'est un livre curieux; tous les faits principaux y sont consignés, et chacun est suivi d'observations intéressantes par les rapprochemens que l'auteur fait des passages des anciens qu'Héliodore a imités, ou qui jettent du jour sur la matière qu'il traite.

On place ordinairement au second ou au troisième siècle après J.-C. le romancier ACHILLES TATIUS; mais les meilleurs critiques, Huet, Chardon la Rochete, MM. Coray et Jacobs, ont cru remarquer dans son livre tant d'imitations d'Héliodore, et les traces de cette imitation nous ont paru si manifestes en lisant de suite les deux romans, que nous n'hésitons pas un instant de placer Achilles après l'évêque d'Emèse; il faut même le faire descendre jusqu'au milieu du cinquième siècle, s'il est vrai que Musée, qu'il a également imité, n'a pas composé son poëme de Héron et Léandre avant 430 ou 450. Achilles Tatius étoit Alexandrin, et, d'après Suidas, vers la fin de sa vie, chrétien et évêque : comme le lexico-

graphe n'ajoute pas le nom du siége qu'il occupa, cette circonstance reste douteuse, à cause du silence de Photius, qui parle trois fois d'Achilles Tatius, sans lui donner la qualité d'évêque, ni même de chrétien. D'ailleurs, il ne se trouve dans les romans d'Achilles Tatius, pas une trace de ces formes de l'éloquence chrétienne, et de ces expressions familières aux écrivains ecclésiastiques, que les critiques ont remarquées dans les romans d'Héliodore. Suidas dit qu'Achilles Tatius a aussi écrit sur la sphère; si cette donnée étoit exacte, il faudroit faire remonter cet écrivain d'un ou de deux siècles, car Firmicus, écrivain latin du milieu du quatrième siècle, cite la Sphère d'Achilles [1]; mais, nous l'avons déjà dit, Suidas, qui confond sans cesse les écrivains qui ont porté le même nom, ne mérite aucune confiance, aussitôt qu'il y a quelque motif de douter seulement de l'exactitude de ses renseignemens.

Le roman d'Achilles Tatius est intitulé Τὰ κατὰ κίππην καὶ Κλειτοφῶντα, *des Amours de Leucippe et de Clitophon*, en huit livres. On le regarde comme le meilleur des anciens romans, après celui d'Héliodore; Saumaise et Huet paroissent même l'avoir préféré à Théagène et Chariclée; des critiques plus modernes, Villoison [2], M. Coray [3], Wyttenbach [4],

[1] Astron., lib. IV, c. 10.

[2] Dans la préface de son Longus.

[3] Dans l'épître qui est en tête de son Héliodore.

[4] Biblioth. crit., P. II, p. 46.

MM. Passow [1] et Villemain [2], en portent un autre jugement. Ils rendent justice à l'intérêt de la composition, à la variété des objets, à la vraisemblance des événemens, à la simplicité du dénouement; mais ils reprochent à l'auteur le peu d'art qu'il a montré dans le choix de son cadre [3], la nullité et l'uniformité de caractère des acteurs qu'il met en scène, et un luxe de descriptions qui finit par fatiguer. Le caractère du principal héros surtout est entièrement manqué; Clitophon n'intéresse ni par son courage, ni par sa constance. Il n'en est pas de même de Leucippe; cette femme montre beaucoup de grandeur d'âme, de fermeté et de résignation. Les descriptions peignent tantôt des lieux, tantôt des objets d'histoire naturelle, tantôt des tableaux, mais surtout les sentimens du cœur et les passions, que les actions font bien mieux connoître que les paroles. Tatius pousse jusqu'à l'absurdité la manie d'expliquer physiquement les émotions que l'âme éprouve; il est plus heureux quand il rapporte des dialogues ou des discours. Son style est plein d'antithèses, d'images souvent agréables, et de jeux de mots: on remarque partout de la recherche, et le désir d'être concis et élégant; cependant il fait preuve de son mauvais

[1] Dans *Ersch* und *Gruber* Encyclopædie, vol. I, p. 301.

[2] Essai littéraire sur les romans grecs.

[3] Clitophon raconte, depuis le troisième chapitre du premier livre jusqu'à la fin du roman, son histoire à un inconnu, sans que celui-ci interrompe un si long récit par une observation ou par une question. Le roman finit même sans épilogue. On pourroit dire, il est vrai, que la fin manque.

goût, en affectant de se servir de phrases courtes et coupées, dans lesquelles manque souvent le verbe qui devroit faire la liaison. Achilles abonde en digressions qui interrompent l'attention d'une manière désagréable, quoique souvent elles soient intéressantes. Il a imité et pillé Platon, les anciens poètes élégiaques, et Héliodore. Le plus grand défaut qu'on ait à lui reprocher, est une imagination peu chaste : ainsi que l'observe l'évêque d'Avranches, il n'assujettit son héros ni à l'honnêteté que prescrit la morale, ni à la fidélité pour sa maîtresse qu'ordonnent les lois de la galanterie. Il en fait même un brutal, comme étoient les héros de l'antiquité.

Saumaise a cru remarquer qu'Achilles Tatius avoit donné deux éditions de son roman, et que des manuscrits qui nous restent, les uns sont de la première édition, les autres de la révision. M. Jacobs, dans les prolégomènes de son édition, a démontré que les variantes qui ont fait naître cette supposition, proviennent uniquement de la négligence des copistes : car elles ne se rencontrent que dans des mots qui ont quelque ressemblance et sur lesquels il étoit facile de se tromper. Ces variantes sont plus nombreuses dans le roman de Leucippe que dans quelques autres ouvrages, parce qu'il a été plus fréquemment copié.

Annibal della Croce (Cruceius) fit le premier connoître le roman d'Achilles Tatius, par un fragment qu'il en publia en latin à Lyon, 1544, in-8° : il renferme les quatre derniers livres; et comme dans le manuscrit sur lequel ce littérateur avoit

travaillé, les quatre premiers livres et le titre manquoient, il publia sa traduction sous ce titre : Narrationis amatoriæ fragmentum. Cette traduction d'un fragment fut traduite en italien par *Lodovico Dolce*, et publiée à Venise en 1546, in-8°.

Un manuscrit plus complet ayant été trouvé à Venise, *Franç.-Angelo Cocchi a Jano* le publia en italien sous le titre suivant : Achille Tatio Alessandrino dell' amore di Leucippe e di Clitofonte nuovamente tradotto dalla lingua greca; Venezia, 1550, in-8°.

Della Croce, de son côté, ayant eu à sa disposition un manuscrit complet du Vatican, acheva sa traduction latine, qui parut à Bâle, 1554, in-8°., chez Hervag. Sur le frontispice, l'auteur est nommé Achilles Statius. La traduction de Croce n'est pas littérale, mais elle rend fidèlement le sens de l'original, et ce littérateur ne s'est écarté de son texte que dans les passages corrompus qu'il a rétablis par conjecture. Quoique ce cas se présentât plusieurs fois, néanmoins son manuscrit étoit encore bien supérieur à celui sur lequel l'original grec a été imprimé plus tard, de manière que sa version peut servir quelquefois à corriger ce texte. Sous ce rapport on peut aussi recourir à la version italienne de Cocchi. Celle de la Croce fut réimprimée à plusieurs reprises.

Enfin, *Judas* et *Nic. Bonnvitius* publièrent, chez *Jérôme Commelin*, le texte grec avec celui de Longus et de Parthenius. Ils employèrent un manuscrit très-défectueux qui étoit à Heidelberg; il en est arrivé que cette édition, qui parut en 1601, in-8°., après la mort de Commelin, est pleine de lacunes; mais elle l'est aussi de fautes qui tombent à la charge des éditeurs ou du correcteur. On voit, par une lettre de *Nicolas Rigault*, adressée à *Jos. Scaliger*[1], que ce savant préparoit, à l'aide de deux bons manuscrits, une édition où ces fautes devoient disparoître : elle ne vit pas le jour.

Ce travail fut entrepris par *Claude Saumaise*. Ce savant

[1] Voy. Lettres françoises adressées à Scaliger, Harderwyck, 1624, in-8°.

publia à Leide, 1640, in-12, une édition dont feu Chardon Larochette dit qu'elle joint une rare élégance à la pureté du texte [1]. La seconde partie de cet éloge est contredite avec raison par M. Jacobs. Certainement Saumaise, à l'aide de quatre manuscrits qu'il a pu consulter, a fait disparoître du texte de Commelin une foule de fautes, et rempli beaucoup de lacunes; mais, d'une part, il s'occupa de cette révision au milieu d'autres travaux littéraires qui ne lui permettoient pas de lui donner le temps nécessaire, et d'un autre côté, les changemens qu'il fit au texte furent mal entendus et plus mal exécutés par le correcteur ou prote, qui souvent rétablit dans le texte les leçons condamnées par l'éditeur, et, quand ce texte lui paroissoit corrompu, l'altéra à sa fantaisie en consultant la traduction de Cruceius.

La troisième édition d'Achilles Tatius est celle de *Ben.-Théoph.-Laur. Boden*, qui parut à Leipzig, 1776, in-8°. L'éditeur assure avoir revu le texte sur un manuscrit de Munich et sur des collations d'autres manuscrits, et de s'être servi des observations que *J.-B. Carpzov* avoit publiées sous le titre d'Observationes philologicæ in Palæphatum, etc. Lips., 1743, in-8°. Il affirme n'avoir fait aucune correction qui ne fût appuyée sur un manuscrit; l'assurance avec laquelle il le dit fut cause qu'on lui ajouta foi, et sa réputation fut si bien établie à cet égard, que M. *Chr.-Guill. Mitscherlich* qui, par d'autres travaux, a bien prouvé ce qu'il étoit en état de faire, prié par les entrepreneurs des classiques de Deux-Ponts, de soigner l'édition des Erotici græci, se contenta de faire réimprimer, en 1792, l'édition de Boden. On ne tarda pas de s'apercevoir de la charlatanerie de ce dernier, et M. Jacobs croit pouvoir assurer qu'il n'a pas une seule fois consulté un manuscrit.

Aucune de ces éditions ne pouvant satisfaire aux demandes de la critique sévère, feu *Bast*, dans une note fournie pour

[1] Mélanges, etc., vol. II, p. 52.

mon Répertoire de littérature ancienne, avoit dit qu'un nouvel éditeur devoit consulter un manuscrit de Venise, qui étoit à cette époque à Paris ; lui-même en avoit fait une collation très-exacte, qui a passé en Angleterre avec le reste de ses papiers. Depuis, Achilles Tatius a eu le bonheur de trouver un éditeur, qui non-seulement étoit par lui-même parfaitement en état de remplir cette tâche, mais qui aussi a été muni pour ce travail de secours peu communs ; c'est M. *Fréd. Jacobs* dont nous voulons parler. Son édition, qui a paru à Leipzig, 1821, en 2 vol. in-8°., ne laisse rien à desirer sous le rapport de la critique. Ce savant a travaillé sur des collations des manuscrits qui sont à Munich, Londres, Florence, Milan, Rome et Paris, que des littérateurs distingués avoient confectionnées pour son usage. Il a trouvé sur la marge d'un exemplaire de l'édition de Commelin, qui est à Leipzig, les variantes d'un excellent manuscrit qui a appartenu à de Thou, et dont Saumaise s'étoit servi, quoique avec trop de précipitation. Enfin, M. Jacobs a eu à sa disposition les matériaux inédits préparés par *Fréd. Lindenbrog* et par *Franç. Guiet.* Le commentaire de M. Jacobs, uniquement destiné à la critique littérale, est très-ample : il comprend plus de six cents pages d'une impression serrée, et épuise tout ce qu'il y avoit à dire sur cette partie. Il nous paroît néanmoins qu'Achilles Tatius exige aussi un commentaire interprétatif qui explique et rectifie les passages de mythologie, d'histoire naturelle et de géographie, que son roman renferme. M. Jacobs a donné la traduction de della Croce, mais sans y faire le moindre changement, de manière que fort souvent elle ne répond pas au texte. Nous ne devinons pas les raisons qui peuvent avoir engagé ce savant à suivre une marche si bizarre : sa préface n'en rend pas compte.

Longus est regardé comme l'auteur du roman pastoral de *Daphnis et Chloé*, Ποιμενικὰ τὰ κατὰ Δάφνιν καὶ Χλόην. L'époque où cet écrivain a vécu

est inconnue; ni Suidas ni aucun auteur de l'antiquité ne nomme Longus, et il seroit possible qu'il n'eût jamais existé. Feu Harless a soupçonné que cet écrivain portant un nom latin, ne devoit son origine qu'à une erreur. En effet, le fameux manuscrit du Mont-Cassin, qui est aujourd'hui à Florence, ne nomme pas l'auteur du roman; le titre porte simplement, Λεσβιακῶν ἐρωτικῶν λόγοι δ'. Il se pourroit que le dernier mot eût donné lieu à la méprise, et qu'un copiste en eût fait le nom du romancier.

Le roman de Daphnis et Chloé est un ouvrage foible sous le rapport de l'invention; mais il y règne beaucoup de finesse, qui lui donne une apparence de grâce; son style paroît naturel, mais trop élégant et recherché pour être vraiment naïf. « Encore qu'on y reconnoisse, dit Huet, le caractère de sophiste, par la rencontre affectée des mots, par le jeu et la consonnance des syllabes, et par les descriptions inutiles qu'il a tirées de ses lieux communs; néanmoins il est bien plus châtié que la plupart des autres anciens romanciers dont le style plein de métaphores, d'antithèses et de ces figures brillantes qui surprennent les simples et qui flattent l'oreille sans remplir l'esprit, tient de l'orateur et de l'historien, et n'est propre à l'un ni à l'autre. » Si l'évêque ajoute ensuite : « Son style, d'ailleurs, est simple, aisé, naturel et concis sans obscurité; » cet éloge est fondé : mais l'aisance et le naturel de Longus ne coulent pas de source; ils sont le fruit

du soin extrême que l'auteur a mis à sa composition, et de l'art avec lequel il a caché la peine que ce travail lui a coûté. Huet continue : « Ses expressions sont pleines de vivacité et de feu ; il produit avec esprit ; il peint avec agrément ; il dispose ses images avec adresse ; les caractères sont gardés exactement ; les épisodes naissent de l'argument ; les passions et les sentences sont traitées avec une délicatesse assez convenable à la simplicité des bergers, mais non pas toujours aux règles du roman, comme quand il fait commettre à Daphnis une infidélité par ignorance. Il ne pèche guère contre la vraisemblance que dans les machines, qui y sont employées sans discrétion, et qui ont corrompu le dénouement de la pièce, assez bon d'ailleurs et assez agréable. »

M. Villemain dit, en parlant de ce livre : « On ne peut nier que Daphnis et Chloé n'aient servi de modèle à *Paul et Virginie*. A travers les changemens de costume, de croyance et de climat, l'imitation est sensible dans le langage des deux jeunes amans ; les mêmes naïvetés passionnées sortent de la bouche de Daphnis et de celle de Paul ; mais la supériorité de l'auteur françois, ou plutôt des sentimens qui l'ont inspiré, se montre partout, et fait de son ouvrage l'une des plus charmantes productions des temps modernes. Cette supériorité ne tient pas seulement à une diction plus simple, à un goût plus ami du naturel et du vrai ; elle tient surtout à la pureté morale et à l'esprit de pudeur chrétienne

qui règne dans Paul et Virginie. Le tableau de Longus n'est que voluptueux; celui de l'auteur françois est chaste et passionné. »

Il existe deux classes de manuscrits de Longus; l'une se compose d'un manuscrit unique et seul complet; tous les autres manuscrits ont une lacune et sont par conséquent copiés l'un sur l'autre, ou au moins confectionnés sur un même original, qui étoit défectueux.

Ce fut un manuscrit de la seconde classe qui a été la source de toutes les éditions antérieures à l'année 1809 : toutes sont par conséquent incomplètes.

La *première* de toutes a été soignée par *Raphaël Columbanus*, et imprimée par *Phil. Giunta*, à Florence, 1598, in-4°. Le manuscrit qui leur a servi s'est perdu; mais ils ne se bornèrent pas à le suivre, ils donnèrent aussi les variantes de trois autres manuscrits.

Le texte de Columbanus, sans les variantes, a été réimprimé, mais d'une manière peu correcte, avec Achilles Tatius, par *Commelin*, sous la direction de *Jud.* et *Nic. Bonnvitius*, 1602, in-8°., qui y ont ajouté la traduction ou paraphrase méthodique de *Lacon Gambara*, qui avoit paru en 1569, in-4°., avec les autres poésies de cet Italien.

Godefroi Jungermann, ce savant qui, pour ne pas être détourné des lettres qui faisoient ses délices, refusa constamment toute place, et préféra gagner une vie chétive en travaillant quelques heures par jour comme correcteur dans l'imprimerie de Wechel, à Francfort, et de son gendre, à Hanau, donna, en 1605, dans cette dernière ville, une édition de Longus, in-8°.; il prit pour base le texte fautif de 1601; mais il y ajouta des conjectures sur la manière de l'épurer, des notes critiques estimées, et une traduction latine en prose, peu élégante.

La quatrième édition fut publiée à Franeker, 1660, in-4°., par *Pierre Moll.* Ce Moll n'a fait presque autre chose que

de copier les notes de Jungermann, dont il s'est effrontément attribué le mérite; car le titre de son édition porte : Petr. Moll *recensuit*, in latinum sermonem vertit, et animadversionibus *illustravit*. Tout ce que ce plagiaire a ajouté consiste en quelques notes superficielles.

Le libraire *Neaulme*, à Paris, fit imprimer, en 1754, une édition grecque-latine de Longus, in-4°., et y joignit les vingt-neuf gravures d'Audran, faites d'après les dessins du Régent, et des culs-de-lampe gravés par Fokke, d'après les dessins d'Eisen et de Cochin. Les gravures d'Audran avoient servi d'abord à orner une édition de la traduction françoise de Longus par Amyot, que le Régent avoit fait imprimer en 1718, in-12. Elles furent retouchées pour l'édition de cette même traduction qui parut en 1745, et une seconde fois pour l'édition grecque-latine de Neaulme, dont nous parlons. Celle-ci n'est, à la vérité, qu'une réimpression de l'édition de Moll; mais elle est très-estimée à cause des conjectures critiques fort ingénieuses qui sont ajoutées au texte entre parenthèses. L'auteur anonyme de ces conjectures est *Jean-Et. Bernard.* L'édition ne fut tirée qu'à 125 exemplaires.

En 1776, *Louis Dutens* fit réimprimer Longus chez Didot, à Paris, in-12. Cette jolie édition fut tirée à 200 exemplaires. Le texte grec, sans version, est suivi de variantes recueillies dans les éditions précédentes et dans les manuscrits de Paris. Ce travail a été fait par *Villoison.*

L'édition de *B.-Th.-L. Boden*, qui parut à Leipzig, en 1777, in-8°., est surchargée de notes compilées des éditions antérieures.

Le célèbre Villoison publia à Paris, 1778, en 2 vol. in-4°., ou in-8°. (car Didot tira les deux formats), une édition critique de Longus, avec une nouvelle traduction et avec un des plus savans commentaires qui aient été rédigés sur aucun écrivain de l'antiquité. Plusieurs érudits du premier rang, *Valkenær*, *Wyttenbach* et *Hermann Tollius*, avoient fourni des matériaux à l'éditeur; il a aussi employé les notes iné-

dites de Huet, qui se trouvent à la bibliothèque du roi de France.

Le texte de Villoison a servi pour la magnifique édition de Longus que *Bodoni* a imprimée à Parme, en 1786, in-4°., avec une *préface* et un *proloquium*. *J.-Bern. Rossi*, qui est l'auteur de la préface, y a inséré une dissertation curieuse sur le roman de Dolopatos. Le proloquium, qui est du P. *Pacciaudi*, traite foiblement des livres érotiques des anciens. Bodoni a réimprimé cette édition quelques années plus tard, avec la même date; mais cette réimpression est moins belle.

Le texte de Villoison a aussi été adopté par M. *Mitscherlich*, dans son édition des Scriptores erotici græci, Biponti, 1794, in-8°., dont Longus et Xénophon forment le troisième volume. On y trouve quelques corrections ingénieuses provenant de MM. *Mitscherlich* et *Jacobs*.

Une magnifique édition de Longus a été imprimée à Paris, en 1802, in-4°., par *Pierre Didot l'aîné*, qui, sans contredit, est le premier typographe des temps modernes. Sous le rapport de l'exécution, Bodoni avoit lutté avec lui pendant quelque temps, savoir avant que M. Didot eût donné à ses caractères le degré de perfectionnement auquel il les a portés depuis une vingtaine d'années; mais les ouvrages imprimés à Parme n'ont jamais pu être comparés, sous le rapport de la correction, à ceux qui sont sortis des presses de M. Didot. L'édition de Longus, qu'il imprima en 1802, fut soignée par M. *Coray*, qui a fait quelques corrections dans le texte. Celui-ci a été imprimé sans accens, et n'est accompagné ni d'une préface ni de notes. Les figures qui ornent ce volume sont l'ouvrage des plus grands artistes de France.

La meilleure édition de Longus est celle de M. *G.-H. Schæfer*, Leipzig, 1803, in-16. Ce savant a pris pour base le texte de Villoison, mais il y a fait tant de corrections qu'on peut dire qu'il en a donné une récension toute nouvelle. Ses notes sont purement critiques : il en résulte que cette édition ne rend pas superflu le commentaire de Villoison. M. Schæfer y ayant

fait réimprimer le proloquium insignifiant de Pacciaudi, on regrette qu'il n'ait pas fait de même pour la préface de Rossi.

Nous avons dit que toutes les éditions antérieures à 1809 sont d'une même classe ou *famille*, et qu'elles découlent toutes de manuscrits ayant une lacune. On s'étoit bien aperçu de l'existence de cette lacune; mais on pensoit qu'elle étoit peu considérable, ou tout au plus de quelques lignes. Elle avoit été remplie *ex ingenio* par *Annibal Caro*, dans sa traduction italienne qui, long-temps oubliée, a été imprimée pour la première fois par Bodoni, Parme, 1706, in-4°., aux frais du marquis de Brême.

Il existe cependant, comme nous l'avons dit, à Florence, un manuscrit qui renferme un Longus sans lacune; c'est le célèbre manuscrit qui a servi d'original aux premières éditions des romans de Xénophon d'Éphèse et de Chariton; le même encore qui a servi à M. *de Furia*, pour son édition d'Ésope [1].

Un officier françois, bon helléniste, M. *Courier*, voyageant en Italie avec M. *Renouard*, libraire de Paris, s'aperçut le premier qu'il n'y avoit pas de lacune dans ce manuscrit [2]; mais on vit alors qu'au lieu de quelques lignes il manquoit dans tous les autres manuscrits une page entière in-4°. d'une écriture aussi menue que serrée, et qui peut facilement faire cinq à six pages pleines d'une impression ordinaire in-8°. Cette lacune provenoit probablement de ce que dans le manuscrit qui a servi d'original à tous les autres, un ou deux feuillets avoient été arrachés par un accident; ce qui n'empêcha pas les copistes de continuer, comme si rien ne manquoit.

[1] Voy. Vol. I, p. 257.

[2] Cette découverte n'étoit pas l'effet d'un pur hasard. M. *Renouard* raconte (Catal. de la bibl. d'un amateur, vol. III, p. 182), qu'avant leur arrivée à Florence, il avoit engagé son compagnon de voyage de vérifier le fait, si ce manuscrit étoit complet.

M. *Courier* prit copie de la page qu'il venoit de découvrir; il publia d'abord ce fragment seul à Rome, 1810, in-8°., sous le titre suivant: *Λόγγου Ποιμενικῶν ἀποσπασμάτιον μέχρι νῦν ἀνέκδοτον*, avec une traduction latine de *Jer. Amati;* mais cette publication s'est faite avec si peu de soin, que l'imprimeur a omis une phrase entière, et placé dans le texte les conjectures de M. Courier, qui devoient être ajoutées en forme de notes.

M. *Courier* donna ensuite une édition françoise de Longus, sous le titre suivant: Daphnis et Chloé; traduction complète d'après le manuscrit de Florence; Florence, 1810, in-8°. C'est la traduction d'Amyot; l'éditeur a traduit le fragment dans le style de ce prélat. Cette édition n'a été tirée qu'à soixante exemplaires, dont aucun n'a été vendu : M. Courier en a fait don à ses amis. Il fit le même usage d'une édition toute grecque qui parut à ses frais à Rome, 1810, in-8°. Elle n'a été tirée qu'à cinquante-deux, dont la moitié environ a été détruite ensuite. L'ancienne lacune remplit dans cette édition l'intervalle entre la ligne cinquième de la page 19 et la quinzième de la page 29; le nouveau fragment suit ces mots : *τῇ μὲν ἔδωκε τὸν χιτῶνα καὶ τὴν πήραν*, et va jusqu'au mot *ἐγένετο*. Au bas des pages l'éditeur a placé des notes judicieuses.

L'édition de M. Courier a prodigieusement gagné en importance par suite d'un accident qui a fait beaucoup de bruit dans le monde savant. Il fut cause que la page du manuscrit de Florence est devenue absolument illisible dans quelques passages, de manière que l'édition de M. Courier qui contient le fragment d'après une copie faite avant l'accident, remplace dorénavant l'original quant à ce morceau [1]. Ce fragment, ac-

[1] L'accident arrivé par la faute ou, disons le mot, par une étourderie impardonnable de M. Courier, n'a pu paroître préméditée qu'aux personnes qui se sont laissé aveugler par la passion, et qui ne connoissent pas le caractère sémillant, mais loyal, de ce savant. Aussi en France personne n'a cru capable d'une telle *noirceur* le gendre de l'honnête *Clavier*. Les personnes que cette dispute intéresse, pourront consulter

compagné de notes critiques, ainsi que de la traduction latine de M. *Amati*, se trouve aussi dans les Mélanges de philologie et de critique de *Chardon-Larochette*, vol. II, pag. 107. Il a également été réimprimé dans le Class. Journal, vol. VIII, p. 403, et avec des notes de MM. *Beck* et *Eichstædt*, dans les Acta seminar. philol. vol. II, p. 187. Il a été publié séparément sous le titre de Supplementum Longi pastoral. ex cod. Flor. nuper vulgatum, nunc diligentius editum ab *H.-C.-A. Eichstadio*; Jenæ, 1811, in-fol, et sous le suivant : *J.-Theoph. Kreyssig* Observat. ad Longi fragm. in cod. Flor. repertum. Schneebergæ, 1813, in-8°.

En 1811, M. *Fr. Passow* donna à Leipzig une édition in-16 grecque-allemande de Longus. Il a pris pour base celle de M. Schæfer, et inséré, comme de raison, le fragment à sa place ; mais il s'est servi pour cela d'une de ces copies incorrectes qui ont couru pendant quelque temps en Allemagne. M. Passow admet comme prouvés tous les reproches que les Florentins ont faits à M. Courier ; il nomme la conduite de celui-ci *basse*, et en prend occasion pour taxer la nation françoise de légèreté. Je crains bien qu'ici la légèreté ne soit du côté du professeur de Breslau.

les pamphlets suivans : 1° Della scoperta e subitanea perdita di una parte inedita del primo libro de' Pastorali di Longo, fatta in un codice dell' Abazia Fiorentina, ora esistente nella publica Imperiale biblioteca Medica Laurenziana. *Quæsivit lucem, ingemuitque reperta*. Firenze, 1810, in-8°. L'auteur de cette brochure est M. de *Furia*, conservateur de la bibliothèque de Florence. Il y a joint une gravure représentant la tache d'encre qui couvre la page précieuse. — 2° Notice sur une nouvelle édition de la traduction françoise de Longus, par Amyot, et sur la découverte d'un fragment grec de cet ouvrage. Paris, 1810, in-8°. L'auteur, M. *Renouard*, y rend compte de la découverte et de la mésaventure dont il a été témoin. — 3° Lettre à M. Renouard, libraire, sur une tache faite à un manuscrit de Florence. Tivoli, 1810, in-8°. M. *Courier* y repousse les accusations de M. *de Furia*. Il faut joindre à ces brochures ce que dit de cette tracasserie M. Renouard, dans le vol. III, p. 181 du Catalogue de la bibliothèque d'un amateur.

CHARITON *d'Aphrodisias* est le nom que se donne l'auteur d'un roman grec intitulé *les Amours de Chéréas et de Callirrhoé*, Τῶν περὶ Χαιρέαν καὶ Καλλιῤῥόην ἐρωτικῶν διηγημάτων λόγοι η΄, en huit livres. Ce nom est probablement fictif, aussi bien que le titre de secrétaire du rhéteur Athénagore, que l'auteur prend. Ce rhéteur paroît être celui qui, au dire de Thucydide [1], jouissoit de beaucoup de crédit parmi le peuple de Syracuse. Il étoit opposé à Hermocrate, général qui vainquit les Athéniens. La fille de cet Hermocrate étant l'héroïne du roman, il est probable que l'auteur a voulu se donner l'air d'avoir été son contemporain. On n'a aucune donnée pour fixer l'époque où cet écrivain a fleuri. L'invention de son roman est peu de chose, mais sa marche est facile et naturelle.

Ce roman n'existe que dans un seul manuscrit, qui se trouve à Florence; c'est le même dont nous venons de parler à l'occasion de Longus. Le P. *Montfaucon* avoit fixé sur ce manuscrit l'attention du monde savant, dans le dix-septième siècle; dans le dix-huitième, *Salvini* et *Cocchi* firent des copies de Chariton, qu'ils se proposoient de publier. Salvini renonça à ce projet, et Cocchi céda sa copie à *Jacq.-Phil. d'Orville*, lorsque celui-ci voyagea en Italie. D'Orville publia le roman à Amsterdam, 1750, en 3 vol. in-4°. *J.-J. Reiske*, qu'il chargea de rédiger la traduction, y joignit d'excellentes conjectures. Le commentaire de d'Orville est un des plus savans qui aient été faits sur un auteur ancien. Ce commentaire ne se borne pas au roman de Chéréas et de Callirrhoé,

[1] Livre VI, §. 35, 36.

il discute un grand nombre de passages d'autres écrivains, nommément de Manethon, Héliodore, Alciphron, Théocrite et de l'Anthologie.

M. *Beck* a fait réimprimer les trois vol. in-4° en un gros volume in-8° qui a paru, en 1783, à Leipzig. Il y a joint les conjectures d'*Abresch* et de *Pierson*, ainsi que ses propres notes critiques.

Un Égyptien nommé Eumathius ou Eustathius, qu'un manuscrit appelle *Protonobilissime et grand archiviste*, Πρωτόνοβιλίσσιμος καὶ μέγας χαρτοφύλαξ, mais qu'il ne faut pas confondre avec l'archevêque de Thessalonique, qui a commenté Homère, est l'auteur du roman d'*Isménias et Ismène*, Τὸ καθ' Ὑσμίνην καὶ Ὑσμινίαν δρᾶμα, dont l'évêque Huet porte le jugement suivant : « Rien n'est plus froid, rien n'est plus plat, rien n'est plus ennuyeux; nulle bienséance, nulle vraisemblance, nulle invention, nulle conduite; c'est un héros qui parle dans tout l'ouvrage, et qui raconte ses aventures sans qu'on voie à qui ni par quelle occasion, et il les raconte sans mettre, dans l'ordre auquel elles sont arrivées, tout le changement que l'art prescrit. C'est Ismène qui aime la première, qui se déclare la première et qui fait toutes les avances, sans retenue, sans honte et sans adresse, et Isménias les reçoit sans y répondre, et même sans les sentir...... On ne sait ce que devient Callisthène, le fidèle ami d'Isménias et compagnon de sa fortune; l'auteur l'oublie dans le vaisseau où il l'a fait embarquer, et n'en parle plus. Enfin, toute la pièce est le travail d'un

écolier ou de quelque chétif sophiste qui méritoit d'être écolier toute sa vie.»

Ce roman n'a été imprimé que deux fois, d'abord Paris, 1618, in-8°., par les soins et avec la traduction de *Gilbert Gaulmin*. En 1792, *Teucher* a fait réimprimer à Leipzig le texte et la version de Gaulmin, sans la préface et sans les notes.

Aux romanciers on peut joindre Aristénète *de Nicée*, qu'on croit être cet ami de Libanius qui a péri au tremblement de terre par lequel la ville de Nicomédie fut renversée en 358, et auquel sont adressées plusieurs lettres qui nous restent de ce sophiste. Si cela est, il faut convenir que l'ouvrage que nous avons d'Aristénète, ne justifie pas l'éloge que Libanius fait des talens de son ami; mais l'identité des deux personnages est douteuse. Le seul fait historique qui se trouve dans l'ouvrage d'Aristénète semble le placer vers la fin du cinquième siècle; c'est un éloge de la danseuse Panareta, où il est dit qu'elle imita le pantomime Caramallus. Or, ce pantomime a vécu du temps de Sidoine Apollinaire [1], qui est mort en 484. Il est même très-possible que l'auteur du recueil n'ait pas porté le nom d'Aristénète : c'est celui que l'auteur a donné au personnage fictif qui est supposé avoir écrit la première lettre. Il se peut que les copistes aient pris ce nom pour celui de l'auteur. Telle a été l'opinion de Mercier, Bergler et Pauw; elle est partagée par M. Boissonade.

[1] Sid. Ap. Carm., XXIII, 26.

L'ouvrage d'Aristénète est un recueil intitulé : *Lettres érotiques ou amoureuses*, Ἐπιστολαὶ ἐρωτικαί. La plupart de ces morceaux ne sont des lettres que parce qu'ils portent une suscription qui leur en donne la forme apparente ; ce sont des contes, des espèces d'exercices sur des sujets imaginaires. Dans une de ces lettres, un amant fait le portrait de sa maîtresse ; dans une autre, un jeune homme raconte comment il a fait pour décider la dispute de deux femmes qui vouloient qu'il choisît entre elles ; une troisième dépeint les artifices d'une coquette. Tantôt un conte dans le genre de Boccace, nous fait connoître les ruses des femmes pour tromper des maris jaloux ; tantôt une courtisane se moque des jeunes gens qui, n'ayant plus rien autre chose à lui offrir, prétendent gagner ses faveurs en la régalant d'un concert.

Ces lettres sont distribuées en deux livres, dont le premier comprend vingt-huit morceaux ; le second, qui n'est pas complet, en renferme vingt-deux. Le style d'Aristénète, presque toujours déclamatoire, manque souvent de naturel et de goût ; il est farci de phrases empruntées des poètes.

Toutes les éditions des Lettres amoureuses d'Aristénète découlent d'un seul manuscrit, qui est aujourd'hui à Vienne. C'est d'après cet original que *Jean Sambucus* les publia à Anvers, 1566 [1], in-4°., chez Plantin.

[1] Et non 1561, comme dit Fabricius. Voy. une Observation de M. Boissonade, dans le Magazin encyclop., cinquième année, vol. I, p. 454.

Les éditions suivantes en sont des copies; seulement chaque éditeur a fait dans le texte très-corrompu par l'ignorance des copistes, les changemens qu'il jugeoit nécessaires. Ces savans sont :

Josie Mercier, dont l'édition, accompagnée d'une traduction, parut à Paris, 1695, in-8°., et fut réimprimée en 1600, 1610, 1639.

Jean-Corn. de Pauw, qui publia ces lettres à Utrecht, 1736, in-8°., avec la traduction de Mercier. Son travail fut extrêmement vilipendé par *Jacq.-Phil. d'Orville*, dans sa Critica Vannus in inanes J.-C. Pavonis paleas. Amsterd. 1737, in-8°.

Fred.-Louis Abresch. Ce savant commença par faire imprimer son commentaire, qui est intitulé Lectionum Aristænetearum libri II. Zwollæ, 1749, in-12. Il y entassa toutes les remarques critiques qu'il avoit faites sur divers auteurs grecs, quelque peu de rapports qu'ils eussent avec Aristénète, d'où il résulte une grande confusion. Ce n'est qu'après coup qu'il se décida à faire imprimer le texte qui forme un volume à part, mais n'est pas accompagné de l'élégante traduction de Mercier. Il faut joindre à ces deux volumes un troisième qui porte ce titre : Virorum aliquot eruditorum ad Aristæneti Epistolas conjecturæ, etc. Amst. 1752, in-12.

La dernière édition d'Aristénète est toute grecque; elle a été publiée à Vienne, 1803, in-12. L'éditeur, M. *Polizoïs Kontos*, a en général suivi le texte d'Abresch, mais en y faisant entrer quelques corrections de sa façon, qui ont été appréciées par feu *Bast*, dans sa Lettre critique, p. 209.

Ce dernier savant ayant eu occasion, pendant un long séjour à Vienne, d'examiner le manuscrit d'Aristénète, s'aperçut qu'un grand nombre de leçons vicieuses qui se trouvent dans les éditions, ne proviennent nullement de ce manuscrit, mais qu'elles doivent être mises sur le compte de l'auteur de la copie de Sambucus. Bast, fort jeune alors, se proposa dès ce moment de donner une nouvelle édition d'Aristénète,

dont il publia un *specimen* à Vienne, 1796, in-8°. Par la suite d'autres occupations lui firent ajourner ce projet, auquel il ne renonça jamais. Déchargé de ses occupations diplomatiques qui alloient finir, il vouloit, dans la retraite savante que le grand-duc de Darmstadt lui avoit préparée en le nommant un des gardes de sa bibliothèque, rédiger les riches matériaux qu'il avoit accumulés à Vienne et à Paris. La quantité de ceux qu'il a laissés pour une nouvelle édition d'Aristénète est si grande, qu'il reste peu de chose à faire à l'homme de lettres qui voudra la publier[1].

[1] Qu'il me soit permis de répéter ici ce que j'ai dit dans le Catalogue de la bibliothèque de feu mon ami *Bast*, et dans celui de ses manuscrits que j'ai publiés après sa mort.

Page 10 du Catalogue des livres.

« Exemplaire de l'Aristénète d'Abresch, en 3 vol. in-12. Cet exemplaire est surchargé de corrections, de variantes, de remarques et de renvois aux notes mss. de M. Bast sur Aristénète. Depuis que se savant avoit publié son *specimen* d'une nouvelle édition de cet auteur, il n'avoit cessé de rassembler des matériaux pour ce travail. Ceux qu'il a laissés sont si nombreux et si avancés, qu'un nouvel éditeur, qui voudra s'en servir, n'aura qu'à les classer et à les mettre en ordre. Il aura besoin, pour cela, de l'exemplaire des notes d'*Abresch* dont nous parlons.

« Quoique M. Bast se fût occupé d'Aristénète, pendant plusieurs années de sa vie, il ne se faisoit cependant pas illusion sur les défauts de ce romancier. Avec la gaîté qui faisoit le fonds de son caractère, il se moquoit lui-même de son auteur; et dans l'exemplaire dont nous parlons dans ce moment, il avoit écrit, comme remarque, que son édition porteroit pour épigraphe ces vers de Voltaire :

Au peu d'esprit que le bonhomme avoit,
L'esprit d'autrui par supplément servoit :
Il entassoit adage sur adage,
Il compiloit, compiloit, compiloit.

Page 15 du Catalogue des manuscrits.

« Matériaux pour une nouvelle édition d'Aristénète.
a) Collation d'Aristénète sur le ms. 310 de Vienne.
b) Lettre manuscrite d'Aristénète communiquée à M. *Bast* par

Ce qu'on vient de lire étoit écrit lorsque j'ai reçu l'édition d'Aristénète que M. Boissonade vient de publier; Paris, 1822, in-8°. Il dit dans la préface, qu'il avoit espéré que les *Adversaria* de feu M. Bast contiendroient assez de matériaux pour en faire une édition « At pro thesauro carbones inveni, collectanea tantum nec ea magni adeo momenti, nihil absoluti, etc. » M. *Boissonade* dit que les directeurs de l'académie d'Oxford lui ont communiqué les papiers de notre ami commun; j'ignore s'il a eu à sa disposition tous ceux qui sont indiqués dans la note; il me paroît qu'il s'est bien servi des *manuscrits* qui ont passé à Oxford, mais non de l'exemplaire de l'édition d'Abresch que Bast avoit surchargé de notes, et qui, je crois, ne se trouve pas à Oxford.

M. *Polyzoïs Kontos*, imprimée depuis dans l'édition de ce romancier donnée par ce Grec, et réimprimée par M. *Bast* dans sa Lettre critique.

c) Table complète des mots qui se trouvent dans Aristénète.

d) Cahier de 68 pages in-8°. contenant les notes de *Huet* sur Aristénète, écrites en marge de la troisième édition de Mercier.

Le même cahier renferme des notes de *Huet* sur Achilles Tatius et Héliodore, et des notes sur quelques éditions de Lucien, par M. Bast.

e) Cahier de 32 pages in-4°. renfermant le Commentaire inédit de *Pierre Lambecius* sur Aristénète, en latin.

f) Cahier de 20 pages in-4°. contenant des remarques sur la traduction latine d'Aristénète.

g) Cahier de 50 pages in-4°. Recueil d'observations sur Aristénète, communiquées à M. *Bast*, par M. *Boissonade*.

h) Cahier de 16 pages in-4°. contenant des remarques sur l'Histoire Ecclés. de Socrate et de Sozomène, qui se rapportent en grande partie à Aristénète.

i) Liasse de diverses observations sur Aristénète.

« A ces riches matériaux un nouvel éditeur devra joindre, outre ceux que M. *Bast* a donnés dans sa Lettre critique, l'exemplaire de l'édition d'*Abresch* sur la marge duquel M. *Bast* a écrit un grand nombre de corrections et d'observations (c'est celui dont il est question ci-dessus), ainsi qu'un exemplaire de son *Specimen*, également surchargé de notes, qui s'est trouvé parmi ses livres. »

Quant à l'édition de M. Boissonade, elle renferme le texte d'après le manuscrit de Vienne, et les notes de tous les éditeurs antérieurs, avec celles de M. Boissonade même. Ce sera dorénavant la seule qui se trouvera entre les mains des savans.

CHAPITRE LXXIX.

Des Grammairiens de Byzance, des auteurs sur la Métrique, et des Scholiastes.

Constantinople devint dans cette période le siége de l'érudition grammaticale. Le fondateur de cette nouvelle capitale y établit une école qui avoit quelque ressemblance avec nos universités, puisque l'enseignement, sans être restreint à une seule science, s'étendoit sur toutes les branches des connoissances humaines. Il fit construire un bâtiment octogone, que George Codinus appelle Tetradisium[1], où demeuroient quinze professeurs, tous religieux, qui portoient le titre d'Οἰκουμενικοὶ, *Universels*. Ils avoient à leur tête un chef qualifié du titre d'Οἰκουμενικὸς διδάσκαλος, le *Grand-Maître*, et chargé de la conservation de la bibliothèque et des archives ecclésiastiques. La bibliothèque fut agrandie par Julien, qui y incorpora la sienne. Valens y attacha sept antiquaires chargés de confectionner des manuscrits. La bibliothèque s'accrut dans un siècle et demi jusqu'au nombre de cent vingt mille volumes. Quant aux gens de lettres, il est probable qu'ils avoient conservé quelques traditions de l'école d'Alexandrie,

[1] Georg. Cod. de Origg. Constant. Ed. Paris. p. 42.

qui avoit été dispersée cinquante ans auparavant, sous l'empereur Aurélien, lorsqu'à l'occasion d'une sédition, le quartier d'Alexandrie dit le Brouchion, avoit été incendié. Les professeurs écuméniques de Constantinople jouissoient de la plus grande considération; souvent l'empereur les consultoit; on regardoit leur compagnie comme une pépinière qui fournissoit à l'église des patriarches et des archevêques. Sous le règne très-court de Basilique, en 476, une aile du Tétradisium ou de l'Octogone, devint la proie des flammes, avec les livres qu'elle renfermoit : parmi eux il y avoit, dit-on, les quarante-huit livres de l'Iliade et de l'Odyssée, écrits en lettres d'or sur l'intestin d'un serpent long de cent vingt pieds [1]. Zénon l'Isaurien et ses successeurs réparèrent en partie cette perte; mais on n'avoit pu ramasser encore que trente-six mille volumes, lorsqu'en 730 Léon III, dans son fanatisme iconoclaste, fit brûler l'Octogone avec sa bibliothèque, et avec le grand Écuménique et quinze professeurs que ces bâtimens renfermoient [2]. L'établissement ne se re-

[1] C'est le seul Constantin Manassès, poète (*invitis Musis*) du onzième siècle, qui parle de ce manuscrit.

[2] Ce fait est généralement admis comme historique, par les écrivains catholiques qui détestoient, avec raison, Léon III. Mais la critique ne connoît pas la haine, et elle observe qu'aucun historien du temps ne parle du forfait de ce prince. Nous ne le connoissons que par *George Cedrenus*, qui est du onzième siècle, et par les écrivains qui lui ont été postérieurs. Deux bons écrivains allemands qui, comme protestans, étoient moins prévenus contre la mémoire de l'iconoclaste Léon, ont élevé, contre la vérité du récit de Cedrenus, des doutes qui méritent d'être pris en considération. Ce sont *Fred. Spanheim*, dans Histor. restitut. Imag. Ap. II, p. 735; et *Walch*, Gesch. der Ketzereyen, vol. X, p. 231.

leva que foiblement sous les empereurs suivans.

La grammaire, c'est-à-dire, la philologie dans toutes ses branches, étoit une des sciences que les docteurs écuméniques professoient; mais ils lui donnèrent une nouvelle forme. Plus théologiens que grammairiens, et vivant entre eux dans une communauté dont l'harmonie auroit été troublée si l'on n'avoit fermé la porte à ces discussions philologiques et critiques qui faisoient les délices des savans d'Alexandrie et les divisoient souvent en partis et sectes, les professeurs de Byzance réduisoient la science grammaticale à un système régulier et invariable. Partisans de l'uniformité de la doctrine qui préserve la jeunesse des écarts de l'imagination, mais qui, poussée trop loin, peut engendrer la paresse dans les maîtres et arrêter les progrès des sciences, ils admirent comme base de la grammaire la théorie de Denys de Thrace, ou qui passoit pour telle : elle fut introduite comme livre canonique, et les préceptes qu'elle donnoit devoient servir de fondement et de canevas à toute instruction grammaticale [1].

Si cette méthode avoit une certaine utilité, on sent que traitant la grammaire comme une *science fermée*, comme une doctrine religieuse, elle devoit dégoûter des hommes doués d'un esprit critique,

[1] Voy. la Préface de M. *Gœttling*, qui est en tête de son édition de Théodose d'Alexandrie. Nous avons déjà dit (vol. V, p. 20), que ce professeur nie que la grammaire de Denys de Thrace, adoptée par les Byzantins, soit authentique; mais cette question est indifférente pour notre objet actuel.

de l'envie de s'y livrer. Aussi le nombre des grammairiens byzantins, dont les noms et les ouvrages nous sont restés, fut très-borné tant que dura l'établissement de l'Octogone; il augmenta de nouveau depuis le huitième siècle; mais dans la foule des écrivains s'occupant d'une langue qui alloit expirer, il y en a peu qui aient acquis de la célébrité. Il existe beaucoup de leurs ouvrages dans les bibliothèques, mais on n'a pas jugé à propos de les imprimer; il suffiroit peut-être qu'un helléniste doué d'un excellent jugement et d'un esprit philosophique, en fît des extraits dans lesquels il recueilleroit les observations neuves qui peuvent s'y trouver, et surtout les citations d'auteurs perdus dont ces ouvrages abondent: car, quelque mince que soit leur propre mérite, ce sont ces citations qui leur donnent un grand prix aux yeux du philologue.

Nous allons nommer les grammairiens dont les ouvrages ont été imprimés, et quelques-uns de ceux qui n'ont pas encore joui de cet avantage.

En tête de ces écrivains, nous plaçons un compilateur du quatrième siècle, Helladius *d'Antinoé* en Egypte, auteur d'une *Chrestomathie*, ou Collection de choses tenant à la grammaire et à l'érudition en général. Cet ouvrage, écrit en vers iambiques, se composoit de quatre livres. Photius nous en a conservé un fragment, curieux par l'explication qu'il nous donne de divers mots, de plusieurs locutions et de quelques proverbes [1].

[1] Cod. CCLXXII.

Le morceau extrait de la Chrestomathie de Helladius, que Photius a placé dans sa Bibliothèque, a été imprimé séparément avec la traduction de *Schott* et des notes de *Jean Meursius*, dans l'ouvrage de celui-ci, qui est intitulé : De regno Laconico et Atheniensium Piræo, qui parut après sa mort à Utrecht, en 1687, in-4°. Il se trouve aussi dans *Gronovii* Thes. antiq. græc., vol. X.

Le plus ancien grammairien proprement dit de cette période, seroit S[t] Basile, qui, en 370, fut élevé au siége épiscopal de Néo-Césarée, si l'ouvrage élémentaire qui a été imprimé sous son nom, étoit réellement de ce père de l'église; mais il est reconnu qu'il a été composé, dans le quinzième siècle, par Manuel Moschopulus le jeune.

George, surnommé par ses ennemis *Chœroboscus*, c'est-à-dire *Pâtre*, et par ses amis *Technicus*, ou le Rhéteur par excellence, porte dans un manuscrit de Paris [1] le titre de *Maître Ecuménique*, et dans un manuscrit de Venise, celui de *Diacre et Chartophylax du Maître écuménique*. Il vécut au quatrième ou cinquième siècle, et a écrit *des Mots enclitiques*, Περὶ ἐγκλινομένων· *de l'N éphelcystique*, Περὶ τοῦ ἐφελκυστικοῦ Ν· *contre ceux qui dans tous les verbes recherchent les règles et l'analogie*, Πρὸς τοὺς ἐν πᾶσι τοῖς ῥήμασι κανόνας ζητοῦντας καὶ ὁμοιότητας· *des féminins en O*, Περὶ τῶν εἰς ώ θηλυκῶν ὀνομάτων· *des Schematismes des verbes* εἰμὶ et εἶμι, enfin une *Prosodie* et un *Traité sur les Esprits*. Chœroboscus est quelque-

[1] N° 2554.

fois confondu avec un autre George qui est du dixième siècle.

Les quatre premiers ouvrages de Chœroboscus se trouvent dans le Thesaurus Cornucopiæ d'*Alde*, et moins complets à la suite de l'édition de 1524 de son Dictionnaire.

Le cinquième a été publié par M. *Imm. Bekker*, dans ses Anecdota gr., vol. III, p. 1209.

La *Prosodie* est inédite. Quant au *Traité des Esprits*, il n'existe que par extraits, dans un opuscule que *Valkenær* a publié à la suite de son Ammonius.

Théodose *d'Alexandrie* est un des grammairiens byzantins qui ont commenté la théorie de Denys de Thrace. L'époque où il a vécu est incertaine. D'après quelques critiques, il est postérieur à Chœroboscus, parce qu'il cite celui-ci; d'autres, au contraire, nient ce fait, et prétendent que l'ouvrage où Chœroboscus est cité, est un extrait de celui de Théodose, rédigé long-temps après ces deux grammairiens; ils croient, qu'au contraire Chœroboscus a commenté Théodose. En général, comme on ne connoît que depuis peu d'années quelques ouvrages de Théodose, il règne encore de l'incertitude sur leur authenticité et sur la suite qu'ils forment. Il paroît que ce grammairien a écrit d'abord un commentaire sur Denys de Thrace : ce commentaire existe, et porte le titre de Περὶ γραμματικῆς, *de la Grammaire;* mais M. *Gœttling*, qui l'a publié le premier, soutient, non seulement que la grammaire de Denys de Thrace, commentée par Théodose, étoit la théorie que les docteurs écumé-

nique de Constantinople avoient substituée à la grammaire originaire de Denys, mais aussi que le commentaire qui nous reste n'est qu'un extrait de celui de Théodose [1]. Ensuite ce grammairien a écrit des *Canons isagogiques*, Εἰσαγωγικοὶ κανόνες, sur les huit parties du discours, dont on a publié les deux premières sections, qui donnent les règles des noms et des verbes, *περὶ κλίσεως ὀνομάτων*, et *περὶ κλίσεως ῥημάτων*. Il a aussi composé un traité *de la Prosodie*, *Περὶ προσῳδιῶν*, dont des fragmens seulement ont été imprimés, et un abrégé de la grammaire d'Hérodien. Enfin, on cite son traité intitulé : *Σχόλια εἰς τοὺς ῥηματικοὺς κανόνας ἀπὸ φωνῆς Γεωργίου τοῦ Χοιροβοσκοῦ*, *Scholies sur les règles des verbes, recueillies de la bouche de George Chœroboscus.*

Nous allons indiquer dans l'ordre chronologique les publications des ouvrages de Théodose.

M. *Amédée Peyron* fixa l'attention des hellénistes sur ce grammairien par un mémoire intitulé : In Theodosii Alex. tractatum de Prosodia commentatio, qui parut à la suite de l'Etymologicon d'Orion, de M. *Sturz*, Leipz. 1820, in-4°. Immédiatement après, M. *Fréd. Osann* publia d'après un manuscrit de Paris, l'introduction de l'*Abrégé d'Hérodien*, à la suite du Philémon qu'il fit paroître à Berlin, 1821, in-8°.

Les *Règles pour les noms et les verbes* furent rendues publiques par M. *Bekker*, dans ses Anecdota gr., vol. III.

Enfin la *Grammaire* ou le commentaire sur la grammaire de Denys de Thrace, a été imprimée par les soins de M. *C.-Gu. Gœttling*, Leipz., 1822, in-8°.

[1] Voy. la Préface de l'édition de Théodose, par M. *Gœttling*. Ce savant ne nous paroît pas avoir exposé son système avec une clarté suffisante.

Le grammairien Michel a vécu au commencement du neuvième siècle. Le titre de Syncelle ou Syngelus qu'il porte, indique qu'il étoit décoré de la première dignité dans l'Eglise de Constantinople. Le Syncelle étoit censé habiter la même cellule que le patriarche. Se trouvant à Edesse en Mésopotamie, Michel composa une *Méthode pour la construction des parties du discours*, Μέθοδος περὶ τῆς τοῦ λόγου συντάξεως, ouvrage inédit. Certains manuscrits, et, sur leur autorité, plusieurs savans lui attribuent aussi un *Traité de la Syntaxe des verbes*, qu'on regarde communément comme étant de George Lecapenus.

Un certain Théognostus, qui a vécu au commencement du neuvième siècle, a laissé un ouvrage *sur l'Orthographe*, qui est remarquable parce qu'il paroît prouver qu'à cette époque au moins les diphthongues *αι* et *οι* se prononçoient *é* et *œ* : nouvel exemple qui permet de douter que la prononciation à laquelle les Grecs modernes tiennent si fort, leur soit venue par une tradition non interrompue. Au reste, cet ouvrage n'a pas été imprimé, et nous n'en savons que ce qui se trouve dans les Anecdota de *Villoison*.

Dans le dixième siècle, nous trouvons un grammairien nommé George, qui a écrit περὶ Τρόπων, *des Tropes*. C'est par erreur que cet ouvrage est quelquefois attribué à Choeroboscus ; la chronologie s'y oppose, car l'auteur parle de Simon le Métaphraste. Il est probable que notre George est une même personne avec George le Diacre, décoré du titre

de *Maître Ecuménique*, sous le nom duquel il existe un livre inédit sur les règles de grammaire.

Les Tropes ont été publiés, en grec et en latin, par *Fréd. Morel*, Paris, 1615, in-12.

Il existe plusieurs ouvrages de grammaire sous le nom de MANUEL *de Crète*, ou sous celui de MANUEL MOSCHOPULUS; mais il règne de l'incertitude sur l'époque de cet écrivain, ou, pour mieux dire, de ces écrivains, car il est certain qu'il en a existé deux et peut-être trois de ce nom; l'un d'eux est ordinairement distingué par l'épithète du *Crétois*, ou de *l'Aîné*, ou du *Grammairien;* l'autre par la qualité de *Neveu*, Ἀνεψιός. Quelques écrivains parlent aussi d'un Manuel Moschopulus, du quinzième siècle; mais il paroît qu'ils se trompent; il seroit possible cependant que le surnom de Moschopoulos (*petit veau*), qui, comme celui de Chœroboscus, n'est qu'un sobriquet, ait été donné aussi à un grammairien de cette dernière époque.

On place communément Manuel l'aîné à l'année 1390, et si cette date étoit exacte, son neveu pourroit avoir fleuri à l'époque de la prise de Constantinople par les Turcs, et dans ce cas il n'y auroit aucune raison d'admettre l'existence d'un troisième grammairien de ce nom; mais la première date repose uniquement sur un passage mal entendu de la Turco-Græcia de *Martin Crusius*, qui parle de la confection d'une copie des Questions grammaticales de Moschopulus, et non de la rédaction de l'ouvrage même.

M. *Titze*, professeur à Prague, a prouvé, ou au moins rendu très-probable que Manuel l'aîné a fleuri sous Michael VIII Paléologue, vers 1270. Le neveu lui a été de très-peu postérieur, car George Metochita, adhérent zélé du patriarche Jean Beccus ou Veccus, qui fut destitué en 1282, écrivit contre lui un ouvrage polémique [1], et il paroît que Manuel le Jeune a été théologien plutôt que grammairien.

Comme il n'existe aucun motif pour admettre l'existence d'un troisième Manuel Moschopulus dans la seconde moitié du quinzième siècle, on peut regarder comme sortis de la plume de l'aîné, ou, si l'on veut, de celles de l'oncle et du neveu, tous les ouvrages de grammaire qui portent le nom de Manuel Moschopulus. Telles sont surtout la *Grammaire* ou les *Questions*, Ἐρωτήματα, la *Collection d'Atticismes*, Συλλογὴ ὀνομάτων ἀττικῶν, le traité sur l'*Exercice grammatical*, Περὶ γραμματικῆς γυμνασίας, qui a été publié sous le nom de S[t] Basile, et qu'on attribue ordinairement à ce Manuel Moschopulus qui doit avoir vécu au quinzième siècle, comme on fait aussi à l'égard d'un traité *de la Construction des noms et des verbes*, d'une *Prosodie* et d'un opuscule περὶ Σχεδῶν, ou des *Parties du discours*.

On regarde comme appartenant à Moschopulus de Crète un *Abrégé de grammaire* qui, dans le manuscrit, porte ce titre: Περὶ νέας γραμματικῆς· un traité

[1] Ἀντίῤῥησις τῶν ὧν συνεγράψατο Μανουὴλ ὁ τοῦ Κρητὸς ἀνεψιός, *Réfutation des écrits de Manuel, neveu du Crétois*, publié dans *Leonis Allatii* Græc. orthod., vol. II, p. 959.

περὶ Παθῶν λέξεων, et divers autres ouvrages du même genre, ainsi qu'une *Vie d'Euripide*, des *Scholies sur Hésiode*, *sur Pindare* e *sur les Epigrammes;* un traité *du Dialecte ionien*, etc. L'Abrégé de grammaire renferme ce que nous venons de remarquer à l'égard de la prononciation des diphthongues οι et αι, qui, à l'époque de Manuel encore, n'étoit pas telle que les Grecs modernes le prétendent. La diphthongue ει n'étoit qu'un *e* long. Parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi de France, se trouve un *Lexique sur les Images de Philostrate*, arrangé par Manuel Moschopulus [1].

Les *Questions* grammaticales de Manuel Moschopulus ont été imprimées dans les premiers temps de la typographie en Italie, à la suite des *Erotemata* de Démétrius Chalcondylas, dans un volume sans date ni lieu d'impression, et ensuite à Bâle, en 1540, in-4°.

La *Grammaire* attribuée à S[t] Basile a été imprimée à la suite de la Syntaxe d'Apollonius Dyscolus, à Florence, 1515, in-8°, chez Phil. Giunta, et avec la traduction latine de *Gilbert Cousin*, à Bâle, en 1533, et ensuite dans la collection des œuvres de S[t] Basile.

L'ouvrage sur la *Prosodie* a été publié pour la première fois par Démétrius Chalcondylo, à la suite de ses Erotemata, dont l'édition est probablement de 1493. Cet ouvrage, avec celui de la *Construction*, se trouvent dans le recueil d'Alde, de 1525, et ont été réimprimés à Florence, en 1526; à Paris, en 1544; et à Bâle, en 1546, in-8°.

Les *Parties du discours* ont été publiées par *Robert Etienne* à Paris, en 1545, in-8°, et tout en grec, à Vienne, en 1773,

1 Voy. *Montfaucon*, Bibl. Coislin., p. 514.

in-8°, aux frais de *Constantin-Alexandre-Philippe de Gœos.*

L'opuscule Περὶ παθῶν λέξεων, a été publié par feu *Bast*, dans le *Grégoire de Corinthe* de M. *Schæfer.*

Enfin M. *Fr.-Nic. Titze* a réuni dans un volume intitulé Mannelis Moschopuli Cretensis Opuscula grammatica, Lips., 1822, in-8°., divers traités inédits de cet écrivain, tels que son Abrégé de grammaire et divers morceaux qui font partie des Questions de ce grammairien.

Il existe une grammaire inédite de Theodorus Prodromus, et une autre de Maximus Planudes. Celui-ci a aussi laissé un traité Περὶ ῥημάτων μεταβατικῶν τε καὶ ἀμεταβάτων, *des Verbes transitifs et intransitifs.*

Ce dernier a été publié comme ouvrage anonyme, par M. *God. Hermann* (De emend. rat. gramm. gr. p. 391). Un manuscrit de Paris le donne à Planude.

Jean Tzetzès, écrivain du onzième siècle, a laissé un traité Περὶ ῥημάτων αὐθυποτάκτων en vers politiques.

M. *Imm. Bekker* en a placé dix-neuf vers dans ses Anecdota gr. vol. III, p. 1090.

L'historien Nicéphore Grégoras, mort après 1339, a composé divers ouvrages de grammaire qui n'ont pas encore été publiés en entier. Dans le nombre il y a un traité *Des mots douteux*, Περὶ ἀπόρων.

Iriarte, dans le Catal. codd. mss. gr. bibl. Matrit. vol. I, p. 381, a fait connoître un fragment de Gregoras sur la di-

versité de la signification des mots d'après la diversité des temps.

Les ouvrages de JEAN GLYCYS, qui fut patriarche de Constantinople depuis 1316 jusqu'en 1320, sont également inédits.

Un fragment de l'ouvrage de ce prélat περὶ ὀρθότητος συντάξεως, *de la Syntaxe*, a été publié par M. *Imm. Bekker*, Anecd., vol. III, p. 1377.

La bibliothèque du roi de France possède un manuscrit du grammairien MANUEL CABECA, parent de Jean Cabeca, qui fut patriarche de Constantinople de 1333 jusqu'à 1341.

JEAN CHARAX, d'une époque incertaine, a écrit *Des mots enclitiques*, Περὶ ἐγκλινομένων μορίων.

Il a été publié, dans le vol. III du Dictionnaire des *Aldes*, ensuite dans le Catal. codd. gr. Matrit., vol. 1, p. 316, par *Iriarte*, qui le croyoit inédit, et avec quelques autres traités sur la même matière, par des grammairiens inconnus, dans le vol. III, p. 1149 des Anecdota gr. de M. *Imm. Bekker.*

On ne connoît pas mieux le temps où a vécu THEODORITUS, qui est décoré du titre de PATRICIUS. Il a écrit *sur les Esprits*, περὶ Πνευμάτων.

Cet ouvrage est inédit, s'il n'est identique avec celui qui se trouve dans le Lexique de *Valentin Curio*, Bâle, 1625. *Valckenær* a ajouté à son Ammonius un ouvrage sur les Esprits, qui renferme des extraits de celui de Theodoritus.

L'ouvrage d'un certain ORBICIUS est intitulé :

Ὀνομασίαι τῶν περὶ τὸ στράτευμα τάξεων καὶ ἡγεμονικῶν, *Des noms des ordres militaires.*

Publié dans le vol. III du Dictionnaire d'Alde.

L'auteur de deux ouvrages publiés par *Iriarte*, et qui traitent des *Lettres de l'alphabet* et *de leur Etymologie*, est inconnu.

Deux écrivains d'une époque incertaine ont écrit sur la *Métrique*.

L'un est le moine Elie, de l'île de Crète, surnommé Charax, et, dans un manuscrit, le Petit, Ἐλάχιστος, si toutefois cet adjectif n'a pas été ajouté, par modestie, à la qualité de moine qu'il se donne dans le titre de son ouvrage. Ce titre est énoncé ainsi dans un manuscrit : Περὶ διαφόρων μέτρων, *Des divers Mètres ;* et dans un autre : Περὶ τοῦ ἰαμβικοῦ μέτρου, *du Mètre iambique*. Un second ouvrage de ce moine, Περὶ τῶν ἐν τοῖς στίχοις παθῶν, *De la figure des lettres*, n'a pas été imprimé. Dans quelques manuscrits, le premier de ces ouvrages est attribué à Plutarque.

L'autre écrivain sur la Métrique est Tricha : ce grammairien n'est pas postérieur au quatorzième siècle, puisque le manuscrit de son ouvrage qui est à Florence, a été confectionné dans ce siècle ; voilà tout ce qu'on peut en dire. Cet ouvrage est intitulé Σύνοψις τῶν ἐννέα μέτρων, *Tableau des neuf mètres*. Ils sont indiqués dans une *Synopsis* de quarante-quatre vers, suivie d'une *Explication*, Ἐπιμερισμοὶ τῶν θ' μετρῶν.

Les deux ouvrages d'Élie et de Tricha ont été publiés par

M. *de Furia*, dans un petit volume portant le titre d'Appendix ad Draconem Stratonicensem, complectens Trichæ, Eliæ monachi et Herodiani Tractatus de metris. Ex codd. mss. ed. Lips., 1814, in-8°.

Il existe un troisième ouvrage *sur les Mètres*, par Isaac Argyrus, moine du quatorzième siècle : il est inédit.

Parmi les grammairiens de cette époque, les plus intéressans pour nous sont ceux qui se sont occupés de l'*interprétation des auteurs anciens*. Ils ne nous ont, à la vérité, transmis le plus souvent que des extraits d'anciens commentaires; mais c'est précisément leur plus grand mérite à nos yeux. Ces interprètes sont de deux classes; on nomme *Scholiastes* (Σχολιαςαὶ) ceux dont les remarques se trouvent à la suite des auteurs mêmes qu'ils ont commentés; d'autres ont fait de leurs commentaires des ouvrages particuliers.

Le premier de ces commentateurs, dans l'ordre des temps, est le Péripatéticien Syrianus, du milieu du cinquième siècle, qui a laissé un *Commentaire sur la rhétorique d'Hermogène*.

Publié dans l'édition *Aldine* d'Hermogène.

Un des meilleurs parmi les scholiastes est Eustathe, archevêque de Thessalonique depuis 1160 jusqu'à sa mort, dont l'année est incertaine, mais qui paroît être arrivée après 1198. Il est auteur d'un *Commentaire* savant et fort utile *sur Homère*, qui est intitulé Παρεκβολὴ, *Choix* ou *Extraits*, et d'un

Commentaire sur Denys le Periégète. Le premier est infiniment préférable à l'autre, probablement parce que les matériaux dans lesquels l'archevêque a pu choisir étoient plus riches. C'est en effet un immense trésor d'érudition. Ainsi que le titre l'indique, ce commentaire se compose d'extraits des scholiastes et des commentateurs anciens, principalement d'Apion, d'Héliodore, de Démosthène de Thrace, de Porphyre et de quelques autres. Ce qu'Eustathe lui-même a pu ajouter du sien aux remarques de ces littérateurs, ne paroît pas être considérable. Un Commentaire qu'il avoit rédigé sur Pindare est perdu; ses *Lettres* se trouvent inédites dans les bibliothèques.

Les éditions du Commentaire d'Eustathe, les extraits qui en ont été publiés, et les éditions du Commentaire sur Diogène ont été indiqués ailleurs [1]. Nous ajouterons ici que M. *Weigel*, à Leipzig, s'occupe d'une réimpression de l'édition romaine du Commentaire sur Homère.

Nous avons parlé de JEAN TZETZÈS, à l'article des poètes du douzième siècle, et à celui des auteurs de grammaires; il reparoît ici comme auteur de divers *Commentaires* et *Scholies* sur des auteurs classiques. Ceux qui concernent l'Iliade d'Homère, Hésiode et Lycophron, ont été imprimés; il n'en est pas de même de son commentaire *sur les Halieutiques d'Oppien*, de celui *sur le Canon de Ptolémée*, d'un *Traité de la Comédie et des poètes co-*

[1] Vol. I, p. 142, et vol. IV, p. 60.

miques, d'un *Abrégé de la Rhétorique d'Hermogène*, d'un *Traité sur les verbes qui ont un subjonctif ou qui n'en ont pas*, et d'autres ouvrages qui se trouvent inédits dans les bibliothèques. Celle de Paris possède aussi une collection de *Lettres* de Jean Tzetzès. Le Commentaire sur Lycophron est attribué par les manuscrits à ISAAC TZETZÈS, frère de Jean; mais la plupart des éditeurs croient qu'il est de ce dernier : ils se fondent sur une lettre de Jean adressée au protonotaire Basilius [1] Achridenus, et publiée par *Küster* dans ses notes sur Suidas. Dans cette lettre, Jean dit positivement qu'il est auteur du commentaire, et qu'il l'a cédé à son frère. Le dernier éditeur de cet ouvrage, M. *Müller*, pense que les deux frères y ont eu part; qu'Isaac l'a publié d'abord, et qu'ensuite Jean en a donné une édition corrigée et augmentée. M. *Müller* croit s'être aperçu que quelques-uns des manuscrits dont il s'est servi sont de la première, d'autres de la seconde édition, savoir, le manuscrit de Zeitz et un de ceux de Wittenberg sont d'Isaac; les autres, où il règne plus d'érudition, mais aussi ce ton de suffisance qui est propre à Jean, de ce dernier. Au reste, ce commentaire qui est extrait des scholies que les grammairiens d'Alexandrie avoient réunies pour expliquer le poème *ténébreux*, renferme une foule de renseignemens sur l'histoire et la mytho-

[1] Un des éditeurs de Lycophron, M. *Sébastiani* a pris le mot de Basilius pour un adjectif, de manière qu'Achridenus lui est un notaire royal ou impérial.

logie des Grecs, sans lesquels la Cassandre seroit entièrement inintelligible pour nous.

Le *Commentaire sur l'Iliade* a été publié, d'après un manuscrit d'Homère qui est à Leipzig, par M. *God. Hermann*, à la suite de son Dracon, Leipz., 1812, in-8°.

Celui *sur Hésiode* se trouve dans les éditions de ce poète données par *Victor Trincavelli*, Venise, 1537, in-4°, et *Daniel Heinsius*, 1603, in-4°.

Le *Commentaire sur Lycophron* a été publié par *Arnoldus Arlenius Paraxylus*[1], à la suite du Lycophron de Bâle, 1546, in-fol., et en latin dans l'édition de *Bernard Bertrand*, Bâle, 1558, in-8°. Le texte a été corrigé dans les éditions du même poète qu'on doit à *Canter*, à *Potter* et à *Sébastiani*. Le dernier a eu l'usage de treize manuscrits. Enfin, M. *Ch. G. Müller* en donna une nouvelle *récension* à Leipzig, 1811, en trois vol. in-8°., qui sont destinés à compléter l'édition de Lycophron donnée par *Reichard*. Ce savant a conféré trois manuscrits qui se trouvent à Wittenberg, et un quatrième qui est à Zeitz. Parmi les premiers il y en a un du douzième ou treizième siècle qui, par conséquent, n'est pas de beaucoup plus moderne que l'auteur même. Il a aussi tiré parti du travail de *G.-F. Thryllitzsch*, savant de la plus grande espérance, qui est mort en 1715, à l'âge de vingt-six ans, enfin de l'appareil que *Sébastiani* avoit entassé dans son édition, sans savoir en profiter. Enfin, il a publié pour la première fois les petites scholies que renferment les manuscrits de Wittenberg.

[1] Arlenius est ce libraire homme de lettres que Côme de Médicis appela, en 1547, à Florence, pour y établir un commerce de librairie et une imprimerie, que *Torrentino* dirigea sous ses ordres. Cet établissement subsista jusqu'en 1564; alors Arlenius et Torrentino le transférèrent à Mondovi. Arlenius mériteroit bien un article dans le supplément de la Biographie universelle. Les rédacteurs trouveront l'indication de quelques matériaux dans *Tiraboschi*, Storia della litt. ital. vol. VII, p. 215 (éd. de Florence de 1809).

Le Sebastocrator ISAAC COMNÈNE PORPHYROGÉNÈTE, frère de la célèbre Anne Comnène, qui fleurit dans la première moitié ou le premier tiers du douzième siècle, a laissé des *Scholies sur Homère* qui n'ont jamais été imprimées, et un ouvrage intitulé *Caractères des Grecs et des Troyens qui eurent part à la guerre de Troie*, Χαρακτηρίσματα, ἢ περὶ ἰδιότητος καὶ χαρακτήρων τῶν ἐν Τροίᾳ Ἑλλήνων τε καὶ Τρώων, tirés de Dictys. Par le mot de caractères, Isaac a entendu des portraits au physique, car il décrit la constitution corporelle, la taille, le teint de ses héros. Il a aussi écrit *Des choses qu'Homère a passées sous silence*, Περὶ τῶν παραλειφθέντων ὑπὸ τοῦ Ὁμήρου.

Les deux ouvrages d'Isaac se trouvent dans la collection de *Leo Allatius*.

Le Chartophylax JEAN PEDIASIMUS[1], dont nous avons fait mention comme d'un des poètes du quatorzième siècle, a laissé un *Commentaire sur Cléomède*, sous le titre d'Ἐπιστάσεις μερικαὶ εἴς τινα τῶν τοῦ Κλεομήδους· il n'a pas encore vu le jour, aussi peu que ses *Scholies sur la Théogonie d'Hésiode* et *sur le Bouclier d'Hercule*, son *Allégorie des quatre premiers vers de l'Iliade*, et son traité sur un *triple Mode d'allégorie poétique :* ces modes sont le physique, le moral, et le théologique. Il est probablement l'auteur du Commentaire sur le premier livre

[1] Voy. p. 138 de ce volume.

de l'Analytique d'Aristote, que quelques-uns regardent comme une production de Jean Italus.

GEORGE MONOS[1], surnommé DIÆRETA, probablement parce qu'il a écrit des scholies sur la Διαίρεσις ou *Division* du rhéteur Hermogène, étoit d'Alexandrie. L'époque où il a vécu est incertaine, et son Commentaire inédit.

DÉMÉTRIUS TRICLINIUS a vécu vers 1400. Il a rédigé ou plutôt compilé des *Scholies* sur Hésiode, Pindare, Sophocle et Aristophane. On fait peu de cas de son ouvrage *sur les Mètres de Sophocle*, et beaucoup moins encore de celui qui traite *des Figures*, περὶ Σχημάτων. Il est auteur d'une *récension* des tragédies de Sophocle, qui a été la base des éditions de ce tragique, depuis 1553 jusqu'à la révolution que Brunck a opérée dans la critique littérale. Nous avons dit ailleurs[2] que Triclinius paroît avoir eu quelque part au petit poème qui est connu sous le titre de *Sphère d'Empédocle* : peut-être n'a-t-il fait que le retoucher, car cet opuscule porte des traces d'une plus haute antiquité.

Les *Scholies* de Démétrius Triclinius *sur Sophocle*, et son *Traité sur les mètres* de ce poète, ont été publiés pour la première fois par *Tournebeuf*, dans son édition de Sophocle. *Brunck* a placé les Scholies dans la sienne, mais sans les deux traités sur les Mètres et les Figures, qu'il a jugés trop mauvais.

Les *Scholies sur Pindare* ont paru pour la première fois

[1] Probablement contraction de Monachos.

[2] Voy. vol. I, p. 249.

dans l'édition de ce poète donnée par *Zach. Calliergus*, Rome, 1515, in-4°.

Celles sur Aristophane se trouvent pour la première fois dans l'édition Aldine de 1498. Les Scholies sur Hésiode sont inédites.

CHAPITRE LXXX.

Lexicographes, auteurs de recueils de Proverbes, et écrivains sur les Dialectes.

Les *Lexicographes* de cette période sont si nombreux qu'ils méritent un chapitre particulier. Outre une douzaine de glossaires en partie anonymes, que nous ne connoissons que par Photius, nous devons faire mention des écrivains suivans.

Nous commençons notre liste par Valerius Harpocration *d'Alexandrie*. Quelques savans croient qu'il est le grammairien qui enseigna le grec à L. Vérus; d'autres supposent qu'il est celui dont il est question dans une lettre de Libanius à Aristénète. Enfin Iriarte, pense qu'il est cet Harpocration dont il existe en manuscrit un ouvrage de médecine superstitieuse. Quoi qu'il en soit, Harpocration d'Alexandrie est auteur d'un *Lexique* tiré principalement *des dix orateurs attiques*, ce qui est cause qu'on lui a donné le titre de Λεξικὸν τῶν δέκα ῥητόρων. C'est un ouvrage fort utile. Harpocration avoit composé un autre écrit intitulé *Recueil de fleurs* (Anthologie), Ἀνθηρῶν συναγωγὴ, qui ne nous est pas parvenu.

Alde l'ancien a donné la *première édition* du Lexique

d'Harpocration à la suite du Commentaire d'Ulpien sur les Philippiques de Démosthène, Venise, 1503, in-fol. *André d'Asola* réimprima cette édition en 1527, in-fol. avec très-peu de soin.

La première bonne édition fut donnée par *Phil.-Jacq. Maussac*, Paris, 1614, in-4°. Deux manuscrits le mirent en état de corriger le texte; il y ajouta de bonnes notes, avec une dissertation sur l'auteur et sur les lexiques des anciens. L'année suivante il publia à Toulouse un Appendix pour cette édition.

Elle est la base de celle de *Nic. Blancard*, Leide, 1683, in-4°. Blancard disposa les mots dans l'ordre alphabétique, négligé par Harpocration, et y ajouta une traduction, de même que les notes et observations de Henri de Valois, que *Jacq. Gronove* avoit publiées à Leide, 182, in-4°. Ce sont, outre ces notes, celles de Maussac qui donnent du prix à l'édition, d'ailleurs faite avec peu de soin.

L'espèce de contrefaction que Blancard s'étoit permise envers Gronove, engagea celui-ci à ajouter le texte d'Harpocration à son édition des notes de Valois : il le fit imprimer à Harderwyk, 1696, in-4°., après l'avoir corrigé. Il faut réunir les éditions de 1696 et de 1683, parce que la première a un texte infiniment meilleur que la seconde, mais que les notes de Maussac y manquent.

Harpocration n'a pas été réimprimé depuis près de cent trente ans. *Toup* en a corrigé beaucoup de passages dans ses Emendationes in Suidam, etc., vol. IV, ed. *Thom. Burgess*, Oxford, 1790, in-8°.

Il existe un *Dictionnaire étymologique* d'Orion. On pense que c'est cet Orion *de Thèbes* en Égypte, qui, au récit de Suidas, a rédigé une Anthologie de sentences, pour l'usage de l'impératrice Eudoxie, épouse de Théodose le Jeune. Ce dictionnaire est,

après celui d'Harpocration, et en supposant que ce lexicographe a vécu dans le quatrième siècle, le plus ancien de ceux qui se sont conservés. Il cite grand nombre de grammairiens alexandrins dont les ouvrages sont perdus, et a été la source où les auteurs de lexiques et de grammaires des temps suivans ont puisé.

L'unique édition du Dictionnaire d'Orion est due à M. *Fr.-Gu. Sturz*. Elle a paru à Leipzig, en 1820, in-4°., et forme le troisième volume de la suite des Etymologica que M. *Weigel* a entrepris de publier [1]. M. *Sturz* s'est servi de deux copies d'un manuscrit de Paris, faites par feu *Larcher*, ou au moins communiquées par ce savant, avec ses observations, ainsi que d'une autre copie de deux manuscrits de la bibliothèque du roi de France, soignée par un Danois, *G.-Henr.-Ch. Kœs*, qui est mort trop jeune pour les lettres. Ces manuscrits ne renferment toutefois que des extraits d'Orion dont M. Sturz avoit déjà placé une partie dans son édition de l'Etymologicum Magnum.

Helladius *d'Alexandrie* étoit pontife d'une divinité païenne, lorsqu'en 389 le patriarche Théophile excita les chrétiens d'Alexandrie à détruire les temples des idolâtres. Il se sauva à Constantinople, où Socrate, l'auteur de l'Histoire ecclésiastique, fut son disciple. Il vivoit encore en 408. Helladius a écrit un lexique sous ce titre : Λέξεως παντοίας χρῆσις κατὰ στοιχεῖον, *De l'emploi de tous les mots dans l'ordre alphabétique*. Cet ouvrage est perdu. Photius, qui

1 L'Etymologicum Sylburgianum et Gudianum forment les deux premiers volumes.

en parle dans sa Bibliothèque, dit qu'il se composoit de cinq volumes et renfermoit principalement des mots du style prosaïque.

Ammonius, pontife d'un temple égyptien consacré au Dieu-Singe, fut un des hommes de lettres d'Alexandrie qui se réfugièrent à Constantinople après la destruction des temples païens; là il fut, ainsi qu'Helladius, un des maîtres de Socrate : c'est un fait qui paroît constant, et les raisons que Valckenær a alléguées pour le placer au premier ou au second siècle, ont été généralement jugées insuffisantes. Il a laissé sous le titre de Περὶ ὁμοίων καὶ διαφόρων λέξεων, *Des locutions semblables et différentes*, un ouvrage utile que Henri Etienne a injustement déprécié, après en avoir tiré bon parti pour son Thesaurus. Le but d'Ammonius est de marquer les mots qui, à l'époque où il vivoit, étoient employés dans un sens différent de celui que leur donnoient les anciens et bons écrivains. Il indique d'abord la signification originaire et propre d'un mot, et l'oppose au sens figuré et impropre. Ceux qui emploient le mot dans la première, parlent κυρίως, proprement, comme il s'exprime. Il s'appuie le plus souvent de bonnes autorités, néanmoins on ne sauroit disconvenir que quelques-unes de ses observations et distinctions ne soient futiles. Il a placé les mots dans l'ordre alphabétique, sans toutefois s'assujettir à cet ordre rigoureux que suivent les modernes dans des compositions semblables.

Un traité du même auteur, *sur les Mots impro-*

pres, Περὶ Ἀκυρολογίας, qui n'a pas été imprimé, pourroit former une seconde partie du premier.

L'ouvrage des Locutions semblables et différentes a été deux fois imprimé par les *Aldes*, à la suite de leurs Dictionnaires de 1497 et 1524. La première édition surtout est estimée; elle est la seule, jusqu'à celle de 1739, pour laquelle on ait eu recours aux manuscrits.

Entre les deux éditions Aldines, Ammonius avoit été réimprimé trois fois, en 1510, 1521 et 1522; car *Jean Maciochi* le joignit à la réimpression qu'il fit à Ferrare, en 1510, du Dictionnaire d'Alde, sous le titre de Dictionum græc. Thesaurus; *Nic. Beraldus* à son Dictionnaire grec-latin, Paris, 1521, in-fol., et *Valentin Curio* au sien, Bâle, 1522, in-fol. (sans parler des réimpressions postérieures de ces lexiques).

Une des meilleures éditions du seizième siècle, au jugement de Valckenær, est celle de *Jean Frellonius*, Lyon, 1553, copiée à Bâle en 1554.

Henri Etienne inséra Ammonius dans l'Appendix de son Thesaurus linguæ græcæ, 1572, in-fol.; il fit dans le texte beaucoup de corrections; mais on lui reproche d'en avoir agi un peu arbitrairement. *Bonaventure Vulcanius* adoptant le texte d'Étienne, mais avec de nouvelles corrections, le joignit à son Thesaurus utriusque linguæ, Lugd. Bat., 1600, in-fol.

Cependant les savans du dix-septième et du dix-huitième siècle s'aperçurent que pour avoir enfin une bonne édition de ce livre, il étoit nécessaire de recourir de nouveau aux manuscrits. *Louis-Gasp. Valckenær* se chargea enfin d'un travail sur Ammonius, qu'il publia à Leide, 1739, en 2 parties in-4°. Il prit pour base la première Aldine, et en corrigea le texte d'après plusieurs collations de manuscrits et d'après les conjectures de différens savans, surtout de *Jos. Scaliger*, dont les observations écrites en marge d'un exemplaire du Thesaurus de Vulcanius, se trouvent à la bibliothèque de Leide.

Avec Ammonius, Valckenær publia Eranius Philo[1], Lesbonax, l'ouvrage d'Hérodien sur les solécismes et les barbarismes, dont Valckenær ne connoissoit pas l'auteur, et un Lexique des mots ayant un *esprit*, tiré des ouvrages de Tryphon, Chœroboscus, Theodoritus.

M. *Ch.-F. Ammon* a donné à Erlang, 1787, in-8°., un très-bon abrégé de l'édition d'Ammonius par Valckenær, en retranchant des commentaires ce qui ne se rapportoit pas à Ammonius, et en ajoutant des observations tirées d'Eustathe.

L'édition de Valckenær a été réimprimée en entier, mais dans un format plus portatif, Leipsig, 1822, in-8°., sous la surveillance de M. *G.-H. Schæfer*, qui y a ajouté les notes inédites de *L. Kulencamp*, et la lettre critique de *Ch. Segaar*, adressée à Valckenær et publiée à Utrecht, 1766, in-8°., qui renferme des variantes du texte d'Ammon.

A l'occasion d'Ammonius, nous dirons qu'il existe divers opuscules de POLYBE *de Sardes*, auteur d'ailleurs inconnu; l'un intitulé *des Solécismes*, περὶ Σολοικισμοῦ, l'autre, *des Mots impropres*, περὶ Ἀκυρολογίας, le troisième, *du Style figuré*, περὶ Σχηματισμοῦ, le quatrième, *des Espèces de constructions*, περὶ τῶν τῆς Κατασκευῆς εἰδῶν.

Ces petits ouvrages ont été publiés par *Iriarte*, Cat. codd. mss. biblioth. Matrit. vol. I, p. 117 et 374.

Il existe aussi deux petits traités sur *les Cris des animaux*, περὶ Φωνῶν ζώων· l'auteur de l'un est nommé ZÉNODOTUS, l'autre est anonyme.

Ces bagatelles, qui ne sont cependant pas sans utilité, ont

[1] Voy. vol. IV, p. 117.

été publiées d'après un manuscrit de Leide, par *Valckenær*, dans son édition d'Ammonius, vol. des Animadv. p. 228 (p. 173 de l'éd. de Leipzig).

Hésychius *d'Alexandrie* vivoit, selon l'opinion commune, vers la fin du quatrième siècle; on n'est pas d'accord sur la question de savoir si le *Glossaire* qui nous est parvenu sous le nom de cet auteur est véritablement de lui, ou si ce n'est qu'un abrégé de son travail. Ce qui a fait pencher pour la dernière opinion, c'est la circonstance que les citations y sont omises. D'autres personnes pensent, et avec une apparence de raison, que ce lexique étoit originairement d'un mince volume, et que les nombreuses glosses bibliques qui s'y trouvent aujourd'hui y ont été intercalées par les copistes, qui ont pris pour des parties du texte les remarques ajoutées en marge par les possesseurs des manuscrits.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est très-important pour la connoissance de la langue grecque. Il nous a conservé un grand nombre de passages de poètes, d'orateurs, d'historiens et de médecins dont les ouvrages sont perdus. Hésychius explique surtout les mots qui sortent de l'usage ordinaire de la langue; ainsi les termes qui y sont employés en matière de sacrifices, de gymnastique, etc.

Il n'existe qu'un seul manuscrit de ce Lexique: il est à Venise. Il paroît qu'au dix-septième siècle il en existoit encore un second à la bibliothèque de Florence [1], C'est d'après

[1] Voy. *F. A. Eberts* Bibliogr. Lexicon, vol. I, p. 772.

le manuscrit de Venise que *Marc Musurus* publia le Lexique. Voici les différentes éditions qui en ont paru.

Première édition : Venise, chez *Alde l'ancien*, 1514, in-fol., très-incorrecte et interpolée arbitrairement par *Musurus.*

Florence, 1520, in-fol., chez les héritiers de *Phil. Giunta*, soignée par *Ant. Francini;* réimpression vicieuse de l'Aldine.

Haguenau, 1521, in-fol., chez *Th. Anshelm.* Copie corrigée de l'Aldine. Il y a des exemplaires de cette édition qui n'ont ni date ni lieu d'impression. Il paroît que l'édition de Haguenau ayant été acquise par un libraire de Bâle, celui-ci en fit réimprimer le premier feuillet.

Leide, 1668, in-4°., soignée, par *Corn. Schrevelius.* Réimpression incorrecte de l'édition incorrecte d'Alde.

Leide, 1746-1776, 2 vol. in-fol., par *J. Alberti*, et achevée après sa mort par *Dav. Ruhnken.* Meilleure édition existante, mais loin d'être bonne [1].

Le manuscrit d'Hésychius étant difficile à déchiffrer à cause des abréviations, et étant d'ailleurs fautif, *Marc Musurus*, avant de le livrer à l'impression, se donna beaucoup de peine pour le corriger et le restituer pour ainsi dire. Souvent il le fit avec intelligence et succès; souvent aussi il se trompa, et en général il traita son original d'une manière trop arbitraire. M. *Nic. Schow* de Copenhague, se trouvant à Venise, conféra le manuscrit avec l'édition d'Alberti, et prit note de toutes les différences. Il publia cette collation sous le titre de Hesychii Lexicon ex cod. ms. bibliothecæ S. Marci restitutum et ab omnibus Musuri correctionibus repurgatum. Lips., 1792, in-8°. A l'aide de ce volume, les possesseurs d'une des éditions indiquées peuvent y faire les corrections nécessaires.

Les glosses tirées des saintes Ecritures, qui se trouvent dans

[1] Nous avons vu plus haut, vol. VI, p. 70, note, que *Brunck* possédoit un Apparatus sur Hésychius, qui probablement est tombé en partage à un savant d'Allemagne.

le Lexique d'Hésychius, ont été rassemblées et publiées séparément par *J.-Ch.-G. Ernesti*, Leipzig, 1785, in-8°. On peut regarder comme le second volume de cet ouvrage celui qu'*Ernesti* publia en 1786, in-8°., sous le titre de Suidæ et Phavorini Glossæ sacræ, où l'on trouve 229 glosses d'Hésychius oubliées dans le premier volume. On peut y joindre *J.-F. Schleusneri* auctor. Observat. in Suid. et Hesych. Witteb, 1810, in-4°.

Il existe un glossaire grec dont l'auteur s'appeloit Cyrille. Les manuscrits et quelques savans attribuent cet ouvrage à St Cyrille d'Alexandrie, mort en 444, dont le nom est célèbre dans les annales de l'Eglise. D'autres placent le lexicographe Cyrille au treizième siècle.

H. Etienne et *Vulcanius* ont placé dans leurs collections un petit dictionnaire grec-latin qui est quelquefois cité comme étant de Cyrille.

Charles Labbé (ou plutôt *Ducange*, après sa mort) a publié à Paris, 1679, in-fol., un Glossaire grec sous le nom de St Cyrille. Il existe dans les bibliothèques un Glossaire manuscrit attribué à St Cyrille, et différent de celui-là. M. *Ch.-Fr. Matthæi* en a donné un échantillon dans le vol. I de ses Glossaria minora (Voy. Introd., p. LXXVI) et M. *B.-J. Docen* en a fait imprimer les lettres M et N dans *Aretins* Beytræge zur Gesch. und Lit., vol. IX, p. 1253.

Flavius Philoxenus, qui fut consul d'Orient en 525, est communément cité comme l'auteur d'un glossaire qui a ceci de particulier, que non seulement il est *bilangue*, mais qu'il est latin-grec et non grec-latin, les mots latins placés dans l'ordre alpha-

bétique étant expliqués par des mots grecs. Cette circonstance est certainement faite pour inspirer des soupçons contre son ancienneté. Il paroît que le manuscrit a été trouvé par *Pierre Daniel* d'Orléans, littérateur très-connu du seizième siècle.

C'est *H. Etienne* qui, sans connoître l'auteur de ce Glossaire, le publia dans l'ouvrage intitulé : Glossaria duo e situ vetustatis eruta, 1573, in-fol. *Bonav. Vulcanius* le plaça sous le nom de Philoxenus, dans son recueil.

Philémon est auteur d'un *Lexique technologique*, Λεξικὸν τεχνολογικὸν, et d'un recueil de *Locutions attiques*. On n'est pas d'accord sur l'époque où il a vécu; l'opinion commune le place au cinquième siècle. *Schneider* remarque [1] qu'il a tiré des articles d'Eustathe et de l'Etymologicum Magnum, et par cette raison, *Saxius* [2] le place à l'année 1170; mais on peut dire que si Philémon se rencontra avec des auteurs plus modernes, c'est qu'eux et lui ont puisé dans les mêmes sources. M. *Osann*, sans fixer précisément le siècle où ce lexicographe a vécu, soutient qu'au moins il étoit antérieur à l'auteur de l'Etymologicum Magnum.

Le Lexique rhétorique de Philémon étoit à la fois alphabétique et divisé en huit sections, d'après les huit parties du discours : il n'en reste que la première, qui renferme les noms, et une petite partie de la seconde, destinée aux verbes. Le recueil de Locu-

[1] Philolog. Biblioth., tome II, P. 6, p. 520.

[2] Onomast., Vol. II, p. 561.

tions attiques, dans l'état où il nous est parvenu, ne s'étend pas au-delà de la lettre Δ.

Des *extraits* du Lexique de Philoxène sont entrés dans celui de *Phavorinus*. *Villoison* les croyant inédits, les plaça à la suite de son Apollonius [1]. Feu *Bast* pensoit qu'il étoit inutile de donner une édition complète de la partie du Lexique de Philoxène qui nous reste, et qu'il suffisoit de collationner le manuscrit 2616 de la bibliothèque du roi de France avec le Lexique de Phavorinus [2]. Il paroît cependant qu'il changea d'avis, car après sa mort on trouva parmi ses papiers une copie très-soignée du Lexique de Philémon, avec une table des auteurs qui y sont cités. Cette copie passa en Angleterre; j'ignore si c'est elle qui a servi d'original à l'édition du Lexique de Philémon que le Dr. *Charles Burney* a publiée en 1812. Cet éditeur s'est dispensé de rendre compte du manuscrit qu'il a suivi : il a encouru de vifs reproches de la part des critiques, pour s'être permis de changer les leçons de ce manuscrit, quel qu'il fût, d'après les leçons adoptées par Phavorinus. Son édition ayant ainsi perdu tout son prix, M. *Fr. Osann* a fait une nouvelle collation du manuscrit de Paris, dans la vue de rétablir les véritables leçons, et il a donné une nouvelle édition de Philémon, Berlin, 1821, in-8°. Il y a joint, d'après un manuscrit de Florence, le fragment du recueil de locutions attiques.

Photius, patriarche de Constantinople, dont nous aurons encore une autre occasion de parler, a laissé un *Glossaire*, Λέξεων συναγωγὴ, qui s'est conservé en plusieurs copies très-différentes entre elles. C'est plus ou moins le cas de tous les lexiques anciens. Tous

[1] Voy. *Bast*, Epist. crit., p. 37-57, et Epimetr. ad Aristophan. Plut, ed. *Schæfer*, p. xxxv.

[2] *Bast*, l. c. *Bredow*, Epist. Paris., p. 56.

ont fréquemment changé de forme entre les mains des possesseurs; chacun a cru pouvoir y ajouter ses propres remarques, sans prendre soin de les distinguer du texte originaire. Dans les copies subséquentes, les notes marginales sont entrées dans les textes, et il en est résulté une telle confusion, qu'il n'est plus possible de distinguer les textes d'avec les interpolations.

Photius s'est servi, pour sa compilation, d'Harpocration, des scholiastes de Platon, et des lexiques dramatiques et rhétoriques. Elle a deux lacunes très-grandes; l'une, depuis le mot Ἀδιάκριτος jusqu'à Ἐπώνυμος, l'autre, depuis Φορητῶς jusqu'à Ψιλεύς.

Le plus fameux manuscrit du Glossaire de Photius est conservé à la bibliothèque Bodléienne à Cambridge : il a appartenu anciennement à *Thomas Gale*. *Bentley*, *Ruhnken* et *Burman II* lui ont donné de la célébrité par leurs citations. *Borcher* s'étoit proposé de le publier : ce projet fut repris dans le dix-huitième siècle par *Rich. Porson*; mais tous ces savans moururent sans satisfaire la curiosité du monde littéraire, qui avoit été vivement piquée par les échantillons qu'on trouve dans les notes d'Alberti sur Hésychius.

M. *God. Hermann* fit, le premier, imprimer ce Glossaire à la suite de celui de Zonaras, qui parut à Leipzig, 1808, en 2 vol. in-4°. Photius forma le troisième volume. M. Hermann n'a pu consulter le manuscrit de Cambridge même; il avoit à sa disposition deux autres manuscrits, dont l'un est à la bibliothèque royale de Dresde, et ressemble à celui dont Alberti s'est servi; l'autre est une copie du manuscrit de Cambridge, et appartient au célèbre helléniste M. *J.-D. Beck*, à Leipzig. Ces deux manuscrits sont très-incorrects. Comme M. Hermann s'est exactement conformé à ses originaux, sans

se permettre de les corriger, il faut joindre à son édition deux ouvrages que M. *J.-F. Schleusner* a publiés, savoir Libellus animadversionum ad Photii lexicon. Lips., 1810, in-4°., et Curæ novissimæ, seu appendix notarum et emendationum in Photii lexicon. Ibid., 1812, in-4°. Il a corrigé et discuté grand nombre de passages.

Il existe d'autres manuscrits du Glossaire de Photius. Il y en a un à Copenhague : il est de la main de *Reiske*. Ce savant a copié une copie faite par *Kulencamp*. *Laurent Ancher*, Danois, mort en 1798, vouloit en faire la base d'une édition. Ce projet a été repris par M. *Nic. Schow*, qui a publié : Specimen novæ editionis Lexici Photii ex apographo Reiskiano quod in Regia biblioth. Havniensi adservatur; cum *Laur. Ancheri* suisque adnotationibus edidit *N. Schow*. Havniæ, 1819, in-8°. Cet échantillon renferme les lettres Θ, Ι et Υ,

Enfin l'édition promise par Porson parut à Londres en 1822, sous le titre suivant: Φωτιȣ̃ πατριαρχȣ̃ λέξεων συναγωγή. E codice Galeano descripsit *Rich. Porsonus*, 2 vol. in-8°. Elle a été soignée par M. *Pierre-Paul Dobrée*, qui toutefois ne s'est pas nommé. On annonce qu'un savant de Leipzig la fera réimprimer. Il faut espérer qu'il corrigera le texte d'après les Addenda et corrigenda, qui, dans l'édition angloise, forment quarante-quatre pages.

Jean Zonaras, moine de la fin du onzième ou du commencement du douzième siècle, est un des principaux historiens Byzantins, et c'est au chapitre où il sera question de ces historiens que nous en parlerons encore. On le regarde comme l'auteur d'un *Glossaire* dans le genre de ceux d'Hésychius et de Suidas, qui s'est conservé. Comme cependant il renferme un passage où il est question au *passé* (ἦν) d'une table qui a été à l'église de Sainte-Sophie, cette circonstance

paroît indiquer qu'il a été écrit après 1204, époque où cette église fut pillée par les croisés, à moins qu'on ne suppose (ce qui est très-possible), qu'un copiste postérieur a changé le temps présent (ἐστὶ) au passé.

Un manuscrit de Venise nomme l'auteur simplement *Jean-le-Moine*. Le glossaire est intitulé Συναγωγὴ λέξεων, συλλεγεῖσα ἐκ διαφόρων βιβλίων, παλαιᾶς τέ φημι γραφῆς καὶ τῆς νέας καὶ αὐτῆς δήπου τῆς θύραθεν, *Recueil de mots tirés de divers livres anciens et modernes, comme aussi d'auteurs profanes*. Le compilateur paroît avoir puisé dans les mêmes sources qu'Hésychius, Suidas et l'auteur de l'Etymologicum Magnum. Son glossaire est surtout utile pour compléter celui d'Hésychius, parce qu'il renferme plus d'observations grammaticales et étymologiques que celui-ci. Il paroît identique avec le *Lexicon vetus* que *Henri Etienne* cite dans son Thesaurus. S'il étoit aussi le même que Suidas cite sous le titre d'Ἐτυμολογικὸν ἄλλο ou δεύτερον, ainsi que le pense M. *Tittmann*, il faudroit placer au dixième siècle le dictionnaire attribué à Zonaras.

Le Lexique de Zonaras a été publié, avec celui de Photius, sous le titre suivant : Johannis Zonaræ et Photii Lexica, e codd. mss. nunc primum edita, observationibus illustrata et indicibus instructa. Lips. 1808, 3 vol. in-4°. Les deux premiers volumes portent le titre particulier : Joh. Zonaræ Lexicon ex III codd. mss. nunc primum edidit etc. *J.-A.-H. Tittmann*. Dans les prolégomènes l'éditeur rend compte de son travail. Des trois manuscrits annoncés sur le titre, l'un, qui paroît être du treizième siècle, se trouve à Augsbourg; l'autre, du douzième

siècle, venant du mont Athos, est aujourd'hui à Dresde; le troisième est une copie moderne d'un ancien manuscrit, différent des deux premiers : c'est la bibliothèque de Gœttingue qui le possède. Un quatrième manuscrit, renfermant un abrégé de Zonaras, se trouve aussi à Dresde; mais M. Tittmann n'en a eu connoissance que lorsque ses deux volumes étoient imprimés.

Outre ces manuscrits, qui ont servi à M. Tittmann, il en cite encore vingt autres, savoir, celui de Paris dont *Rochefort* a donné la description dans le vol. I des Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi; un second qui se trouve à Munich; cinq à Vienne; un à Berne; un à Moscou; quatre à Venise, et quatre autres à Paris, provenant de la bibliothèque de Coislin; un manuscrit qui a appartenu à Bartholin, et deux qui sont à Florence.

Après les prolégomènes, M. Tittmann a publié divers autres opuscules, et dans le nombre un specimen d'un Lexique inédit, qui se trouve à Augsbourg. L'usage de celui de Zonaras est facilité par les tables qui y font suite.

M. *Fr.-Gu. Sturz* a publié à Grimma, près Leipzig, une suite de programmes où il indique et commente les glosses tirées du Nouveau-Testament, qui se trouvent dans le Lexique de Zonaras.

Le plus célèbre parmi les glossaires grecs est celui de Suidas, mais il n'y en a peut-être pas dont l'auteur soit moins connu. Il l'est si peu qu'on a même élevé des doutes sur l'existence d'un écrivain du nom de Suidas; mais ce scepticisme paroît exagéré, puisqu'Eustathe cite dix fois cet auteur. Nous ignorons toutes les circonstances de sa vie; aucun autre écrivain n'en parle, et lui-même ne rapporte rien qui lui soit personnel. On ne peut pas fixer l'époque où il a fleuri par celle des individus dont il parle, ni des

auteurs qu'il cite, parce que son lexique a été tellement altéré par des interpolations, qu'on ne sait plus ce qui est de Suidas et ce qui a été ajouté.

Ce lexique est une compilation d'extraits des anciens grammairiens, scholiastes et lexicographes. Il se distingue essentiellement des autres ouvrages du même genre dont nous avons parlé jusqu'à présent, en ce qu'il ne donne pas seulement l'explication des mots de la langue, mais que c'est en même temps un dictionnaire historique renfermant des notices sur les auteurs les plus célèbres, et des extraits de leurs ouvrages, toutefois seulement de ceux d'une époque comparativement moderne.

On a remarqué que les notices biographiques se ressemblent tellement par une certaine uniformité de style, qu'on est tenté de croire que Suidas les a toutes prises dans un seul ouvrage historique ou dans une espèce d'Onomasticum. Pearson et Küster ont indiqué les sources de presque tous les fragmens d'auteurs profanes que Suidas a placés dans sa composition; mais ils n'ont pu trouver celle d'aucune notice biographique. C'est donc d'un ouvrage perdu que Suidas s'est servi. Quel est cet ouvrage? Il le dit lui-même à l'article d'Hésychius de Milet. « Il a écrit, dit-il, un Onomatologue ou tableau des hommes qui se sont distingués dans les sciences, *dont cet ouvrage est un abrégé.* » C'est donc l'ouvrage d'Hésychius qui a été sa source, non le maigre extrait que nous en avons, mais le grand Lexique de ce grammairien, qui est perdu.

.. matériaux pris en différens en-
.nontré dans ce travail une grande
.u défaut absolu de jugement et de
.e d'après des leçons vicieuses et cor-
estropie les noms; il confond les per-
les auteurs; ses citations fort souvent ne
. pas ce qu'elles doivent prouver; mais,
.e répétons, on ne sait si toutes ces imper-
.ons doivent être mises sur le compte de Suidas
des personnes qui ont défiguré son texte. Au reste, quel que soit le mérite de ce lexique comme composition littéraire, son contenu est de la plus haute importance pour le philologue et pour l'historien, à cause des nombreux passages d'auteurs perdus qu'il nous a conservés, et des renseignemens précieux sur les antiquités politiques et littéraires de la Grèce, et particulièrement sur l'histoire du drame, qu'on ne trouve pas ailleurs. Ses remarques s'étendent aussi sur la Bible.

Il existe deux abrégés du Dictionnaire de Suidas, l'un par un certain Thomas *de Crète*, l'autre par Macarius Hieromonachus, frère de Nicéphore Grégoras. L'un et l'autre sont inédits.

Dans le treizième siècle, *Robert Grossetête*, évêque de Lincoln, rédigea une traduction latine du Lexique de Suidas, citée par *Matthieu Pâris*. Elle n'a jamais été imprimée, et il est incertain qu'elle existe encore.

En tête du Glossaire de Suidas se trouve un Index des auteurs consultés par Suidas, ou plutôt des ré-

dacteurs du livre, car c'est ainsi qu'ils sont nommés. Il est fort douteux que cette table soit de Suidas; il paroît même qu'elle appartient plutôt à un lexique de Diogénien qu'à celui de Suidas, par la double raison qu'il n'y est pas fait mention du premier, et que les dictionnaires nommés ne sont pas précisément ceux que Suidas paroît avoir eus sous les yeux. Les auteurs rapportés dans cette notice littéraire sont au nombre de douze, qu'il peut être utile de placer ici.

EUDÈME *le Rhéteur*, qu'il ne faut pas confondre avec Eudème de Rhodes, disciple d'Aristote. Suidas parle du premier et de son Lexique de rhétorique, qu'il nomme très-utile. (Il existe dans plusieurs bibliothèques; mais *Küster*, l'éditeur de Suidas, doute de son authenticité.)

HELLADIUS *d'Alexandrie*, dont nous avons parlé.

EUGENIUS *d'Augustopolis* en Phrygie, et ZOSIMUS *de Gaza* ou d'Ascalon, qui ont vécu sous Anastase, au commencement du sixième siècle.

CÆCILIUS *de Calantia* en Sicile, qui enseigna la grammaire à Rome du temps d'Auguste.

Le célèbre CASSIUS LONGINUS.

LUPERCUS *de Béryte*, grammairien du milieu du troisième siècle : il avoit recueilli les mots attiques.

PAMPHILE *d'Alexandrie*, dont nous avons parlé, et ZOPYRIO, qui, d'après notre Index, avoit rédigé les lettres α à δ.

Le sophiste VESTINUS JULIUS, auteur d'un abrégé du grand dictionnaire de Pamphile.

IRENÆUS ou MINUCIUS PACATUS, dont nous avons parlé.

VALERIUS POLLION *d'Alexandrie*, contemporain de l'empereur Adrien.

Démétrius Chalcondylas a soigné la *première édition* de ce Lexique, qui parut à Milan, 1499, in-fol., sans version; édition excellente, quoiqu'elle ne soit pas sans lacune.

La seconde est d'*Alde l'ancien*, Venise, 1514, in-fol., faite sur un autre manuscrit que celle de de 1499; souvent le texte est meilleur, quelquefois les leçons de ce manuscrit ne valent pas celles du manuscrit de la première édition.

Frobenius réimprima l'édition Aldine à Bâle, 1544, in-fol., avec quelques corrections.

Jérome Wolf traduisit Suidas en latin et le publia ainsi pour la première fois, à Bâle, 1564, in-fol.; et corrigé, en 1581.

Æmilius Portus publia une édition de Suidas, Genève, 1619, en deux vol. in-fol., avec une version préférable à celle de Wolf. C'est la première édition grecque-latine.

Enfin, la meilleure édition est due à *Ludolphe Küster;* elle parut à Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol. Au lieu de prendre pour base l'édition de Milan, comme il auroit dû le faire, Küster travailla sur celle d'Æmilius Portus. Il est vrai qu'il corrigea le texte d'après des manuscrits; il l'accompagna d'excellentes observations, et y ajouta la traduction de 1619, revue. Il s'en faut cependant de beaucoup que cette édition puisse satisfaire les critiques. Un nouvel éditeur trouvera beaucoup de matériaux pour la correction du texte, dans les ouvrages et dans les éditions de Toup, d'Hemsterhuis, de Schweighæuser et de beaucoup d'autres, ainsi que dans le manuscrit n°. 2625 de Paris, et dans celui d'Oxford, dont *Porson* a publié quelques échantillons.

En 1786, *J.-Ch.-G. Ernesti* a publié Suidæ et Phavorini Glossæ sacræ. Il faut joindre à ce volume in-8°. les

Glossæ sacræ Hesychii du même savant, tant parce qu'une partie des glosses sacrées d'Hésychius est rapportée dans le volume qui, d'après son titre, ne s'occupe que de Suidas et de Phavorinus, que parce qu'une partie des glosses de Suidas se trouve dans le premier.

Un échantillon de l'*Abrégé de Suidas* par *Macarius* a été publié par M. *Tittmann*, à la suite de son édition du Glossaire de Zonaras.

Il existe sous le titre d'Ἐτυμολογικὸν μέγα, *Etymologicum Magnum*, un glossaire grec anonyme. On ignore si son auteur est antérieur à Suidas ou s'il a vécu après lui. *Thom. Warton* et *Saxius* croient qu'il est de la fin du dixième siècle. L'ouvrage n'est pas, comme le titre paroît indiquer, purement étymologique; il contient beaucoup d'observations grammaticales tirées des autorités les plus célèbres, tels qu'Aristarque, Denys de Thrace, Hérodien, Polemon d'Ascalon. On y trouve aussi une multitude de passages d'auteurs fournissant des variantes précieuses, ainsi qu'une foule de notices mythologiques et historiques [1]. Ce que nous avons dit de la diversité des manuscrits des lexiques anciens, s'applique plus particulièrement à l'Étymologicum Magnum. Ce glossaire existe sous des formes si différentes, qu'en comparant entre eux les manuscrits, on est tenté de les prendre pour des ouvrages de divers auteurs.

Les manuscrits de l'Etymologicum, publiés jusqu'à présent

[1] Voy. Remarques de *Larcher*, dans les Mémoires de l'Académie des inscr. et belles-lettres, vol. XLVII, p. 105.

par voie d'impression, sont de deux classes. Nous allons indiquer les principales éditions.

Première classe. Première édition, soignée par *Marc Musurus*, imprimée par *Zach. Calliergue*. Venise, 1499, in-fol., belle et rare.

Venise, 1549, in-fol., soignée par *Fréd. Torrisani*, imprimée par *Paul Manuce*. Elle renferme des additions à la première édition, tirées de divers scholiastes; on a eu soin de les distinguer du texte originaire.

Heidelberg, 1594, in-fol.; bonne édition critique soignée par *Fréd. Sylburg*, imprimée par *Jér. Commelin*, sur mauvais papier. Elle est pourvue d'un Index qui étoit nécessaire.

Venise, 1710, in-fol., soignée par *Panagiotès* de Sinope; mauvaise édition où les corrections et l'Index de Sylburg manquent, tandis que les additions de Torrisani ne sont pas distinguées du texte.

Leipzig, 1816, in-4°.; réimpression, sans aucun changement, de l'édition de Sylburg, soignée par M. *G.-H. Schæfer*, entreprise par M. *Weigel*.

Seconde classe. Elle a pour source un manuscrit beaucoup plus complet que celui qui a servi à Calliergus. Il est connu sous le nom de *Codex Gudianus*, d'après un de ses anciens possesseurs, *Marquard Gude*, et se trouve à Wolfenbüttel. *Ludolphe Kulencamp* en préparoit une édition : il l'annonça par un Specimen emendationum et observationum in Etymologicum Magnum, Gœttingue, 1765, in-4°. Le projet de ce savant ne fut exécuté que vingt-quatre ans après, c'est-à-dire en 1818. M. *Weigel*, libraire à Leipzig, fit imprimer le Codex Gudianus comme second volume d'une collection de Lexiques qu'il se propose de publier successivement. L'édition fut soignée par M. *F.-Gu. Sturz*, auquel nous devons un excellent Lexique sur Xénophon. Son édition porte le titre suivant : Etymologicum græcæ linguæ Gudianum et alia grammaticorum scripta, e codd. mss. nunc primum edita. Accedunt notæ ad Etymologicum M. inedita E.-H. Barkeri, Imm.

Bekkeri, Lud. Kulencampii, Amad. Peyroni aliorumque, quas digessit et una cum suis edidit *F.-Gu. Sturzius*, cum ind. locupletissimo. Lips. 1818, in-4°.

On trouve encore dans ce volume une *Syntaxe* et une *Etymologie de l'alphabet*, qui étoient jointes au manuscrit de Gude, ainsi que des extraits des glosses d'Apion sur Homère; enfin, l'Etymologicum d'*Orion le Thébain*[1].

La bibliothèque de la Sorbonne, à Paris, possède aussi un manuscrit de l'Etymologicum Magnum, que *Bast* avoit collationné sur l'édition de Sylburg. Les variantes qu'il en avoit tirées formèrent quarante-huit pages d'une écriture serrée. Ce travail a passé en Angleterre. Le manuscrit de la Sorbonne porte le n°. 1846.

Il existe dans les bibliothèques divers autres lexiques en partie inédits, en partie récemment publiés. De ce nombre sont cinq glossaires de la bibliothèque du roi de France, provenant de celle de *Seguier*, et qui sont connus pour cette raison sous la dénomination de *Lexiques de Seguier*. Ils portent les titres suivans :

1°. Ἀντιαττικιςής, *l'Anti-Atticiste*. On appeloit quelquefois atticistes une certaine classe de puristes qui réprouvoient tout mot, lequel ne leur paroissoit pas purement attique; ils poussoient cette rigueur jusqu'à l'exagération et excluoient des mots dont de bons écrivains s'étoient servis.

2°. Περὶ συντάξεως, ποῖα τῶν ῥημάτων γενικῇ, καὶ δοτικῇ, καὶ αἰτιατικῇ συντάσσονται, *De la syntaxe des verbes qui gouvernent le génitif, ou le datif, ou l'accusatif*.

[1] Voy. p. 276 et 277.

3°. Λέξεις ῥητορικαί, *Leçons rhétoriques.*

4°. Συναγωγὴ λέξεων χρησίμων ἐκ διαφόρων σοφῶν τε καὶ ῥητόρων πολλῶν, *Collection de mots usités, tirés de divers philosophes et d'un grand nombre de rhéteurs.* Cet ouvrage n'est intéressant que par la première lettre de l'alphabet, car dans les autres il ne renferme rien qu'on ne trouve dans Suidas et Zonaras.

5°. Δικῶν ὀνόματα, *Termes de droit.*

Le P. *Montfaucon* avoit fait connoître ces cinq Dictionnaires par sa Bibliothèque Coislinienne. *Ruhnken* et *Villoison* en parlèrent avec éloge, et feu *Bast* en avoit pris des copies sur lesquelles il fondoit des travaux critiques. Ils ont été publiés depuis par M. *Imm. Bekker*, dans le vol. I de ses Anecdota græca, avec des notes critiques qui se trouvent dans le vol. III. Ce savant n'a pourtant donné que la lettre A du quatrième.

Tous ces cinq Lexiques se trouvent réunis dans un seul manuscrit de la bibliothèque royale de France, le n°. 345 qui, au jugement du P. Montfaucon et des autres savans qui l'ont vu, est du dixième siècle; M. *Tittmann* seul, qui n'a pu l'examiner, s'est hasardé de le placer au treizième ou quatorzième siècle [1]. Ce manuscrit, qui est de deux cent soixante-douze feuilles, contient encore d'autres glossaires, dont quelques-uns seulement ont été imprimés, tels que celui d'Apollonius, qui a servi à Villoison; celui de Phrynichus, publié par M. Imm. Bekker; ceux de Timée et Mœris; aux inédits ap-

[1] Voyez *Zonaræ* Lexicon, ed. *Tittmann*, Præf., p. XII.

partiennent deux glossaires n'ayant point d'autre titre que celui d'ἄλλος ἀλφάβητος, *autre alphabet*; un *Lexique de l'Alexandra* de Lycophron, avec des argumens; un *Lexique de Lucien*; un *Lexique de grammaire*, etc. Dans un autre manuscrit de cette riche collection, portant le n°. 170, se trouve la première lettre seulement d'un *Lexique des vingt-quatre grammairiens*, par un archevêque d'Alexandrie dont le nom est effacé. Le n°. 178, du quinzième siècle, contient un *Lexique* de l'Ancien et du Nouveau-Testament, ainsi que des auteurs profanes (τῶν θύραθεν). Les passages empruntés de ces derniers se lisent aussi dans Suidas, mais d'une manière différente. Le n°. 392, du quatorzième siècle, renferme encore plusieurs lexiques [1].

Les bibliothèques possèdent aussi un Glossaire inédit, d'un homme célèbre comme théologien et comme jurisconsulte, savoir, CONSTANTIN HARMENOPULUS, mort en 1320. Il a aussi laissé un lexique des verbes synonymes, un traité de la syntaxe des verbes, et d'autres ouvrages de ce genre.

A la suite des lexicographes, nous placerons deux écrivains qui ont rédigé des *recueils de Proverbes*.

Le premier est GEORGE *de Chypre*, dont nous avons déjà parlé.

Le second est MICHEL APOSTOLIUS, un de ces Grecs qui, dans le quinzième siècle, cherchèrent un asile en Italie, et dont nous parlerons plus bas;

[1] Voy. Bibliotheca Coisliniana, olim Segueriana; studio *B. Montfaucon*. Paris. 1715, in-fol.

sa *Συναγωγὴ παροιμιῶν*, ou *Collection d'adages*, rédigée à Rome, renferme deux mille vingt-sept proverbes. Il en existe une seconde collection inédite, qui renferme des sentences et des apophthègmes, et est intitulée *Ἰωνιά*.

Un abrégé des proverbes d'Apostolius avoit été imprimé à Bâle, 1538, in-8°., par *Hervag*. *Daniel Heinsius* en donna une édition complète, avec la traduction de *Pierre Pantin*, et y joignit les proverbes recueillis par George de Chypre. Ce volume parut à Leide, chez les Elzevir, 1619, in-4°. En 1653, on lui donna un nouveau titre.

D'autres grammairiens s'occupèrent plus particulièrement des *Dialectes grecs :* tel fut Theætetus, surnommé *Scholasticus*, du commencement du sixième siècle, auteur d'un ouvrage inédit, *Περὶ ἀττικῶν ὀνομάτων*, *des Mots attiques*.

Jean, surnommé Philoponus, c'est-à-dire, l'ami du travail, ou *Grammaticus*[1], grammairien d'Alexandrie, vers la fin du sixième siècle, ou plutôt dans la première moitié du septième. Il s'occupa de théologie, et fut le chef d'une hérésie particulière, condamnée en 681, sous le nom de *Trithéisme*. Il se livra aussi à la philosophie, et surtout à celle d'Aristote, dont il commenta les ouvrages. Comme grammairien, il écrivit *Des mots qui changent de signification d'après les accens qu'ils prennent*, *Συναγωγὴ*

[1] Il ne faut pas le confondre avec un autre *Jean le Grammairien*, surnommé *Lécanomante*, qui joua un rôle dans la guerre des iconoclastes, et fut nommé, en 832, patriarche de Constantinople. Michel II le Bègue lui avoit confié l'éducation de son fils Théophile.

τῶν πρὸς διάφορον σημασίαν διαφόρως τονουμένων λέξεων, et *des Dialectes de la langue grecque*.

Le premier de ces ouvrages a été publié comme étant de Cyrillus, dans l'Appendix de *Henri Etienne;* mais infiniment plus complet et séparément par *Erasme Schmid*, Wittenberg, 1615, in-8°.; l'autre dans le Dictionnaire grec des *Aldes*, 1524, et dans l'Appendix que nous venons de citer, où l'auteur est simplement nommé *Jean le Grammairien*.

Gregorius, surnommé *Pardus* et ensuite *Corinthius*, parce qu'il fut nommé archevêque de Corinthe vers 1150, a écrit, outre un grand nombre d'ouvrages ecclésiastiques qui sont inédits, un traité *de la Syntaxe, ou du Solécisme et du Barbarisme*, Περὶ συντάξεως λόγου, ἤτοι περὶ τοῦ μὴ σολοικίζειν, καὶ περὶ βαρβαρισμοῦ· une *Introduction au style prosaïque et au style épistolaire, et des vers*, Εἰσαγωγικὸν περὶ λογογραφίας, περὶ ἐπιστολῶν, περὶ στίχων· ces deux ouvrages sont également inédits; des *Scholies sur la quatrième section de la rhétorique d'Hermogène*, et un traité *des Dialectes*, περὶ Διαλέκτων, ouvrage de peu de mérite, mais qui est devenu intéressant par les observations des derniers éditeurs. L'auteur y traite des dialectes dans l'ordre suivant : de l'attique, du dorique, de l'ionique, de l'éolique.

Le *Commentaire sur la partie de rhétorique d'Hermogène*, qui est intitulée περὶ μεθόδου δεινότητος, a été publié par *J.-J. Reiske*, dans le vol. VIII de ses Orateurs grecs.

La *première édition* de l'ouvrage *sur les Dialectes* parut dans l'origine de l'imprimerie, à Milan, sans date ni lieu

d'impression, pet. in-fol., à la suite des Erotemata de Démétrius Chalcondylas et de Manuel Moschopulus; ensuite, dans le Cornucopiæ d'*Alde l'ancien*, 1496; plus tard, avec divers ouvrages de Constantin Lascaris, imprimés par le même en 1512, et, avec une traduction, à la suite de la Grammaire du même Lascaris, par *Paul Manuce*, 1557, in-8°.

Il se trouve aussi dans les Lexiques de *Henri-Etienne* et de *Scapula*.

Une édition infiniment préférable fut donnée à Leide, 1766, in-8°., par *Gisbert Kœn*; elle renferme un texte plus correct que toutes les précédentes.

Elle est cependant devenue superflue par celle de M. *G.-H. Schæfer*, Leipzig, 1811, in-8°., qui renferme toutes les notes de Kœn, d'excellentes observations fournies par *Bast* et M. *Boissonade*, et celles de M. Schæfer lui-même, qui sont très-savantes. A la suite du volume on trouve l'important travail de *Bast* sur la Paléographie.

Il existe deux autres petits traités fort abrégés sur les dialectes, par des auteurs inconnus.

Kœn et M. *Schæfer* les ont publiés, l'un sous le nom de Grammaticus Leidensis, l'autre sous celui de Grammaticus Meermannianus, à la suite de leurs éditions de Grégoire de Corinthe.

Thomas, surnommé *Magister*, ou Theodulus, qui vivoit au commencement du quatorzième siècle, a rédigé par ordre alphabétique un *Choix de mots attiques*, Ὀνομάτων ἐκλογαί, tiré des ouvrages de Phrynichus, Ammonius, Hérodien et Mœris : ce qu'il a ajouté du sien est foible et souvent erroné.

La première édition de cet ouvrage fut soignée par *Zacharia Calliergus*, avec Phrynichus, Rome, 1515, in-8°.

La seconde par *François d'Asola*, dans la collection Aldine de 1524 : il croyoit l'ouvrage inédit.

La troisième édition parut à Paris, 1532, in-8°.; la quatrième, soignée par *Nic. Blancard*, et accompagnée d'une traduction, à Franeker, 1690 et 1698, in-8°. Cette édition est peu estimée, parce que Blancard se permit beaucoup de licences à l'égard du texte.

La meilleure édition de toutes est celle d'*Etienne Bernard*, Leide, 1757, in-8°. Elle renferme des notes d'un très-grand nombre de savans qui s'étoient occupés des atticismes, tels que *Dan. Heinsius*, *J.-Chphe Wolf*, *Claude Sallier* qui avoit collationné deux manuscrits de Paris, *Dan.-Gu. Triller*, *Elie Stœber* qui pendant long-temps s'étoit occupé d'une édition de Thomas; *Tib. Hemsterhuis*, *Franç. Oudendorp*, *Fred-Louis Abresch*.

George Lecapenus, contemporain de Thomas Magister, et célèbre grammairien, est auteur d'une grammaire alphabétique, c'est-à-dire, d'un *Dictionnaire des mots attiques*, et, selon l'opinion commune, d'un ouvrage *sur la Construction des verbes*, περὶ Συντάξεως τῶν ῥημάτων, qui, dans quelques manuscrits, est attribué à Michel, Syncelle de l'église de Jérusalem. On a aussi de George un traité *sur l'Artifice grammatical*, Τεχνολογία περὶ γραμματικῆς· enfin, un morceau *sur les Figures d'Homère*. Il existe également des *Lettres* de cet écrivain.

Des extraits seulement du *Dictionnaire des mots attiques* ont été publiés, les uns par *Villoison*, Anecdota gr. vol. II, p. 79, les autres par *Matthæi* Lect. Mosq., vol. I, p. 55.

Le traité *de la Construction des verbes* a été imprimé par les *Giunta*, à Florence, à la suite de la Grammaire de Théodore Gaza, 1515 et 1520, et avec l'ouvrage d'Hephestion sur les mètres, 1526, in-8°. : il a aussi été inséré par les *Aldes* dans leur recueil de 1524.

Les autres ouvrages de George Lecapenus sont inédits.

CHAPITRE LXXXI.

Bibliographies et Mélanges.

Trois écrivains de cette période ont rassemblé des *matériaux bibliographiques* qui nous font connoître des auteurs anciens; ce sont Photius, Eudocie et Macarius.

Photius a été le savant le plus illustre du neuvième siècle. Il remplit successivement les premiers emplois de l'état, fut alternativement commandant de la garde impériale (*Protospatharius*), ministre de l'empereur (*Protosecretarius*), et, en 857, nommé patriarche de Constantinople, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre. Il eut avec le pape des disputes sur la prééminence, qui devinrent, non la cause immédiate, mais l'origine de la scission entre les deux églises qui fut consommée plus tard. Destitué en 867, il fut réintégré en 877.

Une anecdote rapportée par Siméon Logothète[1], explique le rappel du prélat; comme elle tient à l'histoire littéraire, elle doit trouver sa place ici. Photius fabriqua un livre qui faisoit remonter à Tiridate, roi de la Grande-Arménie, la généalogie

[1] Annal. in Basil., n. VI, p 341, ed. Ven. (454, de Paris).

de Basile le Macédonien. En l'écrivant, il imita si bien les caractères antiques, que lorsque ce livre, placé par ses soins dans la bibliothèque de l'empereur, et trouvé comme par hasard par un des confidens du prélat, fut mis sous les yeux de Basile, il n'y eut à sa cour que Photius qui fût en état de le déchiffrer.

Ce patriarche fut de nouveau exilé en 886; il mourut en 892.

Photius étoit un homme d'une grande érudition et de connoissances très-variées [1]. Outre son Glossaire, dont nous avons parlé plus haut, il fit, sous le titre de *Myriobiblon*, Μυριόβιβλον, ou *Bibliothèque*, des extraits de deux cent soixante-dix ouvrages qu'il lut pendant qu'il étoit en ambassade en Assyrie; le titre exact de cet ouvrage est : Ἀπογραφὴ καὶ συναρίθμησις τῶν ἀνεγνωσμένων ἡμῖν βιβλίων, ὧν εἰς κεφαλαιώδη διάγνωσιν ὁ ἠγαπημένος ἡμῶν ἀδελφὸς Ταράσιος ἐξητήσατο· ἔστι δὲ ταῦτα εἴκοσι δεόντων ἐφ' ἑνὶ τριακόσια. C'est-à-dire, *Description et dénombrement des livres lus par nous, au nombre de deux cent soixante-dix-neuf, dont notre cher frère Tarasius a désiré connoître le contenu.* Ce livre est le précurseur, et a été long-temps le modèle des ouvrages critiques et bibliographiques, genre de

(1) « Tantis ingenii dotibus eum natura effinxerat, tantis ornamentis ars et industria nobilitaverat, ut qui literarum laude illi isto tempore præferri possit, inveniretur nemo. Veterum enim lectione et accuratò judicio subactus, dici non potest, quantis eruditionis philosophicæ, medicæ, theologicæ liberaliumque disciplinarum thesauris palmam omnibus suæ ætatis præripuerit. » *Iac. Bruckeri* Inst. hist. philos. usui acad. juvent. adornata. Ed. Bom., p. 477.

littérature dans lequel les modernes ont excellé.

Il ne règne ni ordre ni méthode dans cette composition. Des écrivains païens et chrétiens, anciens et modernes, se suivent de la manière que le hasard fit tomber leurs productions entre les mains de l'auteur ; ainsi on passe d'un ouvrage érotique à un traité de philosophie ou de théologie, d'un historien à un rhéteur. Les écrits des mêmes personnes ne sont pas même réunis. En général, le plus grand nombre des livres sur lesquels Photius nous donne des notices, et dont il nous a laissé des extraits, tiennent à la théologie, aux décrets des synodes, aux disputes religieuses : la littérature profane n'y occupe qu'une place secondaire. Néanmoins, parmi les ouvrages d'historiens, de philosophes, d'orateurs, de grammairiens, de romanciers, de géographes, de mathématiciens et de médecins que Photius a lus, et qu'il juge sous le rapport des choses, de la méthode et du style, il y en a soixante-dix à quatre-vingts qui sont perdus, et que nous ne connoîtrions pas ou que nous connoîtrions moins bien sans sa Bibliothèque. Il y a plusieurs ouvrages sur lesquels il se contente de donner une simple notice littéraire ; il a fait des autres des extraits plus ou moins considérables. Nous allons indiquer les auteurs d'ouvrages perdus, en commençant par les historiens. Nous pourrons être d'autant plus concis, que cette nomenclature n'a d'autre objet que de compléter ce que nous avons dit des mêmes auteurs dans le cours de cette Histoire.

Ctésias de Cnide. Extrait assez détaillé des livres VII à XXIII de ses Persiques, ainsi que de ses Indiques.

Théopompe de Chios. Extrait du livre XII de son Histoire, avec des détails sur cet écrivain.

Hécatée d'Abdère. L'ouvrage de cet historien n'est pas un de ceux que Photius a lus, et dont il rend compte dans sa Bibliothèque; néanmoins, il nous en a conservé un passage très-curieux sur l'histoire ancienne des Juifs, que Diodore de Sicile avoit inséré dans le livre XL, de sa composition, lequel n'existe plus. Diodore ou Photius s'est trompé en nommant cet auteur Hécatée de Milet.

Diodore de Sicile. Il est deux fois question de sa Bibliothèque dans le Myriobiblon. La première fois Photius se contente de dire qu'il a lu l'ouvrage de cet historien, composé de quarante livres, et d'en indiquer en peu de mots le sujet; la seconde fois il donne des extraits des livres XXXI à XXXIII, XXXVI à XXXVIII et XL, qui sont du nombre de ceux qui nous manquent.

Denys d'Halicarnasse. C'est par Photius que nous savons que cet historien a fait un abrégé, Σύνοψις, de son Archéologie romaine; mais il se contente d'en porter un jugement, sans en donner un extrait.

Nicolas de Damas. Photius dit que Nicolas a écrit une histoire d'Assyrie, ouvrage de longue haleine; mais il ne la connoît que de réputation, et a probablement voulu parler de l'Histoire universelle de cet écrivain. Il a lu au contraire sa Description des

mœurs singulières chez différens peuples; il en porte un jugement, sans en donner d'extrait.

Memnon d'Héraclée. Les extraits de Photius de huit livres de l'ouvrage de cet historien, sont tout ce qui nous en reste.

Juste de Tibérias. Photius parle de son Histoire des rois de Judée, sans en faire d'extrait.

Arrien. Le patriache parle de ses Parthiques, de ses Alaniques, de ses Bithyniaques, et de son Histoire de ce qui s'est passé après Alexandre-le-Grand; il donne des extraits, principalement du dernier ouvrage.

Phlégon de Tralles. Photius a extrait de son ouvrage chronologique les événemens qui se sont passés pendant la 177e Olympiade; et cet extrait nous donne une idée de l'ouvrage perdu; on peut le comparer à ce nous appelons des tables chronologiques.

Cephalœon, *Amyntianus*, *P. Herennius Dexippus*, *Sextus Julius Africanus*, *Hesychius Illustris*.	Simples notices bibliographiques, sans extrait.

Théophane de Byzance. L'extrait de Photius renferme quelques faits curieux.

Praxagoras d'Athènes. Cet historien ne nous est connu que par la notice curieuse que Photius a consignée dans sa Bibliothèque.

Eunapius de Sardes. Notice bibliographique sur sa Chronique. Il blâme son style trop figuré, et sa haine contre les chrétiens.

Olympiodore de Thèbes, } Extraits curieux.
Nonnose. }

Malchus de Philadelphie. Notice bibliographique.

Candide l'Isaurien. Extrait.

Philostorge, }
Philippe de Side, } Notices littérai-
Jean d'Egées, } res sur ces cinq
Basile le Cilicien, } historiens ecclé-
Serge. } siastiques.

Tels sont les ouvrages historiques perdus dont le souvenir nous a été conservé par Photius. Passons aux philosophes.

Théophraste. Photius nous a conservé les extraits de neuf ouvrages d'histoire naturelle de Théophraste, parmi lesquels six sont perdus.

Ænesidémus. Nous devons à l'extrait de Photius tout ce que nous savons de ce philosophe scepticien.

Origène, le célèbre père de l'église. Le compte que Photius rend de l'ouvrage philosophique de cet écrivain, est imparfait et passionné; nous le connoissons mieux par la traduction, quoique infidèle, de Rufin.

Hiéroclès. Photius a donné des extraits considérables de l'ouvrage de ce Platonicien, de la Providence et du Destin.

Proclus. L'extrait de sa Chrestomathie que Photius a inséré dans sa Bibliothèque, doit être réuni à une autre partie de cet ouvrage qui a été trouvée de nos jours.

Damascius de Damas. Extrait de sa Vie du philosophe Isidore.

Jean Philoponus. Photius donne une idée superficielle du livre que ce philosophe a opposé à celui de Jamblique sur les Idoles.

L'ouvrage bizarre de *Denys d'Egées* ne nous est connu que par Photius.

Enfin, nous devons à l'auteur du Myriobiblon la connoissance d'une Vie de Pythagore, par un anonyme.

Photius nous fournit quelques notices intéressantes sur les *dix Orateurs attiques*. Il ne dit pas qu'il les ait extraites d'une Vie des orateurs, et moins encore que Plutarque soit l'auteur de cette biographie. Après avoir indiqué le nombre des discours de chaque orateur qu'il a lus, il donne des détails sur cet écrivain, sans citer aucune autorité. Nous avons remarqué que parmi les ouvrages de Plutarque, il se trouve une Vie des dix Orateurs dont plusieurs savans ne veulent pas le reconnoître pour l'auteur. Le silence de Photius viendroit à l'appui de cette opinion, s'il étoit certain qu'il ait puisé ses notices dans cette même Vie qui passe pour l'ouvrage de Plutarque; mais dans ces notices on rencontre des choses qui évidemment n'en sont pas tirées.

Nous voyons que du temps de Photius on avoit soixante harangues sous le nom d'*Antiphon*, et qu'un grammairien qu'il cite, et qui est peut-être l'auteur de la Biographie qu'il abrège, n'en reconnoissoit pour authentiques que trente-cinq. Ce grammairien est le même *Cæcilius* de la Sicile, dont nous avons parlé à l'occasion du Glossaire de Suidas. Des trente-

cinq discours d'Antiphon, il nous en reste seize. Photius ajoute : «On dit qu'il fit aussi des tragédies ; » mais peut-être le patriarche ou l'auteur qu'il abrège, ont-ils confondu cet orateur avec le poète Antiphon.

Photius parle en deux endroits d'*Isocrate*. La première fois, il dit avoir lu vingt et un de ses discours et neuf lettres ; c'est précisément le même nombre que nous en possédons. La seconde fois il dit qu'on attribue à cet orateur soixante harangues, mais que Denys d'Halicarnasse n'en a reconnu authentiques que vingt-cinq ; Cæcilius vingt-huit.

Photius dit qu'on prétendoit qu'il existoit trois cent vingt-cinq harangues de *Lysias*, mais qu'il n'y en avoit que deux cent trente-trois d'authentiques ; ce seroit cent quatre-vingt-dix-neuf de perdues depuis le neuvième siècle : mais le patriarche ne dit pas combien de ces discours il a lu.

Il reconnoît authentiques cinquante discours d'*Isée* parmi les soixante-quatre qui existoient alors : nous n'en possédons que onze.

La notice sur *Démosthène* est détaillée et intéressante ; Photius dit qu'il a lu toutes les harangues de cet orateur, sans en fixer le nombre ; il ajoute seulement que l'authenticité de soixante-cinq est reconnue. Il nous en reste quarante-deux ; mais dans ce nombre il y en a que les critiques modernes rejettent comme supposées. Photius balance de prononcer sur l'authenticité du discours relatif à l'Halonnèse ; il reconnoît bien qu'il est écrit dans un style différent des autres ; mais moins hardi que quelques

savans de nos jours qui ne connoissent pas de plus grand plaisir que d'enlever à des hommes célèbres quelques-unes de leurs productions, il ne croit pas qu'une simple différence de style puisse suffire pour nier l'authenticité d'un ouvrage, parce que, dit-il, le talent de parler et d'écrire ne se ressemble pas dans tous les instans de la vie.

Il existoit, du temps de Photius, soixante-dix-sept discours d'*Hyperide*, dont cinquante-deux authentiques : il nous en reste un seul. Nous en avons trois de *Dinarque*, dont il en restoit soixante-quatre.

Photius avoit lu les déclamations de l'empereur *Adrien;* il les dit écrites dans un style moyen, entre le bas et l'élevé (εἰς τὸ μέτριον τοῦ λόγου ἀνηγμέναι), et ne manquant pas d'agrément.

Il parle des déclamations de *Palladius*, d'*Aphthonius*, d'*Eusebius* et de *Maxime;* parmi ces quatre sophistes, il donne la préférence à Palladius : cet écrivain qui étoit de Methone, a vécu du temps de Constantin-le-Grand et écrit, outre des Dissertations, un traité des fêtes des Romains. Maxime est sans doute le maître de Julien. Quant à Eusebius, il y en a deux dont il pourroit être question ici, savoir : *Eusebius d'Emésa*, surnommé *Pittacus*, qui fut tué en 354 par ordre de l'empereur Gallus, et auquel Ammien Marcellin donne l'épithète de *concitatus orator*[1]; et un contemporain de celui-ci, *Eusebius de Myndus* en Carie, dont parle Eunape dans la Vie

[1] XIV, 7.

de Maxime, et qui, d'après l'opinion de Wyttenbach[1] est identique avec un troisième Eusebius, dont Stobée nous a laissé des extraits. Aphthonius est celui dont nous avons les Progymnasmata.

Des trente-six discours de *Themistius*, lus par Photius, il ne nous en manque que trois : nous avons aussi ses ouvrages de philosophie, à l'exception du Commentaire sur Platon.

Photius nous a laissé des extraits de trente-six déclamations d'*Himérius*.

Il dit avoir lu les discours consulaires et impériaux, Λόγοι ὑπατικοὶ καὶ βασιλικοὶ, de *Victorinus d'Antioche*, fils de Lampadius, c'est-à-dire ses complimens adressés à des consuls et à l'empereur Zénon. Cet orateur, dont Photius loue la clarté, ne nous est connu que par le peu de mots qu'il en dit.

Photius a lu une quinzaine de lexiques, dont aucun ne nous est parvenu. Le premier est celui d'*Helladius d'Alexandrie ;* le second, de *Diogenianus*, n'avoit aussi pour principal point de vue que les écrivains en prose ; les trois suivans sont anonymes, et les auteurs paroissent avoir choisi des cadres fort resserrés, l'un n'a eu pour objet que d'indiquer les expressions pures (λεξικὸν καθαρᾶς ἰδέας), l'autre, le genre élevé (σεμνῆς ἰδέας), le troisième, le style politique. Viennent le lexique de *Valerius Pollion ;* ceux des dix orateurs grecs, par *Diodore*, fils de Pollion ; par *Julien*, probablement celui de Cappadoce, dont Eunape a donné la Vie ; et par *Philostrate de*

[1] Vid. Eunap. *Boissonade*, p. 171.

Tyr, qui paroît être le même personnage que Philostrate de Lemnos. Le onzième lexique lu par Photius, étoit de *Pausanias*, peut-être du voyageur : il s'étendoit sur les atticismes seulement. *Boethus*, Neo-platonicien, et probablement celui de Sidon que Porphyre réfuta, avoit écrit un Lexique Platonique que Photius préfère à celui de Timée, et un traité des Mots douteux qui se trouvent dans Platon (τῶν παρὰ Πλάτωνι ἀπορουμένων Λέξεων). *Dorothée d'Ascalon*, écrivain cité aussi ailleurs, mais dont l'époque est inconnue, avoit rédigé un Dictionnaire des barbarismes (περὶ ξένως εἰρημένων Λέξεων); et *Denys d'Halicarnasse le jeune*, un traité sur les Atticismes. Photius dit que Julien et Diodore avoient recueilli une foule de mots qui se rapportoient à l'histoire d'Athènes. Denys d'Halicarnasse expliquoit surtout les termes usités au barreau et dans les fêtes. Ayant d'abord négligé d'ajouter les exemples, il refit entièrement son ouvrage pour réparer cette imperfection ; Photius connoissoit les deux éditions. Pausanias étoit moins riche en preuves, mais plus abondant en mots : en réunissant les Lexiques de Denys et de Pausanias, on auroit, dit Photius, l'ouvrage le plus beau et le plus utile.

Nous devons au Myriobiblon la plus grande partie de ce que nous possédons des ouvrages de Géographie d'*Agatharchide*.

Il est à regretter qu'il se soit borné à indiquer seulement l'ouvrage d'un certain *Protagoras*, intitulé *Géométrie du Monde* : il étoit divisé en six livres, dont les cinq premiers étoient une géogra-

phie universelle; dans le sixième il avoit rapporté diverses choses curieuses qu'on trouve en différens pays, quelques-unes étoient empruntées d'autres ouvrages; mais Protagoras assuroit avoir vu une partie des choses qu'il contoit.

Nous connoissons, quoiqu'imparfaitement, par Photius divers ouvrages du médecin *Oribasius*, ainsi que la Pathologie de *Theon d'Alexandrie*, intitulée *l'Homme*, Ἀνθρωπος. Il a donné un extrait des seize livres d'*Aetius*, dont les huit premiers seulement ont été imprimés en grec.

Photius avoit lu l'ouvrage d'*Arrien* sur les comètes, mais il n'en a pas fait d'extrait.

Il donne une notice intéressante des vains efforts que fit *Nicomaque de Gerase* pour expliquer les choses divines par l'arithmétique. Nous avons dit que le traité de cet écrivain sur l'arithmétique théologique a péri.

Photius se borne à une courte notice du livre de *Vindanius Anatolius de Beryte* sur l'Agriculture, en douze livres: les fragmens que les Géoponiques nous ont conservés, sous les trois noms de Vindanius, d'Anatolius et de Berytius, sont probablement pris de cet ouvrage.

Du temps de Photius existoit encore le roman qu'on attribuoit à *Lucius de Patra*. Il loue l'élégante simplicité avec laquelle l'auteur raconte les métamorphoses merveilleuses qu'il a éprouvées; il ne décide pas lequel des deux, de Lucius ou de Lucien, a copié l'autre; il penche cependant à accuser Lu-

cien de ce plagiat. Il trouve cette différence entre les deux écrivains, que Lucien ne raconte toutes les extravagances qu'il a entassées dans son roman, que pour se moquer des divinités du paganisme, tandis que Lucius à l'air de croire à toutes les métamorphoses d'hommes en bêtes, et d'animaux en êtres raisonnables.

Nous lisons dans la Bibliothèque de Photius un extrait curieux du voyage imaginaire d'*Antoine Diogène*. Le mélange de vrai et de faux qui se trouve dans ce roman, n'est pas sans intérêt, parce qu'on s'aperçoit que plus d'une fois ce qui paroît fabuleux, n'est que le résultat d'un malentendu.

Ce que Photius nous dit d'*Alexandre*, qui a publié un recueil de choses merveilleuses, ne suffit pas pour décider qu'il ait voulu parler de Cornelius Alexandre, quoique cela soit probable.

Les cinquante Contes de *Conon* ne nous sont connus que par les extraits que Photius s'est amusé d'en faire.

Sa notice sur *Sotion* est insuffisante.

Ce qu'il dit des Mélanges historiques de *Pamphile* doit nous en faire regretter la perte.

Les extraits de *Ptolémée Chennus* et du romancier *Jamblique* sont tout ce qui nous reste de ces deux écrivains.

Il en est de même de la Chrestomathie du grammairien *Helladius*, dont nous n'avons que les extraits curieux de Photius.

Nous connoissons par le Myriobiblon les titres

des ouvrages curieux d'un certain *Damascius* qui, sans doute, étoit un autre que Damascius de Damas, savoir : *Des Fictions incroyables*, en trois cent cinquante-deux chapitres ; *Contes de démons*, en cinquante-deux chapitres ; *Récits merveilleux d'apparitions de spectres*, en soixante-trois chapitres ; *Des natures incroyables*, en cent cinq chapitres. Photius dit que ces ouvrages étoient pleins de la plus crasse superstition.

Il nous fait connoître les quatre livres de *Fables politiques* d'*Acestoride*, auteur qui a puisé dans Conon, dans Apollodore, dans Protagoras et dans d'autres, de manière cependant qu'il a ajouté diverses histoires que ces auteurs avoient passées sous silence. Son recueil, au milieu de fables, renfermoit des morceaux historiques.

Nous avons déjà exprimé [1] nos regrets de ce qu'au lieu d'une notice, à la vérité intéressante, sur les Mélanges du sophiste *Sopater*, Photius n'ait pas plutôt fait un extrait de son livre.

Nous terminons cet article par un ouvrage anonyme, le cent soixante-dixième dont Photius rend compte. Dans cette compilation, dont le patriarche ne nous donne pas seulement le titre, l'auteur avoit réuni une foule de passages tirés non seulement de livres grecs, mais aussi de livres en langues perse, thrace, égyptienne, babylonienne, chaldéenne et indienne, lesquels venoient à l'appui du christianisme. Notre sainte religion n'a nul besoin de sou-

[1] Voy. vol. VI, p. 212.

tiens si profanes; mais l'ouvrage de cet inconnu auroit été infiniment intéressant pour nous, parce qu'on y trouvoit les traditions des peuples orientaux qui ont quelques rapports aux dogmes de la Trinité et de l'Incarnation du Verbe, à la Passion et à la Résurrection de Jésus-Christ, au Paradis céleste, etc. Photius reproche au compilateur d'avoir fait preuve de peu de critique en appliquant quelquefois aux dogmes du christianisme des fables absurdes qu'il trouvoit chez les peuples étrangers; mais nous lui ferions volontiers grâce de toutes ces applications, en faveur du mérite de nous avoir conservé les traditions des peuples anciens.

Le Myriobiblon de Photius n'a pas été souvent imprimé. *David Hœschel* donna la *première édition* du texte, sans traduction, à Augsbourg, 1601, in-folio : elle est accompagnée de bonnes notes.

André Schott en ayant publié, 1606, in-fol., dans la même ville, une traduction peu exacte, *Paul Etienne* réimprima l'édition de Hœschel, Genève, 1611, in-fol., et y joignit la version de Schott.

Cette édition fut réimprimée par les frères *Berthelin*, à Rouen, 1653, in-fol.

Photius attend un éditeur.

Si nous avons donné des éloges mérités à l'ouvrage de Photius, nous ne pouvons pas traiter avec la même faveur la compilation d'Eudocie ou d'Eudoxie, surnommée *Makrembolitissa* [1], fille de l'em-

[1] Nous n'avons rien trouvé qui explique cette épithète. M. le professeur *Wilken*, que nous avons consulté, après avoir fait d'inutiles recherches sur l'origine de ce mot, nous a fait part d'une conjecture. Le

pereur Constantin VIII, et épouse de Constantin Ducas, qui régna jusqu'en 1067. Proclamée impératrice avec ses trois fils, elle épousa en secondes noces Romain III Diogène, après s'être mise en possession, par ruse, de la promesse écrite qu'elle avoit donnée à son premier époux, de ne pas se remarier. Romain étant tombé entre les mains des Turcs, en 1071, Michel VI, fils de Constantin VIII et d'Eudoxie, s'empara du gouvernement et fit enfermer sa mère dans un couvent. Dans cette retraite elle composa sous le titre d'Ἰωνιὰ, *Jardin de violettes*, une espèce de dictionnaire historique et mythologique, ouvrage qui, tant qu'il n'existoit qu'en manuscrit, jouissoit parmi les savans d'une grande réputation. Il renferme en effet beaucoup de notices sur les généalogies des dieux et des héros, sur leurs métamorphoses, sur la mythologie en général, et une foule d'anecdotes sur les écrivains de l'antiquité, mais peu de choses qu'on ne connoisse d'ailleurs; par malheur les citations de l'illustre auteur prouvent que les manuscrits dont elle se servoit ne valoient pas mieux que ceux qui nous sont parvenus.

Ducange assure [1] qu'on trouve dans les bibliothèques un poème épique inédit d'Eudoxie, sous le titre de *Boucle de cheveux d'Ariadne*, ὁ Πλόκαμος

mot 'Εμβολὴ signifioit, chez les Byzantins, un portique ou péristyle : il est donc probable qu'Eudocie fut nommée Makrembolitissa d'après un château ou une campagne qui portoit ce nom à cause de ses longs péristyles : elle peut y être née, ou l'avoir habitée.

[1] Gloss. med. gr. voc. Eudocia.

τῆς Ἀριάδνης, et trois ouvrages en prose, intitulés αἱ τῶν Γυναικῶν χρεῖαι, *les Usages des femmes*; τί δεῖ τὰς Βασιλίδας ἀσκεῖν, *De l'occupation qui convient aux princesses*, et περὶ Διαίτης μοναζουσῶν, *De la vie des dames solitaires*. Ce dernier ouvrage, dit le scholiaste [1], existe encore de notre temps dans le couvent de Proconèse, ὅπερ καὶ νῦν καθ' ἡμᾶς ἐν τῷ τῆς Προκοννήσου σεμνείῳ σώζεται. Mais feu *Villoison*, qui a vu tant de bibliothèques, déclare n'avoir trouvé nulle part ces ouvrages [2].

Le *Violarium* a été publié d'après un manuscrit qui est à la bibliothèque de Paris, par *d'Ansse de Villoison*, dans ses Anecdota græca. Quelques notes sur cet ouvrage se trouvent dans les observations de Heyne sur Apollodore. On reproche à l'éditeur, comme une faute grave, de ne pas avoir fait de travail sur les sources où Eudocie a puisé. Feu *Wyttenbach* y a suppléé pour la lettre A dans la Bibliotheca critica, vol. II, part. 3; M. *Meineke* a continué ce travail jusqu'à la lettre M, dans la Biblioth. für alte Lit. und Kunst.

Nous avons dit que trois écrivains de la période qui nous occupe nous ont laissé des matériaux pour la connoissance et l'interprétation des auteurs anciens. Photius et l'impératrice Eudoxie sont les deux premiers; le troisième est Macarius, surnommé Chrysocephalus, parce qu'il appeloit χρυσᾶ κεφάλαια, *Chapitres d'or*, les extraits qu'il avoit l'habitude de faire des ouvrages des saints pères. Il étoit archevêque de Philadelphie, et peut-être un des trois candidats qui, en 1334, furent présentés à l'empereur

[1] Anecd. gr., vol. I, p. 2.
[2] Anecd. gr., vol. I, Præf., p. x.

Jean Cantacuzène, pour la dignité de patriarche de Constantinople [1]. Il a fait, sous le titre de Ῥοδωνιὰ, *Jardin de roses*, un recueil d'extraits de divers ouvrages, la plupart perdus, nommément de plusieurs déclamations de Choricius. Une copie de ce recueil, qui a appartenu au cardinal Bessarion, se trouve à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. C'est d'après ce manuscrit que feu Villoison a donné une notice détaillée de l'ouvrage de Macarius avec plusieurs fragmens de ce recueil [2].

Nous pensons que nous ne trouverons pas de place plus convenable pour parler d'un ouvrage qui nous est parvenu sous le nom d'Horus, Orus ou Horapollon. Horus est un des dieux de la mythologie égyptienne; fils d'Osiris et d'Isis, il fut le vainqueur de Typhon. C'est aussi le nom d'un prétendu écrivain égyptien antérieur à Homère, dont la fille a été, dit-on, la nourrice de ce poète. Cet Horus est regardé comme l'auteur d'un ouvrage *sur les Hiéroglyphes*, qu'un certain Phi-

[1] Cette circonstance, dit *Villoison*, a induit en erreur les *Bollandistes*, qui placent Macarius dans la liste des patriarches de Constantinople (Acta Sanctorum, mens. Aug., p. 182 de l'éd. de Venise). Je ne puis pas vérifier la citation; mais je ne trouve pas le raisonnement de M. de Villoison bien concluant. Qu'en 1354 l'empereur ait choisi Philotheus entre les trois sujets qui lui furent présentés, cette circonstance n'empêche pas qu'en 1376 il n'ait pu donner la préférence à Macaire, lorsque, selon l'usage, on lui présenta une liste de trois candidats. Un Macaire a occupé le siége patriarchal depuis 1376 jusqu'en 1379. Je ne connois pas de motif qui empêche de croire que ce fut notre Macaire qui, présenté une seconde fois, à un âge avancé, et choisi par l'empereur, n'a joui de la dignité patriarchale que les trois dernières années de sa vie.

[2] Anecd. gr., vol. II, p. 9.

LIPPE, sur lequel nous n'avons aucune donnée, a traduit en grec. D'un autre côté, Suidas parle d'un grammairien d'Alexandrie nommé HORAPOLLON qui, sous Théodose, enseigna d'abord dans sa ville natale et ensuite à Constantinople, et écrivit, sous le titre de Τεμενικά, un ouvrage *sur les Lieux consacrés aux dieux*. Le lexicographe n'ajoute pas que ce grammairien a aussi écrit sur les hiéroglyphes; mais ce silence n'empêche pas que plusieurs savans ne le regardent comme l'auteur de l'ouvrage sur les hiéroglyphes qui, dans leur hypothèse, a fait partie des Temenica.

Un examen tant soit peu attentif de cet ouvrage ne permet pas de le regarder comme bien ancien, ni comme traduit de l'égyptien. C'est la production de quelque Grec qui a vécu à une époque où la religion égyptienne étoit déjà fondue dans la théologie des Grecs. Son objet n'étoit pas de donner la clef des hiéroglyphes; il vouloit expliquer les emblèmes et les caractères des dieux de son temps. Le nom vrai ou fictif de l'auteur est écrit Horus Apollon par les uns, et Horapollon par les autres.

Les Hieroglyphica de Horapollon furent imprimés *pour la première fois*, en 1505, dans la collection des fabulistes d'*Alde*.

Ensuite à Paris, 1521, in-8°., avec la traduction de *Bernardinus Trebatius*, qui avoit été publiée par *Frobenius*, Bâle, 1518, in-4°.

Paris, 1548, in-4°., avec une nouvelle traduction et un commentaire par *Jean Mercier*.

Paris, 1551, in-8°., avec de jolies gravures en bois et avec les variantes d'un manuscrit.

Augsbourg, 1595, in-4°., par *Dav. Hœschel*, d'après un manuscrit, avec la version de Mercier.

Rome, 1599, in-16, par *Jules Franceschino*, avec des omissions.

Cet ouvrage fut ensuite réimprimé en grec et en latin dans *N. Caussini* Syntagma elector. symbolor., Paris., 1616, in-4.°; dans *Ejusdem* Symbol. Ægyptior. Sapientia, Paris., 1633, in-8°., et dans *Valeriani* Hieroglyphica, Lugd., 1626, in-fol.

Dernière édition et la meilleure, Utrecht, 1727, in-4°., par *Jean-Corn. de Pauw*. On y trouve toutes les notes de Mercier et de Hœschel, avec un choix d'observations tirées des ouvrages ci-dessus cités du père Caussin.

Dans la traduction françoise par *J.-B. Requier*, Paris, 1779, se trouvent des variantes tirées de manuscrits de Paris.

Nous avons parlé plus d'une fois du moine Maximus Planudes, de sa collection des fables d'Ésope; de la Vie de cet esclave, qu'on lui a faussement attribuée; de son Anthologie poétique; de ses poésies; de sa Grammaire; mais la variété de ses ouvrages nous force à revenir encore une fois sur ce polygraphe, pour rassembler ici quelques indications sur celles de ses productions qui n'ont pas trouvé de place jusqu'à présent dans notre cadre, en excluant toutefois ses ouvrages de théologie, qui nous restent étrangers.

Maximus Planudes est ordinairement désigné par l'épithète, *de Constantinople*, probablement à cause du long séjour qu'il a fait dans cette capitale; nous

savons maintenant qu'il étoit né à Nicomédie [1]. C'étoit un homme vraiment savant en différentes branches. En 1327, l'empereur Andronic Paléologue-le-Vieux tira parti de ses talens en l'envoyant comme ambassadeur auprès de la république de Venise : si nous ajoutons qu'il est regardé comme le premier Grec qui se soit servi des chiffres qu'on appelle communément arabes, et qu'après son ambassade de Venise il a encore vécu vingt-cinq ans, nous aurons dit à peu près tout ce qu'on sait de la vie de ce religieux.

Il existe dans plusieurs bibliothèques une traduction inédite grecque du *Songe de Scipion par Cicéron*, et des *Commentaires de Macrobe* sur cet ouvrage, rédigés par Planudes.

Planudes a fait une traduction grecque de la *Guerre des Gaules par César* : elle n'est pas sans mérite; quelquefois le traducteur s'est écarté de son texte pour y ajouter de courtes observations.

Cette traduction a été publiée par *God. Jungermann*, à la suite de son édition de César, Francfort, 1606, in-4°.

Il existe aussi une traduction en prose des *Métamorphoses d'Ovide*, et une autre des *Héroïdes* du même. Elles sont assez élégantes, et l'auteur a rarement manqué le sens de son original.

La traduction des Métamorphoses vient d'être publiée par M. *Boissonade*, Paris, 1822, in-8°. Ce volume forme le cin-

[1] Par M. Boissonade.

quième de l'édition d'Ovide qui fait partie de la belle collection des classiques latins de M. *Lemaire*. Les Héroïdes doivent être prochainement publiées par M. *Lennep*.

Traduction en vers grecs des *Distiques de Caton*.

Cette traduction fut imprimée pour la première fois en 1514, dans le recueil grammatical de *Phil. Giunta*.

Matth. Garbicius la donna corrigée à Tubingue, 1545, in-8°.

Elle se trouve dans les éditions suivantes de Caton : Paris, 1552, in-8°. Anvers, 1568, in-8°. — Zwickau, 1662 et 1672, in-8°., par *Ch. Daum*. — Utrecht, 1735, in-8°., par *Otton Arnzen*. — Amsterd., 1759, in-8°., par *Kœnig de Kœnigsfeld*.

Traduction du passage *sur la Mémoire*, qui se trouve dans le troisième livre des Rhetoriea ad Herennium, attribués à Cicéron.

Publiée d'après un manuscrit d'Augsbourg, dans *Aretins* Beytr. zur Gesch. u. Liter. vol. VII, p. 339, et ensuite par *Chr.-F. de Matthæi*, sous le titre de *Maximi Planudis* interpretatio gr. loci auctoris ad Herennium de facultate memoriæ, arte et studio perficienda, primo (c'est une erreur) nunc edita, Mosquæ, 1810, in-4°.

Tous les ouvrages suivans sont inédits.

Traduction du traité *de la Consolation de la philosophie, par Boece*.

Scholies sur les deux premiers livres de l'Arithmétique de Diophante.

Ψηφοφορία κατ' Ἰνδοὺς ἡ λεγομένη Μεστίλη, *Le grand art de chiffrer des Indiens*.

Commentaire sur la Rhétorique d'Hermogène.

CHAPITRE LXXXII.

De la Chronique d'Eusebius.

Avant de parler des historiens proprement dits de cette période, nous croyons devoir nous arrêter à un homme qui a rendu les plus grands services à une science qu'on a avec raison nommée l'oeil de l'histoire; car, sans ce guide, elle risque de se perdre dans le chaos des événemens qui se pressent autour d'elle. La science dont nous voulons parler est la chronologie, et l'écrivain est Eusèbe.

Eusèbe, surnommé Pamphili, c'est-à-dire, l'ami du martyr St Pamphile, naquit en Palestine vers 264, fit ses études à Antioche, et fut nommé en 315 évêque de Césarée en Palestine, où il mourut vers 340. Il fut un des hommes les plus savans de son siècle, et occupa un rang distingué, tant parmi les historiens que parmi les écrivains dont la plume a défendu le christianisme. Ses ouvrages historiques sont de deux classes: l'un s'occupe de la chronologie, et c'est de celui-ci proprement que nous nous proposons de parler ici; les autres appartiennent à l'histoire ecclésiastique, et nous y reviendrons lorsque nous aurons parcouru le cercle des historiens byzantins. Les écrits qu'il a rédigés comme théo-

logien (quelques erreurs dont il est soupçonné ne permettent pas de le placer au rang des Pères de l'Eglise), sont étrangers à une histoire de la littérature profane. Néanmoins il y en a un qui y tient si intimement, que nous ne saurions le passer sous silence, et nous trouverons une occasion d'en parler.

Toutes les études d'Eusèbe étoient dirigées vers la religion qu'il professoit, et s'il cultiva la chronologie, ce fut dans le but d'établir sur des bases solides la confiance que méritent les livres historiques de l'Ancien-Testament. Il réunit les fruits de ses recherches dans une *Chronique* ou *Histoire universelle*, Παντοδαπὴ ἱςορία, divisée en deux livres. Dans le premier, auquel il donna le titre de *Chronographie*, Χρονογραφία, il rapporte l'origine et l'histoire de tous les peuples et empires, depuis la création du monde jusqu'à l'année 325 après J.-C. Il suivit un ordre ethnographique en consacrant une section particulière à chaque peuple. La durée des règnes des princes y fut fixée, et l'auteur entroit dans des détails sur quelques événemens. Dans cette première partie, Eusèbe plaça des extraits de plusieurs historiens dont les écrits sont perdus, tels qu'Alexandre Polyhistor, Bérose, Amydenus, Manéthon, Castor, etc. La seconde, intitulée *Canon chronical*, Χρονικὸς κανὼν, formoit des tables synchronistiques, rapportant de dix années en dix années les noms des souverains et les principaux événemens qui s'étoient passés depuis la vocation d'A-

braham, l'an 2017 avant J.-C. Pour ce travail, Eusèbe se servit de la Chronographie de Sextus Julius Africanus, qu'il inséra presque en entier dans son Canon, en la complétant à l'aide de Manéthon, Josèphe, et des autres historiens anciens. Il la continua aussi jusqu'à son temps.

Nous possédons une traduction latine de cette chronique, faite par S[t] Jérome : ce n'est pourtant pas une simple version, puisque ce père a continué les dates jusqu'à l'année 378, et qu'il s'est permis beaucoup de changemens dans la première partie. Quant au texte grec, il est perdu ; et quoique George le Syncelle en ait inséré plusieurs fragmens dans sa Chronique, et Eusèbe lui-même dans sa Préparation évangélique, le souvenir de ce texte original s'étoit tellement éteint qu'on commençoit à douter que celui du premier livre eût jamais existé, quelques savans s'étant persuadés qu'Eusèbe n'avoit rédigé d'autre ouvrage chronologique que le Canon. Cependant *Joseph Scaliger* avoit essayé de reconstruire ce premier livre, en réunissant les fragmens répandus dans les écrits que nous venons de citer.

La chose s'est éclaircie de nos jours, et toute incertitude a cessé. En 1792, un Arménien de Constantinople, nommé *George de Jean*, découvrit une traduction arménienne de la totalité de l'ouvrage ; il en fit une copie, qu'il transmit, en 1794, au D[r] *Zohrab*, à Venise. Le manuscrit de Constantinople porte le cachet d'un de ses anciens possesseurs, savoir de Gregorios, patriarche ou catholicos

des Arméniens. Plusieurs chefs de l'Eglise arménienne ont porté ce nom; ils ont vécu dans le onzième et le douzième siècle [1]. Cette circonstance ne nous apprend donc pas l'époque précise où la version arménienne a été faite; mais on la connoît par une autre donnée. La version est citée par Moïse de Chorène : elle doit donc remonter au cinquième siècle.

Le premier livre de la Chronique d'Eusèbe, qu'on connoît enfin par le moyen de cette traduction, est précédé d'une préface où l'auteur rend compte du dessein, du plan et de la difficulté de son ouvrage; il est divisé en quarante-huit chapitres, dont les vingt-deux premiers renferment la chronologie des Chaldéens, des Assyriens, des Mèdes, des Lydiens, des Perses, des Hébreux et des Egyptiens, y compris les rois de la dynastie des Ptolémée; presque tout ce qu'ils renferment, à quelques variations près, se trouve dans le Syncelle et dans la Préparation évangélique; ainsi nos connoissances ont peu gagné pour cette partie, par la découverte de la version arménienne. M. *Raoul-Rochette*, dont les recherches sur cet ouvrage ont amené ce résultat [2], annonce que la seconde partie, ou les chapitres vingt-trois à quarante-huit, consacrés à la chronologie des Grecs et des Romains, jusqu'au temps de Jules César,

[1] Voy. *Ang. Maii* de Philonis Judæi et Eusebii Pamphili scriptis ineditis Dissertatio. Mediolani, 1816, in-8°.

[2] Voy. l'Extrait de M. *Raoul-Rochette*, dans le Journal des Savans, 1819, p. 545.

est plus riche, et il a promis de communiquer aussi au monde savant ce qu'il y a découvert de nouveau. En attendant qu'il tienne cet engagement, nous allons extraire quelques passages du jugement qu'un autre écrivain françois, fort instruit dans les langues de l'Orient, a porté sur la traduction arménienne d'Eusèbe. « Les divers morceaux, dit M. Saint-Martin [1], qu'Eusèbe a tirés de Bérose, d'Abydène, de Céphaléon, et d'autres écrivains, ou plutôt qu'il a empruntés à la Chronique d'Alexandre Polyhistor, sont tous curieux, mais difficiles à employer, comme tous les renseignemens que les anciens nous ont transmis sur les royaumes d'Assyrie, de Babylone et de Médie : c'est cette partie de l'ouvrage qui présente le plus de détails neufs et intéressans. Je ne veux point parler de la mention de ces rois que Bérose suppose avoir gouverné Babylone pendant des myriades de siècles ; on sent que de pareilles choses ne se discutent pas ; mais ce qu'il dit ensuite mérite plus d'attention. Il prétend que long-temps avant Sémiramis, les Mèdes firent la conquête de Babylone qu'ils occupèrent pendant deux cent vingt-quatre ans, sous huit rois ; ils furent remplacés par onze princes dont cet historien ne nous fait pas connoître l'origine, et dont le nombre d'années ne se trouve malheureusement pas dans le manuscrit arménien. A ceux-ci succédèrent quarante-neuf rois chaldéens qui régnèrent quatre cent cinquante-huit

1 Journal des Savans, 1820, p. 106.

ans, et furent remplacés par neuf rois arabes qui occupèrent le trône pendant deux cent quarante-cinq ans : ce ne fut qu'après que régna Sémiramis. La durée de ces dynasties ne dépasse pas les limites assignées par les Septante, et elles se renferment à peu près dans les mêmes bornes que la chronologie chinoise. Ces nouveaux documens historiques pourront donner lieu à plusieurs considérations importantes..... Plusieurs passages des auteurs cités par Eusèbe seront fort utiles pour expliquer divers endroits obscurs des livres des Rois et des Prophètes ; ils jetteront aussi du jour sur le fameux Canon chronologique qui accompagne ordinairement l'Almageste de Ptolémée...... Les récits consignés dans le nouvel Eusèbe mettent hors de doute que tous les rois mentionnés dans ce Canon jusqu'à Nabopolasar, père de Nabuchodonosor, n'étoient que des officiers ou du moins que des feudataires des rois assyriens de Ninive ; ce qui s'accorde fort bien avec ce qu'on voit dans l'Ecriture et avec les inductions que l'on peut tirer de divers passages d'Hérodote.....»

« Après l'examen de la Chronique d'Eusèbe, dit le même savant, il est certain qu'il faut beaucoup rabattre des avantages exagérés qu'on espéroit en retirer ; mais cependant, en elle-même, cette découverte est encore d'une assez grande importance, puisqu'elle donne un degré de plus de certitude à beaucoup de renseignemens que nous possédons sur l'histoire ancienne, que nous connoissons précisément de quelle manière les idées d'Eusèbe s'enchaî-

noient, et enfin qu'elle rend incontestable l'authenticité des fragmens grecs publiés par Scaliger. Tout bien considéré, cette découverte ajoute à la masse de nos connoissances un assez grand nombre de faits et de renseignemens nouveaux, non seulement sur les rois d'Assyrie, mais encore sur les successeurs d'Alexandre, les Séleucides en particulier, et un long fragment de Diodore de Sicile sur les rois d'Albe.»

La *première édition* de la *traduction latine* de S[t] Jérome parut à Milan, sans indication de lieu ni date, vers 1475, in-4°. *Philippe Lavania* l'imprima avec cette épigramme de *Boninio Mombrizio* :

Historias quicumque suo cum tempore quæris,
Hoc tibi non amplo codice, lector, habes.
Condidit *Eusebius* tecumque, *Hieronyme*, *Prosper*;
Matthæi pars est ultima *Palmerii*.
Omnibus ut pateant, tabulis impressit ahenis
Utile, *Lavania* gente *Philippus*, opus.
Hactenus hoc toto meum fuit orbe volumen,
Quod vix qui ferret tædia scriptor erat.
Nunc ope Lavaniæ numerosa volumina nostri
Ære perexiguo qualibet urbe legunt.

Ainsi les continuateurs de Jerome sont *Tiro Prosper*, surnommé *Aquitanus*, qui le poussa jusqu'en 455, et *Matteo Palmieri*, de Florence, qui assista en 1439 au concile de Florence et fut chargé des fonctions les plus honorables par ses concitoyens. Il écrivit, sous le titre *De temporibus*, une chronique adressée à Pierre, fils de Cosme de Médicis, et allant depuis l'origine du monde jusqu'à l'année 1449. La partie première, antérieure à l'année 448, n'a jamais été imprimée. C'est cette continuation que Mombrizio inséra dans l'édition de Lavania; celle-ci fut réimprimée à Venise, en

1483, in-4°., par *Erard Ratdolt*, avec une nouvelle continuation rédigée par *Mattia Palmieri*, de Pise, et qui va jusqu'à la fin de l'année 1482 [1]. L'édition de Ratdolt est due aux soins de *Jean Lucilius Hippodamus* (c'est-à-dire, Sandritter) de Heilbronn; on la compte parmi les curiosités typographiques. *Henri-Etienne* réimprima la Chronique avec une nouvelle continuation, à Paris, 1512, et une seconde fois, 1518, in-4°., et *Jean Sichard* en donna une édition soignée, Bâle, 1529, in-fol. (réimprimée cinq fois). On fait aussi grand cas de celle d'*Arnauld de Pontac*, Bordeaux, 1604, in-fol., qui est corrigée sur vingt-huit manuscrits. Nous passons sous silence d'autres réimpressions, et ajoutons seulement que la Chronique d'Eusèbe se trouve aussi dans les collections des œuvres d'Eusèbe et de S[t] Jérome.

Josephe Scaliger entreprit de reconstruire le texte grec d'Eusèbe, en réunissant les fragmens qui se trouvent dans le Syncelle, dans Cedrenus et dans d'autres chroniqueurs. Il publia alors l'ouvrage intitulé Thesaurus temporum; Eusebii Pamphili chronic. canonum omnimodæ historiæ libri II interpret. Hieronymo, ex fide vetustissimorum codd. castigata; item auctores omnes derelicta ab Eusebio et Hieronymo continuentes. Ejusdem Eusebii utriusque partis chronicorum canonum reliquiæ græcæ quæ colligi potuerunt. Opera ac studio *Jos. Justi Scaligeri*, etc. Lugd. Bat., 1606, et avec de nouvelles observations, 1658, in-fol. On a souvent accusé Scaliger d'avoir lui-même confectionné ou traduit du latin plusieurs fragmens qu'il a placés dans cet ouvrage; ce reproche pouvoit d'autant plus facilement lui être adressé, que quelques auteurs qu'il avoit compulsés n'avoient pas été imprimés de son temps. Nous avons déjà remarqué que la découverte de la traduction arménienne l'a complétement justifié.

[1] Voy. sur les deux Palmieri, Matteo et Mattia, *Fabricii* Bibl. lat. med. et inf. ætatis, vol. V, p. 148 et 176. *Gir. Tiraboschi*, Storia della letteratura italiana (éd. de Florence de 1807), vol. VI, p. 660 et 663.

Une autre collection de fragmens d'Eusèbe, accompagnée d'une traduction latine, se trouve dans *Fabricii* Bibl. gr., vol. XIV de l'ancienne édition.

Avant la publication de la version arménienne, MM. *Ange Mai* et *Zohrab* en donnèrent une traduction latine, Milan, 1818, in-4°. On les accusa d'avoir fait des changemens à leur original, en se servant pour cela du travail de Scaliger; mais ce reproche, qui leur a été adressé par le P. *Jean-Baptiste Aucher*, a été reconnu injuste. Ce religieux a publié à la fois le texte arménien et une nouvelle version latine; il en a fait presque à la fois deux éditions, l'une in-4°., l'autre in-folio; celle-ci étant une dernière révision, est encore un peu plus correcte que l'édition in-4°. L'une et l'autre ont paru à Venise en 1818, en deux volumes.

CHAPITRE LXXXIII.

Historiens des quatrième, cinquième et sixième siècles[1].

Le premier historien proprement dit de la longue période de décadence dans laquelle nous allons entrer, le premier, en suivant l'ordre des temps, est Praxagoras *d'Athènes*, qui, à l'âge de trente-deux ans, écrivit l'*Histoire de Constantin-le-Grand*, en deux livres. Cet auteur étoit païen; cependant Photius, qui nous a laissé un foible extrait de son ouvrage, dit qu'il y faisoit un grand éloge de Constantin : il disoit que ce prince avoit effacé par ses vertus tous les empereurs ses prédécesseurs. Cette manière de juger Constantin prouve que Praxagoras étoit foiblement attaché au paganisme; elle prouve aussi que la prédilection pour son héros aveugloit ce jeune historien sur ses défauts; car si le prince dont la Providence s'est servi pour faire triompher le christianisme, a été traité trop sévèrement par quelques ennemis de la religion, certainement le meurtrier de Crispus ne mérite pas l'éloge exagéré que Praxagoras en faisoit. Quoi qu'il en soit, on doit

[1] Voy. *Phil. Labbei* Protrepticon de Byzantinæ historiæ scriptoribus. Paris., 1648, in-fol. *Mart. Hankii* de Byzantinarum rerum scriptoribus græcis liber. Lips., 1677, in-4°.

s'étonner que le zèle des moines du moyen âge ait laissé périr son ouvrage.

Nous avons aussi perdu l'*Histoire d'Alexandre* de cet écrivain, en six livres. Celle-ci, aussi bien que l'histoire de Constantin, étoient écrites en dialecte ionien. C'étoit, comme le remarque judicieusement le baron de Sainte-Croix, dans le quatrième siècle, une affectation qu'il faut pardonner à la jeunesse de l'auteur.

On n'est pas surpris que nous ne possédions plus la *Continuation de la Chronique d'Herennius Dexippus*, Χρονικὴ ἱςορία μετὰ Δέξιππον, d'Eunapius *de Sardes*, sophiste du commencement du cinquième siècle, sur lequel nous reviendrons. Elle se composoit de quatorze livres, et alloit depuis Claude II, (268 après J.-C.) jusqu'en 407. Photius reproche à cet historien une grande haine pour le christianisme et pour Constantin-le-Grand, et beaucoup de partialité en faveur de Julien. Nous l'avons dit, la chronique d'Eunapius est perdue; il en reste seulement quelques fragmens dans les *Extraits des ambassades* composés par ordre de Constantin VI. Nous pouvons cependant nous faire une idée de ce qu'elle renfermoit, d'après Zosime, dont l'histoire, depuis le chapitre quarante-un du premier livre jusqu'au chapitre douze du cinquième, en est un extrait, qui, pour dire la vérité, ne confirme pas le jugement défavorable que Photius a prononcé sur la véracité d'Eunapius. Au reste, on n'a pas renoncé absolument à l'espoir de retrou-

ver son ouvrage même. Il en existoit une copie à la bibliothèque du Vatican du temps de *Muret ;* elle s'y trouve probablement encore. Un autre manuscrit étoit anciennement dans la bibliothèque du monastère des religieux Augustins *ad Carbonariam* à Naples : des recherches soigneuses l'y feroient peut-être retrouver.

Les fragmens d'Eunapius se trouvent dans les éditions de la seconde partie des *Extraits des ambassades*, donnée l'une par *David Hœschel* (Augsbourg, 1603, in-4°.), et l'autre par *C.-A. Fabrot*, Paris, 1648, in-fol. Ils ont aussi été placés dans les éditions des Vies des sophistes du même auteur, données par *André Schott* et M. *Boissonade*.

Olympiodore *de Thèbes* en Egypte continua l'histoire d'Eunapius, depuis 407 jusqu'à 425. Son ouvrage, intitulé *Matériaux pour l'histoire*, Ὕλη ἱςορίας, ou *Histoire*, Ἱστορικοὶ λόγοι, se composoit de vingt-deux livres. Photius pense que le premier titre a été donné à cette composition pour excuser l'extrême négligence du style. Olympiodore étoit païen ; il est nécessaire, à l'époque que nous parcourons, de savoir à quel culte étoit attaché chaque historien. Comme les folies des hommes se renouvellent périodiquement, et que le hasard fait revivre quelquefois des dénominations qui paroissoient oubliées, on ne doit pas être étonné de lire dans l'extrait que Photius nous a laissé de l'histoire d'Olympiodore, qu'il y étoit question d'une troupe composée de soldats indisciplinés et du rebut de la société, qui

portoit le nom de *Fédérés*, Φοιδεράτοι (Foederati). On nous pardonnera ce rapprochement à cause de la singularité.

L'extrait que Photius a fait de l'ouvrage d'Olympiodore avoit été publié avant que le Myriobiblon eût été imprimé par *Fréd. Sylburg*, dans sa collection historique. On le trouve aussi dans *Labbei* Eclogæ hist. Byzant.

Priscus *de Panium* en Thrace, sophiste établi à Constantinople, fut envoyé par Théodose-le-Jeune comme ambassadeur auprès d'Attila. Il écrivit une *Histoire byzantine*, et *De la guerre d'Attila*. Cette guerre est de l'année 440; mais l'Histoire de Priscus se terminoit à l'année 474. Cet ouvrage est perdu, à l'exception du morceau où se trouve le récit de sa mission; celui-ci nous a été conservé dans les *Extraits des ambassades*.

Nous renvoyons, pour les éditions, à ce recueil.

Nous allons parler d'un historien qui a été l'objet de beaucoup de disputes littéraires, dans lesquelles les défenseurs des différentes opinions n'ont su se prémunir ni de chaleur ni d'esprit de parti; c'est Zosime. Quoiqu'Evagrius, Photius et Nicéphore l'aient beaucoup blâmé comme écrivain, ils ne rapportent cependant aucune circonstance de sa vie. Si ce silence paroît indiquer qu'ils n'avoient au moins pas de mal à dire de son caractère moral, il nous laisse aussi dans l'incertitude sur le temps où il a fleuri. Tout ce que nous savons de cet

historien, c'est qu'il faut le placer entre les années 430, époque où a fleuri Syrianus, dont il cite un ouvrage, et 591, qui est celle où Evagrius a écrit. Toutefois le tableau qu'il fait de l'état de l'empire, dont quelques provinces étoient au pouvoir des Barbares, et dont les villes étoient réduites en solitude, paroît indiquer qu'il a composé son histoire vers la fin du cinquième siècle. Si l'on s'en tient à cette donnée, on concevra aussi qu'au bout d'un siècle le souvenir de sa personne pouvoit être tellement effacé, qu'Evagrius n'a pu se procurer aucun détail sur l'histoire de sa vie. Ce que nous savons par le titre de son ouvrage, c'est qu'il étoit comte et ex-avocat du fisc, Ἀποφισκοσυνήγορος. Parmi les cent cinquante avocats qui composoient le barreau du préfet du prétoire, soixante étoient alternativement désignés tous les ans, ou tous les deux ans, pour défendre les intérêts du fisc. Ces soixante avocats appartenoient à la catégorie des comtes du consistoire, et étoient qualifiés de *Viri spectabiles*. Zosime ayant été fonctionnaire public et demeurant à Constantinople, on peut s'étonner de la franchise et de la hardiesse avec lesquelles il parle des empereurs chrétiens; mais cette circonstance vient à l'appui d'autres motifs qui font penser que l'ouvrage de Zosime n'a pas été publié de son vivant.

Polybe avoit choisi pour sujet de sa composition historique les causes et les événemens qui avoient préparé la grandeur romaine : imitant cet illustre écrivain, Zosime s'est proposé de tracer les causes

de la décadence de l'empire; mais il n'a ni la pénétration ni le talent de son modèle. Toutefois il a choisi une méthode assez judicieuse. Remontant à la révolution opérée par Auguste, première cause, selon lui, de cette décadence, il fait dans le premier livre un précis rapide des trois premiers siècles de l'empire romain. A mesure qu'il avance et qu'il s'approche de l'époque dont il s'est proposé d'être l'historien, il donne à son récit plus de développement. Ainsi les événemens du quatrième siècle forment seuls les deuxième, troisième et quatrième livres. Dès-lors seulement il entre véritablement en matière, et décrit la décadence de l'empire sous Honorius, Arcadius et Théodose-le-Jeune : ces quinze années, depuis 395 jusqu'en 410, forment le cinquième et le sixième livre. Ce plan est sage; mais Zosime manque de jugement et se laisse entraîner au-delà du but par le désir d'imiter Polybe, en faisant entrer dans son premier livre des événemens qui, s'étant passés chez les Perses, les Grecs et les Macédoniens, étoient étrangers à la chute de la puissance romaine..

Nous n'avons qu'une petite partie du sixième livre; Evagrius et Photius n'en avoient pas davantage. Zosime annonce l'intention de pousser son histoire jusqu'au temps où il a vécu; mais en supposant qu'il ait atteint la fin du cinquième siècle, il s'en faut de quatre-vingt-dix ans pour que cette histoire soit complète. Il paroît donc qu'il ne l'a pas achevée; ce soupçon est confirmé par quelques né-

gligences de style qu'il auroit peut-être fait disparoître en retouchant son travail. Dans les quatre premiers livres, Zosime n'est que compilateur et abréviateur; il y a fait preuve du principal talent qu'on peut exiger d'un écrivain de ce genre, qui est celui de la clarté; si quelquefois il en manque, c'est quand il veut être trop bref : son principal défaut est de négliger la chronologie. Dans le cinquième livre il devient historien pragmatique; il choisit bien les événemens et les combine avec sagacité; il en recherche les causes et en développe les suites; il montre une assez grande connoissance des hommes et des ressources d'un gouvernement bien ordonné; enfin il surpasse tous les historiens de ces temps par sa franchise. On doit regretter que la conclusion de son ouvrage nous manque; ainsi les causes qui ont amené la révolution dont il se propose d'être l'historien, sont isolément bien indiquées; mais elles ne sont pas réunies en masse sous un seul foyer.

Les sources où Zosime a puisé sont, jusqu'au chapitre quarante-un du premier livre, *Hérennius Dexippus;* de là au chapitre onze du cinquième, *Eunapius;* enfin, *Olympiodore*. La partie où il vouloit probablement raconter les événemens de son temps n'existe pas. Si Zosime est un compilateur, il n'est pas un copiste. En prenant pour guides trois écrivains distingués, il ne se contente pas d'abréger leurs histoires; il les compare à d'autres autorités, et lorsque celles-ci lui paroissent d'un plus grand poids, il abandonne ses guides. Il tient ainsi

le milieu entre le simple abréviateur et l'historien.

Nous arrivons maintenant à une question importante : Zosime est-il un historien digne de foi? Evagrius, Nicéphore Calliste et Photius parmi les anciens, le cardinal *César Baronius* parmi les modernes, ont surtout attaqué la véracité de cet historien. A leur exemple, le jésuite *Lelio Bisciola* et deux protestans, le chevalier *Barth* (Casp. Barthius) et *J.-Dan. Ritter*, se sont déclarés ses antagonistes. Sans parler des écrivains qui l'exaltent, uniquement parce qu'il étoit ennemi de la religion chrétienne, ni de ceux auxquels on peut supposer une disposition semblable, comme *Gibbon*, son impartialité a été défendue par des hommes aussi estimables pour leurs lumières qu'attachés au christianisme; tels sont *Jean Lœwenklau*, qui, le premier, fit connoître Zosime par la traduction qu'il en publia; *George-Benoît de Schirach*, homme doué d'un si excellent jugement, qu'on peut dire que de tous les écrivains allemands il est, peut-être, le seul qui, dès l'origine, a bien apprécié la révolution françoise [1]; *J.-Matth. Schrœckh* [2], et le dernier éditeur, *Reitemeier*.

Celui qui voudra décider ce grand procès avec impartialité, doit d'abord faire attention à une circonstance : c'est que les événemens que Zosime

[1] L'ouvrage auquel nous faisons allusion est le Journal politique de Hambourg (en allemand) qu'il rédigea depuis 1781 pendant plus de trente ans; mais celui où il défendit Zosime est intitulé : Historische Briefe; Helmstadt, 1770, in-8°.

[2] Allgemeine Biographie, vol. IV. Berlin, 1772, in-8°.

avoit à raconter étoient bien faits pour remplir d'amertume le cœur d'un homme bien pensant, d'un patriote ; ils paroissent surtout avoir fait une vive impression sur Zosime, qui, dans son indignation, traite sans ménagement les auteurs de ces malheurs. C'étoit, on ne peut le nier, préférablement les empereurs chrétiens. Confondant la religion avec ceux qui la professoient sans en pratiquer les préceptes, Zosime compte le renversement du paganisme et l'introduction d'un nouveau culte, parmi les causes qui précipitèrent l'empire romain vers sa ruine ; c'étoit sans doute une erreur grave : elle avoit sa source dans un défaut de jugement ; mais il y a loin de l'erreur commise par celui qui juge mal les motifs d'une action, à la falsification d'un fait ; et toutes les fois que la religion, la gloire nationale, des préjugés sucés avec le lait, sont en collusion avec la vérité, il faut faire la part de la foiblesse humaine. Zosime, quoique attaché à sa religion et en déplorant la ruine, est loin cependant de regarder cette révolution comme l'unique source des malheurs dont il déroule le tableau ; il indique toutes les autres causes de la décadence romaine, et il les démêle avec beaucoup de sagacité. Il ne se trompe peut-être que deux fois : d'abord lorsqu'il met sur le compte de la religion des maux dont elle étoit innocente, et ensuite lorsqu'il se persuade que la concentration du pouvoir souverain dans les mains d'un seul homme a amené la destruction de l'empire romain. Trop de faits ont prouvé que le pouvoir

monarchique seul a suffisamment de force pour prévenir la dissolution d'un grand empire, surtout dans l'époque où il est exposé à un danger imminent de la part de l'ennemi. Mais Zosime est excusable; il ne connoissoit que l'abus du pouvoir monarchique et le despotisme d'un seul, et il n'avoit pas appris par expérience que le despotisme aristocratique et plus encore celui de la multitude, sont plus pernicieux encore. Si Zosime préfère le culte de ses dieux à la religion de Constantin, cette préférence ne le rend pas injuste. Arrivé à l'époque de Stilichon, Eunapius, ennemi juré de ce ministre et de son épouse Seréna, ne lui paroît plus une autorité suffisante, et il défend ce couple contre des accusations calomnieuses. Si l'on ne peut entièrement laver Zosime du reproche d'avoir été trop sévère dans sa manière de juger Constantin-le-Grand, il faut convenir au moins qu'il le haïssoit beaucoup moins comme chrétien que comme l'auteur des maux qui accabloient l'empire.

Il est un passage de l'histoire de Zosime qui a été fréquemment cité par ses détracteurs, parce qu'il offre, au premier coup d'œil au moins, la preuve d'un mensonge tendant à rendre odieuse la personne de Constantin. M. *de Sainte-Croix*, aussi distingué par son érudition que par sa piété, a provoqué à ce passage dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres [1], et l'autorité de ce savant

[1] Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres, vol. XLIX, p. 466.

en matière de critique est si grande que nous ne pouvons passer sous silence le blâme qu'il jette sur Zosime. Le passage de l'historien se trouve au livre II, chapitre 29. Zosime y rapporte que Constantin se fit chrétien parce que les pontifes du paganisme ayant refusé de le purifier du double parricide dont il s'étoit rendu coupable en faisant mourir et son fils Crispin, et son épouse Fausta, un certain Egyptien qui vivoit familièrement avec les femmes du palais impérial, insinua à Constantin que les mystères des chrétiens avoient la faculté d'abolir tous les péchés, et que ceux qui en participoient étoient quittes de toutes leurs souillures. Or, dit M. de Sainte-Croix, Constantin professa le christianisme en 312, et le meurtre de son fils n'eut lieu qu'en 326; ainsi l'anachronisme est évident. Cela paroît certain; mais nous sommes fâché de le dire, lorsque M. de Sainte-Croix ajoute que Constantin fut plus malheureux que coupable, nous ne reconnoissons plus l'excellent esprit de cet écrivain. Son assertion hasardée n'est appuyée d'aucun document du temps : elle se fonde uniquement sur le dire de quelques écrivains du moyen âge, peu dignes de foi, parce que ne voyant en Constantin que celui qui avoit exalté la croix, ils croyoient ne pouvoir jamais l'élever assez haut lui-même.

Quoi qu'il en soit, le raisonnement de M. de Sainte-Croix prouve la fausseté du récit de Zosime, en supposant toutefois que les dates sur lesquelles ce savant se fonde soient exactes : c'est

ce qui reste à examiner. Point de doute sur la seconde; mais est-il bien certain que Constantin ait professé le christianisme dès 312 ? Cette date tient à la légende du miracle qui opéra la conversion de ce prince; mais cette légende même est l'objet d'une controverse. On sait que Constantin n'a pas subitement quitté le culte des dieux; son changement a été graduel; et si en 312 il a donné quelques édits favorables aux chrétiens, il ne s'est déclaré un des leurs qu'en 324, après la mort de Licinius; il s'ensuit que dans tous les cas c'est Constantin chrétien qui a commis les violences qui ternissent sa mémoire, et ceux qui veulent soutenir l'exactitude du récit de Zosime, n'ont qu'à supposer que la conscience de ce prince, tourmentée de remords, balança quelquefois entre le culte de ses pères et la nouvelle religion qu'il avoit embrassée.

Quant à nous, il nous paroît que le récit de Zosime est destitué de tout fondement; mais nous sommes loin de l'accuser d'être l'auteur de cette calomnie. Elle avoit une apparence de vérité par la circonstance que Constantin n'a reçu le baptême et n'est par conséquent véritablement entré dans la communion des fidèles, que dans les derniers temps de sa vie. On voit, par un passage de Sozomène [1], que le récit de Zosime étoit accrédité long-temps avant cet historien. Ainsi, le seul reproche qu'on puisse faire à cet historien est d'avoir cru trop légèrement

[1] Lib. I, c. 3.

un fait qui pouvoit paroître vraisemblable à ses yeux.

Ajoutons encore ce que dit sur Zosime un écrivain allemand que nous avons déjà cité [1] : « Bien loin de lui faire un reproche d'avoir souvent blâmé les empereurs chrétiens, nous lui devons de la reconnoissance d'avoir signalé avec la franchise qui le caractérise, les fautes et les crimes de ces princes que les écrivains chrétiens passent sous silence, ou dont ils ne parlent qu'en les palliant, si même ils ne les peignent comme des actions louables. Et quand il seroit vrai qu'il a forcé les couleurs, la comparaison de ses récits avec ceux des écrivains chrétiens peut servir à faire découvrir la vérité. Malgré les éloges dont ceux-ci sont si prodigues, l'histoire de ces princes même prouve que souvent il les a bien jugés, et il n'existe pas de motifs pour l'accuser d'avoir sciemment manqué à la vérité. »

•Zosime parut en latin avant que son texte grec eût été imprimé. *Jean Lœwenklau* ou Leunclavius, en publia une traduction latine, Bâle, 1576, in-fol., avec une apologie de cet historien.

Henri Etienne publia les deux premiers livres seulement du texte avec la version de Lœwenklau, à la suite de son Hérodien, Paris, 1581, in-4°., qui fut contrefait à Lyon, 1611 et 1624.

La *première édition complète* de Zosime est due à *Fréd. Sylburg*, qui en plaça un texte constitué d'après deux manuscrits, avec la traduction de Lœwenklau, dans le vol. III de

[1] *Schrœckh* Christl. Kirchengesch., vol. VII, p. 64.

sa Collection d'historiens de Rome. Cette édition est la seule critique, et, sous ce rapport, préférable à toutes les suivantes, que nous allons indiquer.

Oxford, 1679, in-8°., par *Th. Smith*, édition assez mauvaise, quoique jolie.

Zeitz, 1679, in-8°., par *Cellarius*, avec de bonnes notes historiques et géographiques.

Oxford, 1696, in-8°., réimpression de l'édition de *Th. Smith*, avec les notes de Cellarius.

Jena, 1714, in-8°., réimpression de celle de Zeitz.

Depuis cette époque, Zosime, décrié par une critique injuste, ne fut pas réimprimé jusqu'à 1784, quoiqu'on connoisse en Italie, en France et en Espagne jusqu'à neuf manuscrits qui n'ont pas été collationnés. Enfin, *J.-F. Reitemeier*, élève de Heyne, donna à Leipzig, 1784, in-8°., une bonne édition manuelle de Zosime. Sous le rapport de la critique, il n'a eu d'autres secours que les observations de quelques savans, et entre autres de Heyne; mais il en a tiré un très-bon parti, il a corrigé la traduction de Lœwenklau et ajouté un très-bon commentaire historique. En tête de l'édition se trouve une dissertation sur Zosime et sur la confiance qu'il mérite. Elle nous a servi pour la rédaction de cet article.

Une édition critique de Zosime reste à faire.

L'histoire de Priscus fut continuée par Malchus *de Philadelphie* en Syrie, sophiste chrétien établi à Constantinople. Il écrivit une *Histoire de Byzance*, Βυζαντιακά, en sept livres, depuis l'année 474, où Priscus s'est arrêté, jusqu'en 480; et, à ce qu'il paroît, une autre allant depuis Constantin-le-Grand jusqu'à Anastase, qui monta sur le trône en 491. Photius appelle Malchus un écrivain pur, clair, se servant d'un style toujours convenable aux choses.

Il existe deux fragmens du premier de ses ouvrages dans les Extraits des ambassades.

Pierre *de Thessalonique*, mais d'une famille illyrienne, exerça à Constantinople l'état de rhéteur et d'avocat. Justinien l'envoya comme ambassadeur auprès d'Amalasonthe, fille de Théodoric, roi d'Italie; mais il ne parvint pas en présence de cette princesse, parce qu'elle avoit péri pendant son voyage. Pierre fut décoré du titre de *Patricius* et de *Magister officiorum*, et envoyé auprès de Chosroès. Il écrivit un ouvrage historique dont nous avons quelques fragmens dans les Extraits des ambassades.

Candide, *Isaurien*, a écrit dans un style trop poétique une Histoire composée de trois livres et renfermant les années 457 à 491. Suidas et Photius nous en ont conservé des fragmens.

Les fragmens de Malchus, Pierre et Candide, se trouvent dans la seconde partie des Extraits des ambassades.

Photius nous a conservé des fragmens de l'ouvrage de Nonnose, que l'empereur Justinien avoit envoyé auprès des Éthiopiens, des Homérites, des Sarrasins et autres tribus arabes, ambassades dont il a écrit l'histoire.

Nous allons parler d'un des historiens les plus célèbres de l'empire d'Orient, de Procope. Il étoit *de Césarée* en Palestine, et exerça à Constantinople l'état de rhéteur et de sophiste. On dispute sur la question de savoir s'il fut chrétien ou non. L'indifférence avec laquelle il passe sous silence les dis-

pntes religieuses qui troubloient l'église de son temps, l'a fait soupçonner de paganisme ; mais peut-être jugea-t-il ces misérables querelles indignes d'occuper une place dans une histoire politique. Justin l'aîné le donna à Bélisaire, comme secrétaire et conseiller, avec la charge d'accompagner ce général dans ses expéditions : cette nomination eut lieu peu de temps avant 527, année où Justin mourut. Bélisaire, qu'il avoit en effet suivi dans sa campagne contre les Vandales d'Afrique, l'envoya à Syracuse pour quelques affaires relatives au service de l'armée. En 536 il l'employa utilement dans sa campagne d'Italie contre les Goths : Procope rassembla des troupes et des vaisseaux en Campanie. Après 539 il fut nommé sénateur, et vers 562, préfet de Constantinople, place que Justinien lui ôta ensuite. Il mourut à un âge avancé.

Dans son *Histoire de son temps*, Τῶν καθ' αὐτὸν ἱϛοριῶν βιβλία ὀκτὼ, en huit livres, dont les quatre premiers livres portent le titre particulier de *Persiques*, et les autres celui de *Gothiques*, Procope décrit les guerres de l'empire de Byzance avec les Persans, les Vandales, les Maures et les Goths, en y joignant les événemens contemporains; dans les deux premiers livres, il est question de la guerre de Perse, depuis 407 où Arcadius avoit nommé le roi de Perse tuteur de son fils Théodose, et, d'après l'assertion de deux orientalistes de nos jours [1], Pro-

[1] MM. *Chahan de Cirbied* et *F. Martin*, dans leurs Recherches sur l'hist.

cope puisa ses notions sur la Perse et l'Arménie dans l'ouvrage arménien de l'évêque *Puzant Posdus*, né à Constantinople de parens grecs, et qui a écrit une Histoire de l'Arménie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 390, en six livres, dont les quatre derniers se sont conservés [1]. Dans son troisième et son quatrième livre, Procope rapporte la guerre d'Afrique, depuis 395 jusqu'en 545. Ces deux livres sont quelquefois cités sous le titre de *Vandaliques* ou de *Libyques*; le dernier titre paroît avoir été donné anciennement à tous les quatre livres, de manière que les Libyques comprennent aussi l'histoire de la guerre de Perse : au moins Eustathe cite quelque part les Libyques de Procope pour un passage qui se trouve dans le premier livre des Persiques. Les quatre derniers livres sont consacrés à la guerre contre les Visigoths d'Italie, depuis l'expédition de Théodoric, en 487, jusqu'à la paix de 522.

Procope parle d'événemens dont il a été témoin, ou sur lesquels il a pu prendre des informations auprès des acteurs mêmes. Il écrit en homme élevé au-dessus des préjugés de son siècle ; il est véridique, toutes les fois que l'empereur Justinien, l'impératrice Théodora et Bélisaire ne jouent pas un rôle dans ses récits : quand il est question de ces trois personnages, Procope mérite autant de foi

ancienne de l'Asie, puisées dans les manuscrits orientaux de la Bibl. de Paris. Paris, 1806, in-8°., p. 294

[1] Ils ont été imprimés à Constantinople, en 1730, in-4°.

que tout historien qui écrit sous les yeux du prince, du général ou du ministre dont il rapporte les faits. Son style est clair et vigoureux, quelquefois un peu prolixe.

Les quatre premiers livres de l'histoire de Procope parurent dans une traduction latine de *Raphaël de Volterra*, à Rome, 1509, in-fol., chez Euchaire Silber ; les quatre derniers avoient été imprimés dans la même ville, dès 1506, in-fol., par J. Besicken, dans une traduction faite par *Chph. Persona.* Ces traductions ont été souvent réimprimées.

La *première édition grecque* fut publiée par *Dav. Hœschel,* à Augsbourg, 1607, in-fol.

Le jésuite *Claude Maltrait* en donna une autre plus correcte, et accompagnée d'une traduction, dans les Œuvres complètes de Procope, Paris, 1662, deux vol. in-fol., qui font partie de la Collection Byzantine.

Les éloges que Procope donne, dans l'Histoire de son temps, aux personnes dont la cour impériale étoit composée, contrastent singulièrement avec la manière dont les mêmes personnages sont traités dans ses Ἀνέκδοτα ou *Histoire secrète*, en trente chapitres, qu'il écrivit, à ce qu'il paroît, peu avant sa mort, et qui vont jusqu'à 553. Dans cette histoire secrète, Procope vengea la vérité qu'il avoit été obligé d'outrager dans son premier ouvrage, en faisant le portrait de l'hypocrite Justinien, de la vindicative Théodora, et de Bélisaire, héros sur le champ de bataille, esclave dans son intérieur d'une épouse intrigante et débauchée. Cette histoire est un monument qui atteste la nullité des

efforts des puissans de la terre pour dérober la vérité aux regards de la postérité. Il est vrai que le mécontentement de Procope perce à travers son récit, et qu'il peut faire douter de sa véracité; mais, d'un autre côté, les histoires scandaleuses qu'il raconte portent le caractère de la vérité, et elles sont confirmées par tout ce que nous savons de la lâcheté, de l'avidité, de l'injustice et de l'ingratitude de Justinien. Ces Anecdotes sont, au reste, le premier exemple et le modèle de ces mémoires secrets dont les siècles modernes ont fourni un nombre si considérable.

Il est bon, au reste, de voir comment Procope lui-même justifie sa conduite, qui devoit nécessairement faire tort à sa réputation, soit qu'on l'accusât d'avoir trahi la vérité dans l'Histoire de son temps, soit qu'on regardât ses Anecdotes comme l'œuvre de la calomnie. « Ce qui m'engagea, dit-il, à composer cet ouvrage, c'est que je ne voyois pas la possibilité de dire les choses comme elles se sont passées, tant que les acteurs étoient en vie. Je n'aurois pu échapper aux espions dont j'étois assiégé, et moins encore aux tourmens si j'avois été découvert : je ne pouvois, sous ce rapport, me fier même à mes proches. Je me suis aussi vu forcé de me taire sur les causes de beaucoup d'événemens rapportés dans le premier ouvrage. Dans cette seconde partie, je publie et les événemens que j'ai passés sous silence, et les causes des autres que j'avois supprimées. Une chose m'embarrasse : quand je pense à la vie de

Justinien et de Théodora que je vais retracer, je crains d'être obligé de dire des choses que la postérité aura peine à croire; je crains qu'à une époque où les témoins de ces événemens n'existeront plus, on ne me traite de romancier; mais ce qui me rassure, c'est que je ne dirai rien qui ne repose sur les déclarations de témoins.»

Certains critiques ont attaqué l'authenticité des Anecdotes de Procope[1]; mais leurs motifs ont généralement paru si foibles qu'il seroit inutile de les discuter ici : il suffisoit pour nous d'avoir consigné le fait dans cette histoire[2].

[1] *Première édition* de l'Histoire secrète par *Nic. Alemannus*, en grec et en latin, Lyon, 1623, in-fol., réimprimée à Cologne, 1669, in-fol.

J. Eichel donna la seconde édition à Helmstadt, 1654, in-4°, en ajoutant au titre ces mots : Nunc plurisque in locis *συγχρόνων* testimoniis falsitatis convicta. L'ouvrage de *Th. Rivius*, intitulé Defensio Justiniani, s'y trouve joint.

Maltrait plaça l'Histoire secrète dans le corps de la Byzantine, mais en supprimant un passage que *Bernard Monnoye* avoit fait connoître dans les Menagiana, Paris, 1715, in-12, vol. I, p. 347, et dans lequel la luxure de Théodore est peinte avec des couleurs trop vives.

Un troisième ouvrage de Procope, écrit avant l'Histoire secrète, et intitulé Περὶ τῶν τοῦ δεσπότου Ἰουστινιανοῦ κτισμάτων, *Des édifices construits par l'empereur Justinien*, en six livres, décrit les villes, les

[2] Voy. Réflexions contre l'idée générale que Procope est l'auteur de l'Histoire secrète de Justinien, par *Lévesque*, dans les Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres, vol. XII, p. 73.

temples, monastères, ponts, chemins et murs construits ou réparés par Justinien.

Cet ouvrage a été publié, pour la première fois, mais dans un état fort imparfait, par *Beatus Rhenanus*, à la suite d'une édition latine de Procopius et Agathias, que J. Hervag imprima à Bâle, 1531, in-fol.

Un texte plus complet, plus correct et soigné par *Maltrait*, se trouve dans le Corpus hist. Byzantinæ.

CHAPITRE LXXXIV.

Des Historiens Byzantins, et de la *première classe* de ces historiens en particulier.

Après Procope commence ce qu'on appelle la série des *Historiens Byzantins*, qui n'ont presque pas d'autre mérite que celui d'être l'unique source de l'histoire du moyen âge, tant pour l'empire de Byzance que pour les pays limitrophes. Un petit nombre d'entre eux se distinguent par la pureté du style et par une certaine élégance. Presque toutes ces compilations sont faites sans plan et sans goût; leurs auteurs manquent de critique, et souvent de jugement. Ils ajoutent foi aux fables les plus absurdes; la partialité et la flatterie dénaturent tous leurs récits, et leur superstition rend la lecture de leurs ouvrages fastidieuse et dégoûtante.

Voici comment Sainte-Croix s'exprime sur la décadence que l'histoire éprouva depuis le septième siècle : « Des compilateurs ignorans, dit-il [1], s'imaginèrent qu'en rassemblant des faits sans discernement, et qu'en les rédigeant sans goût ni critique, ils pouvoient mériter le nom d'historiens. Plusieurs

[1] Examen des hist. d'Alexandre-le-Grand, p. 153.

eurent l'ambition de composer des histoires générales qui commençoient à l'origine du monde, et finissoient à leur temps. Ils y mêloient le sacré et le profane, et y entassoient sans choix tout ce qu'ils trouvoient dans les livres qui leur tomboient sous la main. Tout leur étoit bon; ils n'examinoient ni l'âge ni l'autorité des écrivains dont ils transcrivoient quelquefois les pages entières. S'ils les eussent cités exactement, du moins leurs compilations nous seroient de quelque utilité; mais ils ne cherchent que trop souvent à cacher leur larcin; et, comme les harpies, ils corrompent ou gâtent tout ce qu'ils touchent. Quand ces écrivains parlent des événemens du moyen âge et qui regardent l'empire d'Orient, ils ont certainement plus de poids, et méritent d'être lus ou consultés; mais ils manquent presque toujours de suite et de liaison, et leurs ouvrages sont en quelque sorte analogues aux actions dont ils parlent, où l'on ne voit souvent ni plan, ni motif, ni conduite. Au surplus, ils sont crédules à l'excès, n'aiment que les fables, et sont pleins d'inepties. Les chroniqueurs et les simples annalistes, dont le nombre s'accrut beaucoup dans ces siècles de barbarie, sont tout aussi dépourvus de jugement et de critique; quoiqu'ils se copient, pour l'ordinaire, les uns les autres, ils font une infinité de bévues et multiplient les erreurs. S'agit-il de la chronologie des anciens, ils en confondent les élémens, ils ne s'aperçoivent ni des lacunes ni des contradictions; encore moins savent-ils résoudre les difficultés et

nombrer les différentes opinions. Cependant il y a de l'or dans ces mines, et, en ne considérant les ouvrages de tous ces écrivains que comme des matériaux, et les passant au crible de la critique, on peut en tirer beaucoup de choses précieuses et quantité de faits importans, surtout pour l'histoire des successeurs de Constantin. »

Ceux des historiens byzantins qui ont à un moindre degré les défauts que nous venons de leur reprocher, sont Zonaras, Agathias, Constantin Porphyrogennète, Nicéphore Bryenne, Anne Comnène et Jean Cinnamus

On divise les historiens byzantins en plusieurs classes. Quatre d'entre eux, Zonaras, Nicétas Acominatus, Nicéphore Gregoras et Laonicus Chalcondyle, forment la *première classe*, ou ce qu'on appelle le Corps des historiens byzantins proprement dits. En effet, leur réunion forme une histoire complète de la période qui s'est écoulée depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople, de manière que l'un reprend le fil des événemens au point où son devancier l'a laissé.

JEAN ZONARAS de Constantinople, Grand-Drungarius [1] et premier secrétaire du cabinet impérial, se fit ensuite moine au monastère du mont Athos, où il mourut après 1118. Ses *Annales*, ou sa Chro-

[1] On appeloit dans la Basse-Grécité δροῦγγος, *drungus*, un corps de troupes, et *drungarius* un chef militaire, un χιλίαρχος. Le Grand-Drungarius étoit le commandant de la flotte. D'autres nomment Zonaras *Drungarius vigiliæ*, c'est-à-dire capitaine des gardes de l'empereur.

nique, que les éditeurs ont distribuées, l'un en trois parties, l'autre en dix-huit livres, vont depuis la création du monde jusqu'en 1118, époque de la mort d'Alexis I. Elles ont un double intérêt : pour les temps anciens, il s'est servi, indépendamment d'Eutrope et de Dion Cassius, d'auteurs perdus pour nous; et, dans les derniers, il rapporte des événemens dont il a été témoin. Quoique l'esprit de critique lui manque, il a été bien inspiré par son bon sens, qui lui a dit qu'il ne falloit rien ajouter du sien aux extraits qu'il inséroit dans son histoire; il se borne à les réunir par de légères transitions. Il est vrai qu'il en résulte une grande bigarrure de style; mais on la pardonne volontiers et on regrette seulement que Zonaras n'ait pas indiqué exactement les auteurs dont il emprunte ces pièces de rapport. Au reste, on fait cas de l'impartialité qui le dirige dans la dernière partie de son ouvrage.

Première édition, aux frais d'Antoine Fugger, par *Jér. Wolf*, grec-lat., Bâle, 1557, trois vol. in-fol., d'après cinq manuscrits, dont le plus complet étoit à Vienne.

Pour le Corps des Byzantins, Paris, 1686, in-fol. Texte et traduction corrigés à l'aide de manuscrits, par *Ducange* [1].

NICÉTAS ACOMINATUS, surnommé *Choniatès*, parce qu'il étoit natif de Chonæ ou Colosses en Phrygie, remplit à la cour de Constantinople plusieurs charges éminentes, et entre autres celle de *Logothète*.

[1] Nous donnerons plus bas une notice sur la collection connue sous le nom de Corps des historiens byzantins, que nous indiquerons dorénavant par ces lettres *P. l. C. des B.*

L'empereur Isaac l'Ange le nomma, vers 1189, gouverneur de Philippopolis, charge dont Alexis V Murzuphle le destitua. Λογοθέτης veut dire proprement un *calculateur*, un vérificateur de comptes. Plusieurs fonctionnaires à la cour de Constantinople portoient ce titre, qui paroît avoir été un simple titre d'honneur.

Il mourut en 1216, à Nicée, où il s'étoit réfugié après la prise de Constantinople par les Latins. Son *Histoire des empereurs de Byzance*, en vingt-un livres, formant dix ouvrages différens, commence en 1118, et va jusqu'en 1206. Voici comment il a distribué ses matériaux : le premier ouvrage, qui ne se compose que d'un seul livre, renferme l'histoire de Jean Comnène ou Calo-Jean, 1118-1143; le second ouvrage, divisé en sept livres, est consacré à celle de Manuel Comnène, 1143-1180; le troisième, en un seul livre, s'occupe du court règne d'Alexis II Comnène, qui, âgé de seize ans et fiancé à une princesse de France [1], fut étranglé en 1183. Son meurtrier, Andronic II Comnène, est le sujet du quatrième ouvrage en deux livres, 1183-1185; le cinquième, en trois livres, raconte ce qui s'est passé pendant le premier règne d'Isaac II l'Ange, 1185-1195; l'histoire de son frère Alexis III, 1195-1203, en trois livres, est le sujet du sixième; le second règne d'Isaac II et celui de son fils Alexis IV, en 1203 et 1204, sont racontés en un seul livre, qui

[1] Agnès de France, fille de Louis VII.

constitue le septième ouvrage ; huitième ouvrage, en dix-neuf livres, règne d'Alexis V Murzuphle ; neuvième ouvrage, renfermant l'histoire de ce qui s'est passé depuis la prise de la ville par les Latins jusqu'à l'élection de Baudouin ; dixième, règne de ce prince, 1204-1206.

Nicétas avoit du talent, du jugement, et même un goût éclairé pour les arts ; on le lit avec un certain plaisir ; mais il se livre trop à des déclamations et à son penchant pour la satire, et son style est quelquefois trop poétique. Les malheurs de Constantinople qu'il avoit eus sous les yeux, aigrirent son caractère, et on l'accusa d'être un des écrivains qui ont le plus contribué à entretenir la haine entre les Grecs et les Occidentaux. On ne lui reprochera pourtant pas d'avoir chargé le récit des horreurs commises par les François à Constantinople, si on le compare à l'histoire de La Villehardouin qui rapporte une partie des mêmes événemens, mais avec la froide indifférence d'un homme qui, dans les excès dont il a été témoin, ne voit que des événemens ordinaires.

Nous avons la Vie de Nicétas par son frère Michel Acominatus, métropolitain d'Athènes. Elle est intitulée : *Monodia*.

Première édition de Nicétas, d'après un manuscrit qu'*Antoine Fugger* avoit fait acheter à Constantinople, soignée par *Jér. Wolf*, avec une traduction, Bâle, 1557, in-fol.

Réimpression faite à Genève, 1593, in-4°. *Simon Goulart* y ajouta une chronologie, des argumens, des notes.

F. l. C. des B., Paris, 1647, in-fol., par *Annibal Fabrot.*

A la bibliothèque Bodléienne, à Cambridge, il se trouve un manuscrit de cette histoire qui, surtout dans les derniers livres, renferme des passages manquant dans les éditions. Tel est entre autres un passage sur le pillage de Constantinople par les Latins, et sur la destruction des statues et des monumens. Ce morceau a été publié, en grec et en latin, par *Fabricius*, dans sa Bibl. gr. vol. VI, p. 405, anc. édi), et dans le recueil de *Banduri.*

La *Vie de Nicétas*, ou la Complainte sur sa mort, par son frère *Michael*, n'a pas été imprimée en grec. On la trouve en latin dans la Biblioth. Patrum maxima. Lugd., vol. XXII.

Nicéphore Grégoras *d'Héraclée*, disciple, pour la rhétorique, du patriarche Jean Glycys, et pour l'astronomie, du grand-logothète Théodore Metochita, fut nommé par Andronic II le Vieux, Chartophylax de l'église. En 1325, ce prince l'envoya en ambassade auprès du roi de Servie. Grégoras n'abandonna pas son maître, lorsque son propre petit-fils Andronic III l'eut détrôné. Ce fut lui qui, quatre ans après cet événement, assista l'ancien empereur au lit de mort.

Grégoras s'étant montré zélé adversaire des Palamites, fanatiques qui avoient porté le trouble dans l'église, le patriarche Calliste le fit condamner par le synode de Constantinople de 1351, et enfermer dans un couvent, où il mourut.

Il a laissé une *Histoire byzantine*, ou, comme il l'appelle, *romaine*, Ῥωμαϊκὴ, en trente-huit livres, dont les premiers vingt-quatre seulement, qui vont de 1204 à 1331, ont été publiés. Les qua-

torze autres, qui se terminent à l'année 1359, n'ont jamais été imprimés. Grégoras est un historien vaniteux, passionné et partial; son style est affecté, surchargé de figures et surtout d'hyperboles, et plein de répétitions.

Nous avons vu plus haut que Nicéphore est l'auteur d'un ouvrage sur les aventures d'Ulysse, qu'on attribue communément à Porphyre.

Jérome Wolf publia une traduction latine des onze premiers livres de Nicéphore, qui se terminent à l'année 1341. Cette édition parut à Bâle, 1562, in-fol., et fut réimprimée à Genève, 1615, in-fol.

P. l. C. des B., Paris, 1702, 2 vol. in-fol., par *Jean Boivin.* Cet éditeur y a donné les onze premiers livres, avec la version de Wolf, et les treize suivans avec une traduction faite par lui-même. Deux volumes subséquens devoient contenir les quatorze derniers livres; mais ils n'ont pas paru, et les éditeurs de Venise qui ont réimprimé les deux premiers volumes, n'y ont pas ajouté le texte qui manque. Ainsi il n'existe pas d'édition complète de Nicéphore Grégoras.

Le quatrième historien du Corps des Byzantins est Laonicus[1] Chalcondylas *d'Athènes*, auteur d'une histoire des Turcs et de la destruction de l'empire grec, depuis 1297 jusqu'à 1462, en dix livres; un anonyme l'a continuée jusqu'à 1565. Le récit de Chalcondyle est riche en faits; mais quelquefois cet auteur trahit une grande crédulité.

Une traduction latine de Laonicus, faite par *Conrad Clau-*

[1] Ou Nicolaus, car ces deux mots sont synonymes.

ser, parut à Bâle, en 1556 et en 1562, in-fol., ainsi qu'à Genève, 1615, in-fol.

Première et seule édition du texte, *p. l. C. des B.*, par *Charles-Annibal Fabrot*, avec la version de Clauser, Paris, 1650, in-fol. Dans le même volume, on trouve les Annales des Turcs Ottomans, traduites en latin, par *Lœwenklau*, sur un original allemand qui étoit une traduction du livre rédigé par un dragoman de la cour de Vienne, *Jean Gaudier*, dit *Spiegel*.

CHAPITRE LXXXV.

De la *seconde classe* des Historiens Byzantins, ou des Chroniqueurs.

Dans la *seconde classe* des historiens byzantins, nous plaçons une suite d'écrivains qui méritent à peine le titre d'historiens, mais qui sont ordinairement désignés sous celui de chroniqueurs, parce qu'ils donnent des histoires générales depuis la création du monde jusqu'à l'époque où ils ont vécu. Nous avons vu que Zonaras aussi a eu la malheureuse idée de faire remonter son ouvrage jusqu'à Adam; mais il se distingue des chroniqueurs en ce qu'après s'être perdu dans des siècles fort reculés, il finit cependant par donner un récit détaillé d'événemens dont il a été le témoin, tandis que ceux que nous nommons chroniqueurs sont, d'un bout à l'autre, des compilateurs, et ne nous intéressent qu'autant qu'ils ont quelquefois puisé dans des sources qui ont tari pour nous.

George, surnommé le Syncelle, parce qu'il fut revêtu de cette dignité ecclésiastique du temps du patriarche Tarasius. Il mourut vers l'an 800. Sa chronique, intitulée Ἐκλογὴ Χρονογραφίας, *Choix de Chronographie*, la première de ce genre, commence à la création du monde; George se proposoit de

la conduire jusqu'à son temps, mais il ne parvint que jusqu'au règne de Dioclétien, et mourut sans avoir achevé son ouvrage. C'est un écrivain dépourvu de critique; cependant son ouvrage, malgré tous ses défauts, est d'une grande utilité pour l'étude de la chronologie ancienne, que la plupart des écrivains grecs et latins ont négligée. Depuis qu'on connoît par une traduction arménienne le premier livre de la Chronique d'Eusèbe, on a pu s'apercevoir que cet ouvrage a été une des principales sources où le Syncelle a puisé ses matériaux. Il a tellement copié Eusèbe qu'en réunissant les passages épars qu'il en a tirés, on parviendroit presque à rétablir le texte du premier.

Unique édition, *p. l. C. des B.*, avec les notes et la traduction de *Jacq. Goar*, Paris, 1652, in-fol.

La chronique du Syncelle fut continuée depuis 285 jusqu'en 813, par Théophane *l'Isaurien*, ou peut-être fils d'Isaurius, car il est certain que Constantinople fut sa patrie. Il étoit abbé d'un couvent grec, et porte le titre de *confesseur*, parce qu'ayant soutenu le culte des images, il fut jeté en prison et ensuite relégué par l'empereur Léon l'Arménien dans l'île de Samothrace, où il mourut vers 817, âgé d'environ soixante ans. Il embrassa, dans sa Chronique, les affaires ecclésiastiques aussi bien que politiques. « En choisissant, dit-il dans sa préface, dans les anciens historiens et orateurs les matériaux de cet ouvrage, nous avons placé chaque

événement dans l'ordre auquel il appartient, afin que le lecteur puisse voir d'un coup d'œil ce qui s'est passé chaque année, à la guerre, dans l'église ou dans l'état.»

Telle que nous possédons cette Chronique, elle est disposée de manière qu'en tête de chaque année il y a des espèces de tables chronologiques qui indiquent à quelles années du monde, de Jésus-Christ, d'un empereur, d'un roi de Perse, d'un souverain de la Palestine, d'un pape, d'un patriarche de Constantinople, de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche se rapportent les événemens qui vont être racontés. Ces tables seroient utiles si l'on ne s'apercevoit d'une confusion qui prouve qu'elles n'ont pas été faites par Théophane, ou qu'elles ont été fortement interpolées.

Il existe une Vie de ce chroniqueur, écrite par un de ses contemporains nommé THEODORUS *Studita*, c'est-à-dire abbé de Studium.

Édition première, *p. l. C. des B.*, Paris, 1655, in-fol., grecque-latine, commencée par *Jacq. Goar*, achevée après sa mort par *Franç. Combéfis*. Les manuscrits offrent les moyens d'en donner une édition plus correcte et plus complète.

JEAN *d'Antioche*, surnommé MALALAS, mot syriaque qui signifie rhéteur ou sophiste, a vécu dans le neuvième siècle, et a écrit une Chronique qui va depuis Adam jusqu'en 566 : nous ne l'avons pas entière, mais ce qui en reste contient, au milieu de beaucoup de fables et d'erreurs, des détails précieux

qu'on chercheroit vainement ailleurs. Malalas les a puisés dans des auteurs perdus.

Cet auteur manque dans la Collection byzantine de Paris. Il a été publié, pour la *première fois*, à Oxford, 1691, in-8°., avec la traduction et les notes d'*Edmond Chilmead* (mort depuis 1583), et avec de savans Prolégomènes de *Humphr. Hodius*. Ce volume a été réimprimé en 1733, in-fol., par *J.-Bapt. Pasquali* de Venise, pour faire suite à la Collection byzantine.

L'ouvrage de Théophane fut continué par JEAN SCYLITZA. Cet écrivain porte le surnom de *Thracésius*, parce qu'il a été gouverneur (ἀνθύπατος) de l'Asie-Mineure, qui étoit alors nommée Θρακησίων θέμα : il a rempli divers autres emplois à la cour de Byzance. Il fut d'abord Protovestiarius [1], ensuite Drungarius Vigiliæ, et finalement Curopalate [2]. Il est souvent désigné sous le nom de JOANNES CUROPALATA. Lorsqu'il étoit encore Protovestiaire, il composa un *Abrégé historique*, ἐπιτομὴ ἱςοριῶν, depuis 811 jusqu'en 1057, dont se servit George Cédrénus. Ayant été élevé ensuite à de plus hautes dignités, il retoucha son Abrégé, en fit un nouvel ouvrage, et le continua jusqu'à l'année 1081.

Le premier ouvrage ou la première édition de Jean Scylitza, n'a jamais été imprimé en grec; la traduction latine de *J.-Bapt. Gabius* a paru à Venise, 1510, in-fol.

[1] C'étoit une dignité ecclésiastique. Le Protovestiarius étoit le chef des vestiaires qui avoient soin des vêtemens sacrés.

[2] Le Curopalate avoit soin des bâtimens de l'empereur.

Ch.-Ann. Fabrot a publié à Paris, 1677, in-fol., à la suite du Cedrenus *du C. des B.*, seulement la partie retranchée de l'ouvrage, qui est la continuation du premier. La préface de Scylitza manque dans cette édition aussi bien que dans la réimpression de Venise; elle se trouve dans la Bibliotheca Coislin. de *Montfaucon*, p. 202. Ainsi, sous un triple rapport, il n'existe pas d'édition complète de Scylitza.

Un autre continuateur de Théophane fut Léon le Grammairien, nommé aussi *Asianus* ou *Car* (le *Carien*); son ouvrage, qui va depuis 813 jusqu'en 949, est intitulé : Χρονογραφία τὰ τῶν νέων βασιλέων περιέχουσα, *Chronique des derniers empereurs.*

Edition de *Fr. Combéfis*, à la suite de Théophane.

La Chronique de George, surnommé le Moine, embrasse la même époque que celle de Léon.

Une autre Chronique, d'un anonyme, va depuis 886 jusqu'en 920.

Edition *p. l. C. des B.*, Paris, 1685, in-fol., par *Combéfis.*

Nous avons réuni au Syncelle ses différens continuateurs qui nous ont conduits au dixième siècle; nous allons parler maintenant d'une chronique dont une partie au moins est antérieure à cette époque. Elle est connue sous le nom de *Chronicon Paschale*, parce qu'elle a été rédigée et compilée sur les canons de plusieurs villes et provinces, lesquels avoient pour objet la célébration de Pâques. On la nomme aussi *Chronique d'Alexandrie*, parce que quelques savans l'ont attribuée à George, évêque *d'Alexandrie* dans le septième siècle. Enfin elle a été appelée *Fasti Siculi*, parce que le manuscrit a

été trouvé en Sicile. Cet ouvrage est le travail de trois auteurs qui y ont successivement mis la main; le premier va depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 354 après J.-C.; l'autre jusqu'à 360; enfin, le troisième y a ajouté le catalogue des empereurs jusqu'en 1042.

Première édition par *Matth. Rader*, Munich, 1615, in-4°.

P. l. C. des B., gr. l., par *C. Ducange*, Paris, 1688, in-fol.

George, surnommé Hamartolus, ou *le Pécheur*, étoit moine et archimandrite. Sa chronique va jusqu'en 842, et n'a pas encore été publiée.

Jean, nommé *le Sicilien*, qui a vécu dans le neuvième siècle, a laissé une chronique qui va depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 866. Elle n'a pas été imprimée. A la bibliothèque de Vienne, il en existe un exemplaire avec une continuation anonyme qui finit en 1222.

St Nicéphore, patriarche de Constantinople, et qu'on cite communément en ajoutant à son nom la qualité de *Patriarche*, afin de le distinguer d'autres écrivains qui ont porté le même nom, fut d'abord notaire, c'est-à-dire, secrétaire impérial : il quitta cette place pour se retirer dans un couvent; mais en 806 il fut élevé sur le siége de Byzance. Destitué en 815, comme un des défenseurs du culte des images, il rentra dans son monastère, où il mourut en 828.

Il a laissé deux ouvrages, une Chronique ou un *Abrégé chronographique*, Χρονογραφία (Breviarium chronographicum), qui va depuis Adam jusqu'à la mort de l'auteur, et même un peu plus

loin, parce qu'il a été continué par un anonyme. Cette Chronographie, qui donne la suite des patriarches, juges, pontifes et rois des Juifs; des rois de Perse et d'Égypte; des empereurs romains et de leurs épouses; des évêques et patriarches de Rome, d'Alexandrie, de Constantinople, de Jérusalem et d'Antioche, a été traduite en latin par *Anastase le Bibliothécaire*.

Son second ouvrage, qu'on cite ordinairement sous le titre de *Breviarium historicum*, Ἱςορία σύντομος, embrasse les événemens qui se sont passés depuis 602 jusqu'à 770. C'est une des meilleures parties de la collection Byzantine; on regrette seulement que le Bréviaire ne soit pas plus détaillé.

La traduction de la Chronique de S[t] Nicéphore, par *Anastase le Bibliothécaire*, se trouve dans la Bibliotheca magna vett. patrum, etc., Paris, 1654, in-fol., vol. VII; dans celle de Cologne, au vol. IX; dans la Biblioth. maxima veterum patrum, etc., par *Ph. Despont*, Lyon, 1677, au vol. XIV. Elle a été publiée séparément séparément par *Ant. Contius*, Paris, 1574, in-4°.

Une autre traduction, dont *Joach. Camerarius* est l'auteur, a été publiée à Bâle, 1561, in-fol., et à Leipz., 1573, in-4°. Elle se trouve aussi dans l'Hist. miscella, Bâle, 1569, in-8°.

Le *texte grec* a été publié pour la *première fois* par *Jos. Scaliger*, dans son Thes. temporum. Leide, 1606 et 1658, in-fol., et *p. l. C. d. B.*, avec traduction et notes, par *Jacq. Goar*, à la suite de George le Syncelle, Paris, 1652.

Le *Breviarium historicum* a été publié pour la *première fois*, et avec une traduction latine, par *Denys Petau*, Paris, 1616, in-8°., et par le même, *p. l. C. d. B.*, Paris, 1648, in-fol.

Nous plaçons ici Julius Pollux, ou Πολυδεύκης,

écrivain chrétien qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de l'Onomasticon [1]. Il a composé une chronique qui commence à l'origine du monde. L'auteur l'a appelée *Histoire physique*, Ἱϛορία φυσικὴ, parce que son ouvrage s'étend beaucoup sur la création du monde. C'est plutôt une histoire ecclésiastique qu'une histoire politique; cependant nous la plaçons ici, parce qu'elle remplit une lacune dans l'histoire byzantine. A la vérité, les deux manuscrits d'après lesquels cette chronique a été publiée, se terminent au règne de l'empereur Valens; mais il en existe, à la bibliothèque de Paris, un troisième où Pollux est continué jusqu'à la mort de Romain le Jeune, en 963, et qui contient ainsi ce qui manque à la fin du continuateur anonyme de Constantin Porphyrogénète.

Tout cet ouvrage n'est qu'une compilation extraite d'abord de Siméon le Logothète, ensuite de Théophane, enfin du continuateur anonyme de Constantin, dont nous venons de faire mention.

La chronique de Pollux a été publiée d'après un manuscrit qui se trouve à Bologne, par *J.-B. Bianconi*, sous le titre suivant: Anonymi scriptoris hist. sacra. Bononiæ, 1779, in-fol.

M. *I. Hardt* ayant trouvé ce même ouvrage plus complet dans un manuscrit de la bibliothèque de Munich, qui en nomme l'auteur, le crut inédit, et le fit imprimer sous le titre de Julii Pollucis Hist. phys. nunc primum gr. et lat. editum, Monachii, 1792, in-8°.

GEORGE CEDRENUS, moine du onzième siècle, a

[1] Voy. vol. V, p. 8.

compilé, d'après d'autres ouvrages, et surtout d'après Scylitza, une Chronique, Σύνοψις ἱςορικὴ, qui va depuis l'origine du monde jusqu'à 1057. Elle renferme beaucoup de fables et est une des parties les moins estimables de la collection byzantine.

Guill. Xylander publia pour la *première fois* cette Chronique, avec une traduction latine, Bâle, 1566, in-fol.

Edition plus correcte et plus complète, *p. l. C. des B.*, par *Jacq. Goar* et *Ch.-Ann. Fabrot*, Paris, 1647, in-fol.

Siméon, surnommé Métaphraste, parce qu'il a rédigé une Vie ou Métaphrase des saints, remplit à la cour de Constantinople diverses charges civiles et militaires. En 904, il fut envoyé auprès du chef arabe qui avoit pris Thessalonique, et que les écrivains byzantins appellent Léo de Tripolis; il obtint que cette ville ne fût pas détruite. L'empereur récompensa ce service en lui conférant la place de son premier secrétaire, avec la dignité de patricien. Il fut aussi promu au rang de Logothète, et on le distingue quelquefois par cette épithète, des autres Siméon. Sa Chronique va jusqu'à Nicéphore Phocas, qui monta sur le trône en 963.

Cette Chronique a un peu plus de mérite que quelques-unes des précédentes, parce qu'elle est tirée de dix auteurs perdus qui ont vécu entre Léon le Grammairien et Michel Psellus. Elle a été continuée jusqu'à l'époque de Constantin Ducas, qui monta sur le trône en 1059.

Edition *p. l. C. des B.* (mais sans la continuation), par *Fr. Combéfis*, dans le volume intitulé : Hist. Byzant. post Theophanem. Paris., 1685; le reste est encore inédit.

HIPPOLYTE *de Thèbes*, de la fin du dixième siècle et du commencement du onzième, a laissé une Chronique qui va depuis Jésus-Christ jusqu'à son temps.

Des fragmens de cette Chronique se trouvent dans *Em. Schelstraten*, Antiquitates eccles. illustr. Romæ, 1692, in-fol., et dans le vol. I des œuvres de S[t] Hippolyte, auteur, à ce qu'on croit, d'un *Canon pascal;* elles ont été publiées par *Fabricius*, Hamb. 1716, in-fol.

MICHAEL GLYCAS a laissé une Chronique, Βίβλος χρονικὴ, qui finit à 1118. On ne connoît pas l'époque où il a vécu : quelques critiques ont pensé qu'il est du quinzième siècle, mais la plupart le placent au douzième. Il y a des manuscrits qui le disent Sicilien, d'autres, avec plus de vraisemblance, lui donnent Constantinople pour patrie. Son ouvrage, divisé en quatre livres qui traitent de la création du monde, des événemens qui se sont passés jusqu'à Jésus-Christ, de ceux qui ont été antérieurs à Constantin-le-Grand, et enfin de ceux qui ont eu lieu depuis ce prince jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, n'est pas sans mérite, parce que Michel nous a conservé non seulement plusieurs faits historiques, mais aussi des notions qui servent à l'intelligence des livres de la Bible, et qu'il a recueillies avec soin dans des auteurs que nous n'avons plus.

Jean Lœwenklau a publié à Bâle, 1572, in-8°., une traduction latine de ces Annales.

Jean Meursius fit imprimer la partie du texte grec qui va jusqu'à Constantin, avec une traduction, Leide, 1618, in-8°.; mais il croyoit cet ouvrage de Théodore Metochita.

L'ouvrage entier a été publié *p. l. C. des B.*, par *Phil. Labbe*, Paris, 1660, in-fol.

Constantin Manassès, du milieu du douzième siècle ; sa Chronique, Σύνοψις ἱστορική, qui va jusqu'en 1081, est écrite en vers politiques.

Jean Lœwenklau a publié cette Chronique en latin, Bâle, 1573, in-8°.

Jean Meursius, en grec et en latin, Leide, 1616; in-4°.

P. le C. d. B. Ch.-Ann. Fabrot, Paris, 1655, in-fol.

Un certain Joel a laissé une Chronique abrégée dans laquelle il donne un précis rapide des événemens, et la succession des princes depuis l'origine du monde jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins, en 1204.

Edition *p. l. C. des B.*, par *Leo Allatius*, à la suite de George Acropolita, Paris, 1651, in-fol.

Il paroît qu'aux chroniqueurs Byzantins on peut encore ajouter Théodosius *de Melite*, auteur d'ailleurs inconnu, dont la *Chronique* est citée par *Martin Crusius*. Le manuscrit de cet ouvrage avoit été porté, en 1578, par *Etienne Gerlach* qui avait passé cinq ans à Constantinople, comme aumônier d'un ministre impérial, à Tubingue où Gerlach venoit d'être nommé professeur de théologie. Crusius en a publié le morceau où le mariage de l'empereur Théophile avec Théodora, célébré en 830, est raconté de la même manière que le rapportent les autres Byzantins. Crusius n'a pas donné d'autres renseignemens sur ce chroniqueur [1].

[1] Voyez *Mart. Crusii* Æthiop. Heliodori hist. epitome. Francof., 1584, in-8°., p. 357. Crusius donne, p. 363, un autre récit de cet événement, encore plus romanesque, d'après une Chronique écrite en grec vulgaire, que le même Gerlach avoit apportée de Constantinople. J'ignore ce que ces manuscrits sont devenus.

CHAPITRE LXXXVI.

De la *troisième classe* des Historiens Byzantins, ou des Biographes.

Dans la *troisième classe* des historiens byzantins, nous comprenons ceux qui ont pris à tâche de ne donner que l'histoire d'une époque peu étendue ou d'un événement isolé, ou la biographie de quelques empereurs. Comme fort souvent ils racontent des événemens arrivés de leur temps, ils ont pour nous plus d'intérêt que les simples chroniqueurs. De ce nombre sont quelques-uns dons nous avons déjà parlé, tels que Malchus, Pierre le Patricien, Candide et Nonnose. Nous rangerons les auteurs par ordre chronologique.

Jean *d'Epiphanie* a donné une *Histoire de la guerre des Perses* de 591, dont Theophylactus Simocatta a fait usage dans les livres IV et V de la sienne, et dont Anne Comnène a inséré des passages entiers dans son Alexiade. On ne connoît qu'un seul manuscrit de Jean d'Epiphanie; il est du treizième siècle, et se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Heidelberg, après avoir été pendant près de deux siècles à Rome, et pendant quelques années à Paris. Ce manuscrit ne contient pourtant que la première partie de l'ouvrage.

M. *Hase* a fait connoître ce manuscrit dans ses Prolegomena in librum Joannis Lydi de Magistr. rom. p. XVII. Plus tard il a publié le fragment de Jean à la suite de son édition de Léon le Diacre.

Agathias *de Myrinne* en Eolide, que nous connoissons déjà comme rédacteur d'une Anthologie épigrammatique, ouvre la liste des biographes dont les ouvrages nous restent, et ont été imprimés. Après avoir fait ses études à Alexandrie, il exerça l'état d'avocat (σχολαστικός), à Smyrne, et probablement à Constantinople, et fut un des littérateurs distingués des sixième et septième siècles. Son histoire Περὶ τῆς Ἰουστινιανοῦ βασιλείας, *du règne de Justinien*, divisée en cinq livres, n'embrasse que les années 553 à 559, et fait suite à celle de Procope. Cet ouvrage est compté parmi les plus intéressans des Byzantins à cause des faits qu'il raconte, et qui ne sont pas rapportés ailleurs; cependant nous n'accuserons pas M. de *Sainte-Croix* de l'avoir jugé trop sévèrement, en disant: « Sa diction est prolixe, pas naturelle, et remplie de termes uniquement consacrés à la poésie. On ne peut excuser son incorrection, sa boursoufflure et la négligence de son style. Il est encore plus difficile de lui pardonner son peu de jugement et sa légèreté d'esprit. Il voltige de tout côté, et ne sait jamais s'arrêter. Décrit-il un combat naval, il entre dans des détails fort superflus, et à peine la relation en est-elle achevée qu'il en commence une autre. S'agit-il d'une bataille sur terre, la blessure d'un éléphant en fait l'incident

principal, et on perd aussitôt de vue le reste de l'action. La digression d'Agathias sur les usages et les institutions des Perses, est puisée dans les archives mêmes de cette nation [1]. » C'est précisément cette digression, ce sont les détails dans lesquels Agathias entre sur les mœurs des Francs, des Goths, sur la généalogie des rois de Perse, qui donnent du mérite à son ouvrage.

Au reste, Agathias semble excuser dans sa préface, le style poétique qu'on reproche à sa composition. « J'ai long-temps hésité, dit-il, de me charger de ce travail, parce que dès ma plus tendre enfance je ne connoissois pas de plus grand délice que de m'abandonner à ma verve poétique. » Après avoir rappelé qu'il a rédigé une collection d'épigrammes : « C'est une chose sainte et vraiment divine que la poésie ! » s'écrie cet avocat.

La traduction latine d'Agathias, par *Chph. Persona*, publiée à Augsbourg, 1519, in-4°., est faite avec assez de négligence : elle a été réimprimée plusieurs fois.

La *première édition* du texte, avec une traduction, fut donnée par *Bonav. Vulcanius*, Leide, 1594, in-4°. On l'a fait réimprimer *p. l. C. des B.*, Paris, 1660.

Un écrivain qui paroît avoir été fort supérieur à la plupart de ses contemporains, fut Ménandre *de Constantinople*, surnommé Protector, ou garde-du-corps, qui continua l'histoire d'Agathias jusqu'en 582. Malheureusement nous n'avons de cette

[1] Examen des hist. d'Alex. le Grand, sec. éd., p. 148.

suite que quelques fragmens qui nous ont été conservés par Théodosius dans l'ouvrage qu'il compila par ordre de Constantin Porphyrogénète, et dont nous parlerons au chapitre suivant. Ces extraits répandent beaucoup de lumière sur l'histoire des Huns, des Avares et autres peuples du Nord ou de l'Orient; mais ce qu'on y trouve de plus remarquable, c'est le traité conclu entre Justinien et Chosroès, avec la description de l'échange des deux instrumens. On doit regarder ce document comme un des plus précieux monumens échappés au temps et à la barbarie.

L'Anthologie nous a aussi conservé une épigramme de Ménandre en l'honneur d'un Persan qui, après avoir embrassé la religion chrétienne, souffrit le martyre. Suidas cite un passage de cet historien, où il dit que dans sa jeunesse il s'est occupé de l'étude des lois, mais qu'aimant mieux le plaisir et la dissipation que le travail, il a passé une partie de sa vie au milieu du tumulte des voitures et des chevaux, dans les palestres et dans les autres lieux publics. Il continua cette vie, dit-il, jusqu'à ce que le trône de Byzance fut occupé par Maurice, prince qui aimoit les lettres et encourageoit ceux qui les cultivoient : honteux alors de son oisiveté, il entreprit de continuer l'histoire d'Agathias.

Les fragmens de Ménandre se trouvent dans les éditions de la seconde partie des Extraits des Ambassades.

THÉOPHYLACTE SIMOCATTA florissoit vers 629. Son

ouvrage intitulé Ἱστορία οἰκουμένικη, *Histoire universelle*, et divisé en huit livres, commence à la mort de Tibère II, en 582, et va jusqu'au meurtre de Maurice et de ses enfans, que Phocas tua en 602. Dans les cinq premiers livres, il rapporte les événemens de la guerre contre les Persans; dans les autres, ceux de la guerre des Avares et des Slaves, et la mort tragique de Maurice. Après la chute du tyran, Théophylacte lut en public la partie de son histoire où il rapportoit la mort du souverain légitime; nous savons par lui-même que son auditoire fondit en larmes. Son ouvrage est précédé d'un dialogue entre la Philosophie et l'Histoire, qui se plaignent d'avoir été négligées par Phocas, et vantent la protection d'Héraclius et du patriarche Serge, à la faveur de laquelle elles commencent à revivre. Théophylacte ne manque pas d'une certaine éloquence, et les harangues qu'il a insérées dans son histoire, sont fortes de sentences; mais souvent ses expressions sont froides à force d'êtres métaphoriques, et son désir de faire parade de philosophie lui fait quelquefois oublier toute convenance.

Première édition avec une traduction, par *Jacq. Pontanus*, Ingolstadt, 1604, in-4°.

P. l. C. de B., Paris, 1648, par *Ch.-Ann. Fabrot.*

Jean, *moine de Jérusalem*, probablement le même qui, de 705 jusqu'en 754, fut patriarche de Jérusalem, est auteur d'une courte *Histoire des troubles des Iconoclastes*, que quelques manuscrits

attribuent à S[t] JEAN *de Damas*. Nous le plaçons parmi les écrivains profanes, tant à cause de l'influence pernicieuse que la querelle sur les images eut sur les affaires de l'empire, que parce que son ouvrage a trouvé une place dans la collection des Byzantins.

Il se trouve dans le volume que *Combéfis* a publié sous le titre de Hist. byz. SS. post Theophanem, avec une Invective d'un anonyme, peut-être du même Jean, contre Constantin IV.

THÉODOSE, moine du neuvième siècle, et membre du clergé de Syracuse, a écrit, sous la forme d'une *Lettre adressée à Léon le diacre* (autre que l'historien de ce nom), l'histoire de la prise de Syracuse par les Arabes d'Espagne.

Une version latine de cette lettre, faite par un moine nommé *Joasaph*, se trouve dans les collections des historiens d'Italie et de Sicile. L'original a été publié pour la *première fois* par M. *Hase*, à la suite de son Léon le Diacre.

L'empereur CONSTANTIN VI PORPHYROGÉNÈTE[1], un des grands protecteurs des lettres dans le dixième siècle, mais prince extrêmement médiocre, monta sur le trône en 911, à l'âge de dix ans, et sous la tutèle de sa mère. Huit ans après il abandonna les

[1] Quelques historiens appellent ce prince Constantin VII, parce qu'ils comptent au nombre des empereurs ce fantôme de souverain que les légions de la Grande-Bretagne proclamèrent en 407, et qui, pris dans Arles, fut décapité avec ses fils en 411.

rênes du gouvernement à son beau-père Romain, que bientôt après il déclara son collègue. Plus tard, son épouse Hélène s'empara de l'autorité. Enfin, en 959, il mourut empoisonné par son fils.

Constantin fut auteur de plusieurs ouvrages dont nous aurons occasion de parler; ici nous faisons mention de sa *Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, son aïeul, Ἱστορικὴ διήγησις τοῦ βίου καὶ τῶν πράξεων Βασιλείου τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως, depuis 867 jusqu'en 886, qui est un bon ouvrage pour le siècle où il a été composé, et surtout pour un prince né dans la pourpre, quoiqu'on puisse lui reprocher d'être plutôt du genre oratoire, qu'écrit dans le style historique. Ecoutons l'auteur couronné expliquer dans la préface l'objet qu'il s'est proposé. « Il y a bien des années, dit-il, que je me sens poussé par un désir violent de perpétuer dans l'âme des curieux, et à l'aide de l'immortelle histoire, le souvenir des événemens qui se sont passés; en conséquence, j'avois résolu, si la tâche n'étoit pas au-dessus de mes forces, de consigner par écrit l'histoire complète de l'empire romain de Byzance, ainsi que les actions mémorables des empereurs, des princes leurs vassaux, des chefs, des généraux; enfin, tout ce qui à la même époque s'est passé de remarquable en d'autres contrées. Mais comme cette entreprise de longue haleine exigeoit beaucoup de temps, ainsi que la possibilité de se livrer sans interruption au travail, la proximité d'une bibliothèque et le loisir nécessaire pour la consulter,

toutes choses qui me manquent, j'ai cédé à la force des circonstances, et ai résolu de me charger d'une tâche moins difficile. J'ai choisi la vie et les faits d'un seul monarque, qui a admirablement soutenu la majesté de l'empire, et qui, portant un nom qui exprime le suprême pouvoir, a rendu, pendant toute sa vie, les plus utiles services à l'état. J'ai voulu que la postérité connût bien celui qui a été la souche d'une longue suite de princes; j'ai voulu que ses enfans et ceux qui en naîtront aient sans cesse les yeux fixés sur ce modèle de vertu, et que, pénétrés d'admiration, ils conçoivent la noble ambition de l'imiter. Si Dieu me prolonge la vie et renforce ma santé, si les affaires du dehors m'en laissent le temps, je donnerai peut-être à cet ouvrage une suite qui renfermera l'histoire de toute la progéniture de Basile jusqu'à nous. »

Leo Allatius publia le premier cet ouvrage dans sa Collection. *Franç. Combéfis* corrigea ensuite le texte d'après plusieurs manuscrits, rédigea une nouvelle traduction, et changea la division des chapitres faite par Allatius; dans cet état, il le plaça dans son Historiæ byzantinæ scriptores post Theophanem, Paris., 1685, in-fol., qui fait partie du *C. d. H. de B.*

L'empereur Constantin, après avoir achevé la biographie du chef de sa dynastie, désira qu'elle fût précédée d'un ouvrage renfermant la vie des prédécesseurs de ce prince, Léon l'Arménien, Michel II le Bègue, Théophile et Michel III l'Ivrogne, ou l'époque de 813 à 867. JOSEPHE GENESIUS *de*

Byzance exécuta ce travail, qu'il distribua en quatre livres.

L'ouvrage de Genesius manque dans le Corps des historiens byzantins. Comme il s'en trouve un manuscrit à la bibliothèque de Leipzig, plusieurs savans allemands en préparèrent des éditions. Leurs matériaux, qui se trouvoient entre les mains de *Jean-Bourcard Mencken*, ont été abandonnés par ce savant à l'imprimeur de Venise qui a réimprimé la Collection Byzantine. *Pasquali*, qui probablement n'avoit pas de rédacteur habile qui pût en tirer parti, les plaça tels qu'ils étoient dans l'édition extrêmement fautive qu'il donna de Genesius, 1733, in-fol.

Genesius ne fut pas le seul auquel Constantin donna la commission de rédiger une introduction à la biographie de Basile-le-Macédonien; il en chargea aussi un certain LÉONCE *de Byzance*, qu'on appelle *le Jeune*, pour le distinguer de deux autres écrivains du même nom, tous les deux portant le titre de Scholasticus, et dont l'un a été poète épigrammatique, et l'autre a écrit sur les sectes ou les hérésies. L'ouvrage de Léonce le Jeune, en quatre livres, embrasse exactement la même époque que celui de Genesius.

Première édition, *p. l. C. des B.*, par *Fr. Combéfis*, dans sa Collection intitulée Hist. Byz. script. post Theophanem.

Constantin Porphyrogénète eut aussi un continuateur. C'est un anonyme qui a écrit la vie de Léon VI, fils de Basile-le-Macédonien, celle d'Alexandre son frère, de Constantin VI lui-même, de Romain II le

Jeune, son fils; ainsi, depuis 886 jusqu'en 963.

Publié par *Combéfis*, dans le même volume que Léonce.

Jean Cameniata *de Thessalonique*, du commencement du dixième siècle, *Cubuclésius*[1] de l'archevêque de sa ville natale, tomba au pouvoir des Arabes, lorsqu'en 904 ils s'emparèrent de Thessalonique, et racheta sa vie, ainsi que celle de sa famille, en découvrant aux vainqueurs l'endroit où l'on avoit enfoui des trésors qu'on vouloit soustraire à leur avidité. On le transporta à Tarsus pour être échangé contre quelques prisonniers faits par les Grecs. C'est là qu'il écrivit une *Histoire de la prise de Thessalonique*.

Première édition dans la Collection de *Leo Allatius*; ensuite *p. l. C. des B.*, par *Combéfis*, dans son volume souvent cité.

Léon *le Diacre*, né vers 950, à Cœloé, village d'Ionie situé au pied du mont Tmolus, étoit attaché, comme diacre, à la cour des empereurs grecs: c'est à peu près tout ce que nous savons de sa personne. Il a écrit en dix livres une Histoire des empereurs Romain II le Jeune, Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès, c'est-à-dire, des années 959 à 975. Son objet, en composant cet ouvrage, a été de donner une histoire raisonnée des événemens qui s'étoient passés sous ses yeux; mais une telle entreprise a été au-dessus de ses forces. « Il n'a,

[1] Le Cubuclésius étoit l'officier qui, dans les processions, portoit la crosse épiscopale.

dit son éditeur, ni l'élégance de Procope, ni la clarté de Jean d'Epiphanie, ni le style plein de chaleur de l'auteur de l'Alexiade. Il paroît qu'une lecture assez étendue lui avoit fait connoître des événemens de tous les genres; mais son style démontre qu'il voulut principalement imiter les rhéteurs du siècle de Théodose. Ce n'est pas que par des efforts soutenus il n'ait dans quelques passages atteint et peut-être surpassé ses modèles; on rencontre dans son livre des descriptions animées et des portraits qui ne manquent pas de vérité; mais quand on considère l'ensemble de l'ouvrage, ces parties isolées échappent : on ne voit plus qu'un style diffus et affecté, une fausse éloquence, un mauvais goût. On y rencontre aussi des expressions barbares, qu'on pardonneroit facilement à un écrivain du dixième siècle. Des détails instructifs ou agréables par leur simplicité même rachètent les défauts d'un langage altéré; mais on est choqué de voir des mots latins jusque dans des discours dont le plan et quelquefois les phrases sont empruntés de Démosthène et de Thucydide. »

Cet historien est la source où Jean Scylitza et Zonaras ont puisé la partie de leurs récits répondant aux quinze années qu'il a embrassées : il est exact pour tout ce qu'il a vu lui-même; mais quand il parle d'événemens qui se sont passés hors de Constantinople, il fait preuve d'une grande ignorance.

Il n'existe qu'un seul manuscrit connu de l'ou-

vrage de Léon; il se trouve à la bibliothèque du roi de France.

Combéfis avoit préparé une édition de Léon le Diacre: après sa mort, qui arriva en 1679, *Michel Lequien* se chargea d'achever ce travail. L'impression fut commencée, mais Lequien mourut en 1733, sans l'avoir achevée, et l'on ignore même ce que sont devenues les feuilles imprimées. Plus tard, M. *Ch.-Ben. Hase* fit connoître cette histoire dans le volume VIII des Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi de France, comme un supplément nécessaire du Corps des historiens byzantins. M. *de Roumanzoff*, chancelier de l'empereur de Russie, ayant fourni tous les fonds nécessaires pour la publication de cet ouvrage, M. *Hase* en donna, en 1819, une édition critique en un volume in-fol., qui est enrichie d'un commentaire historique et philologique fort savant [1].

Il existe un fragment intéressant d'une Lettre d'un anonyme chargé d'une mission et d'un commandement sur le Dnepr, à l'époque où Wladimir-le-Grand s'empara de Cherson, savoir vers 987. Ce morceau peint l'état malheureux où se trouvoient à cette époque les provinces du nord de l'empire de Byzance, exposées aux incursions des barbares.

Il a été publié par M. *Hase*, dans son édition de Jean le Diacre, p. 254.

Michel Constantin Psellus, dont il a été plusieurs fois question, a composé une histoire qui fait suite à celle de Léon le Diacre, car elle va depuis la mort

[1] Comme une grande partie de l'édition de M. *Hase* a péri par un naufrage dans la mer Baltique, il est à prévoir que ce volume de la Collection Byzantine deviendra fort rare.

de Jean Zimiscès, en 975, jusqu'au règne de Constantin Ducas, en 1039.

Cette histoire est encore inédite; mais M. *Hase* s'occupe à la publier.

NICÉPHORE BRYENNE, né à Orestias en Macédoine, gendre de l'empereur Alexis Comnène, qui lui conféra le titre de *Panhypersebastos*, équivalant à celui de César, étoit petit-fils d'un homme qui avoit eu des prétentions au trône impérial. En 1096, son beau-père lui confia la défense de Constantinople contre Godefroi de Bouillon. En 1108, il négocia la paix avec Boémond, prince d'Antioche. A la mort d'Alexis, en 1118, Irène sa veuve et Anne Comnène sa fille voulurent faire monter Nicéphore sur le trône; mais la prudence de Jean Comnène, fils d'Alexis, et l'indifférence de Nicéphore, firent manquer ce plan. Ce fut à cette occasion qu'Anne accusa la nature de s'être trompée en la faisant naître femme, et son époux homme. Nicéphore mourut en 1137.

Il avoit entrepris, par ordre de l'impératrice Irène, sa belle-mère, une histoire de la maison de Comnène, qu'il intitula Ὕλη ἱστορίας, *Matériaux historiques*, et qu'il distribua en quatre livres. Il commença cet ouvrage par Isaac Comnène, premier prince de cette maison, qui régna un instant, de 1057 à 1059, sans pouvoir transmettre le trône à sa famille, laquelle n'y monta qu'en 1081. C'est alors qu'Alexis I y fut porté. Nicéphore s'arrête à

l'époque de l'avénement de son beau-père, après avoir rapporté ce qu'il avoit fait étant simple particulier; la mort l'empêcha d'aller plus loin. Il a eu à sa disposition d'excellens matériaux; mais on pense bien qu'on ne peut pas faire fond sur son impartialité. Sous le rapport de la diction, il se distingue favorablement parmi les écrivains du Bas-Empire.

Première édition donnée *p. l. C. des B.*, par le P. *Pierre Poussines*, Paris, 1661. Il faut y joindre les notes de *Ducange*, qui se trouvent dans son édition de *George Cinnamus*.

L'ouvrage de Nicéphore fut continué par son épouse ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis I Comnène, qu'une révolution avoit porté en 1081 au trône de Byzance. Elle étoit née 1083. Mariée, après la mort de Constantin Ducas, auquel elle avoit été fiancée, à un homme sans ambition, Anne fit, sinon à son insu, au moins sans sa participation, une conspiration pour le mettre à la place de Calojean, qui, en 1118, avoit succédé à son père. Ce plan fut découvert; et, contre les mœurs du temps, Calojean laissa vivre sa sœur. Elle se retira, après la mort de son mari, dans un couvent, où, à l'âge de soixante ans, elle chercha à faire distraction à sa douleur en écrivant la vie de son père : monument de son ambition, de ses grands talens et de ses foiblesses. Le passage suivant, traduit littéralement de sa préface, suffit pour donner une idée de son caractère.

« Moi, Anne, dit-elle, fille de l'empereur Alexis et de l'impératrice Irène, née et élevée dans la pourpre ; n'étant pas étrangère à la littérature, mais ayant recherché avec zèle la perfection de la langue grecque ; ayant cultivé la rhétorique et n'étant pas sans expérience dans l'art d'Aristote et dans le dialogue de Platon, mais étant exercée au contraire dans les quatre sciences mathématiques qui fortifient l'intelligence (car lors même que cela paroîtroit un effet de ma vanité, on me permettra de faire mention des qualités que je dois, partie à la nature, partie à mon application, partie à Dieu qui est là-haut, partie enfin à des circonstances favorables), j'ai résolu de rapporter, dans cet ouvrage, les faits de mon père qui méritent de ne pas être passés sous silence et de n'être pas emportés, si l'on peut se servir de cette expression, par le torrent des temps vers le fleuve de l'oubli. »

L'ouvrage d'Anne, divisé en quinze livres, est intitulé *Alexias*, titre précieux qui conviendroit plutôt à une épopée qu'à une histoire. Celle d'Anne commence à l'année 1069, et finit en 1118. L'esprit de l'auteur étoit orné de toutes les qualités que peut donner une éducation savante et soignée : elle avoit fait une étude suivie des anciens auteurs classiques. Son style est recherché et élégant, souvent trop poétique : on voit qu'elle regarde le talent de bien écrire comme la première qualité d'un historien ; elle s'arrête à chaque pensée pour l'orner des fleurs de l'éloquence. Elle affecte une érudition

souvent déplacée. Son orgueil et sa vanité se trahissent dès les premières pages de son livre. On peut bien s'attendre qu'une fille n'écrira pas avec l'impartialité la plus scrupuleuse les actions d'un père chéri; mais on est révolté du ton d'hypocrisie avec lequel Anne raconte la comédie que son père donna à la cour en faisant pénitence de ses crimes, et on est étonné que tant de superstition ait pu entrer dans la tête d'une femme d'esprit qui possédoit des talens au-dessus de son siècle. Les détails qu'elle donne sur les premiers croisés qui arrivèrent à Constantinople sous le règne de son père, forment une partie très-curieuse de son ouvrage : on voit avec intérêt l'impression que les mœurs simples et grossières des héros du Tasse firent sur une cour polie, instruite et efféminée. Anne fait souvent voir dans un autre jour les plaintes injustes contre Alexis dont les écrivains occidentaux ont rempli leurs récits.

En parlant des héros de la première croisade, elle dit : « Quoique je me rappelle les noms des chefs des croisés, je ne veux pas les placer ici : l'histoire les prononce avec dégoût, et notre langue ne sauroit exprimer ces sons barbares et inarticulés. A quoi serviroit une liste de noms qu'on a peine à prononcer? Ces hommes rudes nous ont fait assez de mal pendant qu'ils étoient avec nous; à quoi bon faire violence à notre langue pour répéter encore leurs noms bizarres? » Quels sont donc ces noms barbares qu'une princesse byzantine juge

aussi durs que les noms propres des Allemands et des peuples du Nord le paroissent à quelques écrivains françois qui croiroient déroger s'ils ne les estropioient pas, souvent pour les rendre plus barbares encore? Ce sont ceux de Godefroi de Bouillon, de Hugues de Vermandois, d'Etienne de Chartres, noms que la poésie françoise réclame comme harmonieux.

La *première édition* de l'Alexiade, par *Dav. Hœschel*, Augsbourg, 1610, in-4°., ne renferme que les huit premiers livres : il y en a des exemplaires qui portent la date de 1618.

Edition complète *p. l. C. d. B.*, par *Pierre Poussines*, Paris, 1651. Il faut y joindre un volume de notes historiques et philologiques qui ne parut qu'en 1670.

Jean Cinnamus, de la fin du douzième siècle, étoit Γραμματικὸς βασιλικὸς, c'est-à-dire, notaire à la cour de Byzance. Il accompagna l'empereur Manuel Comnène dans ses campagnes, et fut présent à cette chasse que Baudouin III, roi de Jérusalem, donna en 1159, près d'Antioche, et où ce prince, blessé par une chute de cheval, fut pansé par l'empereur, qui étoit habile chirurgien. Il écrivit en quatre livres, ou, d'après une autre distribution, en six livres, la Vie de ce prince et celle de son père Calojean ou Jean I Comnène, depuis 1118 jusqu'en 1176. Cet ouvrage, dont le premier livre est intitulé : Ἐπιτομὴ τῶν κατορθωμάτων τῷ μακαρίτῃ βασιλεῖ καὶ Πορφυρογεννήτῳ Κυρίῳ Ἰωάννῃ τῷ Κομνηνῷ, *Abrégé des*

exploits de Jean Comnène Porphyrogénète, et dont les suivans portent le titre de : Ἀφήγησις τῶν πραχθέντων τῷ ἀοιδίμῳ υἱῷ αὐτοῦ τῷ βασιλεῖ καὶ Πορφυρογεννήτῳ κυρίῳ Μανουὴλ τῷ Κομνηνῷ, *Récit des faits de son fils Manuel*, fait par conséquent suite à ceux de Nicéphore Bryenne et d'Anne Comnène. Le style de Cinnamus, formé à l'imitation de celui de Xénophon, n'est pas sans mérite; mais cet écrivain est partial, et l'injustice avec laquelle il traite Roger, roi de Sicile, est très-blâmable. Au reste, en comparant Nicéphore, Anne et Jean avec les écrivains latins, on arrive à des résultats curieux qui jettent un grand jour sur l'histoire d'un siècle que les croisades ont rendu célèbre.

Première édition par *Corneille Tollius*, Utrecht, 1652, in-4°.

Edition beaucoup plus correcte, *p. l. C. d. B.*, par *Ducange*, Paris, 1670.

George Acropolita naquit en 1220, à Constantinople, où les Latins étoient alors les maîtres; il appartenoit à une maison alliée aux empereurs. A l'âge de dix-sept ans il se rendit à la cour de Nicée, que les Grecs regardoient alors comme le siége de l'empire de Byzance, et où régnoit la famille des Lascaris et des Ducas, tandis que les Comnène conservoient à Trébisonde un simulacre de ce même empire. Jean Ducas nomma George grand-logothète. Il instruisit dans la logique le fils de ce prince, Théodore, qui lui succéda en 1255. Ce souverain, irrité

par quelques réponses hardies que George s'étoit permis de lui faire en présence d'un auditoire nombreux, le fit maltraiter de coups; cependant il lui confia bientôt après le gouvernement du territoire qu'il avoit conservé en Macédoine. Acropolita défendit la place de Prilapes contre Michel Ange, prince de Larisse, qui, après avoir reconnu la suzeraineté des empereurs de Nicée, s'étoit révolté contre leur autorité. Prilape étant tombé entre ses mains par trahison, il fit charger Acropolita de fers. Michael Paléologue qui, en 1260, dépouilla Jean, dernier empereur de la maison de Lascaris, offrit son pardon au prince de Larisse, s'il vouloit rendre la liberté à ses prisonniers, et nommément à George Acropolita, parent des Paléologues; mais Michael s'y refusa, et Acropolita ne recouvra sa liberté que par la prise d'Arta, où il se trouvoit renfermé.

En 1260, Michael Paléologue l'envoya comme ambassadeur auprès de Constantin, prince des Bulgares. L'empereur de Nicée s'étant, en 1261, emparé de Constantinople, il chargea George de rédiger les prières publiques en actions de grâces, qui furent prononcées lorsque le restaurateur de l'empire des Grecs fit son entrée dans la capitale. Il nomma George rhéteur de l'église (place éminente dans laquelle Holobulus lui succéda ensuite), et l'envoya, en 1274, au concile de Lyon, où, au nom de son maître, George abjura le schisme. Cette démarche choqua beaucoup les Grecs orthodoxes. Un de ceux qui se prononcèrent le plus fortement

contre l'union, étoit Constantin, propre fils de George Acropolita. L'empereur éloigna ce jeune homme de sa personne. En 1282, George fut envoyé auprès de Jean, qui avoit pris le titre de roi de Bulgarie, pour lui offrir la main d'Eudocie, troisième fille de l'empereur. Il mourut la même année, quelques mois avant son souverain.

Il existe deux ouvrages portant le nom de George Acropolita; l'un et l'autre vont depuis 1204, époque de la prise de Constantinople par les Latins, jusqu'en 1261, époque où ils en furent expulsés. Le premier est intitulé Χρονικὴ συγγραφή, *Chronographie*; l'autre, qui porte le titre suivant: Χρονικὸν ὡς ἐν συνόψει τῶν ἐν ὑςέροις, c'est-à-dire *Chronique*, *ou Précis des événemens qui ont eu lieu dans les derniers temps*, paroît être l'abrégé du premier, et n'a peut-être pas George lui-même pour auteur. Un troisième ouvrage du même, contenant une *Chronique depuis l'origine du monde jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins*, Περὶ τῶν ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἐτῶν καὶ περὶ τῶν βασιλευσάντων μέχρις ἁλώσεως Κωνςαντινουπόλεως, n'a pas encore été imprimé [1].

L'Abrégé de George fut publié à Leide, 1614, in-8°., par *Théod. Dousa.*

P. l. C. d. B., d'après un manuscrit bien préférable, et avec le grand ouvrage d'Acropolita, édition soignée par *Leo Allatius*, Paris, 1651.

[1] Les papiers publics ont annoncé que M. *Hase* a trouvé à Milan un manuscrit de George Acropolita beaucoup plus complet que ceux qu'on connoissoit jusqu'à présent. Nous ignorons de quel ouvrage de cet historien on a voulu parler.

GEORGE PACHYMÈRE, né à Nicée en 1242, pendant que Byzance étoit au pouvoir des Latins. Il se rendit dans cette ville après que les Paléologues s'en furent emparés, et y exerça des emplois distingués tant civils qu'ecclésiastiques [1]. Nous parlerons plus bas de ses ouvrages philosophiques; son *Histoire Byzantine*, en treize livres, embrasse les années 1258 à 1308, et fait ainsi suite aux ouvrages de George Aoropolita. Pachymère aime la vérité; il ne manque ni de jugement ni de sagacité; on désireroit qu'il eût plus de critique et de goût. Son style est obscur et difficile.

George Pachymère a aussi composé une *Histoire de sa vie*, *τὰ καθ' ἑαυτὸν*, en vers, et en neuf livres. Macarius Chrysocephalus en a conservé des fragmens. Villoison dit [2] que George y a imité, et souvent avec succès, Homère et S[t] Grégoire de Nazianze.

La *première édition* complète de l'Histoire Byzantine de George Pachymère fut soignée *p. l. C. des B.*, par *Pierre Poussines*, Rome, 1666, et 1669 en 2 volumes.

JEAN CANTACUZÈNE, allié par sa mère à la famille des Paléologues, fut nommé par Andronic II *Præ-*

[1] Tels que celui de Ἱερομνήμων et de Πρωτέκδικος des patriarches, et de Δικαιοφύλαξ de l'emperenr. L'Hiéromnémon étoit chargé de tout ce qui tenoit à la pompe extérieure du patriarche. Le Protecdique étoit le défenseur de l'Église devant les tribunaux. Le Dicéophylax exerçoit des fonctions semblables dans les intérêts du fisc.

[2] Anecd. gr., Vol. II, p. 77.

fectus magnæ Papiæ, c'est-à-dire, préfet du palais. Andronic III l'éleva à la dignité de Grand-Domestique, ou chef de l'armée de terre, et lui donna le gouvernement de la Thrace; il voulut même le nommer son collègue à l'empire. Jean refusa cette élévation; mais, à la mort de son bienfaiteur, il accepta la charge de tuteur du jeune empereur Jean I, qu'Andronic lui avoit déférée. Les intrigues d'Anne, mère du jeune prince, et la difficulté des circonstances, plus que son ambition, le portèrent à s'emparer, en 1347, du trône de son pupille, qu'il nomma son collègue. Les révolutions de ce genre étoient fréquentes à la cour de Byzance; il en arriva une en 1355. Jean I Paléologue se rendit maître de Constantinople, à l'aide d'un aventurier génois, nommé François Gasteluzzi, et Jean Cantacuzène se retira dans un couvent, où il prit le nom de Joasaph ou Joseph. Il y vécut encore plus de vingt ans, employant son loisir à écrire une *Histoire Byzantine* en quatre livres. Elle commence en 1320, à la mort de Michel Paléologue, fils et collègue d'Andronic II, et va jusqu'en 1357 : elle comprend par conséquent les dernières années du règne de cet empereur, celui de son petit-fils Andronic III, le règne de l'auteur lui-même, et le commencement de celui du jeune Jean I Paléologue. Cet ouvrage est mal écrit; mais il porte un caractère de vérité qui lui donne de l'intérêt. Partisan de la secte des Palamites, Cantacuzène contredit souvent Nicéphore Grégoras, leur adversaire.

Une traduction latine de l'ouvrage de Cantacuzène, faite par le jésuite *Jacq. Pontanus*, et accompagnée de notes d'un autre jésuite, le P. *Jacq. Gretzer*, parut à Ingolstadt, 1603, in-fol.

Edition grecque-latine *p. l. C. d. B.*, Paris, 1645.

Jean Ducas, d'une famille qui avoit donné des empereurs aux Grecs, se retira, après la prise de Constantinople par les Turcs, dans l'île de Lesbos, dont les souverains, de la maison des Gasteluzzi, se maintinrent encore jusqu'à la neuvième année après la destruction de l'empire. Ses nouveaux maîtres l'envoyèrent plusieurs fois comme ambassadeur auprès des Turcs. Lorsqu'en 1462, Mahomet II s'empara de Lesbos, Ducas résolut d'écrire une *Histoire byzantine*. Il y remonte, à la vérité, jusqu'à Adam, comme avoient fait les chroniqueurs, mais il ne rapporte que succinctement tout ce qui s'est passé avant 1341, où Jean Cantacuzène fut proclamé tuteur du jeune Paléologue. Il termine sa narration à la prise de Lesbos. On peut donc le regarder comme le continuateur de Cantacuzène, dont il confirme la véracité. Ducas étoit instruit dans la politique : les désastres dont il avoit été témoin le portèrent à réfléchir sur les événemens et à en rechercher les causes, ce qui donne à son ouvrage quelque chose d'une histoire pragmatique. Son style est barbare.

Edition *p. l. C. d. B.*, soignée par *Ism. Bouilliaud*, Paris, 1649.

JEAN, surnommé ANAGNOSTÈS, ou *Lecteur*, a laissé une *Histoire de la prise de Thessalonique*, sa ville natale, que les Turcs enlevèrent en 1430 aux Vénitiens, et une *Complainte* sur le même événement.

Editions dans le recueil de *Leo Allatius*, et par suite dans celui de *Pasquali :* l'ouvrage manque dans la *C. d. B.* de Paris.

JEAN CANANUS est auteur d'une *Histoire de la guerre de Constantinople* de 1420, contre Murat II, Διήγησις περὶ τοῦ ἐν Κωνςαντινουπόλει γεγονότος πολέμου.

Edition dans le recueil de *Leo Allatius*, et par suite dans celui de *Pasquali.*

GEORGE PHRANZES ou PHRANZA naquit en 1401. Sa famille étoit alliée à celle des empereurs. Sous Manuel Paléologue et ses fils Jean III et Constantin, il remplit les dignités les plus éminentes, tant civiles que militaires, et sauva, en 1429, la vie à Constantin Paléologue en le couvrant de son corps dans une bataille, et se laissant prendre pour lui. Après sa délivrance, il fut nommé, en 1432, Protovestiaire; en 1446, préfet de Sparte, et, en 1448, grand-logothète. Lors de la prise de Constantinople, il tomba entre les mains des Turcs, et fut vendu comme esclave. Après avoir recouvré sa liberté et celle de son épouse, il se retira d'abord auprès de Thomas Paléologue, prince du Péloponèse; lorsque les Turcs

se furent emparés de toute la Grèce, Phranzes se sauva en Italie; enfin il prit, en 1468, à Corcyre, l'habit de moine, et changea son nom en celui de Grégoire. C'est dans cette retraite qu'il écrivit son histoire sous le titre de *Chronique*, en quatre livres. Elle embrasse toute l'histoire des Paléologues, ou, comme il les appelle, des Comnènes, depuis 1260 et va au-delà de la destruction de l'empire, jusqu'en 1477. L'ouvrage de Phranzes contient des détails curieux; mais il est rempli de digressions inutiles sur l'origine des comètes, sur le schisme des Grecs, ou, comme il dit, des Latins, sur les quatre monarchies, sur le symbole de Nicée, et sur d'autres matières religieuses. Il faut lui pardonner ses invectives contre Mahomet.

Un abrégé latin de cet ouvrage, fait par *J. Pontanus*, parut avec Théophylacte, à Ingolstadt, 1604, in-4°., et fut placé dans le recueil de *Pasquali*.

Enfin, le texte grec a été publié, mais sans traduction, par *J.-Fr. Alter*. Vienne, 1796, in-fol.

Théodore Gaza *de Thessalonique* a écrit *Sur l'origine des Turcs*, περὶ ἀρχαιογονίας Τούρκων, en forme d'une lettre adressée à Franç. Philelphe.

Publiée dans la Collection d'*Allatius*, et par suite dans celle de *Pasquali*.

CHAPITRE LXXXVII.

Quatrième classe des Historiens Byzantins.

Dans la *quatrième* classe des historiens byzantins, nous plaçons ceux qui se sont occupés des antiquités et de ce que nous appelons aujourd'hui statistique. Leurs ouvrages sont utiles pour la connoissance de la cour de Byzance et pour l'intelligence des événemens qui s'y sont passés.

De ce genre est l'ouvrage de Procope sur les bâtimens élevés ou restaurés par ordre de l'empereur Justinien dont nous avons fait mention.

Telle est encore la *Description, en vers, de l'église de Sainte-Sophie*, par Paulus, surnommé Silentiarius, à cause de la charge qu'il exerçoit auprès de l'empereur Justinien. Nous en avons parlé lorsque nous nous sommes occupés des ouvrages de poésie de cette période.

Jean Laurentius, communément appelé Lydus, parce qu'il étoit natif *de Philadelphie* en Asie-Mineure, remplit diverses fonctions civiles dans le palais des empereurs, au commencement du sixième siècle. Sous Justinien, il parvint au grade de *Cornicularius* [1]. Il passa pour un homme savant et pour

[1] C'est-à-dire chef dans les bureaux du prétoire.

un bon écrivain en prose et en vers. Il composa entre autres un livre sur les *Magistrats romains*, περὶ Ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας. Cet ouvrage, important pour la connoissance des antiquités romaines, avoit été regardé comme perdu, jusqu'au moment où le comte *de Choiseul-Gouffier*, ambassadeur de France à Constantinople, et le célèbre *Villoison* en découvrirent, en 1784, un manuscrit dans la bibliothèque du prince Constantin Morusi. Ce manuscrit, qui est du dixième siècle, appartient aujourd'hui au roi de France.

Un autre ouvrage de Lydus est intitulé περὶ Διοσημειῶν, *des Prodiges*. Il y a recueilli tout ce qu'on savoit encore du temps de Justinien de la science des augures chez les Toscans et les Romains. L'ouvrage n'a été long-temps connu que par un abrégé qui en a été fait en latin par *Beda le Vénérable*, et par deux fragmens qui en ont été publiés en grec, l'un sous le titre *du Tonnerre pour chaque jour*, Ἐφήμερος βροντοσκοπία τοπικὴ πρὸς τὴν σελήνην, qui n'est autre que la traduction d'un passage tiré de l'ouvrage latin de P. Nigidius Figulus, contemporain de Cicéron; l'autre *des Tremblemens de terre*, περὶ Σεισμῶν. Enfin on connoissoit, mais dans une traduction latine seulement, un troisième fragment, qui est un *Calendrier*. Cependant le traité des Prodiges n'est pas perdu; il existe, quoique mutilé, dans le même manuscrit du comte de Choiseul-Gouffier, par lequel l'ouvrage des Magistrats est venu à la connoissance du public.

Le prince Morusi céda son manuscrit à feu M. le comte de *Choiseul-Gouffier*, qui, après la mort de *Villoison*, chargea MM. *Fuss* et *Hase* de publier le traité *des Magistrats romains*. Leur édition parut à Paris, 1812, in-8°. Il faut y joindre *J.-D. Fuss* ad Car. Ben. Hase Epistola, in qua Joann. Laur. Lydi de Magistr. imp. rom. opusculi textus et versio emend., etc., Bonnæ, 1821, in-8°.

Le fragment du *Tonnerre pour chaque jour*, par P. Nigidius Figulus, fut publié dans *Jani Rutgersii* variæ lectiones, Lugd. Bat., 1618, in-4°., p. 247, le fragment des *Tremblemens de terre*, par *Schow*, dans son édition de l'ouvrage de Lydus des Mois, dont il sera question dans notre vol. VII, p. 55. La traduction latine du Calendrier ou Parapegme de *Nicolas Leonicus*, qui le croyoit de Ptolémée, se trouve dans *Petavii* Uranologium, Paris, 1630, in-fol., p. 94. Enfin, M. *Hase* a publié à Paris, 1823, in-8°., l'ouvrage entier, d'après le manuscrit du comte de Choiseul, qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque du roi de France. Ce manuscrit étant tronqué et plein de lacunes, il fallut une grande sagacité et beaucoup d'habitude pour le déchiffrer. M. *Hase* a eu soin de le faire imprimer tel qu'il est, avec les lacunes et les corruptions; au bas de ce texte il en a placé un autre où les fautes sont corrigées et les lacunes remplies, et ce texte est accompagné d'une version latine et d'excellentes notes critiques. Le volume contient aussi un morceau du traité des Mois; il en sera question plus bas. M. *Hase* promet de traiter dans un volume particulier des sources où Lydus a puisé, et d'y faire connoître des fragmens inédits de plusieurs ouvrages qui traitoient des prodiges.

HIEROCLÈS, qu'on a surnommé le GRAMMAIRIEN, pour le distinguer du philosophe qui porte le même nom, a publié sous le titre de Συνέκδημος, *Compagnon de voyage*, ou, comme nous dirions, Manuel

du voyageur, une description des soixante-quatre provinces formant l'empire de Byzance, et des neuf cent trente-cinq villes qui y étoient situées. On croit cet écrivain contemporain de Justinien; ce qui est certain, c'est qu'il étoit antérieur au dixième siècle.

Publié dans *Car. à S. Paulo* Geographia sacra, Paris, 1641, et Amst., 1704, in-fol.; dans *Em. Schelstraten* Antiquitas eccles. illustr. Romæ, 1697, in-fol., au vol. II; dans la Collection de *Banduri*, et dans Itineraria veterum Rom. ed. *Wesseling*, Amst., 1735, in-4°.

HÉSYCHIUS *de Milet*, surnommé, à cause de la charge dont il étoit revêtu, ILLUSTRIS ou ILLUSTRIUS, et différent du lexicographe dont nous avons parlé, a probablement vécu sous les empereurs Justin et Justinien. Il a composé une *Chronique*, Ἱστορικὸν ὡς ἐν συνόψει κοσμικῆς ἱστορίας, depuis Bélus, roi des Assyriens, jusqu'à la mort de l'empereur Anastase I. Cet ouvrage, embrassant l'histoire de onze cent quatre-vingt-dix années, étoit divisé en six sections ou époques, τμήματα, savoir: 1°. Événemens antérieurs à la guerre de Troie; 2°. depuis cette époque jusqu'à la construction de Rome; 3°. jusqu'à l'abolition de la royauté à Rome; 4°. jusqu'à Jules-César; 5°. jusqu'à Constantin-le-Grand; 6°. jusqu'à la mort d'Anastase. La dernière section, dont il reste un fragment précieux, intitulé Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως, *De l'origine de Constantinople*, a servi à George Codinus pour sa description de cette ville.

Hésychius avoit aussi composé des *Mémoires sur*

le règne de Justinien l'aîné, Ἑτέρα βίβλος ἐν ᾗ περιείχετο τὰ Ἰουστίνου πραχθέντα. Cet ouvrage a entièrement péri [1].

Le fragment d'Hésychius a été publié sous le nom de Codinus, par *George Douza*, Heidelb., 1596, in-8°. Il se trouve dans les éditions des opuscules d'Hésychius, dont nous parlerons.

L'empereur CONSTANTIN VI PORPHYROGÉNÈTE, que nous avons placé parmi les biographes, écrivit divers ouvrages qui appartiennent à la classe dont nous nous nous occupons.

Πρὸς τὸν ἴδιον υἱὸν Ρωμανὸν τὸν θεοσεβῆ καὶ πορφυρογέννητον βασιλέα, *A son fils Romain*, sur l'administration de l'empire, écrit en 952. Sept ans après, ce même fils l'empoisonna. Dans cet ouvrage, Constantin donne des détails sur l'origine, les mœurs et les entreprises des peuples barbares avec lesquels l'empire avoit à lutter à cette époque, tels que Petzenègues, Russes, Chazares, Arabes, Turcs, Bulgares, Dalmatiens, Slaves, etc. En parlant des peuples septentrionaux : « Toutes ces nations, dit-il, sont dévorées d'une avidité insatiable, et exigent de grandes récompenses pour les moindres services. Il faut éluder avec prudence leurs demandes; si des Chazares, des Turcs, des Russes, ou d'autres peuples de ce genre, demandent des habits impériaux, des couronnes ou d'autres choses précieuses, il faut leur répondre que toutes ces choses ne sont pas des ou-

[1] Nous reviendrons sur Hésychius en parlant des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de la philosophie, au vol. VII, p. 74.



vrages d'art fabriqués par des hommes; mais que lorsque Dieu fit le premier empereur chrétien, Constantin, il lui envoya ces objets par un ange, avec ordre de les déposer dans la grande église de Sainte-Sophie, et de ne s'en servir que les dimanches, mais en même temps avec la menace que tout empereur qui en feroit un usage arbitraire, ou céderoit à d'autres quelqu'un de ces objets, seroit regardé comme ennemi de Dieu et exclu de la communion de l'église. En effet, il est dangereux de transgresser cet ordre, car Leo (Chazare) qui posa une de ces couronnes sur sa tête, contre la volonté du patriarche et un des jours ouvriers de la semaine, fut bientôt après affligé d'un ulcère au visage, dont il mourut; et, depuis ce temps, chaque empereur jure à son couronnement de ne pas agir contre cette ancienne coutume. » L'empereur conseille à son fils de faire une semblable réponse à ceux qui demanderont du feu grégeois.

Éditions par *Jean Meursius*, avec une traduction, Leide, 1610, in-8°.; et avec d'autres ouvrages de Constantin, sous le titre de Constantini Porphyrogenneti Opera, Lugd. Bat., 1617, in-8°. Enfin, dans le recueil de *Banduri*.

Σύνταγμα, *Traité systématique*, savoir, des cérémonies de la cour de Byzance, en deux livres. Cet ouvrage donne la description non seulement du cérémonial de la cour impériale, mais aussi celui de l'église, ainsi que toute l'étiquette des camps et des jeux publics. Comme il renferme diverses choses

qui ne peuvent avoir été écrites qu'après la mort de Constantin VI, on pourroit peut-être l'attribuer à Constantin VII, qui porte aussi la qualité de Porphyrogénète. Le cinquante-deuxième chapitre du deuxième livre est un ouvrage particulier que l'auteur du Syntagma a inséré dans son cérémonial : il traite de l'étiquette qui est observée au banquet impérial. L'auteur de cet opuscule est nommé Philotheus *Protospatharius et Triclinius impérial*, et il porte la date de l'an du monde 6408, c'est-à-dire, 900 après J.-C. Il ne faut pas confondre Philotheus avec un médecin du même nom qui a vécu dans le septième siècle et a également été revêtu de la charge de Protospatharius. Dans le chapitre cinquante-quatre du même livre, l'auteur a inséré le *Tableau des préséances du patriarche et métropolite* par S[t] Epiphanius, archevêque de Chypre : il indique la circonscription des diocèses d'Orient. La bibliothèque de Leipzig possède le seul manuscrit qu'on connoisse de cet ouvrage curieux : il provient de celle de Matthias Corvinus, roi d'Hongrie.

Edition unique, commencée par *Jean-Henri Leich*, publiée par *J.-J. Reiske*, Leipzig, 1751 et 1754, 2 vol. in-fol., avec une traduction latine et un commentaire sur le premier livre. Le troisième volume, qui devoit contenir la suite du commentaire et les tables, n'a pas paru.

Περὶ Θεμάτων, *De la distribution des forces militaires de l'empire*, en deux livres. On appeloit *Thèmes*, θέματα, les corps qui remplacèrent les an-

ciennes légions, τάγματα. Dans cet ouvrage l'auteur fait la description des provinces où ces corps étoient cantonnés, en y mêlant quelques points concernant les antiquités et des citations de poètes anciens : c'est une espèce de géographie de l'empire.

Le premier livre des Themata parut, avec la traduction de *Bonav. Vulcanius*, Leide, 1588, in-8°,; le second, avec celle de *Fréd. Morel*, Paris, 1609, in-8°. Les deux livres se trouvent dans les soi-disantes œuvres de Constantin, publiées par *J. Meursius*, Leide, 1617, et dans la collection de *Banduri*.

Constantin appartient aussi aux écrivains sur l'art militaire, et cela nous donnera l'occasion de revenir sur ce prince, aussi laborieux dans son cabinet que paresseux pour les affaires du gouvernement. Il consacroit aux études et aux travaux littéraires le temps qu'il devoit à ses sujets; mais il sut aussi employer utilement les hommes de lettres de son temps. C'est lui qui engagea Siméon le Métaphraste à réunir les légendes des saints pour en former un corps de biographie; c'est lui qui fit rédiger les recueils connus sous le nom d'*Hippiatriques* et de *Géoponiques*; c'est à lui qu'on doit cette compilation que nous avons souvent citée sous le titre d'*Extraits des ambassades*. Il faut se garder de juger l'idée de faire faire des extraits de grands ouvrages, comme on auroit droit d'envisager aujourd'hui une pareille entreprise littéraire. Avant la découverte de l'imprimerie, le prix des livres étoit

si élevé qu'il falloit un capital considérable pour former un recueil d'une cinquantaine de volumes. Ainsi tout ce qui pouvoit contribuer à mettre un plus grand nombre de curieux en état de participer aux richesses de la littérature, étoit une entreprise méritoire. Tel étoit sans doute le but de celle que Constantin ordonna, et dont nous allons rendre compte.

Cet empereur studieux avoit rassemblé à grands frais une bibliothèque considérable. Pour mettre à la portée des personnes qui vouloient s'instruire sans recourir à une foule de livres difficiles à trouver, tout ce que cette collection pouvoit renfermer de vraiment utile, il chargea un certain Théodose-le-Petit de l'en extraire et d'en composer un recueil, une encyclopédie méthodique, une bibliothèque portative, ἅπασαν ἱϛορικὴν μεγαλουργίαν, recueil moyennant lequel on pourroit se passer de tout autre livre. Sans doute les ouvrages d'imagination étoient exclus de ce travail, parce qu'ils ne sont pas susceptibles d'extraits; il doit en avoir été de même des livres purement de science. L'Encyclopédie de Théodose se sera bornée aux objets d'une utilité générale, à l'histoire, à la morale, à la géographie, à l'économie politique, rurale et domestique; à l'histoire naturelle, enfin aux choses que doit connoître tout homme qui prétend au titre d'homme instruit, principalement dans les premières classes de la société et parmi les gens du monde.

Théodose donna à sa compilation le titre de

Κεφαλαιώδης ὑπόθεσις, *Recueil arrangé par ordre de matières*. Il étoit distribué en cinquante-trois livres, dont chacun avoit son titre particulier, indiquant l'objet général des extraits qu'il renfermoit. Voici quelques-uns de ces titres particuliers : Des Empereurs et des princes qui ont abdiqué ; d'Armées vaincues qui se sont remises de leur défaite ; des Noces ; des Sentences ; des Peuples ; des Mœurs ; d'Affaires ecclésiastiques ; de Choses miraculeuses. Tel a été le ravage des temps, que non-seulement une grande partie des livres où Théodose a pris ses extraits ont péri, mais que son abrégé même n'a pu échapper à la destruction générale, de manière que des cinquante-trois sections qu'il a établies, il ne nous en reste que deux, la vingt-septième et la cinquantième. Elles sont intitulées, la première : Περὶ πρεσβειῶν, *Des Ambassades*, ou, comme nous dirions aujourd'hui, Histoire des traités de paix ; la seconde, Περὶ Ἀρετῆς καὶ Κακίας, *Des Vertus et des Vices*.

Les *Extraits des Ambassades*, renfermant des notices sur les ambassades que les Romains ont reçues ou envoyées, sont tirées de Polybe, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, d'Appien et de Dion Cassius, et remplissent en partie des lacunes que le temps a opérées dans les ouvrages de ces historiens qui nous restent ; une autre partie, et c'est la plus importante pour nous, parce que les livres d'où ces extraits sont empruntés n'existent plus, consiste en fragmens de Dexippus, Herennius, d'Eunape de Sardes, de Priscus de Panium, Malchus de

Philadelphie, Pierre le Patricien, Menander Protector et Theophylactus Simocatta.

Le livre *des Vertus et des Vices*, est aussi connu parmi les gens de lettres sous la dénomination de *Fragmens de Peiresc*, parce que le seul manuscrit qui nous a conservé ce recueil a appartenu à ce grand Mécène des littérateurs de son temps, *Nic. Claude Fabre de Peiresc*. Ce livre renferme des fragmens de Polybe, Diodore de Sicile, Nicolas de Damas, Denys d'Halicarnasse, d'Appien, de Dion Cassius et de Jean d'Antioche.

Enfin les journaux ont annoncé, vers la fin de 1820, que M. *Ange Mai* a trouvé dans un manuscrit palimpseste de la bibliothèque du Vatican, une partie des extraits de Théodose appartenant aux livres intitulés : *Des Sentences; des Harangues; de la Succession des rois; des Inventeurs de choses nouvelles;* et *des Réponses sentencieuses*. Ces fragmens se composent, dit-on, de morceaux tirés des livres perdus de Polybe, de Diodore de Sicile, Dion Cassius, de fragmens d'Aristote, d'Ephore, de Timée, d'Hyperide et de Démétrius de Phalère.

La première partie des *Extraits des Ambassades* fut publiée, comme nous l'avons dit en parlant des éditions de Polybe, par *Fulvius Orsini*, Anvers, 1582, in-4°., sans traduction, mais avec des notes. On peut se passer de ce volume, les éditeurs subséquens des historiens dont les extraits sont tirés, ayant eu soin de les placer dans leurs réimpressions.

La seconde partie des mêmes Extraits fut publiée par *Dav.*

Hœschel, Augsbourg, 1603, in-4°., néanmoins, sans les morceaux de Théophylacte qui échappèrent à son attention, quoiqu'ils eussent été publiés dès 1599, à Anvers, in-8°., par un jeune Anglois, *Jacq. Kimedonk*, ou plutôt après sa mort prématurée. *C.-Annib. Fabrotti* donna pour le Corps des historiens Byzantins, la collection complète de la seconde partie, ainsi que les morceaux pris dans Dexippe, Eunape, Pierre le Patricien, Priscus, Malchus, Menander et Théophylacte, avec des notes de *Henri de Valois* et avec la traduction latine de *Ch. Cantoclarus*, qui avoit paru à Paris, 1609, in-8°.

Quant aux Extraits des *Vertus et des Vices*, ou aux fragmens de Peiresc, *Henri de Valois* les publia avec d'autres fragmens recueillis par lui-même dans des scholiastes et des lexicographes, sous le titre suivant : Polybii, Diodori Siculi, etc. Excerpta ex collectaneis Constantini Aug., etc., Paris., 1634, in-4°. Ce volume est devenu inutile, par la raison que nous venons de dire en parlant du travail d'Orsini.

St Théophylacte, archevêque d'Achris en Bulgarie, vers 1070, a écrit un livre intitulé Παιδεία βασιλική, *De l'Éducation d'un prince*, pour l'instruction du jeune Constantin Porphyrogénète, fils de Michel VII Parapinace et de l'impératrice Marie. Cet ouvrage n'appartient pas à l'histoire : si nous en parlons ici, c'est qu'on l'a placé dans la Collection Byzantine.

Le jésuite *Poussines* publia cet ouvrage avec une traduction, Paris, 1651, in-4°. *Banduri* le plaça ensuite dans sa Collection faisant partie de la Byzantine.

L'empereur Alexis I Comnène, qui parvint au trône en 1081, fit rédiger, à l'exemple d'Auguste, un *Registre des revenus de l'empire*, qui s'est con-

servé dans un manuscrit de la bibliothèque du roi de France.

Publié dans la Collection des Bénédictins.

Un anonyme du onzième ou douzième siècle, a donné les *Antiquités de Constantinople*, en quatre livres. Il divise cette ville en trois quartiers, dont il décrit les édifices et monumens. L'auteur étoit un moine du temps d'Alexis Comnène.

Publié dans la Collection de *Banduri*.

Nous rappelons seulement ici l'ouvrage du moine Matthæus Blastarès sur les *Offices du palais impérial*, écrit en vers politiques [1].

Enfin George Codinus, surnommé *Curopalate*, soit qu'il ait rempli cette charge sous les derniers empereurs de Constantinople, soit parce qu'il a écrit sur les *Offices et Officiers de la cour des Empereurs et de l'Église de Constantinople*; tel est le titre de son ouvrage : Περὶ τῶν Ὀφφικιαλίων τοῦ Παλλατίου Κωνςαντινουπόλεως Βασιλέων, καὶ τῶν Ὀφφικίων τῆς μεγάλης Ἐκκλησίας. Il donne des renseignemens sur la dernière époque seulement de l'empire de Byzance. Le même Codinus a fait un extrait de la chronique d'Hésychius de Milet, intitulé Παρεκβολαὶ ἐκ τῆς βίβλου τοῦ χρονικοῦ περὶ τῶν πατρίων τῆς Κωνςαντινουπόλεως, *Extraits d'une Chronique sur les Origines de Constantinople*.

Le premier ouvrage a été publié, avec une traduction, par

[1] Voy. p. 130 de ce vol.

Franç. du Jon (Junius), qui s'est caché sous le nom de *Nadabus Agmonius*, à Lyon, 1588, in-8°. Cette édition est très-défectueuse. *Commelin* y ajouta quelques feuilles et un nouveau frontispice portant la date de Heidelberg, 1596.

Le jésuite *Jacq. Gretser* en donna une meilleure édition qui parut à Paris, 1625, in-fol., et servit de base à celle de *Jacq. Goar*, de 1648, qui fait partie du *C. des B.*

Le second ouvrage de Codinus fut publié, pour la *première fois*, par *George Dousa*, en grec et en latin, Heidelberg, 1596, in-8°.; ensuite avec les notes de *Jean Meursius*, Genève, 1607, in-8°.; enfin, *p. l. C. d. B.*, par *Pierre Lambecius*, 1655.

Manuel Paléologue, qui fut empereur de 1391 jusqu'en 1425, le même qui en 1400 et 1401 fit un long séjour à la cour de Charles VI, roi de France, adressa à son fils Jean III des *Préceptes pour l'éducation d'un prince*, Ὑποθῆκαι βασιλικῆς ἀγωγῆς, en cent chapitres. Nous en parlons ici parce qu'il avoit autant de droit d'entrer dans la Collection Byzantine que l'ouvrage semblable de l'archevêque St Théophylacte.

Ce même prince, très-versé dans la littérature de son siècle, a laissé beaucoup d'autres ouvrages de théologie et de morale, tels que des Discours, une Ethopée de Tamerlan, etc. Un ouvrage inédit de Manuel contient une suite d'entretiens qu'il eut ou qu'il suppose avoir eus avec un professeur Turc : Διάλογος ὃν ἐποιήσατο μετά τινος Πέρσου ἐν Ἀγκύρᾳ τῆς Γαλατίας. On y trouve quelques digressions qui, en répandant du jour sur une partie peu connue de l'histoire Byzantine, c'est-à-dire sur l'état de l'empire

au commencement du quinzième siècle, donnent à cet ouvrage une sorte de mérite qui l'élève presque au rang d'un monument historique. La scène des entretiens du prince avec le Musulman est à Ancyre : telle étoit alors la décadence de l'empire de Byzance, qui étoit toujours appelé empire romain, que Manuel fut obligé de joindre avec un corps de troupes auxiliaires l'armée de Bazajeth, sultan des Turcs-Ottomans. L'ouvrage dont nous parlons fut composé pendant les quartiers d'hiver, à Ancyre.

Les *Lettres* inédites de ce prince, dont soixante-six se trouvent à la bibliothèque du roi de France, ont aussi de l'intérêt pour ceux qui veulent étudier l'histoire de cette époque [1].

Telle est la suite des historiens de l'empire romain en Orient. Il nous reste à rendre compte de l'édition de leurs ouvrages qui est connue sous la dénomination de *Corps de l'Histoire Byzantine*, et forme un des beaux monumens littéraires du siècle de Louis XIV. Mais avant d'en donner une notice bibliographique, nous croyons faire une chose utile en plaçant ici une liste des empereurs, depuis Constantin-le-Grand, avec l'indication des historiens du règne de chacun. Nous aurons soin de distinguer ceux qui ont écrit avec quelque détail l'histoire d'un prince, des historiens généraux et des simples chroniqueurs. Ainsi, ceux auxquels il faut recourir avant tout occuperont la première place, et leurs noms seront imprimés en italique; ceux des historiens généraux, en caractère romain, suivront, et enfin les noms des simples chroniqueurs seront placés entre deux parenthèses. Nous n'indiquerons que les historiens dont les ouvrages nous restent.

[1] Voy. un *Mémoire* de M. *Hase*, dans les Notices et Extraits des manuscr. de la biblioth. du Roi, vol. IX, p. 177.

DATES.	NOMS DES EMPEREURS.	NOMS DES HISTORIENS.
306.	Constantin le Grand.........	*Eusebius. Zosime.* Les fragmens de *Malchus.* Jean Zonaras. (Théophane le Confesseur. Le Chronicon Paschale. St Nicéphore. Jean Malalas. Julius Pollux. George Cedrenus. Siméon Métaphraste. Michäel Glycas. Constantin Manassès. Joel.)
337.	Constantin II, Constance, Constant I................	*Zosime.* Les fragmens de *Malchus.* Zonaras. (Les chroniqueurs ci-dessus.)
340.	Mort de Constantin II........	
350.	Mort de Constant............	
354.	Fin de la première Chronique Paschale..................	
360.	Julien....................	
362.	Fin de la seconde Chronique Paschale..................	
363.	Jovien....................	
——	Fin de la Chronique de Pollux.	
364.	Valentinien et Valens.......	*Zosime.* Les fragmens de *Priscus* et *Malchus.* Zonaras. (Les chroniqueurs ci-dessus, excepté Pollux, à la place duquel vient son continuateur inédit.)
367.	Gratien, avec les deux précédens....................	
375.	Mort de Valentinien I. Valens, Gratien et Valentinien II...	
378.	Mort de Valens.............	
379.	Théodose le Grand, empereur d'Orient..................	
383.	Thédose s'adjoint Arcadius...	
395.	Arcadius, seul emp^{r}. d'Orient.	
408.	Théodose le Jeune...........	
410.	Fin de l'ouvrage de Zosime...	
450.	Marcien....................	Les fragmens de *Malchus*, de *Candide.* Zonaras. (Les chroniqueurs ci-dess.)
457.	Léon I.....................	
474.	Léon II le Jeune et Zénon l'Isaurien....................	
476.	Basilisque.................	Zonaras. (Tous les chroniqueurs ci-dessus.)
477.	Zénon l'Isaurien est restauré..	
491.	Anastase Dicore.............	
518.	Justin I le Vieux...........	
527.	Justinien I................	*Procope. Agathias.* Zonaras. (Les chroniqueurs ci-dessus.)
565.	Justin II le Jeune..........	Zonaras. (Les chroniqueurs ci-dessus, excepté Jean Malalas.)
578.	Tibère II Constantin........	
582.	Maurice....................	*Théophylacte Simocatta. Jean d'Epiphanie.* Zonaras. (Les chroniqueurs ci-dessus.)
602.	Phocas.....................	*Le Brev. hist. de St Nicéphore.* Zonaras. (Les chroniqueurs ci-dessus.)
610.	Héraclius..................	
641.	Constantin II...............	
——	Héraclionas................	
——	Constant II................	
668.	Constantin III Pogonat......	
685.	Justinien II Rhinotmète.....	
695.	Léonce.....................	
698.	Absimare Tibère............	

DATES.	NOMS DES EMPEREURS.	NOMS DES HISTORIENS.
705.	Justinien II restauré.........	*Le Brev. hist. de St Nicéphore.* Zonaras. (Les chroniqueurs ci-contre.)
711.	Philippique Bardane..........	
713.	Anastase II...............	
716.	Théodose III...............	
717.	Léon III l'Isaurien..........	
741.	Constantin IV Copronyme....	*Le Brev. hist. de St Nicéphore. Jean de Jérusalem.* Zonaras. (Les chroniqueurs ci-contre.)
770.	Fin du Brev. hist. de St Nicéphore...................	
775.	Léon IV Chazare............	Zonaras. (Les chroniqueurs ci-contre.)
780.	Constantin V Porphyrogennète et Irène.............	
802.	Nicéphore.................	
811.	Staurace.................	Zonaras. (Théophane le Confesseur. Le Chronicon Paschale. Le continuateur inédit de Julius Pollux. St Nicéphore. George Cédrénus. Siméon Métaphr. Michael Glycas. Constantin Manassès. Joel. Jean Scylitzès.)
—	Michel Curopalate..........	
813.	Léon V l'Arménien...........	*Théodose le Sicilien.* Zonaras. (Chron. Pasch. Le continuateur inédit de Julius Pollux. St Nicéphore. George Cédrénus. Siméon Métaphr. Michael Glycas. Constantin Manassés. Joel. Jean Scylitzès. Leo Grammaticus. George le Moine. Genésius Léonce.)
820.	Michel II le Bègue..........	
829.	Théophile.................	Zonaras. (Cronicon Paschale. Le continuateur inédit de Julius Pollux. George Cédrénus. Siméon Métaphr. Michael Glycas. Constantin Manassès. Joel. Jean Scylitzès. Leo Grammaticus. George l Moine. Genésius Léonce.)
842.	Michel III l'Ivrogne........	
867.	Basile le Macédonien........	*Constantin VI Porphyrogennète. Jean Caméniata.* Zonaras. (Chronicon Paschale. Le continuateur inédit de Julius Pollux. George Cédrénus. Siméon Metaphr. Michael Glycas. Constantin Manassès. Joel. Jean Scylitzès. Leo Grammaticus. George le Moine. Deux anonymes.)
886.	Léon le Philosophe..........	Zonaras. (Chronicon Paschale. Le continuateur inédit de Julius Pollux. George Cédrénus. Siméon Métaphrastes. Michael Glycas. Constantin Manassès. Joel. Jean Scylitzès. Leo Grammaticus. George le Moine. Deux anonymes.)
911.	Alexandre et Constantin VI Porphyrogennète............	
913.	Mort d'Alexandre...........	
920.	Constantin VI et Romain Lécapène..................	
921.	Constantin VI, Romain Lécapène, et Christophe.........	
928.	Constantin VI, Romain Lécapène, Christophe, Etienne et Constantin VII Porphyrogennète, cinq empereurs....	
931.	Mort de Christophe.........	
945.	Constantin VI, seul.........	

DATES.	NOMS DES EMPEREURS.	NOMS DES HISTORIENS.
959.	ROMAIN II LE JEUNE.	*Leo Diaconus*. Zonaras. (Chron. Paschale. Le contin. inéd. de Jul. Pollux. George Cédrénus. Sim. Métaphrastes. Michael Glycas. Constant. Manassès. Joel. Jean Scylitzès. Un anonyme.)
963.	NICÉPHORE PHOCAS.	*Leo Diaconus*. Zonaras. (Chronicon Paschale. George Cédrénus. Michael Glycas. Constantin Manassès. Joel. Jean Scylitzès.)
969.	JEAN I ZIMISCÈS avec BASILE II et CONSTANTIN VIII.	
975.	Mort de Jean I Zimiscès, Basile II et Constantin VIII, seuls. .	
1025.	Constantin VIII, seul emper. .	*Michel Psellus*. Zonaras. (Chronicon Paschale. George Cédrénus. Michael Glycas. Constantin Manassès. Joel. Jean Scylitzès.)
1028.	ROMAIN II ARGYRE.	
1034.	MICHAEL IV LE PAPHLAGONIEN. .	
1041.	MICHAEL V CALAFATE.	
1042.	CONSTANTIN IX MONOMAQUE. . . .	*Michel Psellus*. Zonaras. (George Cédrénus. Michael Glycas. Constantin Manassès. Joel. Jean Scylitzès.)
1056.	MICHAEL VI STRATIOTIQUE.	
1057.	ISAAC COMNÈNE.	*Nicéphore Bryenne*. Zonaras. (Michael Glycas. Constantin Manassès. Joel.)
1059.	CONSTANTIN X DUCAS.	
1067.	EUDOCIE, avec MICHAEL VII, ANDRONIC I et CONSTANTIN XI.	
1068.	Eudocie, Michael VII, Andronic, Constantin XI et ROMAIN IV.	
1071.	MICHAEL VII, PARAPINACE, seul.	*Nicéphore Bryenne*. *Anne Comnène*. Zonaras. (Michael Glycas. Constantin Manassès. Joel.)
1078.	NICÉPHORE BOTONIATE.	
1081.	ALEXIS I COMNÈNE.	*Anne Comnène*. Zonaras. (Michael Glycas. Joel.)
1118.	JEAN II COMNÈNE, dit CALOJEAN.	*Jean Cinnamus*. Nicétas Acominatus. (Joel).
1143.	MANUEL COMNÈNE.	
1180.	ALEXIS II COMNÈNE.	Nicétas Acominatus. (Joel.)
1183.	ANDRONIC I COMNÈNE LE VIEUX. .	
1185.	ISAAC II L'ANGE.	
1195.	ALEXIS III L'ANGE COMNÈNE. . . .	
1203.	ISAAC II L'ANGE est restauré, et s'associe ALEXIS IV LE JEUNE. .	
1204.	ALEXIS DUCAS MURZUPHLE.	
——	Prise de Constantinople par les Latins.	
1206.	THÉODORE LASCARIS I, empereur à Nicée.	*George Acropolita*. Nicéphore Grégoras.
1222.	JEAN DUCAS VATACE.	
1255.	THÉODORE LASCARIS II.	
1259.	JEAN LASCARIS et MICHAEL VIII PALÉOLOGUE.	*George Acropolita*. *Phranza*. *George Pachymère*. Nicéphore Gregoras.
1261.	Rétablissement de l'empire grec à Constantinople.	
1282.	ANDRONIC II PALÉOLOGUE LE VIEUX.	*Phranza*. *George Pachymère*. *Jean Cantacuzène*. Nicéphore Grégoras, Chalcondylès.
1308.	Fin de l'histoire de George Pachymère.	
1332.	ANDRONIC III PALÉOLOGUE LE JEUNE.	

DATES.	NOMS DES EMPEREURS.	NOMS DES HISTORIENS.
1341. 1346. 1351. 1354. 1355.	JEAN I PALÉOLOGUE............ JEAN CANTACUZÈNE. .... Fin de l'histoire de Nicéphore Grégoras.................. Jean Cantacuzène et MATTHIEU CANTACUZÈNE................ JEAN I PALÉOLOGUE, seul emp^{r}.	*Jean Ducas. Phranza. Jean Cantacuzène.* Nicéphore Grégoras, partie non imprimée. Laonicus Chacondylès.
1391.	MANUEL PALÉOLOGUE...........	*Jean Ducas. Phranza. Jean Cananus.* Laonicus Chalcondylès.
1425.	JEAN II PALÉOLOGUE...........	*Jean Ducas. Phranza. Jean Anagnostes.* Laonicus Chalcondylès.
1448. 1453.	CONSTANTIN XII PALÉOLOGUE... Prise de Constantinople : fin de l'empire grec..............	*Jean Ducas. Phranza.* Laonicus Chalcondylès.

La Collection des historiens de l'empire de Byzance, publiée par ordre de Louis XIV, fut imprimée au Louvre, avec cette magnificence qui caractérise tous les ouvrages sortis de ces presses. Le P. *Philippe Labbe*, jésuite, fut chargé de la direction de cette publication à la tête de laquelle il fut jusqu'à sa mort, arrivée en 1667. Les savans qui lui furent adjoints ou qui continuèrent l'entreprise après sa mort furent les suivans :

Claude Maltrait, jésuite, mort en 1674.

Charles-Annibal Fabrot, professeur de droit à Aix en Provence, mort en 1659.

Charles du Fresne, seigneur du Cange, avocat au Parlement de Paris, mort en 1688.

Jacques Goar, dominicain, mort en 1653.

François Combéfis, dominicain, mort en 1679.

Pierre Poussines (Possinus), jésuite, mort en 1686.

Denys Petau, jésuite, mort en 1652.

Leo Allazzi (*Allatius*), bibliothécaire du Vatican, mort en 1669.

Ismael Bouilliaud, célèbre mathématicien, mort en 1694.

Jean Boivin, bibliothécaire du roi, mort en 1726.

Anselme Banduri, bibliothécaire du grand-duc de Florence, mort en 1743.

Plusieurs historiens de l'empire grec étoient inédits, et parurent pour la première fois dans la Collection du Louvre; d'autres, imprimés auparavant, furent conférés avec les manuscrits; on en corrigea les textes, on en épura les traductions, et l'on conserva les notes des anciens éditeurs; souvent on les augmenta de nouvelles. La Collection se compose de près de quarante volumes in-folio, dont deux furent imprimés à Rome. Les éditeurs n'observèrent aucune suite chronologique dans la publication; ils firent imprimer les volumes à mesure que les matériaux étoient prêts. Souvent ils réunirent en un volume plusieurs écrivains d'époques différentes; d'autres volumes ne sont pas assez forts pour que les acquéreurs les aient fait relier séparément. On en a réuni plusieurs, et comme cette opération étoit abandonnée au hasard et au caprice des premiers possesseurs, il en est arrivé qu'on ne trouve pas peut-être deux exemplaires arrangés de la même manière.

Dans le Dictionnaire bibliographique de M. *Ebert*, on a donné la suite des volumes d'après les catalogues de *Cramoisy*, de 1675 et 1685; mais le rédacteur de ces catalogues n'a suivi aucun ordre; le pur hasard l'a guidé. Ainsi, sans nous astreindre à la suite de Cramoisy, nous observerons l'ordre alphabétique, en commençant toutefois par le volume de *Labbe*, qui forme la tête de la Collection. Comme il arrive que les éditeurs ont réuni plusieurs historiens dans le même volume, nous ne donnerons le titre complet que la première fois, et y recourrons pour les autres ouvrages qui peuvent se trouver dans les mêmes volumes. Tous ces volumes sont de format gr. in-fol.

1. De Byzantinæ historiæ scriptoribus, sub felicissimis Ludovici XIV etc. auspiciis publicam in lucem e Luparæa typographia emittendis ad omnes per orbem eruditos προτρεπτικὸν proponente *Phil. Labbe*. Paris., 1648.

2. AGATHIÆ SCHOLASTICI de Imperio et rebus gestis Justiniani imp. libri V, gr. et lat., interpr. *Bonav. Vulcanio*, c. n. ejusd. Access. ejusd. Agathiæ Epigrammata, c. vers. lat. Paris., 1660.

AGAPETUS. Voy. *Banduri.*

3. ANASTASII *Bibliothecarii* Historia ecclesiastica, s. chronographia tripartita, ad fidem veterum libr. emendata : acced. notæ *Car.-Annib. Fabrotti*, item glossaria II. Paris., 1649.

4. 5. ANNÆ COMNENÆ Porphyrogennetæ Cæsarissæ Alexias, lib. XV a *Pet. Possino* lat. interpret. glossario et notis illustrati; accesserunt præfationes ac notæ Dav. Hœschelii. Paris., 1651.—Notæ historicæ et philol. in Annæ Comnenæ Alexiadem. Paris., 1670.

Anonymus continuator Theophanis. Voy. *Combéfis.*

Anonymi Excerpta de Antiqu. Constantinop. Voy. *Georgius Codinus.*

Anonymi urbis Constantinop. descriptio. } Voy. *Banduri.*
Anonymi breves demonstr. chronogr. }

6. 7. *Banduri* (*Anselmi*) imperium orientale, s. Antiquitates Constantinopolitanæ in IV partes distributæ, quæ ex variis scriptor. gr. operibus et præsertim ineditis adornatæ, commentar. geogr. aliisque quam plurimis monumentorum ac numismatum tabellis illustrantur etc. Paris., 1711, 2 vol.

Ces deux volumes renferment :

Vol. I. CONSTANTINI PORPHYROGENNETÆ de Thematibus Orientis et Occidentis. — HIEROCLIS *Grammatici* Synecdemus. — CONSTANTINI PORPHYROG. de administrando imperio liber. — AGAPETI DIACONI capita admonitoria ad Justinian. imp. — BASILII imp. capita exhortationum ad Leonem fil. — THEOPHYLACTI, archiep. Bulg. institutio regia ad Constantinum Porphyrog. — ANONYMI origines urbis Constantinopolitanæ ac descriptio ædis Sophianæ. — Breves Demonstrationes chronographicæ incerti auctoris. — NICETÆ CHONIATÆ narratio de statuis Constanti-

nopolitanis quas Latini capta urbe in monetam conflaverunt, etc.

Vol. II. Ans. Bandurii Animadversiones in Constantini Porphyrog. libros de Thematibus et de administrando imperio; ac breves notæ ad opuscula Agapeti Diaconi, Basilii Macedonis et Theophylacti etc.

BASILII imp. Exhortationes. Voy. *Banduri.*

CANDIDI Fragmenta. Voy. Excerpta.

Chronicon Alexandrinum. Voy. Paschalion.

8. *Combefisii* (*Franc.*) Historiæ Byzantinæ scriptores post Theophanem, partim nunc editi, partim recensiti et nova versione adornati. Paris., 1685.

Ce volume renferme :

Chronici, jussu Constantini Porphyrogennetæ conscripti a Leone Armenio usque ad Michaelem, Theoph. fil., libri IV.—CONSTANTINI PORPHYROGENNETÆ Basilius Macedo. —*Anonymus* continuator Theophanis.—Orthodoxorum Invectiva adv. Iconomachos. — JOANNIS *Jerosolymitani* narratio de Iconomachis. — JOANNIS CAMENIATÆ narratio de excidio urbis Thessalonicæ. — DEMETRII CYDONII Monodia occisorum Thessalonicæ. — SYMEONIS Magistr. ac Logothetæ Annales. — GEORGII MONACHI Vitæ recentiorum a Leone Armenio usque ad Constantinum Porphyrogennetam.

CONSTANTINI PORPHYROGENNETÆ Basilius Macedo. Vid. *Combéfis.*

CONSTANTINI PORPHYROG. de administr. imp. } Voy. *Banduri.*
CONSTANTINI PORPHYROG. de Thematibus. }

9. CONSTANTINI MANASSIS Breviarium historicum gr. et lat. ex interpr. *J. Leunclavii*, cum ejusd. et *Jo. Meursii* notis; acced. var. lect. libellus, cura *Leon. Allatii* et *Car.-Ann. Fabrotti.* Paris., 1655.

DEMETRII CYDONII Monodia. Voy. *Combéfis.*

DEXIPPI HERENNII Fragmenta. Voy. Excerpta.

10. *Du Fresne* (*Car*) *Dni Ducange* Historia Byzantina,

duplici commentario illustrata; prior familias ac stemmata imperatorum Constantinop. cum eorumdem numismatibus et aliquot iconibus; alter descriptionem urbis Constantinopolitanæ sub impp. christianis. Paris., 1680.

Eunapii Fragmenta. Voy. Excerpta.

Fasti Siculi. Voy. Paschalion.

11. Excerpta de Legationibus ex Dexippo Atheniense, Eunapio Sardiano, Petro Patricio, Prisco Sophista, Malcho Philadelph., Menandro Protect., Theophylacto Simocatta. Omnia e codd. mss. a *Dav. Hœschelio* edita. Interpret. *Car. Cantoclaro.* Acced. notæ et anim. *Henrici Valesii* (Ed. *C.-A. Fabrottus*). Item Eclogæ Historicorum de rebus Byzantinis, quorum integra scripta aut injuria temporum interciderunt, aut plura continent ad Constant. historiam minus spectantia. Selegit, interpretationem recensuit notisque brevibus illustravit *P.-Phil. Labbe.* Paris., 1648. (Recensio auctorum qui in hisce eclogis continentur: Olympiodorus Thebanus, Candidus Isaurus, Theophanes Byzantius de bello Justini adv. Perses, Hesychius Milesius de rebus patriis Constantinopoleos.)

12. Georgii Acropolitæ Historia; Joelis Chronographia compendiaria, et Joh. Canani narratio de bello Constantinopolitano; *Leone Allatio* interprete, c. ejusd. notis et *Theod. Douzæ* observationibus. Acced. Diatriba ejusd. *Leonis Allatii* de Georgiorum scriptis. Paris., 1651.

13. Georgii Cedreni Compendium histor. ex vers. *Gu. Xylandri*, cum ejusd. annotationibus. Access. notæ *Jac. Goar*, et *C.-A. Fabrotti* Glossarium. Item Johannes Scylitzes *Curopalates* excipiens ubi Cedrenus desinit, nunc primum editus. Paris., 1647.

14. Georgii Codini et alterius cujusdam *Anonymi* Excerpta de antiquitatibus Constantinopolitanis, edita studio *Petr. Lambecii*, c. lat. vers. et animadv. Acced. Man. Chrysoloræ Epistolæ III de comparatione veteris et novæ Romæ.

Imp. Leonis Oracula etc, interpr. *Bern. Medonio.* Paris., 1655.

15. Georgius Codinus *Curopalata* de Officiis magnæ ecclesiæ et aulæ Constantinopol. ex vers. *Jac. Gretseri*, cum ejusd. in Codinum commentarior. libris III et de imaginibus non manu factis opere. Præter comparatum cum mss. græcum textum et reparatam lat. versionem accesserunt ex Regia et Maz. biblioth. Officialium catalogi et ad Codini mentem locupletes notæ etc. cura *Jac. Goar.* Par., 1648.

Georgii *Monachi* Vitæ recentiorum. Voy. *Combéfis.*

16. Georgii Pachymeris Michael Palæologus, s. hist. rerum a Mich. Palæol. ante imperium et in imperio gestarum, interprete *Petro Possino.* Ejusd. Observationum libri III et appendix: Specimen sapientiæ Indorum veterum. Romæ, 1666.

17. Georgii Pachymeris Andronicus Palæologus, s. hist. rerum ab Andron. seniore in imperio gestarum, usque ad annum ejus ætatis XLVIII, interpr. *Petr. Possino.* Acced. ejusd. Observ. libri III. Romæ, 1669.

18. Georgii Monachi et Tarasii, patriarchæ Constant., quondam Syncelli Chronographia ab Adamo usque ad Diocletianum, et Nicephori patriarchæ Constant. Breviarium chronographicum ab Adamo ad Michaelis et ejus fil. Theophili tempora, gr. et lat. cura *J. Goar.* Par., 1652.

Hesychius Milesius de reb. patr. Constantinop. Voy. Excerpta.

Hieroclis Synecdemus. Voy. *Banduri.*

Joelis Chronographia. Voy. *Georg. Acropol.*

Johannis Cameniatæ Narrat. de excidio urbis Thessalonicæ. Voy. *Combéfis.*

Johannis Canani Narr. de bello Constant. Voy. *Georg. Acropol.*

19. Johannis Cantacuzeni Eximperatoris historiar. libri IV. *Jac. Pontanus* lat. vertit et notas suas cum *Jac. Gretseri*

adnotationibus addidit; gr. nunc primum prodeunt. Paris., 1645.

20. JOHANNIS CINNAMI Historiarum libri VI, s. de rebus gestis à Joanne et Manuele Comnenis. Access. *Car. du Fresne Dn. du Cange* in Nicephori Bryennii Cæs., Annæ Comnenæ et ejusd. Joh. Cinnami hist. Comnenicam notæ hist. et philol. Adjungitur PAULI SILENTIARII descriptio Sanctæ Sophiæ. Paris., 1670.

21. JOHANNIS DUCÆ Historia Byzantina, res in Græcorum imperio gestas complectens a Joanne Palæol. I ad Mehemetem II. Acc. Chronicon breve quo Græcorum, Venetorum et Turcorum aliquot gesta continentur. Nunc primum edita, vers. lat. et notis illustr. studio *Ism. Bullialdi.* Paris., 1649.

JOHANNES HIEROSOLYMITANUS. Voy. *Combéfis.*

JOHANNES SCILITZES. Voy. *Georg. Cedren.*

22. JOHANNIS ZONARÆ Annales; *Car. du Fresne dom. du Cange* Wolfianam edit. cum scriptis codd. contulit, lat. vers. recens., annales notis illustravit. Paris., 1686, 2 vol.

23. LAONICI CHALCONDYLÆ Historiarum libri X, interpr. *Conr. Clausero.* Cum Annalibus sultanorum Othmanidarum a Turcis lingua sua scriptis, ex interpr. *Joa. Leunclavii.* Acced. index glossarum Laonici, studio *Car.-Ann. Fabrotti.* Paris., 1650.

LEO GRAMMATICUS. Voy. *Theophanis* (*S.*) Chronogr.

LEONIS IMP. Oracula. Voy. *Georg. Codin.*

MALCHI Fragm. Voy. Excerpta.

MANUELIS CHRYSOLORÆ Epistolæ. Voy. *Georg. Cod.*

MENANDRI Fragmenta. Voy. Excerpta.

24. MICHAELIS GLYCÆ *Siculi* Annales a mundi exordio usque ad obitum Alexii Comnenii Imp. IV in partes tributi. *Phil. Labbe* textum gr. ex pluribus mss. codd. primus in lucem edidit, *J. Leunclavii* interpretationem recensuit etc. Paris., 1660.

25. NICEPHORI CÆS. BRYENNII Commentarii de rebus Byzantinis, gr. et lat. stud. *Petr. Possini*. Paris., 1661.

26. 27. NICEPHORI GREGORÆ Byzantina historia, gr. et lat. tom. I, libri XI ab *Hieron. Wolfio* lat. facti et in lucem editi; iidem nunc auctiores et castigatiores. Tom. II libri XIII nunc primum e codd. mss. eruti et typis mandati; ex his libros fere XI latine vertit *Joh. Boivin*, codd. contulit, notas et alias appendices adjecit. Paris., 1702.

NICEPHORI (S.) PATRIARCHÆ Breviar. chronogr. voy. *Georgius Syncellus*

28. NICEPHORI (S.) PATRIARCHÆ Breviarium historicum, de rebus gestis ab obitu Mauricii ad Constant. usque Copronymum, gr. et lat. interpr. *Dionys. Petavio*, c. ejusd. notis. Paris., 1648.

Il existe un faux-titre par lequel cet ouvrage, ainsi que le n°. 35 se réunissent en un seul volume avec le n°. 11.

29. NICETÆ ACOMINATÆ CHONIATÆ historia, gr. et lat. *Hier. Wolfio* interprete, editio glossario græco-barbaro auctior et ope mss. emendatior, cura *Car.-Ann. Fabrotti*. Paris., 1647.

NICETÆ ACOMINATÆ Narratio de statuis Constant. Voy. *Banduri*.

OLYMPIODORI Fragmenta. Voy. Excerpta.

30. *Paschalion*, s. Chronicon Paschale a mundo condito ad Heraclii Imp. a. 20 : opus hactenus *Fastorum Siculorum* nomine laudatum, deinde chronicæ temporum epitomes, ac denique *Chronici Alexandrini* lemmate vulgatum, nunc tandem auctius et emendatius, c. nova vers. lat. et notis chron. et hist. cura *Car. du Fresne Dn. du Cange*. Paris., 1688.

PAULI SILENTIARII Descriptio S. Sophiæ. Voy. *Joh. Cinnan.*

PETRI PATRICII Fragm. } Voy. Excerpta.
PRISCI Fragm. }

31. PROCOPII *Cæsariensis* historiar. sui temp. libri VIII gr. et lat. interpr. *Cl. Maltreto*. Paris., 1662.

32. PROCOPII *Cæsariensis* de ædificiis imp. Justiniani libri VI, gr. et lat. auctiores quam ante et emendatiores, interpr. *Cl. Maltreto*. Paris., 1663.

33. PROCOPII *Cæsariensis* Arcana historia, gr. et lat. *Nic. Alemannus* lat. reddidit. Recognovit, var. lect. adjecit et lacunas fere omnes implevit *Cl. Maltretus*. Paris, 1663.

SYMEONIS LOGOTHETÆ Annales. Voy. *Combéfis*.

34. THEOPHANIS (S.) Chronographia; LEONIS Gramm. Vitæ recentiorum imp. *Jac. Goar* lat. reddidit, Theophanem notis illustravit, var. lect. adjecit; *Fr. Combéfis* notis posterioribus Theophanem, integris Leonem Gramm. discussit ex fide codd. auxit, emendavit. Paris., 1655.

THEOPHANES *Byzant.* de bello Justini adv. Persas. Voy. Excerpta.

35. THEOPHYLACTI SIMOCATTÆ historiarum libri VIII. Mauricii imp. res gestas continentes, interpr. *Jac. Pontano*. Ed. priore castigatior et glossar. gr. barb. auctior, stud. *C.-Ann. Fabrotti*. Paris., 1647.

Il existe un faux-titre qui réunit cet ouvrage en un seul volume avec les n°s. 11 et 28.

THEOPHYLACTUS SIMOCCATA de legationibus. Voy. Excerpta.

THEOPHYLACTI (S.) Archiep. Bulgar. Institutio regia. Voy. *Banduri*.

36. Chronicon Orientale ex arabico ms. latinitate donatum ab. *Abrah. Echellensi*. Acced. supplem. histor. Orient. ab eodem concinnatum. Paris., 1651.

Cette Chronique d'*Abu-Ben-Raheb* est regardée comme une partie du Corps des Historiens Byzantins.

Tels sont les ouvrages qui constituent la Collection des historiens Byzantins du Louvre, indépendamment de ceux que les amateurs aiment à y joindre et que nous indiquerons plus bas.

Cette Collection étant devenue fort rare, un libraire hol-

landois, nommé *Franç. Halma*, projeta de la réimprimer, mais avec des additions et corrections, et sans doute aussi dans un ordre systématique ou chronologique. *J.-Georg. Græviús* et *Ludolphe Küster* devoient diriger l'entreprise : elle n'eut pas lieu, tant à cause de la mort de Grævius, en 1703, que parce que la guerre qui désola toute l'Europe au commencement du dix-huitième siècle ne permit pas de se livrer à une spéculation de cette importance. Plus tard, le projet fut repris par un libraire de Venise, nommé *Barth. Javarina*, et conduit à sa fin, après la mort de Javarina, par *Bonini*. Malheureusement la réimpression, à laquelle ne présida pas un homme de lettres habile, fut exécutée avec une très-grande négligence. Non-seulement l'extérieur de cette édition qui parut en 1729 et dans les années suivantes, est désagréable comme presque tout ce qui est imprimé au-delà des Alpes ; mais elle fourmille aussi de fautes typographiques. Elle se compose de vingt-trois volumes ; mais comme il y en a plusieurs qui renferment plus d'un tome ; on trouve ordinairement cette Collection reliée en un plus grand nombre de volumes, même en trente-cinq.

Quels que soient les défauts de la réimpression de Venise, elle a néanmoins quelques avantages sur l'édition originale. D'abord le libraire a ajouté à son vol. XVIII l'ouvrage suivant, qui est indispensable à ceux qui s'occupent de l'histoire byzantine, et que pour cela les possesseurs de l'édition de Paris ont coutume d'y joindre, quoiqu'il soit dans un format différent : Notitia dignitatum omnium tam civilium quam militarium imp. rom. ex nova recens. *Phil. Labbe*. Paris., 1651, in-12 ; et à son vol. XIX, l'ouvrage de l'archevêque Theophylactus, avec la traduction de Pierre Poussin, qui a paru à Paris la même année 1651, in-4°., et que les amateurs joignent aussi à la Collection, quoique cet opuscule ait été réimprimé dans le vol. I de *Banduri* Imp. orientale ; ensuite le libraire de Venise a donné le Chronicon orientale d'*Abu-Ben-Raheb* (note n°. 37), enrichi par *Jos.-Sim. Assemanni;*

mais, ce qui est bien plus important, le libraire *Jean-Bapt. Pasquali*, à Venise, a ajouté en 1733, à l'édition Vénitienne, un volume in-folio (le vingt-troisième de cette édition), renfermant divers ouvrages manquant dans l'édition de Paris. Voici les titres des ouvrages que ce volume renferme :

1. Jos. Genesii de rebus Constantinopolitanis a Leo Armen. ad Basil. Maced. libri IV, nunc primum editi.

2. Georgii Phrantzæ Chronicon, sans le texte grec, avec les notes de *Jacq. Pontanus* et incomplet comme l'étoit le travail de ce savant. Les trois pièces suivantes y appartiennent. Andronici jun. Imp. Diploma pro Monembasiotis, gr. — Bessarionis Card. Epistola ad pædagogum filiorum Thomæ Palæologi, gr. — Georgii *Trapezuntii* Epistola qua Joannem Palæologum cohortatus est in Italiam ad Synodum (Basiliensem); gr.

3. Joannis Antiocheni cognomento Malalæ historia chronica, gr. lat. Répétition de l'édition d'*Edm. Chilmead.*

4. *Leonis Allatii*, Σύμμικτα. Répétition de l'édition de 1653, dont nous avons donné le détail (Introd. p. LII).

Il est donc nécessaire, pour compléter l'édition originale des Historiens Byzantins, d'y joindre le volume de *Pasquali*; mais il faut encore y réunir les cinq volumes qui ont été publiés depuis dans le même format.

1. Constantini Porphyrogennetæ libri II de cærimoniis aulæ Byzantinæ, gr. et lat. ed. *J.-H. Leich* et *J.-J. Reiske*. Lips., 1751, en 2 vol. in-fol.

2. Historiæ Byzantinæ nova appendix : opera Georgii Pisidæ, Theodosii diaconi, et Corippi Africani complectens, gr. et lat. c. notis ed. *Petr.-Franc.-Fogginius.* Romæ, 1777, in-fol.

3. Anonymi (i. e. Julii Pollucis) Historia sacra ab orbe condito ad Valentin. et Valentem Impp. e vetere cod. gr. descripta; *J.-B. Bianconi* lat. vertit et nonnulla adnotavit. Bononiæ, 1779, in-fol.

4. 'Χρονικὸν ΓΕΩΡΓΙΟΥ ΦΡΑΝΤΖΗι τῦ πρωτοβεστιαρίου εἰς τέσσαρα βιβλία διαιρεθέν. Νῦν πρῶτον ἐκδοθὲν ἐπιμελείᾳ Φραγκίσκου Καρόλου Ἄλτερ. Ἐν Βιέννῃ, 1796, in-fol.

5. LEONIS DIACONI Coloensis historia, scriptoresque ad res Byzantinas pertinentes etc. Ed. *Car.-Ben. Hase.* Paris., 1819, in-fol.

Avec tous ces supplémens il manque encore les auteurs suivans de l'Histoire Byzantine : Les quatorze derniers livres de *Nicéphore Grégoras;* la Chronique de *George Hamartolus;* celle de *Jean le Sicilien;* les Annales de *Michael Psellus*[1]*;* la continuation de la Chronique de Siméon le Métaphraste, par un inconnu; la Chronique complète d'*Hippolyte de Thèbes;* le troisième ouvrage de *George Acropolita* et celui que M. Hase doit avoir trouvé à Milan; la suite de *Julius Pollux;* l'ouvrage d'*Alexis Comnène,* qui n'existe que dans le recueil des Bénédictins; les ouvrages de *Manuel Paléologue,* sans parler de tout ce qui peut encore être caché dans les bibliothèques.

Nous avons dit que les amateurs de collections aiment à joindre quelques autres livres à celle des Byzantins : ces livres, de formats différens, sont les suivans :

1°. Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs françois, par GEOFFROY DE VILLE-HARDOUIN, avec les notes de *Ch. du Fresne du Cange*, Paris, 1657, in-fol.

2°. *Jac. Bongarsii* Gesta Dei per Francos, s. orientalium expeditionum et regni Francorum Hierosolymitani hist. Hanov., 1611, 2 vol. in-fol.

3°. *Anselmi Banduri* Numismata imperatorum romanorum a Trajano Decio ad Palæologos. Paris., 1718, 2 vol. in-fol.

4°. *Mich. Lequien* Oriens christianus, Paris., 1740, 3 vol. in-fol.

[1] Nous avons dit que M. Hase s'occupe de sa publication.

5°. *Petri Boschii* Tractatus de patriarchis Antiochenis. Venetiæ, 1748, in-fol.

6°. *Guil. Cuperi* Tractatus de patriarchis Constantinopolitanis. Venetiis, 1751, in-fol.

7°. *Hier. Taninii* Numismatum imperatorum romanorum a Bandurio editorum supplementum. Romæ, 1791, in-fol.

8°. Theophylacti Archiepisc. Institutio regia, interpr. *Petr. Possino.* Paris., 1651, in-4°.

9°. Phil. Cyprii Chronicon eccles. gr. ed. *M. Blancard.* Franeq., 1679, in-4°. (Philippe de Chypre est un écrivain du dix-septième siècle.)

10°. *C. du Fresne dom. du Cange* Dissertatio de imperator. Constantinopol. numismat. Romæ, 1755, in-4°.

11°. Notitia dignitatum imperii romani, ed *Phil. Labbe.* Paris., 1651, in-12.

12°. *Leonis Allatii* Σύμμικτα, Romæ, 1653, in-8°.

13°. Julii Pollucis Historia physica, ed. *I. Hardt.* Monachi, 1792, in-8°.

14° Joannes Laur. Lydus de magistratibus ed. *J.-B. Fuss* et *C.-B. Hase.* Paris., 1812, in-8°., avec *J.-B. Fuss* ad *C.-B. Hase* Epistola. Bonnæ, 1821, in-8°.

Ainsi, pour qu'un exemplaire soit parfaitement complet, il doit consister en cinquante-cinq volumes in-fol., trois in-4°., et quatre in-8°. ou in-12. Nous ne parlons pas ici du prix que les amateurs mettent à avoir tous les volumes in-folio du même grand papier; ceci regarde les ouvrages bibliographiques.

Avant de terminer cet article, nous indiquerons ici un ouvrage important et nécessaire à ceux qui veulent étudier avec fruit l'histoire du Bas-Empire. Il est intitulé : *Joh. Gotthilf Stritteri* memoriæ populorum olim ad Danubium, Pontum Euxinum, Paludem Mæotidem, Caucasum, mare Caspium et inde magis ad Septentriones incolentium, e scriptoribus Historiæ Byzantinæ erutæ et digestæ. Petrop., 1771-1779, 4 vol. in-4°.

Enfin nous ferons mention de l'Histoire de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire, traduite sur les originaux grecs par *L. Cousin.* Paris, 1672, 8 vol. in-4°., ou 1685, 11 vol. in-12, et de *Edm. Gibbon's* history of the decline and fall of the Roman empire. London, 1777, 6 vol. in-4°. souvent réimprimé. Une nouvelle édition de la traduction françoise de *Suard*, avec de bonnes notes de M. *Guizot*, a paru à Paris, 1812, en 13 vol. in-8°.

ADDITIONS

AU SIXIÈME VOLUME.

Pag. 136, l. d'en bas, ajoutez :

Aux poésies de Manuel Philé il faut encore ajouter un morceau satirique d'une centaine de vers intitulé : *La Vieille lascive*, et un autre intitulé *La Rose*, ainsi qu'un poème épique inédit [1].

[1] La Vieille lascive et la Rose ont été publiées par M. *Birger Thorlac* dans sa *Prolusion* De Mannele Phile, Copenhague, 1813, que nous ne connoissons que par une notice que feu *Millin* a insérée dans le Magasin encycl. de 1814, vol. VI, p. 220. Nous devons supposer que le poème de la Rose n'est pas identique avec celui que *Théoph. Wernsdorf* a publié, dès 1768, comme partie du poème des Plantes. L'épopée inédite est peut-être cette Vie de Michel Glaba dont nous avons parlé; au moins Millin fait mention du poème épique comme étant panégyrique.

P. 137, à la fin du morceau en petit-romain, ajoutez :

D'après ce que nous avons dit dans la note précédente, deux poèmes de Philé, inconnus à Wernsdorf, ont été publiés par *Thorlacius* en 1813.

P. 262, après la ligne 4.

Nicétas, qui fleurit dans la seconde moitié du onzième siècle, fut d'abord évêque de Serræ,

dans la Macédoine première (d'où il est surnommé *Serranus*), ensuite métropolite d'Héraclée du Pont, en Thrace. Il est connu par son Commentaire sur seize discours de S[t] Grégoire de Nazianze, et par d'autres ouvrages de théologie ou de critique sacrée. Nous en faisons mention ici à cause de ses ouvrages de grammaire, quoiqu'il ne nous en reste qu'un foible échantillon; savoir : *Des noms des Dieux*, Εἰς τὰ ὀνόματα τῶν θεῶν. Il y rapporte les épithètes que les poètes donnent à Jupiter, Bacchus, Minerve, Cérès, Vénus, Diane, Junon, Apollon, Neptune, Mercure, Mars, Vulcain. Cet opuscule est divisé par *tons*, ἤχους. Dans l'église grecque on appeloit *canons*, κάνόνες, une hymne composée de trois, quatre ou neuf odes. Ces canons étoient chantés sur huit différens *tons*. L'évêque Nicétas avoit arrangé tous ses ouvrages de grammaire par canons et tons; et dans celui dont nous parlons, le passage d'un ton à l'autre est marqué, ce qui paroît indiquer qu'il devoit être chanté [1].

Un fragment de cet opuscule fut publié, d'après un manuscrit de Dresde, par M. *Tittmann*, dans son édition du Glossaire de Zonaras. M. *Fréd. Creuzer* l'a fait imprimer en entier, d'après deux manuscrits qui sont à Heidelberg et à Munich, dans ses Opuscula mythologica, philosophica, historica et grammatica ex codd. gr. maxime Palatinis nunc primum edita. Lips., 1817, in-8°.

[1] Il a existé un autre Nicétas portant le prénom de David, auquel on attribue quelques ouvrages qui sont peut-être de Nicétas de Serræ. Ce David Nicétas, philosophe, historien et rhéteur, a fleuri deux siècles avant l'autre : il fut évêque de Dadybra en Paphlagonie, et écrivit

entre autres une Interprétation des poésies de S[t] Grégoire de Nazianze, et une paraphrase des épigrammes de S[t] Basile, qui furent imprimées à Venise, 1563, in-4°., sous le titre de Nicetæ philosophi interpretatio in tetrasticha monastica Gregorii Nazianzeni, etc.

P. 268, avant la ligne 5 d'en bas.

Après ce commentateur d'une époque certaine, nous en plaçons un dont nous pouvons seulement dire qu'il a vécu après le quatrième ou le cinquième siècle, et a été antérieur au onzième : c'est NONNUS, surnommé *l'Abbé*, ou *le Père*. Quoique les ouvrages qu'il a commentés appartiennent à la littérature sacrée, nous en faisons mention parmi les écrivains profanes, parce que ses Commentaires se rapportent à l'histoire et à la mythologie. Il a écrit une Συναγωγὴ καὶ ἐξήγησις ἱϛοριῶν, κ. τ. λ. *Collection des interprétations des histoires et fables dont il est question dans les deux Discours ou Invectives de S[t] Grégoire de Nazianze*, contre l'empereur Julien, et une autre des *Histoires grecques*, dont le même orateur fait mention dans *le Discours funèbre sur S[t] Bazile*. L'impératrice Eudocie s'est beaucoup servie de ses recueils pour son *Jardin de violettes*.

Le premier recueil a été publié, d'après un manuscrit de Vienne, par *Richard Montacutius*, à Eton, 1610, in-4°.; l'autre, d'après deux manuscrits de Munich, par M. *Fréd. Creuzer*, dans Opuscula mythologica, etc. Lips., 1817, in-8°. Qui voudra réimprimer l'édition de Montacutius, trouvera beaucoup de variantes dans un manuscrit de la bibliothèque du roi de France (n° 2551) et dans les papiers de *Bast* qui ont été transférés en Angleterre.

Il y a des critiques qui attribuent l'interprétation des histoires qui se trouve dans St Grégoire de Nazianze, publiée sous le nom de Nonnus, à St MAXIME, moine et confesseur du milieu du septième siècle, qui a effectivement rédigé un Commentaire détaillé sur plusieurs oraisons et poésies de ce Père de l'église, lequel a été en partie traduit par Jean Scotus Erigena, à la demande de Charles-le-Chauve.

Le commentaire de St Maxime n'a pas été reçu dans l'édition de ses œuvres que *Combéfis* publia à Paris, en 1675, en 2 vol. in-fol. *Th. Gale* a fait paroître à Oxford, 1681, in-fol., Ambigua S. Maximi s. scholia ejus in difficiles locos S. Gregorii Nazianzeni, gr. et lat.

P. 276, l. 9 d'en bas.

A la place de ces mots : Harpocration n'a pas été réimprimé depuis près de cent trente ~~ans, lisez~~

Il vient de paroître à Leipzig, 1824, en 2 vol. in-8°., une nouvelle édition d'Harpocration, sans nom d'éditeur, laquelle réunit non seulement ce que renferment d'utile les éditions de 1683 et de 1696, mais encore quelque chose de plus. On y trouve les préfaces de Gronove, et de Maussac; *les Variantes d'un manuscrit de Breslau, collationné par J.-G. Schneider;* le texte d'après Gronove (sans la traduction de Blancard); la table alphabétique des mots; les notes de Gronove, avec leur table; la Diatribe de Henri-Etienne sur Isocrate; la table des auteurs cités par Harpocration, d'après Blancard; la Dissertation critique de Maussac, et ses notes sur Harpocration; les notes de Henri de Valois sur Harpocration et sur les notes de Maussac; la table des matières de l'Appendice de Maussac, lequel est joint à son édition de l'ouvrage de Plutarque sur les Fleuves, Toulouse, 1615.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

LIVRE SIXIEME.

Histoire de la littérature grecque, depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, 306—1453 après J.-C. — DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.